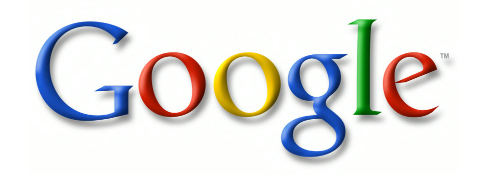


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

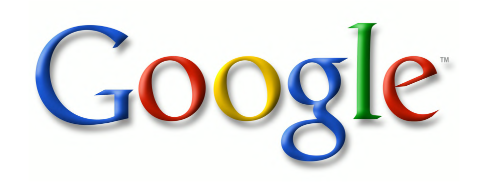
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

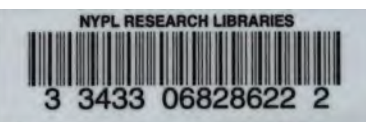
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06828622 2

MOIS DE MARIE

PAROISSIAL

PAR

M. L'ABBÉ LADEU

CHANOINE HONORAIRE DE LA CATHÉDRALE DE CLERMONT
CURÉ DE BILLOM

APPROUVÉ PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE CLERMONT

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE D'EXEMPLES
POUR CHAQUE JOUR DU MOIS

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 27

1875

18324

NEW YORK PUBLIC LIBRARY.
Circulating Department.

Amsterdam Avenue Branch,
536 Amsterdam Avenue.

Any resident of the city of New York, over ten years of age, bringing proper reference may take out a book.

Two volumes (only one of fiction) and in addition one current magazine can be had at a time for home use, and these must always be returned with the applicant's library card within such hours as the rules prescribe.

No book shall be kept out more than two weeks—and some are limited to one week. Current magazines may be kept only three days. For books kept over time a fine of one cent for each day is incurred. Books not returned will be sent for at THE COST OF THE BORROWER, who can not take another book until all charges are paid.

Any two-week book except such as are marked "not renewable" may be renewed ONCE for an additional two weeks, if application is made.

The library hours, for the delivery and return of books, are from 9 A. M. to 9 P. M. on week days.

☛ Borrowers finding this book pencil-marked, written upon, mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it to the librarian.



Keep this book Clean.

Do not turn down the leaves.

If the book is injured, or if this slip is torn or defaced, a fine will be required.



18324

LE

MOIS DE MARIE

PAROISSIAL



PROPRIÉTÉ

9863

LE

MOIS DE MARIE

PAROISSIAL

34256

PAR

M. L'ABBÉ LADEN

CHANOINE HONORAIRE DE LA CATHÉDRALE DE CLERMONT
CURÉ DE BILLOM

9843

APPROUVÉ PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE CLERMONT

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE D'EXEMPLES
POUR CHAQUE JOUR DU MOIS

PARIS

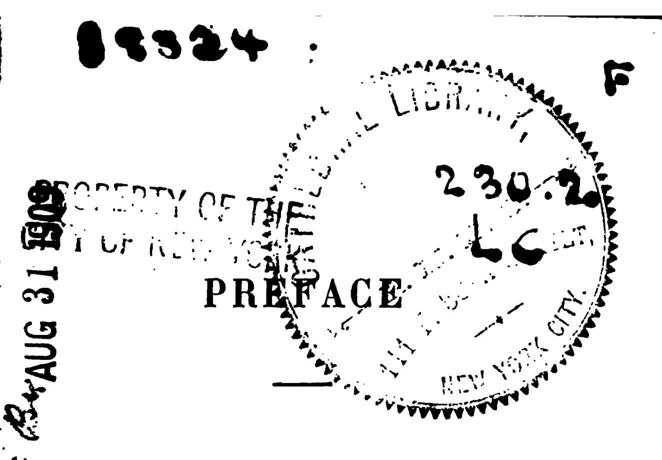
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 27

1873

A.S.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
492639

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1910 L



18324
F
PROPERTY OF THE CITY OF NEW YORK
230.2 LC
NEW YORK CITY
AUG 31 1909
Transfer from Circ. Dept.

PRÉFACE

Un nouveau Mois de Marie n'est-il pas un livre superflu? telle est la question que nous nous sommes faite à nous-même avant de nous décider à publier un ouvrage que nous n'avions entrepris que pour notre usage particulier et pour l'édification de la paroisse que la divine providence nous avait appelé à diriger. Il existe déjà, sous différents titres, un si grand nombre de Mois de Marie, nous sommes-nous dit, tous bons, tous excellents, tous remplis d'un doux parfum de piété et d'une suave odeur de vertus, tous bien supérieurs au nôtre; n'est-il pas téméraire à nous, à qui les travaux multipliés du ministère pastoral ont laissé si peu de temps pour les études littéraires, de nous exposer à une publicité qui ne convient ni à nos goûts personnels, ni peut-être au genre de talents que Dieu nous a départi?

Ces puissantes considérations nous auraient empêché de jamais mettre au jour une œuvre faite un peu trop précipitamment, et dont nous devions

nous défier ; mais des personnes dont nous respectons le goût et le jugement, et qui avaient eu connaissance de notre premier travail, nous ont fortement engagé à y mettre la dernière main, et à ne pas en borner le fruit à une seule paroisse ; elles ont fait observer que c'était précisément à cause de sa simplicité et de ses détails pratiques qu'elles désiraient le voir produire au jour; qu'il y avait déjà à la vérité un grand nombre de Mois de Marie, qu'il y en avait pour les hauts contemplatifs et pour les personnes consommées dans l'exercice de l'oraison, pour la jeunesse des écoles et pour les religieux, pour les pécheurs endurcis et pour ceux qui vivent dans l'innocence, mais qu'il en manquait un pour les bons paroissiens qui désiraient trouver dans ces pieux exercices des conseils et des lumières pour se former à la vie intérieure, en tant qu'on peut la pratiquer au milieu du monde : et que d'ailleurs, en multipliant les Mois de Marie, c'était multiplier les moyens d'honorer Celle que nous ne saurions jamais assez aimer, faciliter de plus en plus un précieux et utile exercice, et répandre dans les secours de la piété cette aimable variété que nous aimons à trouver partout dans la nature. D'un autre côté, plnsieurs de nos chers confrères que nous avons consultés, nous ont manifesté que les travaux multipliés du saint ministère, les fatigues provenant des prédications du carême et des confessions pascales ne leur permettant pas d'entreprendre un autre cours d'instruction pendant le Mois de

Marie, ils se voyaient dans l'impossibilité de favoriser l'édifiante ardeur de la classe pieuse de leur paroisse, faute d'un ouvrage qui traitât simplement et d'une manière pratique les sujets de piété les plus propres à former aux principales vertus chrétiennes; ils ont pensé que ce serait une œuvre éminemment utile que celle d'un ecclésiastique qui renfermerait dans un cadre convenable le fruit de ses méditations et de son expérience.

Nous avons cédé à ces diverses observations; et, en attendant qu'une plume plus exercée et plus féconde que la nôtre vienne remplir une lacune qui nous paraît grande, qu'on nous excuse de faire un premier essai, qui aura au moins le mérite d'une pieuse intention.

Nous n'avons pas la prétention de composer un ouvrage neuf; nous désirons seulement rédiger un ouvrage utile : uniquement jaloux de procurer aux fidèles un livre où ils puissent s'instruire et s'édifier, nous devons avertir ici que nous nous sommes aidé des auteurs qui ont traité les matières qui revenaient à nos sujets, comme on pourra s'en apercevoir presque à chaque page. Tout a été dit en matière de religion; ici nul ne peut faire de découverte, parce que nous ne saurons jamais que ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Mettant même de côté toute prétention à l'esprit, nous avons emprunté non-seulement des pensées, mais quelquefois même des passages entiers, dont nous n'avons pas cru devoir citer les auteurs, pour

laisser plus de naturel et plus de simplicité au style. C'est ainsi que la main de la piété filiale cueille dans un riche et brillant parterre les fleurs dont elle veut composer un bouquet pour une mère chérie. Qu'importe au lecteur ou à l'auditeur qu'une phrase soit de nous ou de tout autre, pourvu qu'il y trouve à s'instruire et à s'édifier ? Il n'y a qu'un amour-propre d'auteur qui puisse souffrir de pareils emprunts ; comme il serait ici fort déplacé, nous aimons mieux nous en tenir à cette maxime du profond auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : *Quand vous lirez un ouvrage, cherchez moins à savoir le nom de celui qui vous parle qu'à pratiquer ce qu'il vous dit. Les hommes passent ; mais la vérité du Seigneur demeure éternellement.*

Un mot maintenant sur le genre et la forme de l'ouvrage : on nous trouvera peut-être un peu trop long ; mais n'oublions pas que nous présentons ici des méditations toutes faites, et non de simples sujets d'oraison ; une suite de lectures spirituelles, qui font de cet ouvrage un manuel de piété chrétienne, où sont traités successivement les sujets les plus propres à éclairer et à nourrir cette piété : ouvrage par conséquent utile non-seulement pendant le Mois de Marie, mais pendant le reste de l'année ; ouvrage où l'on trouvera réuni en un seul volume ce qu'il aurait fallu chercher ailleurs en un grand nombre. Au reste, la lecture de nos méditations n'excèdera jamais quinze à vingt minutes, temps que l'on consacre ordinairement aux exercices dont elles font l'objet.

D'autres nous feront le reproche d'avoir parlé pour les parfaits; nous croyons avoir parlé surtout pour ceux qui veulent le devenir, comme le prouveront les détails dans lesquels nous sommes entré; et ceux-ci forment l'immense majorité de ceux qui suivent les exercices du Mois de Marie. Fallait-il donc, dans ce beau mois destiné principalement aux douces émotions de la piété, faire revenir les grandes et terribles vérités du salut, dont les chaires chrétiennes ont retenti pendant tout le carême? fallait-il parler du jugement, de la mort, de l'enfer, aux âmes d'élite qui se pressent autour des autels de la Vierge pure et bonne, aux cœurs vertueux qui viennent chercher dans la méditation de sa vie un parfum suave pour embaumer leurs jours? Mais peut-être dira-t-on: Vos sujets sont trop mystiques. Prenez garde, cher lecteur, défiez-vous de ceux qui emploient si mal à propos ce mot de mysticité: n'attaquons pas les principes fondamentaux de la vie chrétienne sous prétexte de n'attaquer que des excès. Nous avons traité, dans notre ouvrage, la nécessité d'éviter le péché, qui déplaît à Dieu, les avantages de la confession envisagée comme direction, le bonheur de la communion, la nécessité de la vie intérieure et ce qui peut y conduire, comme la présence de Dieu, le renoncement à soi-même, la méditation des grandes vérités du salut, le respect pour la parole de Dieu, l'esprit de foi, l'humilité, la charité chrétienne, la bonté, etc.: ne sont-ce pas là des sujets qui conviennent à tout le monde,

indiquant à chacun le grand secret de devenir saint ?

Nous ne dirons rien du mérite de l'ouvrage : il ne nous appartient pas même de savoir s'il en a. C'est une fleur que nous portons aux pieds de notre bonne Mère, comme témoignage d'amour et de reconnaissance. S'il obtient quelque succès, c'est à ses bénédictions que nous devons les attribuer, et non à notre travail et à nos efforts. Celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; mais tout vient de Dieu, qui donne l'accroissement. Nous avons planté, nous avons arrosé; Dieu seul peut donner à la plante son accroissement et lui faire produire des fruits.

PRÉLUDE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION

Béni soit le Dieu d'Israël : il a écouté notre prière : il a daigné jeter ses regards sur un livre obscur, l'a rendu populaire et a bien voulu s'en servir pour parler à un grand nombre de cœurs. Il y avait un grand nombre, un très-grand nombre de Mois de Marie, meilleurs que le nôtre : aucun d'eux cependant n'avait été écrit pour être lu aux assemblées des fidèles, dans l'église paroissiale, par le pasteur désireux d'adresser quelques paroles à son troupeau, et n'ayant pas toujours le temps de se préparer pour cette instruction, comme il est nécessaire de le faire si l'on veut être utile. Aussi fidèles et pasteurs nous ont compris, nous ont su gré de notre travail et de nos efforts, et le *Mois de Marie paroissial* a justifié son titre.

Nous avons cru utile d'apporter quelques changements à cette cinquième édition. Plusieurs pasteurs avaient trouvé les méditations un peu longues, et nous faisaient observer que l'exercice du Mois de Marie occupait un temps trop considérable : un grand nombre de fidèles nous ont témoigné le regret

de ne pas trouver à la fin de chaque méditation un exemple, un trait historique. Ces deux réclamations nous paraissaient inconciliables, et cependant nous ne les trouvons pas déraisonnables. Voici donc le seul parti qu'il nous a paru possible de prendre: supprimer quelques petites choses dans chaque méditation, sans retrancher rien d'essentiel et sans nuire à l'ensemble du sujet; ajouter un petit trait historique, que chacun pourra omettre ou lire suivant les circonstances des temps et des lieux. Ces méditations étant destinées à être lues en public, dans l'église paroissiale, en général nous avons cru ne plus devoir adresser la parole à un seul, mais à tous: nous avons donc remplacé le nom de *Théophile*, terme générique, mais qui ne convient qu'à un lecteur, par les mots: *Mes frères,* qui sont ceux dont se sert le pasteur en s'adressant à son troupeau. Nous avons cru devoir modifier le titre de chaque chapitre, pour le rendre plus concis, plus piquant et plus en harmonie avec le style de l'ouvrage. Puisse ce livre, que nous déposons aux pieds de notre chère Mère, parler aux cœurs de nos frères, leur aider à connaître de plus en plus que *la piété chrétienne est utile à tout,* comme le dit saint Paul; qu'*elle fait le bonheur de la vie présente, comme elle est le gage assuré d'un bonheur infini pour la vie future!* Amen.

LE

MOIS DE MARIE
PAROISSIAL

PREMIER JOUR
SUR LA DÉVOTION A MARIE

Comment pouvoir vous parler d'une manière convenable, mes frères, sur un sujet aussi vaste et aussi important que la dévotion à Marie? Que de belles et touchantes pages, que de pathétiques discours ont été écrits sur cette interessante matière, sans jamais l'épuiser! Il faudrait des livres entiers pour vous indiquer seulement tous les motifs qui nous engagent à aimer et à honorer la Mère de Dieu. Je ne vous entretiendrai que d'un seul. *Marie est notre mère ;* ce titre parlera assez à notre cœur. Rappelez-vous cette heure mémorable, ce moment solennel où notre divin Sauveur allait consommer le grand sacrifice qui devait réconcilier le ciel avec la terre : du haut de sa croix il abaisse ses regards, et voit à ses pieds Marie sa mère et l'apôtre saint Jean, qui représentaient là l'humanité entière, nous disent tous les Pères de l'Église. Jésus,

d'une voix mourante, voulant nous dicter son testament d'amour, dit à sa mère en lui montrant d'un regard le disciple bien-aimé : *Femme, voilà votre fils ;* puis s'adressant à saint Jean, et à nous tous dans sa personne : *Voilà,* dit-il, *voilà votre Mère.* L'Évangile ajoute : Et depuis ce moment le disciple la traita comme sa mère. Et Marie aussi nous a pris dès lors pour ses enfants, en nous gardant un cœur de mère, mais d'une mère la plus tendre et la plus dévouée. Du haut du ciel, où elle règne sur un trône de gloire, au-dessus de tous les saints, plus élevée que les anges, elle abaisse sur nous ses regards pleins de bonté et de compassion; elle contemple nos combats, elle compte nos victoires, elle connaît toutes nos douleurs et toutes nos souffrances; elle voit nos malheurs, nos périls; et son cœur, sensible comme celui d'une mère au moindre des maux de son cher enfant, nous la rend secourable. Elle s'adresse à Dieu, devient auprès de lui notre avocate, et en obtient tous les secours qui nous sont nécessaires. Ah! mes frères, s'il nous était donné de connaître ce qui se passe dans le monde spirituel, nous verrions que c'est à Marie que sont dus tant de prodiges qui nous étonnent dans l'ordre surnaturel. Ce juste qui n'a point souillé la blanche robe de son baptême doit à Marie la conservation de son innocence; ce pécheur ramené à Dieu des extrémités de la terre lui doit sa conversion; cet impie éclairé d'un rayon de foi au plus fort de ses ténèbres lui est redevable de sa lumière; ces milliers de victimes arrachées à l'enfer ne lui ont échappé que parce que la Reine des cieux, s'inclinant du haut de son trône, leur a tendu la main au fond de l'abîme. Ces bonnes pensées, ces pieux mouvements du cœur, ces saintes inspirations que nous éprouvons souvent, c'est Marie qui nous les fait

arriver du ciel par le ministère de notre ange gardien. C'est par Marie, dit saint Bernard, que Dieu a voulu nous donner son Fils; c'est aussi par elle qu'il veut que toutes ses grâces arrivent jusqu'à nous, comme par un canal mystérieux. Aussi est-il un lieu sur la terre, si obscur qu'il soit, qui n'ait été le témoin de quelques miracles par lesquels il nous a témoigné combien il a pour agréable le culte d'amour et de reconnaissance que nous rendons à cette bonne Mère? Ici ce sont les vents déchaînés, les flots soulevés, la mer en fureur menaçant d'engloutir un vaisseau dont le pilote éperdu, les passagers consternés n'attendent plus que la mort, lorsque tout à coup, à la seule invocation du nom de Marie, les vents s'apaisent, le calme renaît, le vaisseau échappe à la tempête, et arrive heureusement au port. Là c'est un voyageur égaré dans les forêts ou les déserts, qui, sur le point de devenir la proie des bêtes féroces, s'adresse à Marie, et échappe à la mort. Plus loin c'est un malade désespéré qui va laisser toute une famille dans le deuil et la désolation, mais qu'une fervente prière à la sainte Vierge ou une messe en son honneur ont rendu tout à coup à la santé. Que de pauvres familles secourues, que de malheureux consolés par son entreprise! On s'efforcerait en vain de compter les individus arrachés à des maux et à des dangers de toutes sortes : les familles sauvées, les villes préservées des plus rudes assauts, les provinces protégées, les armées les plus formidables mises en déroute, par l'effet de la puissante protection de Marie. Tant il est vrai que Dieu, nous l'ayant donnée pour mère, veut que tout nous vienne par elle!

Voulez-vous donc assurer votre salut au milieu des dangers innombrables où vous êtes exposés en cette

vie, prenez Marie pour votre mère; ayez pour elle le cœur d'un enfant plein d'amour et de tendresse; aimez-la, priez-la, consultez-la, faites-lui part de vos pensées et de vos sentiments, de vos craintes et de vos dangers, de vos projets et de vos désirs. Laissez, laissez dire les aveugles détracteurs de la dévotion à Marie, et plaignez ceux qui n'ont pas recours à ce puissant moyen de salut. Eh quoi! nous honorons ici-bas les grands de la terre, nous élevons des arcs de triomphe sur leur passage, et nous n'honorerions pas Celle que Dieu a établie Reine du ciel et de la terre, Souveraine de l'univers! Quoi! nous rendons tant d'honneurs aux hommes qui ont bien mérité de la patrie, nous leur tressons des couronnes, nous leur élevons des statues, et nous ne nous presserions pas autour des autels de Celle que dix-huit siècles ont proclamée la bienfaitrice du genre humain! Quoi! nous rendons hommage aux hommes vertueux dont nous admirons les beaux traits et les exemples touchants, nous les consignons dans l'histoire, et nous n'aurions pas un culte d'admiration et d'imitation pour Celle qui est appelée la Vierge sans tache, le miroir de justice, le modèle de piété! Quoi! nous nous piquons de reconnaissance pour un bienfaiteur, nous conservons précieusement les tableaux qui nous rendent ses traits, ainsi que les objets qui ont été à son usage, et nous ne nous ferions pas une gloire de vénérer les images de Celle qui nous a comblés de faveurs et dont nous ne pouvons compter les bienfaits! Quel est donc ce nouvel amour qui ne se manifeste par aucun sentiment digne d'un cœur généreux?

Ah! laissez dire, laissez faire ceux qui dédaignent ou négligent la dévotion à Marie; qu'il vous suffise de savoir qu'en mettant en elle votre confiance, en cher-

chant à lui plaire et à mériter ses faveurs, vous ne faites qu'imiter la conduite de tous les saints, qui se sont tous distingués par ce culte si raisonnable et si consolant pour le cœur. Qu'il vous suffise de savoir que la dévotion à la Mère de Dieu a de tout temps été regardée comme une des plus sûres marques de prédestination et de sainteté. Qu'il vous suffise de savoir qu'en aimant et honorant Marie vous marchez avec ce qu'il y a de plus pieux et de plus éclairé dans l'Église de Jésus-Christ, et que vous agissez suivant l'esprit de l'Église elle-même, qui n'a jamais cessé de prêcher et de recommander le culte de Celle qui a donné naissance au Dieu rédempteur. Non, on ne vit jamais une personne vraiment pieuse qui n'ait été dévouée à cette bonne Mère, et l'Église n'a jamais cessé de dire que celui qui se montre ennemi ou contempteur de la Mère est ennemi ou contempteur du Fils; comme aussi les honneurs qu'on rend à Marie se rapportent et reviennent à Jésus-Christ. Voyez ce que l'Église a fait dans ce dessein : elle a élevé à sa gloire et comme monuments de ses bienfaits tant de beaux et imposants édifices qui semblent vouloir monter jusqu'au ciel, et y apporter la reconnaissance de la terre. Ce sont de superbes basiliques, de solitaires chapelles, de pieuses abbayes, de vastes hôpitaux, refuges de toutes les misères. Eh! quelles dénominations touchantes ne leur a-t-elle pas consacrées! Ici c'est *Notre-Dame-de-Bon-Secours;* là, *Notre-Dame-de-Pitié;* plus loin, *Notre-Dame-de-toute-Joie;* là où l'on souffre, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ;* là où l'on s'est battu, *Notre-Dame-des-Victoires;* au fond d'un vallon, *Notre-Dame-de-la-Paix;* sur la montagne, *Notre-Dame-des-Grâces;* près des flots et des tempêtes, *Notre-Dame-du-Bon-Port;* à côté des dangers, *Notre-Dame-de-Délivrance;* et,

comme si ce n'était pas assez, elle a voulu encore que chaque église ait un autel qui lui soit consacré; elle a fait exposer de toutes parts à la vénération des fidèles ses images, où elle nous est apparue tant de fois si belle, si douce, si aimable et si touchante; dans ses prières publiques elle a joint continuellement le nom de Marie à celui de Jésus ; elle lui a consacré une fête à chacun des mois de l'année, un jour de chaque semaine; et, comme si elle croyait n'avoir pas assez fait encore, elle a voulu faire descendre trois fois par jour, sur les villes et les campagnes, le souvenir de la Salutation angélique. Quand le soleil se lève, quand il rayonne en plein midi et quand les ombres de la nuit s'abaissent sur la terre, l'*Angelus* sonne et fait penser à Marie pleine de grâce. Oh! la profonde et suave pensée! Le jour s'ouvre et se ferme au nom de Marie. Si elle annonce les fatigues de la journée, elle annonce aussi le repos de la nuit. Qu'elle est touchante cette voix du matin qui invite les cœurs à la prière, au moment où le soleil paraît et où les fleurs donnent leurs premiers parfums! et comme elle est consolante aussi cette voix du soir qui a appelé la famille à se réunir autour du foyer paternel!

Qu'ils sont à plaindre ceux dont le cœur ne dit rien et ne bat pas d'une douce émotion au seul nom de Marie! Saint Anselme assure qu'un serviteur de Marie ne peut périr; et saint Bernard, la lumière de son siècle, leur crie qu'il est inouï que quelqu'un se soit adressé à Marie sans avoir été écouté. Comment donc rester insensible à un culte aussi touchant, et se priver volontairement des secours qu'on peut obtenir par l'intercession de cette divine Mère!

O vous donc, ajoute encore saint Bernard, qui voguez sur l'océan orageux du monde, exposés aux vents

et aux tempêtes de la vie, ne détournez pas vos regards de Marie, cette étoile de Jacob, qui brille dans le ciel d'une lumière si pure, et qui sera toujours pour vous un guide et une consolation. Sentez-vous souffler le vent des tentations, craignez-vous d'échouer contre les écueils de l'adversité, regardez votre étoile, appelez Marie à votre secours. Si la colère, l'avarice ou la volupté sont sur le point de submerger votre cœur, portez vos regards vers votre étoile, appelez Marie à votre secours. Êtes-vous troublé par l'énormité de vos crimes, effrayé des horreurs du jugement futur, plongé dans la douleur et la tristesse, déchiré par le désespoir et déjà investi des ombres de la mort, pensez à Marie, invoquez-la avec confiance, jetez-vous entre ses bras; que son nom soit toujours sur vos lèvres et son amour dans votre cœur. On ne s'égare pas avec un tel guide; on n'a rien à craindre avec une telle protectrice; on ne tombe pas avec un tel appui; on ne se fatigue pas quand on travaille avec un tel aide : avec son secours et sa bienveillance on est sûr de parvenir au ciel.

Qu'il est donc sage, mais aussi qu'il est heureux le véritable serviteur de Marie! Et si jusqu'à présent votre cœur est resté trop étranger à une dévotion si fructueuse et si consolante, quelle belle occasion de réparer votre froideur et votre négligence ne se présente-t-il pas aujourd'hui? Nous voilà à la veille du Mois de Marie, ce mois de grâces et de bénédictions, ce mois aussi doux à l'âme qu'il est frais et souriant à l'œil, aussi suave au cœur qu'il est parfumé à l'odorat.

Voulez-vous le passer saintement et de manière à être agréable à votre bonne et tendre Mère, voici ce que je vous conseille :

1° Venez tous les soirs, s'il vous est possible, assis-

ter à cette douce réunion de famille, pour y saluer votre Mère, pour y entendre raconter sa vie si pure et si digne d'être notre modèle, pour écouter les concerts en son honneur, la contempler sur son trône entourée de ses enfants chéris, prier avec eux, et recevoir votre part de bénédictions célestes qui vous rendront le fardeau de la vie plus léger. S'il vous est impossible de venir à ces délicieuses réunions, prenez ce livre, et retirez-vous un instant dans le lieu le plus silencieux de votre maison pour y faire la lecture lente, attentive de chaque jour, devant une image de votre Mère, lui adresser quelque prière, et surtout lui donner l'assurance que vous allez travailler à devenir meilleur.

2° Étudiez, au commencement de ce mois, votre cœur et vos dispositions intérieures : voyez quel est votre défaut dominant; priez Marie de vous aider dans la guerre que vous allez déclarer à ce vice; faites en sorte de le combattre non-seulement tous les jours, mais à toute rencontre, et chaque fois rendez-vous compte de vos victoires et de vos défaites. C'est le Goliath des Philistins : cet ennemi terrassé, les autres prennent la fuite. Ah! si vous pouviez corriger un défaut, un vice chaque année, que vous seriez bientôt parfaits!

3° Prenez, au commencement de ce mois, la résolution de remplir les devoirs de votre état avec un zèle tout particulier et une exactitude nouvelle, de sanctifier toutes vos actions, même les plus communes et les plus ordinaires, en les faisant en la présence de Dieu et uniquement pour lui plaire. Celui qui est parvenu à bien remplir tous les devoirs de son état a déjà fait la moitié de l'ouvrage de sa sanctification, et il ne faut jamais entreprendre aucune œuvre de surérogation sans avoir accompli toutes celles qui sont d'obli-

gation. Marie rejetterait l'offrande de celui qui la lui ferait aux dépens d'un devoir plus rigoureux.

4° Il faut encore dans ce mois travailler à corriger nos défauts, plus spécialement ceux dans lesquels nous nous laissons plus facilement entraîner et qui sont cause du plus grand nombre de fautes que nous commettons, comme, par exemple, l'amour-propre, la vanité, l'impatience, la médisance et la curiosité. Quelque légères que puissent être ces fautes, il faut prendre la ferme résolution de les éviter, et veiller continuellement sur nous-mêmes, afin de nous rendre de plus en plus agréables à Marie; car tous les honneurs que nous lui rendrions ne seraient qu'une vaine démonstration si nous ne cherchions à lui plaire par l'imitation de ses vertus.

LA CONVERSION ADMIRABLE

Alphonse Ratisbonne, dont la famille riche et bienfaisante est connue, non-seulement en France, mais dans toute l'Allemagne, était un jeune Israélite plein d'avenir, mais ennemi juré de la religion catholique, qui lui avait enlevé son frère Théodore sur le point d'épouser une jeune et riche héritière. Il partait pour un voyage d'Orient, à cause de l'âge trop tendre de sa fiancée, qui n'avait encore que quinze ans. C'était vers la fin de novembre 1841. Il n'aimait que le plaisir, et ne croyait à rien, pas même à l'existence d'un Dieu. Pour rendre ce voyage plus agréable, il résolut d'aller passer quelques jours à Naples, l'hiver à Malte, mais se promettant bien d'éviter Rome, dont le nom seul lui faisait horreur, par cela seul qu'elle est le centre de la catholicité. Cependant, par un enchaînement de circonstances et d'événements tout à fait en dehors de sa volonté, il se trouva comme entraîné de force vers cette ville. Il veut ne faire qu'y passer; pour ainsi dire, la divine providence le conduit comme malgré lui dans la piense et respectable maison de Bussière, dont l'aîné, le baron Théodore, était l'ami de son frère, et dont le fils cadet, Gustave, avait été son ami d'enfance à lui. Il y est accueilli avec grâce, avec amitié, par M. le baron surtout, qui de protestant était devenu un fervent catholique. On le retient plusieurs jours, on

lui fait voir Rome et ses beaux monuments. On parle religion; Alphonse ne répond que par des ironies, il calomnie le catholicisme, encore tâche-t-il d'imposer un frein à sa verve impie. « Enfin, lui dit M. de Bussière, puisque vous détestez les superstitions, puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, aurez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente? — Quelle épreuve? — Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner... Voici! C'est une médaille de la sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas? mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille.» Cette proposition paraît puérile, ridicule, au jeune incrédule. Son premier mouvement fut de rire, en haussant les épaules. Mais la pensée lui vient que cette scène fournira un délicieux chapitre de persiflage contre les catholiques dans ses impressions de voyage, et il consent à prendre la médaille, comme pièce de conviction de la niaiserie des dévots. On la lui passe au cou, non sans peine, et il s'écrie : « Ah! ah! me voici catholique, apostolique et romain. » C'était le démon qui prophétisait par sa bouche.

« Maintenant, ajoute M. de Bussière, il faut compléter l'épreuve. Il s'agit de réciter matin et soir le *Memorare,* prière très-courte et très-efficace, composée par saint Bernard. — Qu'est-ce que votre *Memorare?* s'écrie Alphonse. Laissons ces sottises. » Et il sent se renouveler en lui, plus forte que jamais, l'animosité contre les catholiques; il prie M. de Bussière d'en rester là, et ne peut s'empêcher de se moquer de lui. « Mais en refusant de réciter cette prière vous rendrez l'épreuve nulle : vous manquez donc de courage? — Eh bien! soit; je vous promets de réciter cette prière; si elle ne me fait pas de bien, du moins elle ne me fera pas de mal. » Et M. de Bussière va la chercher, et le prie de la copier. Le jeune impie transcrit la miraculeuse prière, continue de rire, de plaisanter, sort et va passer la soirée au spectacle, où il oublie et *médaille* et *Memorare.*

Mais le lendemain, au milieu de ses courses, de ses affaires, les paroles du *Memorare* lui reviennent sans cesse à l'esprit, même à la bouche; il ne peut s'en défendre, il les répète continuellement, comme malgré lui : il veut partir, quitter Rome; on l'y retient encore. Sa place est arrêtée, et il cède cependant, sans se rendre compte de cet acquiescement. Cependant un saint vieillard qui se mourait à Rome, M. le comte de la Ferronays, ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siége, à qui l'on avait parlé du jeune Israélite, priait pour sa conversion. Mais rien ne la faisait présager encore. Il riait et se moquait de tout, il persiflait les choses les plus sacrées.

Enfin un jour, c'était le 20 janvier, en sortant d'un café, à midi, il

rencontre la voiture du baron Théodore, qui l'engage à monter, lui promettant une promenade intéressante. Il monte. M. de Bussière lui demande la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Pères, où il va donner quelques ordres pour les préparatifs funéraires de M. de la Ferronays, qui venait de mourir. Pendant que son ami va parler au chef du clergé, Alphonse entre machinalement dans l'église, comme un touriste. C'est une église petite, pauvre, déserte; il n'aperçoit d'autre être vivant qu'un chien noir qui saute et bondit devant ses pas; bientôt ce chien disparaît, l'église entière disparaît; il ne voit plus rien, qu'une grande lumière, et la sainte Vierge qui lui apparaît, lui parle : et voilà un homme comme anéanti. Il était là prosterné, baigné dans ses larmes, le cœur hors de lui-même; quand M. de Bussière le rappelle à la vie, il ne peut plus répondre à ses questions précipitées; mais enfin il saisit la médaille qu'il avait laissée sur sa poitrine; il baise avec effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâces... Oh! c'était bien elle!

Il ne sait où il se trouve, ni ce qu'il est : il ne trouve plus en lui Alphonse de Ratisbonne; la joie la plus ardente éclate au fond de son âme; il ne peut parler, il ne veut rien révéler; il demande un prêtre, il sollicite le baptême, et puis veut aller s'ensevelir à la Trappe, persuadé que le monde, que ses amis, que sa famille le croiront fou, tant il voit les choses différemment de ce qu'il les voyait il y a une heure. Lui qui n'avait pas étudié une ligne de religion voit tout, connaît tout, et, comme le chrétien le plus instruit, la haine que mérite le péché, le malheur d'être ennemi de Dieu, le ciel, l'enfer. Il ne voulait rien dire; mais on lui ordonne de parler, de révéler ce qui s'est passé en lui, de rester encore quelque temps dans le monde avant de se faire religieux. Il obéit; le prodige de la grâce vit encore, et si quelqu'un doute de la bonté et de la puissance de Marie, qu'il aille le trouver et lui parler.

SECOND JOUR

L'IMMACULÉE CONCEPTION

LE PÉCHÉ VÉNIEL

Héritiers d'un chef coupable, dégradés dans notre père rebelle, flétris par la sentence qui le condamna,

au lieu d'en recevoir la vie de la grâce, nous en avons reçu la mort du péché, et, par une destinée effroyable, nous sommes condamnés avant de naître. Nous naissons donc tous coupables, en quelque sorte, de la prévarication de nos premiers pères, et comme tels nous sommes exclus du ciel. Ce malheur inhérent à la race humaine, maudite comme un seul homme dans son origine, est commun à tous, et il n'y a eu qu'une seule exception. La vierge destinée de toute éternité à être la Mère du Dieu fait homme pour venir sauver le genre humain, annoncée comme telle à toutes les nations dès l'origine du monde, préparée avec un soin tout particulier, par les mains de Dieu, pour être la corédemptrice des hommes, comme une autre femme avait coopéré à les perdre : cette vierge, que la terre attendait comme l'aurore du jour de sa délivrance, ne devait pas partager la malédiction commune, et il a plu à la sagesse de Dieu de la préserver du péché originel. Elle a donc été conçue toute belle et toute pure.

Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettait entre elle et le péché un intervalle presque infini, Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par une vigilance fidèle au milieu du monde, par une fuite continuelle des occasions. Ne portant point en elle ce fonds de faiblesse et de corruption qui nous fait un danger de tout, et qui change en piége nos vertus mêmes, les précautions les plus rigoureuses lui parurent le seul asile et toute la sûreté de son innocence. Aussi sa vie fut pure et sans tache comme l'avait été sa conception. Les justes mêmes du premier ordre, malgré leurs craintes et leur vigilance, malgré les secours de la grâce qui les soutient, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur faiblesse : un seul

instant de la vie où ils prétendraient être sans péché, ils mentiraient au Saint-Esprit et à eux-mêmes; mais Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu sur son âme la justice et la sainteté, jusqu'à celui où elle est entrée dans l'éternité bienheureuse, Marie a toujours triomphé du péché, du monde et de tout ce qu'il a de séduisant.

Conçus dans l'iniquité, faibles, fragiles et exposés à mille périls, ce serait témérité de notre part de prétendre à cette hauteur de justice et de sainteté où a été élevée cette Vierge incomparable ; et notre propre expérience nous prouve tous les jours que celui qui se dit sans péché est un menteur, pour nous servir de l'expression de saint Jean. Mais aussi est-il certain que si nous ne pouvons en général nous préserver de tous les péchés véniels, il n'en est aucun que nous ne puissions éviter en particulier; et cependant combien en commettons-nous habituellement qu'il nous serait si facile d'éviter! Je ne parle ici ni de ces fautes de pure fragilité, qui sont le triste apanage de la nature humaine, et dont le juste lui-même n'est pas exempt, ni de ces fautes d'inadvertance qui échappent à la vivacité d'un caractère qu'on doit chercher néanmoins à corriger; je ne veux parler que de ces transgressions volontaires de la loi du Seigneur, en des points qu'on regarde comme peu importants. Que de médisances légères, de railleries, de critiques et de paroles malignes contre le prochain! Que de petites et basses jalousies, de froides indifférences ou de mépris dédaigneux! Que d'impatiences réitérées, de vivacités, de défauts d'humeur et de caractère, que nous ne prenons pas soin de réprimer! Que de jugements téméraires, de soupçons injurieux, d'opinions sans fondement et de défiances outrageantes! Que dirons-nous de ce

fonds d'orgueil, de vanité, d'amour-propre qui fait que nous aimons tant l'estime, les louanges, les applaudissements des hommes, que nous les recherchons dans nos actions, nos démarches, nos paroles, au lieu de ne chercher en tout que la gloire et le bon plaisir de Dieu, que nous nous troublons, nous nous attristons et nous nous décourageons quand on nous méprise ou qu'on fait peu de cas de nous? Que penser de cette recherche de nous-mêmes dans nos habits, nos parures, nos ameublements? de cette sensualité dans nos repas, de ces petits adoucissements que nous nous donnons sans raisons légitimes, de cette délicatesse sur le point d'honneur, qui nous rend si pointilleux, si sévères à l'égard de ceux qui nous manquent, souvent même sans intention? Que dire de ces mensonges légers, de cette duplicité que nous prenons pour de la finesse, de ces petites tromperies si éloignées de la simplicité évangélique, de ces distractions volontaires dans nos prières, de cette tiédeur, de cette indolence qui nous accompagnent dans nos exercices de piété, et qui ne témoignent que trop de la froideur de notre cœur? Que dirons-nous encore de ces prétendus péchés d'ignorance, de ces fautes d'imprudence ou d'inadvertance causées par la dissipation de notre esprit et la légèreté de notre caractère, et aussi de ces péchés de faiblesse ou de fragilité auxquels nous ne portons aucune attention par l'habitude que nous avons contractée de ne nous contraindre en rien, de ne nous faire aucune violence, et de suivre en tout les mouvements de la nature? enfin de ces murmures, de ce défaut de soumission et de résignation dans les épreuves de la vie? Il serait trop long d'énumérer ces fautes vénielles dans lesquelles nous tombons, et que nous nous reprochons si peu. C'est ce qui faisait dire à David : *Je suis,*

Seigneur, tout environné de maux; mes iniquités m'accablent jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement; elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et la vue que j'en ai me fait tomber en défaillance. Voilà comme parlait ce saint roi. Ah! si dans une vie si lâche, si imparfaite que celle que nous menons, nous entreprenions de supputer tous nos péchés véniels, et si nous étions éclairés de cette lumière dans laquelle nous les verrons à la dernière heure, nous en serions pénétrés de douleur, et nous prendrions efficacement les moyens de nous en corriger.

Le grand mal à déplorer, c'est que nous ne connaissons pas que ces péchés que nous commettons si facilement sont injurieux à la bonté de Dieu. Nous traitons de minuties ce qui devrait nous arracher des larmes de douleur. Ce n'est rien, dit-on, c'est une bagatelle! Quoi! mon cher frère, le péché véniel une bagatelle! lui qui est une infraction, une désobéissance à la loi de Dieu! Il est une injuste préférence que nous faisons de la créature au Créateur, puisque Dieu nous défend cette légère transgression, et que nous aimons mieux le plaisir qui nous en revient que Dieu lui-même. Il est injurieux à sa majesté, il insulte à sa puissance, il combat sa bonté, blesse ses perfections, lui ôte plus de gloire que ne pourraient en réparer tous les justes de la terre par des siècles de pénitence. O mon Dieu! s'écrie saint Bernard, tous les mouvements déréglés de mon âme, quelque légers qu'ils soient, sont autant d'injures contre vous. Les mouvements de colère attaquent votre bonté, les mouvements de promptitude votre patience, ceux qui sont impurs votre inaltérable pureté; et ainsi des autres que la corruption de mon cœur engendre tous les jours.

Quoi! le péché véniel une bagatelle! Parce que ce péché véniel ne nous ferme pas entièrement la porte du ciel, ne nous précipite pas dans l'enfer, vous le regardez comme peu de chose! mais il déplaît à Dieu, et ce seul motif devrait suffire à un chrétien, qui doit avoir en général le péché en horreur, et ne doit pas mettre entre le péché véniel et le péché mortel cette funeste distinction qui cause la perte de tant d'âmes. N'éviter le péché que par la frayeur de l'enfer, c'est se chercher soi-même et non Dieu; c'est là la disposition d'un mercenaire, d'un vil esclave, et non d'un enfant; c'est avoir une âme vénale, qui ne travaille que pour la récompense et non par amour; c'est n'avoir aucun désir de plaire à Dieu. Que penserions-nous d'un fils qui dirait à son père : Je vous obéirai quand vous aurez la verge à la main ou lorsque vous me paierez mon obéissance; mais tant que je n'aurai ni châtiment à craindre ni récompense à espérer de votre part, peu m'importe que vous soyez content ou non, que vous ayez du plaisir ou de la peine; je ne vous obéirai pas?... Voilà pourtant le langage que tient, en pratique, le chrétien lâche et infidèle qui ne veut éviter que les péchés mortels.

Le péché véniel une bagatelle! Que diriez-vous d'un ami qui bornerait son affection aux devoirs essentiels, qui ne voudrait pas à la vérité rompre tout à fait avec vous, encourir votre disgrâce par quelque indigne procédé, mais qui se mettrait peu en peine de vous blesser par de petites railleries, par de légers mépris capables de vous fatiguer? qui, dans l'occasion, ne prendrait pas votre parti, ou se déclarerait contre vous? en un mot, qui vous désobligerait en mille petites circonstances où se fait connaître l'ami sincère? Assurément on pourrait dire qu'un tel ami est plus à

charge qu'un ennemi déclaré. Ah! vos petites infidélités si souvent répétées sont, en quelque sorte, plus sensibles au cœur de Dieu que les outrages des pécheurs et des infidèles auxquels il n'a pas témoigné autant d'amour qu'à vous. Écoutez ce qu'il vous dit par la bouche de l'apôtre saint Jean ; écoutez et tremblez : *Je connais tes œuvres, tu n'es ni froid ni chaud : plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud! mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche. Tu dis : Je suis riche à présent et je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, aveugle et nu.*

Le péché véniel une bagatelle! Ah! que Dieu en juge bien autrement! En vain serions-nous comblés de mérites, ornés des plus éclatantes vertus, si notre âme, en sortant de cette vie, porte encore la tache du péché véniel, ne fût-ce que d'un seul, l'entrée du ciel nous sera fermée jusqu'à ce qu'il soit expié par les souffrances du purgatoire. Et quelles souffrances! En avons-nous jamais bien médité les rigueurs? Les Pères de l'Église ne mettent de différence entre le purgatoire et l'enfer que dans la durée des peines, dans l'espérance qui console les âmes du purgatoire, tandis que l'enfer n'en laisse plus aucune.

Le péché véniel une bagatelle!... Qui le dit? Le monde. Les saints et les docteurs les plus éclairés en ont pensé bien autrement ; ils l'ont regardé comme le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme sur la terre après le péché mortel. Ils ont tous enseigné que si l'on pouvait par un seul péché véniel convertir tous les pécheurs, les hérétiques, les infidèles et les idolâtres, délivrer toutes les âmes qui sont en purgatoire, arracher à l'enfer ses milliers de victimes, il

vaudrait mieux laisser tous ces pécheurs dans leur funeste état, laisser dans leurs supplices et les justes du purgatoire et les réprouvés de l'enfer, que de commettre un seul péché véniel. Cela nous paraît surprenant ; mais si nous voyions avec les yeux de la foi ce péché, quelque léger qu'il soit, ah ! nous n'en serions plus étonnés. C'est une lumière de la foi qui faisait dire à sainte Catherine de Gênes : « O mon Dieu ! si je me voyais placée dans un étang de plomb fondu, et que je n'en pusse sortir qu'à condition de faire un péché véniel, j'aimerais mieux y rester l'éternité tout entière que de le commettre. »

Ah ! si au lieu de peser à la balance du monde ces péchés que notre peu de foi nous fait paraître si légers, nous les pesions au poids du sanctuaire, nous serions effrayés de voir comment Dieu les punit quelquefois, même dès cette vie. Moïse, pour une légère défiance dans la plus cruelle perplexité, est condamné à mourir dans le désert, et à ne voir que de loin la terre promise ; Marie, sa sœur, est couverte d'une lèpre honteuse, bannie du camp d'Israël, pour quelques paroles de jalousie contre le saint législateur. Un Israélite est lapidé et mis à mort par ordre de Dieu pour avoir, dans sa détresse et sa misère, ramassé quelques morceaux de bois le jour du repos du Seigneur.

« Gardez-vous bien, dit saint Augustin, de compter pour rien ou pour peu de chose ces fautes légères en apparence, mais qui sont une offense de Dieu, une résistance à son amour. »

PRIÈRE

O Marie, conçue sans péché, et qui avez eu le bonheur de vivre sans commettre la plus légère faute, que je suis éloi-

gné de vos sentiments! O Vierge très-pure, miroir de justice! vous avez évité avec tant de fidélité tout ce qui pouvait contrister le Saint-Esprit et déplaire à Dieu, et moi je veille si peu sur les mouvements de mon cœur! Je n'avais jamais compris jusqu'à présent l'injure que fait à Dieu ce péché véniel, que je me mettais si peu en peine d'éviter; mais à présent, ô Vierge sainte! instruit à votre école, touché de vos exemples, j'éviterai autant qu'il me sera possible tout ce qui pourra déplaire à mon Dieu : fidèle imitateur de vos vertus, j'aurai horreur de tout ce qui peut blesser la loi d'amour et affliger le cœur de votre Fils.

LE VIEUX SOLDAT DEVENU APOTRE

Un vieux soldat de la république et du premier empire vivait retiré à Paris; c'était en 1843. Il était originaire du diocèse de Sens. Ce brave avait totalement oublié la religion dans ses nombreuses et chaudes campagnes autour de l'Europe. Sans être impie, il ne pensait à rien et ne croyait à rien qu'aux choses sensibles. Il avait deux enfants, un fils et une fille, élevés avec soin dans la religion par une mère pieuse morte depuis quelques années. Le fils se destinait à l'état ecclésiastique et faisait son séminaire à Issy. La fille, simple ouvrière, était par sa modestie et sa piété un modèle de vertus. Gémissant de voir leur père ne remplir aucun devoir religieux, ils firent entre eux une sainte coalition et le recommandèrent au cœur de Marie, le refuge des pécheurs. Le vieillard aimait tendrement ses enfants; mais quand ils s'avisaient de lui parler de religion, un sourire, un mot emphatique annonçait que lui, vieux soldat, qui avait parcouru l'Europe entière, en savait plus long que ses enfants. Cependant tout ce qu'il entendait lui donnait à penser. Il comprenait surtout qu'il faut respecter cette religion qui lui donnait des enfants si sages et si aimables. Un dimanche il consentit à accompagner sa fille à l'office du soir de l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. Les mille feux de l'autel, le doux chant des cantiques, les harmonies de l'orgue, l'éclat et la pompe des cérémonies, l'onctueuse allocution du pieux pasteur, tout ce qu'il vit, tout ce qu'il entendit fit sur lui une singulière impression. Il y revient encore, puis il ne manque plus une cérémonie. Les prières redoublent pour lui auprès de la bonne Mère; le jeune abbé prie, conjure son père de redevenir chrétien; son aimable sœur se joint à lui, et par les caresses et les

larmes ils obtiennent enfin ce grand acte religieux d'une confession sincère. Le jour où il a le bonheur de faire sa communion pour la seconde fois de sa vie, il ne peut assez exprimer la joie, le calme de son cœur; il rit, il pleure, il embrasse ses deux anges, et forme le dessein d'aller avec eux dans son pays natal, qu'il n'a pas revu depuis quarante ans. « Il n'y a point de religion dans ce pays-là, dit-il; nous ferons ce que nous pourrons pour y ramener quelques âmes au devoir. »

Aussitôt les vacances ouvertes, la pieuse famille se met en route; à leur arrivée tous les habitants de cette paroisse rurale leur font politesse, leur témoignent même de l'amitié, parce qu'on les trouve si affables, si aimables. Les cousins sont flattés d'avoir à Paris de tels parents. On vient les voir, on ne parle que d'eux pendant plus de quinze jours. Tous les dimanches, après vêpres, on se réunit chez eux : ils ont trois pièces. Les jeunes gens sont avec l'abbé, les jeunes personnes avec la sœur, et le vieillard reçoit les autres. Le temps se passe en aimables causeries, à jouer, à se promener. On ne parle pas précisément de religion; mais tout y amène, et la fait aimer. Le vieux soldat n'est pas celui qui charme le moins en racontant ce qu'il a vu.

Cependant le jour de l'Assomption arrive; nos trois Parisiens communient à la grand'messe. Grande surprise ! étonnement universel ! personne dans cette paroisse ne fréquentait les sacrements. Peu à peu l'esprit change; la religion paraît plus respectable, on se dépouille des vieux préjugés, on va à la messe; quelques personnes s'approchent des sacrements. Les réunions du dimanche continuent leurs effets; le vieux soldat et sa fille se fixent au village; un nouveau pasteur, plein de zèle et de piété, est donné à la paroisse; les instructions se multiplient et sont goûtées. C'en est fait, l'élan est donné, tout s'ébranle; la foi et la piété changent entièrement cette paroisse, qui est aujourd'hui l'une des plus chrétiennes et des plus ferventes de tout le diocèse. O Marie, que vous êtes bonne, et combien sont heureux ceux qui ont recours à vous !

TROISIÈME JOUR

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

LES INFIDÉLITÉS

Quelles durent être la joie et l'admiration des célestes intelligences en voyant naître Marie ! Initiées

qu'elles étaient dans les conseils de Dieu, elles saluèrent avec amour et allégresse cette Vierge incomparable, l'honneur et l'appui d'Israël! *Quelle est,* s'écrient-elles, *quelle est celle qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, unique comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?* Oh! oui, comme une armée rangée en bataille; elle était terrible au démon, lorsqu'il la vit pour la première fois, cette femme forte, annoncée depuis le commencement du monde comme devant lui écraser la tête. Cet éternel ennemi du genre humain avait précipité l'homme dans le plus affreux malheur, et le tenait captif sous son horrible puissance. Quelle ne fut donc pas sa terreur en voyant naître Celle qui devait mettre au monde notre divin libérateur?

Qu'elle est grande la joie du voyageur égaré au milieu d'une nuit obscure, lorsque, après avoir longtemps erré hors de sa route, exposé à mille dangers, il voit paraître l'aurore qui lui annonce le jour! Telle et plus vive encore eût été la joie de la terre à la naissance de Marie, si les hommes, plongés dans les ténèbres épaisses de l'erreur et de l'idolâtrie, eussent pu apercevoir cette aurore bienfaisante, qui leur annonçait le Soleil de justice venant éclairer les nations et répandre sur la terre les douces influences de la loi d'amour.

Qu'il est vif et joyeux le transport du malheureux captif depuis longtemps retenu dans sa triste prison, lorsque enfin on vient lui annoncer le jour de sa délivrance! Telle et bien plus grande encore fut la joie des justes de l'ancienne loi, lorsque leur fut apportée aux limbes la nouvelle de la naissance de Marie, et, par conséquent, l'arrivée prochaine du libérateur qu'ils

avaient salué de loin, qui devait lever leur ban et les conduire à la patrie.

Et nous aussi, en cette aimable fête, allons nous prosterner au pied du berceau de cette chère enfant qui vient d'être donnée à la terre, et qui déjà a fixé les regards de la sainte Trinité. Dieu le Père la nomme sa Fille bien-aimée; Dieu le Fils la considère comme sa Mère et comme le temple vivant où il va bientôt résider; l'Esprit-Saint l'aime déjà comme son Épouse chérie, et lui prépare l'abondance de ses grâces précieuses. Les anges et les saints la reconnaissent pour leur Reine future; ils s'empressent de célébrer sa naissance. Unissons-nous à eux, et réjouissons-nous des grâces spéciales que le Ciel lui accorde.

Nous n'avons pas, il est vrai, été prévenus comme Marie de la grâce sanctifiante à notre naissance; nous sommes nés, au contraire, enfants de colère et de malédiction; mais nous l'avons bientôt reçue cette grâce sur les fonts sacrés du baptême, par une naissance spirituelle. A l'exemple de cette divine Vierge, avons-nous veillé, veillons-nous encore à la conserver? Comme elle avons-nous soin d'éviter tout ce qui pourrait souiller la pureté de notre âme? Hélas! que de fautes, que d'infidélités viennent chaque jour en ternir l'éclat! Méditons aujourd'hui sur cette infidélité à la grâce qui retarde le progrès d'un grand nombre de chrétiens et en précipite plusieurs dans les voies de la perdition. La fidélité à la grâce consiste à suivre les lumières que Dieu nous donne pour faire le bien ou éviter le mal, les bons mouvements, les saints désirs qu'il nous inspire, et à nous laisser ainsi conduire par l'esprit de Dieu. Prenez garde, nous dit saint Paul, de jamais recevoir en vain la grâce de Dieu. Peu de personnes parviennent à la sainteté, parce

que peu ont assez de fidélité et de générosité pour correspondre à la voix de la grâce, ou plutôt à la voix de Dieu qui nous parle. On veut bien accomplir les devoirs essentiels, parce qu'on redoute l'enfer; mais quand il s'agit de faire un léger sacrifice que Dieu demande, d'éviter certaines fautes légères qui ne peuvent nous conduire aux feux éternels, on résiste à la grâce : on ne peut se résoudre à renoncer à certaines affections; on se réserve toujours des vues, des desseins, des désirs, des espérances, des habitudes, des satisfactions personnelles, et alors Dieu se retire sans qu'on s'en aperçoive. Voici comment :

1° Ces infidélités ternissent la beauté de notre âme, rendent difforme le plus bel ouvrage de Dieu sur la terre. C'est une horrible tache, c'est une affreuse cicatrice sur un beau front; ce qui fait dire à saint Augustin que l'âme qui en est flétrie ne peut plus approcher que très-difficilement et avec la plus grande confusion du céleste époux : elle ne lui plaît plus autant, parce qu'elle est souillée à ses yeux, et dès lors il ne la favorise plus de ces entretiens secrets, de ces communications intimes, où l'on puise tant de lumières, de forces et de consolations.

2° Elles retardent notre avancement et notre progrès spirituel. La nature du cœur humain est telle, qu'il reste toujours au-dessous de ce qu'il se propose. Le juste prend son essor pour arriver à la plus haute perfection, et il demeure dans un degré si inférieur, que c'est à peine s'il atteint le nécessaire pour entrer au ciel. Il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, se promettre à soi-même de grandes choses pour arriver à de médiocres, et viser bien haut pour atteindre au moins au milieu; mais si vous ne visez qu'au milieu, vous atteindrez trop bas, c'est-à-

dire que si vous ne vous proposez que d'éviter les péchés mortels, loin d'arriver à ce but nécessaire pour entrer au ciel, vous le manquerez, et vous resterez dans la voie criminelle. Vous aurez bien quelques velléités d'avancer dans les voies de Dieu; mais ces fautes légères, ces péchés véniels que vous vous permettez si facilement, seront pour vous, disent les saints Pères, comme une chaussure lourde et pesante qui n'ôte pas la possibilité de se mouvoir, mais qui met dans l'impossibilité de marcher assez vite pour se sauver. Vous aurez beau employer, pour croître en vertus, les aliments spirituels qui sont la vie des saints; comme il est des personnes qui sont toujours indisposées et qui ne jouissent jamais d'une santé parfaite, quoiqu'elles mangent, dorment, se promènent et remplissent en général toutes les fonctions de la vie ordinaire, ayant en elles quelque organe intérieur vicié, quelque maladie cachée; ainsi, en vous permettant des fautes vénielles, vous serez une de ces âmes languissantes et infirmes qui ne font aucun progrès dans la vertu, quoiqu'elles fassent des prières, qu'elles fréquentent les sacrements, qu'elles fassent de bonnes lectures, et s'acquittent à l'extérieur de tous les devoirs de la religion, parce que cette habitude de péché véniel paralyse l'effet de tous ces moyens de salut, en attaquant le principe vital de l'âme, qui est la charité.

3° Elles nous conduisent au péché mortel. C'est un oracle prononcé par l'Esprit-Saint : *Celui qui néglige les petites fautes tombera bientôt dans les grandes.* Quoique cette infidélité ne donne pas la mort à l'âme, ne la privant pas de la grâce sanctifiante, qui est sa vie, c'est néanmoins, dit saint Thomas, une maladie qui produit à sa manière les mêmes

effets sur notre âme que les maladies corporelles sur notre corps; elles ne sont pas mortelles, mais elles tendent à le précipiter vers le mal qui conduit au tombeau. Ainsi une infidélité nous conduit peu à peu à la mort de l'âme, c'est-à-dire au péché mortel, et cela par différentes voies : 1° par voie de soustraction de grâces; 2° par voie d'affaiblissement; 3° par voie de préparation; et 4°, enfin, par voie d'illusion.

1° Par voie de soustraction de grâces. Vous êtes infidèle à la grâce, vous ne tenez pas à plaire à Dieu dans les petits sacrifices qu'il vous demande, vous mesurez avec lui, vous marchandez avec lui, s'il est permis de se servir de cette expression; vous lui dites : Je vous obéirai jusque-là, mais je n'irai pas au delà, parce que je n'aurai plus à craindre l'enfer, et je ne vous sacrifierai pas ce plaisir que vous désirez de moi. Dieu dira à son tour : Je t'accorderai les grâces suffisantes, celles à la rigueur avec lesquelles tu peux te sauver, mais avec lesquelles il est probable que tu ne te soutiendras pas; je te refuserai ces dons précieux, ces secours spéciaux que j'accorde aux âmes ferventes et généreuses qui cherchent à me plaire en tout, jusque dans les plus petites choses. Ainsi, avec ces grâces mesurées, vous ne vous soutiendrez pas dans la justice; lorsque vous vous trouverez dans un pas glissant, dans une conjoncture délicate, exposé à une tentation violente, dans toutes ces occasions vous ne résisterez pas sans une grâce particulière, vous ferez une chute déplorable, vous tomberez dans le péché mortel.

2° Par voie d'affaiblissement. Les infidélités épuisent et énervent les forces de l'âme qui ne s'exerce plus au combat; elles affaiblissent toutes les puis-

sances spirituelles; elles éteignent peu à peu les lumières de la foi, et l'environnent de tant de ténèbres qu'on ne voit plus les vérités de l'autre vie qu'à travers un nuage qui s'épaissit chaque jour; elles jettent dans un abattement et un découragement qui tuent l'espérance; elles sont autant de gouttes d'eau jetées sur le feu de la charité, déjà faible et défaillante; elles introduisent dans le fond de notre être des semences de corruption, qui dans leur temps produisent des fruits de mort; elles font au cœur de ces plaies qui, sans être mortelles, le mettent hors d'état d'agir par amour pour Dieu; elles inspirent un dégoût toujours croissant pour les choses du salut, surtout pour les sacrements; comme de petits vers rongeurs, elles attaquent nos bonnes œuvres, et gâtent nos plus beaux fruits de vertus; elles ne chassent pas entièrement de nos cœurs la grâce de Dieu, le Saint-Esprit; mais elles nous ôtent tout ce qui pouvait lui en rendre la demeure agréable, et changent notre intérieur, où il devait trouver ses délices, en un triste exil où il n'est plus qu'à regret, où il pousse sans cesse des gémissements ineffables sur les malheurs qui nous menacent. Ce n'est pas tout encore; car, en affaiblissant ainsi en nous les forces de la vertu, elles augmentent celles de la concupiscence; en ne refusant rien à nos appétits déréglés, nous nous accoutumons à ne pouvoir plus nous passer de ce qui nous flatte; nous fortifions toutes les inclinations corrompues de notre âme, nous laissons croître tous les penchants qui s'opposent en nous à l'accomplissement de la loi de Dieu; de sorte qu'accomplir le précepte dans la circonstance où cette sainte loi nous oblige, est pour nous une montagne ardue qu'il faut franchir, un fleuve rapide qu'il faut

remonter malgré la pente qui nous entraîne, un lion furieux qu'il faut apprivoiser tout à coup lorsque la proie est présente, en un mot, une entreprise à laquelle toutes nos inclinations se refusent et opposent de nouvelles difficultés, de sorte qu'il est comme impossible de ne pas tomber dans le peché mortel.

3° Par voie de préparation. Personne ne devient tout à coup mauvais, dit saint Bernard. Les plus grands crimes ont, pour ainsi dire, leur préparation; ils inspirent trop d'horreur pour qu'on les commette tout de suite de plein gré; il faut pour cela qu'on se familiarise avec eux, et c'est là l'effet que produisent en nous les péchés véniels : ils nous apprivoisent avec le mal. Le cœur, par ces légères offenses multipliées, arrivant, comme par autant de marches insensibles, jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus, pour ainsi dire, que d'un point la vie et la mort, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir, tout en croyant n'avoir fait que comme les autres fois; l'habitude ayant mis en lui des dispositions si voisines du crime, il enfante le péché sans douleur; et ce qui rend cet état si déplorable, c'est qu'il meurt à la grâce sans effroi, il devient ennemi de Dieu sans regret et sans remords.

4° Enfin, par voie d'illusion. Vous dites que vous évitez avec soin les péchés mortels, et que, tout en vous laissant aller à ces infidélités, vous serez attentif à ne jamais vous permettre celles qui peuvent donner la mort à votre âme; mais êtes-vous bien sûr de ne pas vous faire illusion, de ne pas vous tromper en prenant pour vénielle une faute qui sera quelquefois mortelle? Qui peut, en effet, vous assurer que dans ces recherches continuelles et secrètes de vous-même,

dans cette mollesse de mœurs qui fait le fond de votre vie, vous n'allez pas jusqu'aux péchés qui donnent la mort? Quoi! les plus grands théologiens, les docteurs les plus éclairés, les plus habiles moralistes sont souvent embarrassés pour distinguer une faute mortelle d'une faute vénielle; ils conviennent tous que dans beaucoup de circonstances Dieu seul peut faire ce discernement, et vous prétendriez bien connaître la limite qui les sépare! Ah! que je vous plains, et que votre état est redoutable! Peut-être êtes-vous déjà ennemi de Dieu, tandis que vous le traitez comme si vous étiez son enfant! Peut-être êtes-vous dans le commerce des choses saintes, et vous avez déjà perdu cette foi qui les rend utiles! Vous vous lavez sans cesse dans le bain de la pénitence, et peut-être vous rendez-vous coupable de plus en plus; vous vous approchez de la table du Père céleste, et vous ne vous apercevez pas que vous n'avez plus cette robe nuptiale sans laquelle la salle du festin vous est interdite. Grand Dieu! que de faux justes seront surpris, lorsque vous viendrez manifester le secret des cœurs et le fond des consciences!

Évitons donc, mais évitons avec soin le péché, quel qu'il soit. Évitez donc avec soin ces infidélités à la grâce qui doivent vous faire craindre que vous n'aimiez pas Dieu véritablement, et semblent annoncer que vous vous préférez à lui. Telle chose déplaît à Dieu; je dois donc l'éviter, sans m'informer si la faute est vénielle ou mortelle. Est-il sage celui qui néglige une étincelle légère qui peut causer un grand incendie? Est-il prudent celui qui laisse tranquillement pénétrer quelques gouttes de pluie à travers le toit de sa maison, sachant que bientôt elles vont lui causer de grands dégâts, et peut-être même lui en amener la

ruine ? Est-il sensé celui qui prend chaque jour quelques gouttes d'une liqueur malfaisante qui est un poison lent et caché ? Ne sommes-nous pas aussi insensés lorsque nous restons dans l'habitude de ces fautes légères, il est vrai, mais qui, réunies ensemble, font tant d'injures à Dieu, et nous causent à nous-mêmes tant de maux ?

PRIÈRE

O Marie! vous dont le cœur est comme un sanctuaire d'or, parce qu'il est tout d'amour, vous oubliant en tout vous-même, vous ne cherchiez qu'à plaire à Dieu. Obtenez-nous un peu de cette générosité qui fait éviter tout ce qui est mal, et pratiquer tout ce qui est bien. Instruits à l'école de vos vertus, nous ne voulons plus nous permettre de propos délibéré et volontairement aucune transgression à la loi de Dieu, quelque légère qu'elle nous paraisse, persuadés qu'il n'y a rien de petit quand il s'agit du service de Dieu.

LE PHILOSOPHE CONVERTI

C'était en 1792. Claude-Charles le Vacher de Charnois, chaud partisan de la philosophie moderne, rédacteur du *Mercure* et puis du *Modérateur*, fut arrêté à cause de ses opinions politiques, et conduit dans une des salles de la mairie de Paris, où se trouvaient un grand nombre d'autres détenus. Il jette ses regards attristés sur ses compagnons d'infortune, et demeure frappé d'étonnement à la vue du désespoir des uns et de la parfaite tranquillité des autres. Ces derniers étaient des ecclésiastiques formant un groupe à part, dans une des parties de la salle; ils étaient calmes et résignés, et semblaient se préparer par la prière à recevoir la couronne du martyre. Le philosophe s'approche de l'un d'eux, et lui dit : « D'où vient, Monsieur, l'extrême différence que je remarque dans ce lieu de désolation ? Là ce sont des pleurs, des cris, des hurlements, qui portent dans l'âme la tristesse et l'épouvante; ici vous paraissez tranquilles, et semblez même vous réjouir de la détention que vous partagez avec nous. — Cette différence est facile à expliquer, répond le prêtre en regardant avec intérêt celui qui l'interroge, et qu'il a reconnu. Cette mort que

nous allons souffrir, mes confrères et moi, n'est pour nous que la délivrance d'une vie triste et pénible, qui est tout pour le philosophe privé de la foi. Nous voyons devant nous une éternité de bonheur, tandis qu'il ne voit devant lui que le néant ou l'enfer. Il n'a pour l'encourager que l'exemple des Brutus, des Caton, des Sénèque, qui ont froidement disserté sur des chimères; tandis que nous avons devant nous la croix de Jésus-Christ, son Évangile scellé de son sang, scellé de celui de ses apôtres et de celui des martyrs : nous sommes sûrs que nos persécuteurs, en nous tourmentant, nous procurent pour l'éternité une immensité de gloire et de bonheur. — Pardonnez-moi, réplique de Charnois, je professe les principes de la philosophie, et pourtant je crois en un Dieu souverain, mais trop grand pour s'occuper des menus détails de la vie humaine; mais je ne puis croire à une autre vie. — Alors, reprend le prêtre, tout est égal devant Dieu; le vice et la vertu se trouvent indifférents; ceux qui vont nous faire mourir si injustement seront donc traités aussi favorablement que saint Vincent de Paul, ce grand bienfaiteur de l'humanité! Oh! non, non, cela ne peut être. Que je vous plains de n'avoir aucune consolation dans vos angoisses! Voyez, je vais prier Dieu et Marie, cette bonne mère qu'il nous a donnée, de vous éclairer davantage. » Cela dit, l'ecclésiastique s'éloigne et va se mettre en prière.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées, qu'on vint prendre les noms de tous ceux qu'on allait transférer à l'Abbaye, où l'on devait les massacrer le lendemain. De Charnois était du nombre des victimes désignées aux bourreaux. Par une faveur de la Providence, il se trouva réuni dans la même voiture à l'ecclésiastique qui venait de prier pour lui. « Pouvez-vous douter des desseins de Dieu sur vous, lui dit celui-ci quand ils furent rendus à destination? Vous êtes le seul des laïques qui ait été réuni à nous. Ah! je vous en supplie, que cette réunion ne vous soit pas inutile. Vous entendez ces cris! on va nous égorger. Vous subirez le même sort avec nous; vous pourrez recevoir la même récompense. Rappelez-vous que vous fûtes le disciple de Jésus-Christ dans votre enfance; comme nous, vous pouvez en devenir le martyr. » Il ajouta encore plusieurs paroles des plus touchantes. De Charnois en parut vivement touché; il y réfléchit le restant de la soirée et toute la nuit suivante. La sainte Vierge intercède pour lui; et le lendemain il se joint aux vénérables martyrs qui priaient tous ensemble. Il prie avec eux, il se sent remué, transformé; il annonce qu'il veut mourir chrétien, et sa ferveur fait verser des larmes d'attendrissement à ses vénérables compagnons. La hache est suspendue sur sa tête, et pourtant il est heureux; les larmes qu'il répand sont délicieuses. Il fait sa confession, se

réconcilie avec son Dieu; il ne voit plus la vie, il contemple l'éternité.

Bientôt les assassins se font entendre : alors le vénérable ecclésiastique qui peu d'instants auparavant avait appelé ses compagnons à la prière, se place au milieu d'eux et leur donne l'absolution générale. C'était le P. Lenfant, confesseur du vertueux Louis XVI. Qu'on se représente, s'il se peut, cette scène qui peint si bien l'héroïsme de la religion : soixante prêtres à genoux autour du saint vieillard; celui-ci levant les yeux au ciel et les bénissant, tandis que d'une voix commune ils font le sacrifice de leur vie. De Charnois près d'eux, fondant en larmes, reçut aussi sa part de cette bénédiction.

En ce moment même les meurtriers enfoncent la porte; déjà ils se précipitent sur leurs victimes, lorsque Manuel, réclamant un des prêtres renfermés qu'il voulait sauver, parvient à suspendre un instant leur rage. On appelle le prisonnier à plusieurs reprises : il n'est pas dans la salle; ceux qui répètent son nom ne le connaissent pas; de Charnois pourrait aisément profiter de cette circonstance pour se soustraire à la mort; mais, fortifié par l'exemple des confesseurs de la foi, qui tous gardent le silence, il ne veut pas non plus racheter sa vie, même par un léger mensonge, et, tombant avec eux sous les coups des assassins, il va dans la céleste patrie partager avec eux la palme du martyre.

QUATRIÈME JOUR

L'ÉDUCATION DE LA SAINTE VIERGE

LA CONFESSION FRÉQUENTE

Quelle est cette aimable enfant que je vois debout à côté de sa mère, les yeux fixés sur le livre de la loi ? A ses traits de beauté, de noble et touchante simplicité, de candeur et d'innocence, on dirait un ange sous une forme humaine ! C'est la fille des rois de Juda, cette rose mystique sortie de la tige de Jessé, sur laquelle va se reposer l'Esprit du Seigneur, et qui doit donner naissance au Libérateur du genre humain.

Comme elle écoute les leçons de sa bonne et pieuse mère ! Ce n'est point la sagesse humaine qui préside à cette éducation ; ce ne sont ni les futilités du monde ni l'art de lui plaire qui en constituent le fond : c'est votre sagesse éternelle, ô mon Dieu ! qui la dirige ; c'est votre loi sainte qui en fait l'objet, parce qu'elle seule peut rendre heureux. Imitons aujourd'hui l'attention, la confiance, la docilité de Marie dans la grande éducation chrétienne, qui doit durer toute notre vie ; écoutons comme elle avec un esprit d'enfance, avec un profond respect, avec une religieuse attention, les salutaires enseignements de l'Église notre mère, les nobles conseils de la foi, et les avis paternels de celui que nous nous sommes choisi pour notre guide spirituel dans les voies du salut. Comme c'est surtout par le ministère de la confession que se fait pour nous cette éducation qui doit nous rendre chrétiens parfaits, méditons en ce jour sur les principaux avantages de la confession fréquente.

1° La confession fréquente éclaire l'intelligence. Nous voudrions que le temps nous permît de vous raconter ici, mes frères, le grand nombre d'illusions que l'on se fait dans le monde sur la piété. Chacun veut l'entendre à sa façon : au lieu de la prendre telle que Jésus-Christ l'a faite et qu'il charge son Église de nous l'enseigner, on se fait une piété selon son goût, son humeur, la portée de son esprit, selon les préjugés de son éducation, du métier dans lequel on vit. Depuis qu'une faute originelle est venue obscurcir les lumières de l'entendement, nous nous trompons si facilement, que nous prenons l'ombre de la vérité pour la vérité elle-même, une piété à notre guise pour la véritable piété telle que Jésus-Christ nous l'a enseignée. Sans parler ici de tant de personnes du

monde qui flottent incertaines, comme dit l'Apôtre, au gré des opinions humaines, emportées par tous les vents des doctrines erronées; qui, au lieu de prendre la foi pour règle de leur conduite, ne consultent que leur faible raison, et font consister toute la religion à ne faire tort à personne, c'est-à-dire à n'être pas des scélérats, et vivent ainsi dans une funeste sécurité au milieu de leurs désordres; combien en est-il qui, aveuglés par leurs passions, esclaves de leurs préjugés, se dissimulent les vices les plus grossiers, ou leur cherchent des excuses! Combien qui font consister la religion dans des pratiques purement extérieures, font beaucoup de prières vocales dans les livres, visitent trop assidûment peut-être les églises, courent les sermons, s'enrôlent dans toutes les confréries, ne manquent à aucune procession, et allient à tout cela un caractère difficile, bizarre, plein de mauvaise humeur ou de tristesse, négligent les devoirs de leur état, ne savent ni pleurer avec ceux qui pleurent, ni se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et n'ont jamais connu ce que c'est que d'être bon, indulgent, patient à l'égard du prochain! Combien en est-il qui, voulant allier deux choses que l'Évangile nous déclare incompatibles, cherchent à la fois à plaire à Jésus-Christ et au monde, sont le matin à l'église, et le soir au bal ou au spectacle, se disent, se croient chrétiens, et pensent, parlent comme les païens! Combien qui regardent la vie intérieure, la présence de Dieu, l'oraison, la prière habituelle, la mortification, la communion fréquente, comme des choses de surérogation, des pratiques d'une piété oiseuse, bonne tout au plus pour les cloîtres et les monastères, et négligent ainsi les plus puissants moyens de salut, sans lesquels personne n'est encore parvenu à la sainteté!

N'entrons pas dans de plus grands détails ; il serait trop long le chapitre des illusions humaines sur la piété.

Mais quel moyen avez-vous de vous en préserver ? Il ne faut pas compter sur l'éducation : combien qui n'en reçoivent pas ! Quelque soignée que vous la supposiez dans les autres, toujours est-il qu'on ne peut apprendre à un enfant une foule de choses qui sont au-dessus de sa portée et de son expérience. Aurez-vous recours aux livres ? Mais nous avons d'excellents livres de mathématiques, de jurisprudence, de médecine, d'excellents traités sur les arts, et cependant il n'est personne qui ne prenne un maître pour étudier les sciences et pour se former à un art. La véritable piété est une chose toute de pratique, et la pratique ne s'apprendra jamais dans les livres. Vous reposerez-vous sur la prédication ? Mais le prédicateur parle à tous en général, s'en tient à des vérités générales : il vous parlera de la rigueur des jugements de Dieu quand il faudrait vous exciter à la confiance, et vous prêchera la nécessité de la foi quand il faudrait vous apprendre à souffrir ; il vous dira : C'est un crime de médire, mais ne vous dira pas : Vous êtes cet homme dont je parle. Je ne vois donc qu'un moyen sûr, infaillible de dissiper les illusions et d'éclairer sur la véritable piété, c'est la confession fréquente. Là un directeur pieux et éclairé, s'adressant à chacun en particulier, étudiant le caractère, les dispositions intérieures, les voies par lesquelles Dieu l'appelle, proportionne ses instructions au degré de son intelligence et à la nature de ses besoins divers ; il réveille ou affermit la foi des uns par l'explication claire et succincte des principales vérités du christianisme ; à d'autres, qui n'avaient qu'une religion purement naturelle, il apprend *que le juste vit de la foi;* il relève

avec une touchante bonté la confiance des âmes abattues, tandis qu'avec une noble fermeté il sort de leur assoupissement et de leur funeste léthargie des âmes insensibles et tièdes dans les voies de Dieu ; il fait comprendre à l'indifférent que le salut est ici-bas sa grande affaire, et *qu'il ne sert de rien de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme;* et ainsi, selon le besoin de chacun, il éclaire les doutes, fixe les incertitudes, dissipe les illusions, corrige les abus, sonde les replis du cœur, en examine les maladies, indique des remèdes convenables.

2° La fréquente confession fortifie la volonté. Quel est celui de nous qui n'a pas formé cent fois dans sa vie le projet de devenir meilleur? Vous rappelez-vous, mes frères, cette prédication touchante qui vous avait émus jusqu'aux larmes? cette lecture où votre cœur fut rempli d'une si douce émotion? cet exemple de vertu qui vous laissa de si profondes impressions? cette inspiration que Marie avait remise à votre ange gardien pour la déposer dans votre cœur comme un doux parfum d'amour, et qui vous porta si efficacement à Dieu? cette confession où vous versâtes des larmes si douces? cette communion si fervente? Oh! vous vouliez alors être tout à Dieu; mais cette volonté vint se briser contre les obstacles du salut, et vous retombâtes dans vos anciennes habitudes. Ainsi est fait le cœur de l'homme; il voudrait le bien, et il fait le mal. Chacun dit : Je voudrais devenir meilleur, changer de vie, et toujours on retombe; notre volonté est si faible! où puisera-t-elle des forces? Dans la confession fréquente. La honte si naturelle de s'avouer coupable nous suffira seule quelquefois pour nous retenir sur le penchant du précipice. Cette pensée : Je dois me confesser de-

main, dans huit jours, est souvent aussi efficace que celle-ci : Je dois paraître demain au tribunal de Jésus-Christ lui-même, et a empêché bien des chutes déplorables. La nécessité de nous mettre sous les yeux cette multitude de fautes et d'infidélités dont nous nous rendons coupables nous fait faire de salutaires réflexions ; la nécessité de nous exciter à la contrition nous fera comprendre que le péché est le plus grand de tous les maux. Le sang de Jésus-Christ qui coulera sur notre âme lui communiquera une beauté, une force, une vigueur d'autant plus grande que nous y aurons recours plus souvent. La communion que nous ferons après, ce pain des forts qui aura été notre nourriture, mettra en fuite le démon, nous armera d'un courage qui ne craindra plus rien, d'une puissance qui sera celle de Dieu même ; mais ce qui fortifiera surtout notre volonté, ce seront les sages avis, les touchantes et pathétiques exhortations de notre guide spirituel. Le même caractère qui le constitue notre juge au tribunal de la pénitence le constitue aussi notre pasteur, notre médecin, notre père : notre pasteur, pour nous conduire dans les sentiers de la vertu, nous redresser dans nos égarements, nous arracher aux séductions du monde et du démon ; notre médecin, pour nous ranimer dans nos défaillances, pour nous tracer un régime salutaire, pour guérir nos plaies, cicatriser nos blessures ; notre père, pour nous presser, nous solliciter, nous conjurer avec larmes de revenir à la vertu, pour nous parler ce langage de l'amitié, du sentiment, plus efficace que celui de l'éloquence. Impossible de faire ici l'incrédule ; l'expérience est là qui nous prouve chaque jour que ceux qui se confessent fréquemment sont ceux qui se corrigent le mieux, et évitent le plus de

péchés. Où sont les saints qui s'éloignent de la confession ?

3° La confession fréquente console le cœur. Ce n'est point ici un paradoxe, comme pourraient le croire quelques esprits prévenus contre cette institution de la haute sagesse d'un Dieu, et dont nous trouvons les analogues chez les païens même de l'antiquité, tant l'homme a toujours compris qu'il avait besoin de répandre son âme dans une autre âme sage, bonne et compatissante, pour y trouver force et consolation. La vie est si triste ; il est si peu d'hommes qui en comptent les jours autrement que par des souffrances ! Voyez-vous ce pauvre pécheur qui s'est révolté contre son Dieu en foulant aux pieds ses lois et ses ordonnances : à peine a-t-il touché au fruit défendu, que ses yeux se sont ouverts ; il a reconnu sa misère dans toute sa nudité ; il est poursuivi par le remords qui pèse sur son cœur comme la pierre d'un sépulcre ; il ne peut plus goûter aucun plaisir pur ; ils sont tous empoisonnés par la pensée qu'il a encouru la colère du Tout-Puissant. Sa conscience, comme un témoin cruel et impitoyable, lui crie sans cesse : Malheureux ! qu'as-tu fait ? Il ne peut prendre aucun repos, et jusque dans son sommeil il est troublé et agité : il n'y a pour lui qu'un remède, la confession. A peine a-t-il dit, prosterné aux pieds du ministre de Jésus-Christ : Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché ; à peine a-t-il fait l'aveu de sa faute, qu'il entend ces paroles divines : Mon fils, vos péchés vous sont remis ; allez en paix, et ne péchez plus. Il y a dans ce peu de mots tant de consolations, qu'on a vu quelquefois de ces pauvres pécheurs mourir à l'instant même, aux pieds du prêtre, de joie et de bonheur.

Il est surtout dans la vie de ces douleurs amères

qui brisent un pauvre cœur. Trahis dans leurs affections, attaqués, déchirés par la calomnie, victimes de la dureté et des caprices d'un maître égoïste et brutal, enchaînés dans une condition digne de l'esclavage, plusieurs n'ont pas dans ces circonstances le courage de supporter la vie, et la terminent par un suicide; d'autres la traînent triste et languissante; mais celui qui, dans une de ces positions, va ouvrir son cœur à un confesseur, à un ministre bon et compatissant comme le Sauveur, dont il tient la place, trouve en lui un père tendre, un ami fidèle, qui l'écoute, qui le plaint, qui partage sa douleur, le fortifie de ses prières, l'anime par ses conseils, et lui fait comprendre dans ces doux entretiens où le cœur s'épanche si bien, que les hommes sont si injustes, qu'il faut s'attacher à Dieu; que ses souffrances passeront et auront mérité une récompense éternelle; que le monde a poursuivi Jésus-Christ de sa haine, et qu'il n'est donc pas étonnant qu'il poursuive ses disciples; qu'un ange est là, à côté de lui, pour inscrire au livre de vie ses douleurs et pour recueillir chacune de ses larmes, et les présenter à Celui qui a dit : Bienheureux ceux qui pleurent.

Et ces douleurs physiques si multipliées sur la race d'Adam, ces maladies auxquelles il n'est pas de remèdes, cette pauvreté absolue à côté de ceux qui sont riches, cette captivité si triste et si désolante : qui adoucira encore toutes ces cruelles épreuves? La confession. C'est ce secours divin qui apprendra à expier des fautes qui ont attiré les punitions du ciel; elle nous montrera un Père qui châtie, parce qu'il aime; qui nous détache de la vie, parce qu'on l'aurait trop aimée, et qui nous apprend que plus on souffre ici-bas, plus on sera heureux.

Il est une autre sorte de souffrances par lesquelles Dieu fait passer d'ordinaire ses plus fidèles serviteurs ; il est pour eux de ces jours tristes et nébuleux où le cœur reste froid et comme glacé : on ne sent rien, on n'éprouve rien, tout ennuie, tout fatigue, tout devient insipide, la prière, l'oraison, les sacrements ; on se trouve comme dans un désert sec et aride, incapable de rien produire. Le génie du mal profite de cette occasion pour abattre et décourager une âme : elle tremble à la vue des jugements de Dieu ; elle se croit rejetée de son sein ; elle n'ose plus l'appeler son Père. Oh ! que cet état est douloureux ! il n'est pas de plus grande peine dans la vie : qui la soulagera ? La confession, et la confession fréquente. Là un guide spirituel, prudent et éclairé, indique à cette âme les causes de son état, lui raconte comment Dieu a ainsi éprouvé ses plus fidèles serviteurs, lui apprend à chercher Dieu pour lui-même et non pas pour ses dons, lui fait voir qu'elle a encore un Père dans le ciel, qui l'éprouve pour la purifier, un époux qui se cache pour exciter son amour, et cette âme sortira de ces doux entretiens avec son directeur toute contente et toute consolée.

C'est ainsi que la confession, trop peu connue, hélas ! trop redoutée, qui n'est regardée que comme une humiliation et une des rigueurs de la religion, renferme ce que la religion a de plus doux et de plus consolant.

PRIÈRE

O Marie ! toujours admirable jusque dans les moindres détails de votre vie, je vous remercie de m'avoir aujourd'hui ouvert les yeux sur une pratique aussi consolante pour le cœur qu'elle est utile aux maux de l'âme. Je l'avais regardée jusqu'à présent comme une chose pénible et gênante : le nom seul de confession me faisait monter la rougeur au front. Je

m'éloignais de cette source féconde de lumières, de force et de consolations, insensé et malheureux que j'étais de méconnaître ainsi un des plus grands bienfaits du Ciel! Plus instruit à présent et surtout convaincu, par un effet sans doute de votre protection, je vais prendre la résolution de me procurer souvent les avantages qu'on vient de me signaler. Aidez-moi, Vierge sainte, à tenir une résolution importante.

LE SERVITEUR DE MARIE

MARTYR DU SECRET DE LA CONFESSION

Wenceslas IV, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, était un prince impie, sanguinaire, débauché. Il avait épousé Sophie, de la maison de Bavière, princesse dont le caractère offrait un parfait contraste avec celui de son époux. Elle essuyait les pleurs que Wenceslas se plaisait à faire répandre; et sa piété consolait l'Église de Bohême du scandale qu'y apportaient les déréglements de l'Empereur. Sa conduite était, nous dit l'histoire, irréprochable et pure comme ses sentiments. Wenceslas osa pourtant la soupçonner. Malheureux et jaloux, comme tous les impies, il ne pouvait croire à sa vertu.

L'impératrice Sophie avait choisi pour confesseur Jean Népomucène, grand vicaire de l'archevêque de Prague. C'était un des prêtres les plus célèbres de la Bohême, par sa science, sa douceur et sa charité; digne en tout de la haute confiance dont il avait été l'objet. L'Empereur, toujours soupçonneux à l'égard de son épouse, malgré tant de vertu, osa croire qu'il obtiendrait de Jean Népomucène des éclaircissements et des aveux conformes à ses soupçons; il osa croire que le confesseur de l'Impératrice trahirait devant lui le secret que le pécheur ne confie qu'à Dieu, en le déposant aux pieds de son ministre. Un jour donc que la princesse avait comparu au tribunal de la pénitence, Wenceslas fit inviter le grand vicaire à venir le trouver. Népomucène se présente aussitôt au palais avec cette noble fermeté que donne une conscience sans reproche. L'Empereur se plaint amèrement de la conduite de l'Impératrice. Le saint prêtre lui fait observer respectueusement la sainteté d'une princesse que tout le monde vénère. « Le cœur d'une femme, reprend le despote, est un labyrinthe dont un seul homme peut connaître les détours secrets; cet homme, c'est un confesseur! L'Impératrice vous confie ses fautes: dites-moi seulement si elle m'est restée fidèle. Je ne vous demande

qu'un seul mot, et ce seul mot vous sera payé au prix que vous exigerez. — Comment un prince du saint-empire peut-il proposer à un ministre de Jésus-Christ de se souiller d'un pareil parjure et d'un sacrilége aussi horrible? répond le confesseur. Non, pour tout l'or du monde, jamais aucun prêtre ne commettrait un pareil crime. — Mais je vous ordonne de me révéler ce que j'ai intérêt à connaître.— Prince, votre pouvoir ne va pas jusque-là. — Mais si vous osez résister encore, je vais vous faire infliger les châtiments les plus effroyables. — Que Votre Majesté sache que tous les tourments, la mort même, seront incapables de m'arracher un seul mot de la confession. » Loin d'être touché de cette vertu admirable, Wenceslas livre le saint prêtre aux mains des bourreaux, pour lui arracher par la torture ce qu'il n'a pu obtenir ni par les promesses ni par les menaces. Mais les tourments les plus affreux ne peuvent arracher à Népomucène un secret que Dieu lui ordonne de garder. Les bourreaux le conduisent sur le pont de Prague, où l'Empereur l'attend, afin de dompter cette volonté plus puissante que la sienne. Un peuple immense s'est assemblé sur les deux rives de la Moldau. La vue du prêtre fidèle, dont le corps est à demi brisé par la torture, a vivement touché tous les témoins de son martyre. Ils blâment la cruauté de l'Empereur, et un frémissement sourd se répand dans tous les rangs. Une terreur insurmontable a saisi Wenceslas; mais sa fureur se ranime à la vue de cette victime que l'on traîne à ses pieds, car elle ne peut plus marcher. « Obéissez à mes ordres, lui dit-il avec colère, et je vous fais transporter dans mon palais, je vous comble de dignités, d'honneurs et de richesses. » Népomucène presse d'une main contre son cœur le crucifix qu'il porte dans ses bras; il invoque la Mère de Dieu, dont il était le serviteur le plus dévoué, et de l'autre main bénit l'Empereur, ses bourreaux et la foule silencieuse. « A présent, ajoute-t-il, vous pouvez employer les tourments qu'il vous plaira. — Le connais-tu ce tourment? reprend le tyran : regarde ces vagues qui se brisent contre les arches du pont qui nous porte; elles t'apprêtent un tombeau. » Népomucène se jette à genoux, invoque Marie, récite quelques prières, se relève, se tourne vers ses bourreaux, leur dit qu'il leur pardonne sa mort, et de le jeter dans le fleuve. Il est entre leurs mains; ils vont le précipiter, lorsque Wenceslas les arrête, et dit au martyr: « Avec quel démon as-tu fait pacte, pour conserver cette volonté inébranlable. — Prince, c'est dans la pensée de ce Dieu crucifié et mort pour moi que je puise ma force, » dit Népomucène en lui montrant son crucifix. Le roi le lui arrache de colère, et, poussant le vieillard de toutes ses forces, il le précipite dans le fleuve en vomissant des blasphèmes horribles. La foule pousse un cri d'indignation et de terreur, et bientôt le corps du martyr a disparu sous les ondes.

Et Jean Népomucène est depuis sa mort le patron de la Bohême. Sa statue fait l'ornement du superbe pont de Prague. Son mausolée, placé dans la cathédrale de cette ville, est à la fois l'objet de l'admiration des artistes et de la vénération des chrétiens. Sa fête est une des plus touchantes du culte catholique. Il est peu de maisons en Bohême où la statue de ce martyr n'ait trouvé une place.

CINQUIÈME JOUR

LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE

COMMENT IL FAUT SE DONNER A DIEU

Représentons-nous le temple de Jérusalem, l'une des merveilles du monde : qu'il est élevé! qu'il est vaste! quelle richesse et quelle magnificence! Vis-à-vis de l'une de ses portes voyez-vous ce vieillard respectable et cette femme au maintien noble et sublime, qui conduisent par la main une jeune enfant qu'on prendrait pour un ange descendu du ciel, tant elle a de grâces et de beauté? C'est la future Reine du ciel et de la terre; c'est Marie qui s'avance, accompagnée de saint Joachim et de sainte Anne, son père et sa mère, vers le temple, où elle va offrir à Dieu le plus beau et plus grand sacrifice que la terre eût vu monter vers le ciel; elle va s'offrir elle-même, victime pure et sans tache, parfum d'une douce et agréable odeur; elle va s'offrir en holocauste perpétuel, pour brûler toujours du feu sacré du céleste amour. Avec quel empressement et quelle sainte ardeur elle s'avance vers la maison de Dieu! avec quel courage elle monte les degrés du temple! O Fille du Roi de gloire! que votre démarche est sublime, que vos pas sont beaux! Comme vous vous présentez avec joie aux pieds du

pontife, pour le prier de vous recevoir dans les parvis sacrés et dans le sanctuaire du Seigneur !

Tout est mystère dans la vie angélique de la sainte Vierge : ses moindres actions sont pleines d'instructions salutaires, et nous offrent les plus beaux modèles de toutes les vertus. Dans l'auguste mystère que nous allons méditer aujourd'hui, Marie nous apprend comment nous devons nous offrir et nous donner à Dieu ; elle s'offre à Dieu dès sa plus tendre enfance ; elle s'offre à Dieu sans aucune réserve, elle s'offre à Dieu pour toujours. C'est ainsi que nous devons nous offrir nous-mêmes, si nous voulons que Dieu accepte notre offrande et nous reçoive au nombre de ses enfants. Nous devons nous donner à Dieu promptement et sans délai ; nous devons nous donner à Dieu entièrement et sans partage ; nous devons nous donner à Dieu irrévocablement et sans retour.

1° Marie s'offre à Dieu dès sa plus tendre enfance ; à peine a-t-elle entendu cette voix intérieure qui lui dit : *Écoute, ma fille, vois et prête une oreille attentive ; oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera épris de ta beauté* ; à peine, dis-je, a-t-elle entendu cette voix intérieure qu'elle s'arrache à sa famille, s'achemine vers Jérusalem, s'avance vers la montagne de Sion, et court se réfugier dans le temple. A peine entrée dans sa carrière, encore à l'aurore de ses premiers jours, elle se hâte de s'immoler à Dieu. Que de raisons auraient pu l'arrêter, si elle eût pu prêter l'oreille aux raisons humaines ! La faiblesse de son âge, la délicatesse de son corps, la tendresse de ses parents, le chagrin qu'elle va leur causer, la retraite où elle va s'ensevelir, la nouveauté de la vie qu'elle va embrasser, les engagements qu'elle va contracter. Mais non, rien ne l'arrêtera ; Marie se rendra

à la voix qui l'appelle : Dieu parle, il sera écouté ; la grâce invite, le sacrifice sera fait ; l'amour divin dont elle est embrasée lui fait vaincre les difficultés qui pourraient retarder son sacrifice.

Avons-nous la même fidélité? mettons-nous la même promptitude à nous donner à Dieu dès qu'il nous appelle? nous sommes-nous donnés à Dieu à la fleur de notre âge ? a-t-il eu les prémices de notre cœur ? Ah ! que d'années, et de tristes années, passées dans les futilités et les bagatelles de l'enfance! que d'années, et de tristes années, employées à nous satisfaire nous-mêmes, au lieu de produire des fruits de justice pour le ciel ! Et encore, si au moins une funeste expérience nous eût rendus plus sages! encore si nous écoutions à présent cette voix intérieure qui nous appelle à la vertu ! Mais non, la grâce parle, et nous étouffons sa voix, ou nous nous étourdissons nous-mêmes pour ne pas l'entendre ; Dieu nous appelle, et nous faisons la sourde oreille, ou nous répondons : Plus tard ! plus tard ! Que de délais, que de retardements quand il s'agit de nous donner sérieusement à Dieu ! Le monde, notre lâcheté naturelle, l'amour-propre, opposent toujours mille raisons, mille faux prétextes pour nous arrêter dans tous nos délais. Rien ne presse, disons-nous, je serai toujours à temps ; et cependant la mort peut arriver à chaque instant ! et le Sauveur nous assure qu'elle arrivera comme un voleur, au moment où nous l'attendrons le moins ! et tous les jours nous en voyons tomber à nos côtés qui comptaient comme nous sur de longues années ! Il faut laisser passer la jeunesse, dit-on, c'est la saison des plaisirs ; je me convertirai dans un âge plus avancé : comme si nous avions fait un pacte avec la mort, et qu'elle nous eût promis de nous laisser parvenir jusqu'à la vieillesse ; comme

si ce n'était pas l'insulte la plus amère faite à Dieu que de ne lui réserver qu'un cœur flétri, usé, et de ne nous tourner vers lui que quand tout le reste nous manquera; comme si les passions ne poussaient pas chaque jour de nouvelles racines dans notre cœur! Est-il donc plus aisé d'arracher un arbre planté depuis un grand nombre d'années que celui qui est encore tendre et flexible? Et le fardeau que nous n'osons soulever tout à l'heure sera-t-il plus facile à porter quand chaque jour nous aurons ajouté à son poids? Prétendrions-nous donner un dementi au Saint-Esprit, qui a dit que *l'homme suivra dans sa vieillesse la voie qu'il aura prise dans sa jeunesse?* Dieu est bon, dit-on encore, il ne m'a pas créé pour me perdre. Et c'est parce qu'il est bon que vous voulez continuer à l'offenser! Dieu est bon! mais n'avez-vous pas déjà lassé sa patience? Dieu est bon! mais, malgré cette bonté, les plus grands saints, les anges même du désért, les Hilarion, les Pacôme, les Antoine, dans le creux de leurs rochers, mouillant de leurs larmes les instruments de leur pénitence, jeûnaient au pain et à l'eau, pâlissaient au souvenir d'un Dieu vengeur; ils se demandaient les uns aux autres en tremblant : Croyez-vous que Dieu me fasse miséricorde? Et vous, vous êtes tout rassuré au milieu d'une vie lâche et molle, peut-être même criminelle! Ah! mon frère, si quelqu'un peut invoquer la bonté de Dieu, ce n'est pas vous. Dieu ne m'a pas créé ponr me perdre, dit-on encore. Mais, dites-moi, vous a-t-il créé pour l'offenser? et cependant vous l'offensez, vous lui désobéissez, vous le méprisez. Mais je ne suis pas un si grand pécheur! Et peut-être que vous changeriez plus tôt de vie si vous étiez un grand pécheur. Mais êtes-vous un saint? Que si vous n'êtes ni juste ni pécheur, vous êtes donc

de ceux à qui le Seigneur a dit : *Plût à Dieu que vous fussiez chaud ou froid ! mais parce que vous n'êtes ni froid ni chaud, et que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche.* Mais le bon larron s'est converti à l'heure de la mort, et Dieu lui a pardonné! Écoutez, voici comment saint Chrysostome répond à cette objection si souvent répétée : *J'ai lu,* dit ce Père, *j'ai parcouru tous les livres sacrés, et je n'ai trouvé que ce seul exemple d'un pécheur converti à l'heure de la mort ; Dieu a permis qu'il y en ait un, pour que vous ne vous livriez pas au désespoir ; mais aussi il n'y en a qu'un seul, pour que vous ne vous abusiez pas par une fausse confiance.*

2° Un second caractère du sacrifice de Marie dans sa présentation, c'est qu'elle se donne à Dieu sans partage; elle lui offre tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle est; elle quitte le monde, ses joies, ses amusements, ses assemblées, ses espérances, pour entrer dans la retraite, dans la maison de son Dieu, pour n'avoir plus d'autre affaire que celle de son salut, d'autre désir que celui du ciel, d'autres plaisirs que ceux de la vertu, d'autre héritage que le Seigneur; elle quitte ses parents, ses amis, brise les liens de la chair et du sang, quelque légitimes qu'ils soient, s'arrachant à tous les sentiments de la tendresse et de l'amitié, quelque saints qu'ils soient dans son cœur. Elle renonce à sa liberté, elle se dépouille de sa volonté pour suivre celle de Dieu; elle consacre son chaste corps en levant la première l'étendard de la virginité par un vœu sublime, admirable, et jusqu'alors inouï dans le monde. En un mot, le sacrifice est si entier, qu'elle ne se réserve rien ; son esprit avec toutes ses pensées, son cœur et toutes ses affections, tout est offert, tout est consacré; elle voudrait avoir mille cœurs

à donner ; elle les offrirait tous avec joie à son Dieu.

Oh ! que l'Esprit-Saint est un grand maître quand il prend possession d'un cœur, et qu'il se trouve des âmes assez généreuses pour suivre en tout les impressions de la grâce ! Où sont, ô mon Dieu ! ces âmes nobles, ces âmes capables de si beaux sentiments, ces âmes qui, à l'exemple de Marie, ne vous refusent rien, ne se réservent rien, et vous offrent ainsi un holocauste parfait ? Nous offrons à Dieu notre sacrifice ; mais notre sacrifice est-il entier ?

Quand on pense à se donner à Dieu, on croit avoir beaucoup fait que de quitter un extérieur trop mondain, de s'être retiré des assemblées, des spectacles du monde, d'avoir renoncé à certains ornements, à certaines parures, de s'être tracé un certain cercle de prières, de s'être rendu exact à plusieurs pratiques de piété : tout cela est saint et louable ; mais, pour offrir à Dieu un sacrifice entier, pense-t-on à descendre dans son cœur, à en sonder les sentiments intimes, à réprimer ses sensibilités, à abattre ces montagnes d'orgueil pleines d'un feu caché, et qui jettent une fumée noire et épaisse aussitôt qu'on veut les toucher ? Pense-t-on à réprimer cet amour-propre qui cause la plupart des chagrins de la vie, en même temps qu'il sépare de Dieu et met un obstacle à ses dons ? Pense-t-on à arrêter les saillies de son humeur, qui donne tant à souffrir aux autres, à dominer son imagination vagabonde, à rompre sa volonté, à combattre ses inclinations, ses goûts, ses répugnances, à se faire violence pour emporter le ciel d'assaut ? Voilà pourtant le vrai sacrifice, le digne holocauste que Dieu demande de nous ; voilà la vraie dévotion et la solide piété ; c'est dans le cœur qu'il faut agir, et c'est tout le cœur qu'il faut réformer.

Mais, hélas ! dans notre prétendu sacrifice, combien

de réserves, combien de retranchements, combien de restrictions, combien d'indignes ménagements, d'injustes partages! On veut être à Dieu et on tient encore au monde; on croit être à Dieu, et on est encore à soi-même; on craint même de s'engager trop avant dans la piété, comme si le premier commandement, qui nous ordonne d'*aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces*, pouvait souffrir quelques restrictions. Mon Dieu, quel est donc mon aveuglement! quel est donc mon malheur! Puis-je craindre d'être trop à vous? Ah! Seigneur, c'est déjà si peu de chose que ce que je puis vous offrir! Que sera-ce donc si j'en retranche encore? que me restera-t-il à vous présenter? Justice, reconnaissance, intérêt, tous les motifs ne m'engagent-ils pas à être à vous sans réserve? Oui, mon Dieu, je veux être à vous : tout à vous comme à mon créateur, vous m'avez donné l'être et la vie; tout à vous comme mon conservateur, si vous ne me conserviez je pourrais cesser de vivre à chaque instant; tout à vous comme mon rédempteur, vous m'avez racheté au prix même de votre sang; tout à vous, enfin, comme mon principe et ma dernière fin, je suis sorti de votre sein, et c'est dans votre sein que je dois rentrer un jour, pour y trouver ma félicité. Qu'est-ce que je dois au monde? et que peut le monde pour mon solide bonheur? Le monde peut faire des riches, des grands et des puissants; mais il n'a jamais fait et ne fera jamais des heureux. Hélas! souvent il ne fait que des esclaves et des réprouvés. Non, désormais plus de partage! Mon cœur sera tout à Celui pour lequel il a été créé : telle est la maxime du chrétien. Soyons bien convaincus que sans cela jamais on ne sera à Dieu d'une manière digne de Dieu; jamais on ne goûtera la paix solide de l'âme. Toujours dans la crainte et le

remords, un cœur partagé fut-il jamais tranquille et heureux ?

3° Pour mettre le dernier sceau à notre sacrifice, il faut encore, il faut surtout que ce soit un sacrifice constant et sans retour. C'est le modèle que nous offre encore Marie dans le mystère de sa présentation. Une fois à Dieu, elle y fut pour toujours : plus de vicissitudes, plus d'inconstances, plus de changements : elle se donne à Dieu à la fleur de l'âge ; elle sera à Dieu jusqu'à la fin de sa carrière ; ce qu'elle est à sa première heure, elle le sera jusqu'au dernier jour. Une fois entrée dans le chemin de la perfection, elle ne regardera jamais en arrière ; on la verra toujours constante, toujours fidèle, toujours exacte à observer la loi de Dieu, soumise au moindre signe de sa volonté, dépendante des ordres de sa providence, et toujours embrasée du feu de son saint amour. Les jours passeront, les années s'écouleront, les événements se succèderont ; mais les sentiments de son cœur seront invariables et permanents.

Que de sujets de gémissements et de larmes nous fournit cette considération ! Notre sacrifice est-il constant et sans retour, comme celui de Marie ? Hélas ! nous nous donnons à Dieu aujourd'hui, et demain nous revenons à nos passions. A l'époque d'une première communion, d'un jubilé, d'une mission, d'une retraite, d'une fête solennelle, nous avions si bien promis d'être tout à lui, de n'aimer que lui seul, et, une fois ces saintes solennités passées, nous nous sommes retrouvés les mêmes que nous étions auparavant, nous sommes retombés dans les mêmes fautes. Nous nous approchons des sacrements, nous nous retenons pour quelque temps, et pendant quelques jours nous suspendons le cours de nos habitudes, comme les eaux du Jourdain s'arrêtèrent et suspendirent leur cours au

passage de l'arche du Seigneur ; mais une fois l'arche passée, c'est-à-dire, une fois la communion faite, les habitudes reprennent leur cours accoutumé. Que de retours, que de variations, que d'inconstances ! Aujourd'hui dans une sainte ferveur, demain dans une tiédeur languissante ; aujourd'hui tout n'est qu'ardeur et que zèle, demain tout ne sera que froideur et que glace ; dans certains moments nous sommes capables des plus grands sacrifices, et dans d'autres hors d'état de rien prendre sur nous-mêmes. Nous promettons, et nous ne tenons pas ; nous projetons, et nous n'exécutons pas ; nous avançons de quelques pas, et bientôt nous regardons en arrière ; notre vie n'est qu'une alternative continuelle de bien et de mal, de vertus et de vices, de chutes et de rechutes. Pourquoi toutes ces variations, toutes ces inconstances ? Dieu change-t-il de nature et d'essence ? Ses grandeurs et ses perfections ne nous offrent-elles pas les mêmes douceurs et les mêmes délices ? Que trouvons-nous hors de Dieu qui soit capable de nous détourner de son service ? Nous sommes faibles et inconstants, il est vrai ; nous ne pouvons pas répondre d'une conscience inaltérable et invariable dans nos sentiments ; mais si souvent, mais si promptement renversés, si facilement entraînés au mal, rentrés dans notre premier état, et rendus à nos négligences, à nos tiédeurs, à nos langueurs, pouvons-nous nous dissimuler nos faiblesses et ne pas gémir sur nos inconstances ? Et cependant c'est de notre constante fidélité à marcher dans la voie de la vertu que dépend notre salut : la couronne n'est promise qu'à la persévérance.

PRIÈRE

Vierge sainte, soyez touchée de notre misère, et deve-

nez plus que jamais la Mère de miséricorde pour nous; obtenez-nous la grâce d'offrir enfin avec vous un sacrifice digne de Dieu et selon son cœur. Et vous, ô Dieu de bonté! affermissez les cœurs chancelants, fixez les cœurs inconstants, ranimez les cœurs abattus, dilatez les cœurs resserrés, répandez sur moi ces grâces de force, de courage, de persévérance et d'ardeur : il me semble que je veux enfin être à vous. Oui, mon Dieu, je vous offre mon sacrifice; recevez-le par les mains de Marie, et en union de celui qu'elle vous offrit elle-même. Sacrifice prompt et sans délai: dès ce moment je suis à vous; je n'ai que trop différé, il est temps que je pense à mon éternité; sacrifice entier et sans partage: que puis-je vous refuser, à vous qui m'avez tout donné, et de qui seul je dois tout attendre; sacrifice constant et sans aucun retour : ne suis-je pas heureux d'être à vous? et hors de vous que pourrais-je trouver?

LA CONVERSION DE CLOVIS

Dieu s'était retiré des empereurs et des rois. Des nations entières étaient frappées d'aveuglement, et de toutes parts le fléau de l'hérésie désolait la sainte Église de Jésus-Christ. L'état des Gaules était triste et désolant; elles étaient provinces romaines, ou livrées à des princes hérétiques et demi-barbares. Les peuples étaient en proie à mille vexations de tout genre de la part d'une foule de préteurs avides, de tyranneaux barbares, et allaient chercher un refuge dans les forêts qui couvraient la plus grande partie du sol. A chaque instant quelque nouvelle inondation des barbares achevait de mettre le comble à tant de malheurs. Les villes furent brûlées, les églises pillées, les populations passées au fil de l'épée ou réduites en esclavage. Parmi ces conquérants venus du Nord, il y eut un jeune guerrier, beau, bien fait, courageux jusqu'à l'audace, qui fut choisi roi par sa tribu, à l'âge de quinze ans. Il s'était emparé d'une partie de la France; on l'appelait Hlode-Wig, d'où l'on a fait Clovis. Il avait entendu parler d'une jeune orpheline, élevée chez le roi des Bourguignons, son oncle, comme douée d'une beauté merveilleuse. Il lui député en secret son confident Aurélius, pour la demander en mariage. Clotilde, c'était le nom de la jeune princesse, quoique élevée dans une cour arienne, était catholique et d'une piété remarquable. N'écoutant que les conseils des évêques et d'un confesseur éclairé,

elle était instruite, surtout dans la science de la religion, et toute dévouée au culte de Marie, dont elle retraçait une image vivante au milieu de ces peuples grossiers. Elle répond à Aurélius qu'elle a entendu parler de la valeur du jeune roi des Francs, que volontiers elle lui donnerait sa main, mais qu'elle a appris qu'il n'est pas encore purifié par les eaux du baptême. On lui fait observer que cette conversion sera le fruit de ses vertus et de ses prières. La sainte Vierge lui fait connaître qu'elle va devenir apôtre au milieu de cette nation idolâtre, et elle accepte la main du jeune roi. Par ses vertus admirables, par sa piété aimable, par la pureté et l'innocence de ses mœurs, comme par la rectitude de son jugement, elle fut tendrement aimée du roi franc, et elle sut lui inspirer une haute idée de la religion catholique. Elle protégea les saints lieux et les prêtres du Seigneur contre la fureur des soldats; et comme dans la tour solitaire où elle avait passé sa jeunesse, elle devint la mère des pauvres et des affligés. Les Francs disaient entre eux, émerveillés de ses grâces et de sa bonté : « Cette fille des Burgondes n'adore pas notre Dieu, mais elle est parmi nous comme un esprit protecteur; elle prie pour nous, et son Dieu nous donne la victoire; elle secourt les infortunés; elle visite les blessés, et leur dit des paroles mystérieuses qui endorment les douleurs. » Chaque jour elle parlait de l'Évangile au roi des Francs; elle lui montrait son ange marchant à la tête de ses bataillons; puis elle le conjurait, les larmes aux yeux, de renoncer à l'idole sanglante à laquelle les Francs rendaient hommage. Elle s'adressait ensuite à Marie, sous la protection de laquelle elle plaçait son œuvre de régénération.

Dieu exauça des vœux si purs. En 476, de nombreuses tribus d'Allman franchissent le Rhin et menacent d'inonder nos provinces pour les ravager. Clovis marche à leur rencontre; les deux armées se livrent bataille à quelque distance de Cologne, dans la plaine de Tolbiach. Le premier choc fut terrible; déjà les Francs commencent à reculer; ils éprouvent de grandes pertes; l'un des chefs principaux tombe blessé sur le champ de bataille, et déjà l'armée commence à se débander. A cette vue, Clovis, éperdu, se jette au milieu de ses soldats épouvantés; sa voix puissante les rallie, et levant les yeux vers le ciel : « Je vois bien, s'écrie-t-il, que les dieux de mes pères sont devenus impuissants. O Dieu de Clotilde, fais-moi triompher de ces ennemis qui m'ont attaqué injustement, et je te promets de croire en toi et d'embrasser ton culte. » Il dit, et conduit de nouveau ses soldats à l'ennemi. Peu d'instants après le roi des Allemands est tué, et ses guerriers prennent la fuite de toutes parts; puis, jetant leurs armes, ils reviennent auprès de Clovis, se soumettent à lui et le reconnaissent pour roi.

Cette fameuse victoire éleva haut la puissance de Clovis : elle a peut-être sauvé la religion en France. Elle remplit de joie le cœur de la pieuse Clotilde, qui appela au milieu des Francs saint Remi, évêque de Reims; et tous deux leur prêchèrent la foi de Jésus-Christ durant plusieurs mois. Le jour de Noël de l'an 496 un grand événement eut lieu dans l'église de Reims. Le roi Clovis, suivi de l'élite de sa nation, se présenta aux portes de la cathédrale pour demander le baptême et adorer le Dieu des chrétiens. Saint Remi s'avança, suivi de tout son clergé portant la croix et les reliques des saints. Ce fut le chef de tous ces guerriers qui reçut le premier le baptême. « Courbe la tête, fier Sicambre, lui dit le saint évêque; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré. » O vierge Marie, c'est vous qui avez conduit par la main cette gracieuse princesse qui a ainsi propagé en France la religion de Jésus-Christ.

SIXIÈME JOUR

VIE DE MARIE AU TEMPLE

LA PURETÉ D'INTENTION

Marie, à l'ombre du sanctuaire, cachée aux regards des hommes et unie à son Dieu, faisait chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de la sainteté. Sous les dehors d'une vie commune et ordinaire, elle menait une vie parfaite, humble et modeste. Silencieuse et recueillie, ses actions étaient, à l'extérieur, semblables à celles des autres personnes de son sexe qui vivaient comme elle dans le temple, employées à mille offices divers, à l'entretien des choses saintes qui pouvaient concerner les femmes, à la décoration des autels, à la confection des vêtements sacerdotaux; mais quelle différence aux yeux de Celui qui scrute les cœurs et les consciences! Elle ne voit, ne goûte que Dieu, ne cherche que son bon plaisir dans toutes ses actions; le travail des mains variera, mais non

l'occupation de son cœur ; toujours et en tout elle se propose de plaire à Dieu, et ses moindres actions, ses moindres mouvements, produits par de tels motifs, deviennent grands aux yeux de Celui qui nous demande le cœur, et rien que le cœur.

Étudions aujourd'hui cette vie admirable de Marie dans le temple. Est-elle à genoux au pied des autels, une multitude de séraphins l'environnent, et l'oraison sublime de cette jeune âme monte au ciel sur les ailes de ces sublimes intelligences ; va-t-elle prendre sur sa couche un repos qui puisse la délasser des fatigues du jour et réparer ses forces pour le lendemain, l'aimable enfant ne dort qu'à demi d'un sommeil léger, l'Esprit-Saint veille dans son âme ; est-elle occupée dans la journée d'un travail manuel, les anges sont à côté d'elle, et mettent dans son âme des pensées d'amour et de résignation qui sanctifient tout. Ainsi d'avance elle se conforme au précepte que nous a donné le Saint-Esprit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites-le pour la plus grande gloire de Dieu ; » et elle nous donne en même temps le modèle le plus parfait de la pureté d'intention qui doit nous animer dans toutes les actions de la vie.

Les anciens se sont longtemps occupés à la recherche de la pierre philosophale ; ils croyaient qu'il existait dans la nature un secret de pouvoir convertir en or les métaux les plus communs et les plus ordinaires. Longtemps ils se sont livrés, mais en vain, à cette recherche merveilleuse : ce qu'ils n'ont pu obtenir dans l'ordre physique et matériel, la religion le réalise chaque jour dans l'ordre surnaturel et moral, en nous communiquant le secret admirable de rendre les actions les plus communes et les plus ordinaires

de la vie grandes et précieuses devant Dieu. C'est la pratique de piété que les maîtres de la vie spirituelle désignent sous le nom de *pureté d'intention*.

Votre œil, nous dit Jésus-Christ, *votre œil est la lampe de votre corps : si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé ; mais si votre œil ne vaut rien, tout votre corps sera dans les ténèbres :* c'est-à-dire, suivant l'explication que nous donnent de ce passage les docteurs de l'Église, si votre intention est pure, toutes vos actions seront bonnes et agréables à Dieu ; mais si votre intention cherche autre chose que Dieu, elle devient mauvaise, criminelle, et toutes vos actions le deviennent aussi comme elle. Par là ce divin Sauveur veut nous apprendre que c'est l'intention, la fin qu'on se propose qui rend l'action bonne ou mauvaise, suivant qu'elle est elle-même dirigée vers l'ordre et la justice, ou l'injustice et le désordre. Ainsi donner la mort à un homme est un crime abominable si on le fait par haine ou vengeance, ou de son autorité privée; mais ce peut être action bonne et louable si on le fait au nom de la société menacée, avec l'autorité légitime, pour la délivrer, par exemple, sur le champ de bataille, d'un ennemi redoutable et dangereux. Faire l'aumône est un des actes les plus méritoires quand elle est faite en vue de Dieu, qui nous ordonne d'agir avec nos frères comme nous voudrions qu'ils agissent avec nous; mais elle devient criminelle quand elle est faite par orgueil et par pure ostentation; ainsi en est-il de toutes nos œuvres. Il n'y a donc point d'action, quelque légère qu'elle soit, qui, relevée par la droiture de l'intention et la pureté du motif, ne soit grande et précieuse devant Dieu; au contraire, point d'action, quelque grande, quelque relevée qu'elle paraisse en elle-même, qui, destituée

du motif pur et de l'intention droite, ne soit vile et méprisable à ses yeux. Nos actions mériteront donc récompense ou châtiment suivant que nous les aurons faites pour un bon ou un mauvais motif. Il est donc bien important d'agir en tout avec une intention droite et digne d'un chrétien. Mais quelle doit être cette intention qui doit nous diriger dans toute notre conduite? La voici :

Je suis de Dieu, doit se dire un chrétien; c'est lui qui m'a créé, qui m'a tiré du néant pour me donner l'être et la vie; sans lui je n'existerais pas; il eût pu me laisser dans le néant, comme il y en a laissé tant d'autres qu'il aurait pu créer, et qui peut-être eussent fait un meilleur usage de la vie que moi. Je suis donc à Dieu, je lui appartiens; je suis de Dieu seul, c'est lui seul qui m'a créé; les auteurs de mes jours n'ont été que les instruments dont il s'est servi. Il n'est aucune mère qui ne puisse dire à ses enfants, comme celle des Machabées : C'est Dieu qui a formé votre corps dans mon sein; c'est lui qui vous a donné l'esprit et la vie; je dois donc appartenir à Dieu seul. Je suis tout de Dieu : tout ce que j'ai, c'est de lui que je le tiens, mon corps, mon âme, mon intelligence, ma volonté, mon cœur; je dois donc appartenir entièrement à Dieu; je dois employer toutes mes facultés du corps et de l'âme à son service : mes actions, mes pensées, mes paroles, tous les mouvements de mon cœur, tous les actes de ma volonté, tout doit tendre à cette fin. Je suis toujours de Dieu; non-seulement il m'a créé et m'a donné tout ce que j'ai, mais encore il continue à chaque instant le bienfait de la création, puisqu'il me conserve la vie, et que, s'il cessait un instant de me soutenir, je retomberais dans le néant ou dans un état pire que le néant; tous les instants de ma vie appartiennent donc à Dieu.

Mais à qui appartiennent les fruits de l'arbre, sinon au maître de l'arbre? à qui appartient le produit du champ, si ce n'est au propriétaire du champ? à qui appartiennent les travaux du serviteur, sinon à son maître? Nous sommes des arbres plantés dans le champ du père de famille; nous sommes la vigne du Seigneur, nous sommes les serviteurs de Dieu; à lui seul appartiennent les fruits que nous sommes capables de produire, c'est-à-dire nos actions. C'est donc pour lui seul que nous devons travailler, et non pour un autre; car ce serait là un vol, un larcin, une injustice criante; ce serait bouleverser l'ordre de la nature, Dieu ayant tout créé, tout fait pour sa gloire. Voilà une vérité capitale, fondamentale, une vérité haute comme le ciel, profonde comme les abîmes, lumineuse comme le soleil; il n'a même pu se proposer une autre fin. Tout se rapporte à lui dans le monde physique comme dans le monde moral. Le soleil publie sa gloire; les étoiles du firmament racontent sa sagesse et sa puissance; toutes les créatures redisent sa bonté et sa providence, et nous aussi nous devons contribuer pour notre part à cette hymne de reconnaissance et d'amour que la création entonne à la gloire du Créateur, à cette harmonie sublime et ravissante de l'univers. Malheur à l'homme qui, au lieu de se regarder comme rayon de la roue universelle, s'en considère comme l'axe, et prétend, en conséquence, que l'univers tourne autour de lui, et qu'il peut rapporter tout à lui; il renverse les lois de la nature, et trouble l'ordre universel; il se met en opposition avec Dieu, et se fait Dieu, pour ainsi dire.

Aussi voyez comme le divin Sauveur nous recommande de ne point faire nos actions devant les hommes, pour attirer leurs yeux sur nous et gagner leurs

suffrages. Il nous assure que celui qui agit ainsi n'en aura aucune récompense de la part du Père qui est dans le ciel. En parlant de ceux qui cherchent ainsi l'estime et l'approbation des hommes, il nous dit : *En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense* en ce monde, qu'ils n'en attendent point d'autre. Aussi nous assure-t-il qu'il n'est occupé lui-même qu'à faire en tout et toujours ce qui est agréable au Père céleste, qu'il ne cherche point sa propre gloire ; mais qu'il ne soupire qu'après l'accomplissement de la volonté de Celui qui l'a envoyé.

Ces principes une fois établis, faisons un salutaire retour sur nous-mêmes, et voyons si nos actions sont accompagnées de cette pureté d'intention qui seule peut les rendre bonnes et méritoires. Dans le cours de notre journée, combien d'actions faites sans motif, mais seulement par habitude, par coutume ! Toute action cependant faite de cette manière est un corps sans âme, une œuvre machinale qui ne saurait jamais mériter de récompense.

Combien d'actions faites par vanité, vaine gloire, orgueil, ostentation, pour paraître aux yeux des hommes, pour gagner leur estime, capter leurs suffrages ou leurs éloges, pour se faire admirer ! Ce sont là cependant autant d'intentions criminelles qui se glissent jusque dans les meilleures actions, les empoisonnent, et nous rendent semblables à Lucifer, qui voulait, lui aussi, s'égaler à Dieu en s'attribuant les avantages qu'il ne tenait que de la bonté du Créateur. Est-ce donc pour les hommes que nous avons été créés ? et que nous importent leurs jugements, que peuvent-ils pour nous ? L'Esprit-Saint nous dit que celui qui plaît au monde cesse d'être le serviteur du Christ.

Combien d'actions faites par respect humain, par complaisance mondaine, que nous réprouvons nous-mêmes, que nous savons ne pas être agréables à Dieu, mais que nous faisons comme des esclaves de l'opinion de ce malheureux *qu'en dira-t-on?* qui précipite tant d'âmes dans l'enfer!

Combien d'actions faites par un vil intérêt, par une politique honteuse et par des sentiments qui dégradent notre âme! combien qui sont faites par hypocrisie, dissimulation, voile infâme qui ne couvre que des horreurs! enfin combien d'actions uniquement faites pour nous satisfaire, pour flatter notre mollesse, notre sensualité! actions toutes animales et indignes, je ne dis pas d'un chrétien, mais même d'une créature raisonnable. O mon Dieu! où sont-elles ces actions qui ne sont faites uniquement que pour vous plaire, par un principe de justice et d'amour? Ah! si nous retranchions de notre vie tout ce que nous faisons par orgueil, par cupidité, pour notre propre satisfaction ou par habitude et machinalement, que nous en resterait-il à l'heure de la mort que nous pussions offrir à Dieu comme méritoire et digne de lui?

Aveugles que nous sommes, nous nous donnons bien de la peine, nous nous occupons beaucoup, nous travaillons beaucoup, et, faute de rectifier notre intention, tout cela est perdu pour le ciel! Ces actions communes et ordinaires qui remplissent le cours de nos journées, de nos semaines, de nos mois et de nos années, quelque petites qu'elles soient, seraient autant de trésors précieux pour l'éternité si nous les faisions pour Dieu. Il n'est pas un moment dans la journée où nous ne puissions gagner un trésor, et tout cela sera perdu pour nous parce que nous n'aurons pas su les lui offrir. Nous avons chaque jour tant de petites

croix, tant de contrariétés, tant de choses pénibles et difficiles à supporter ; tout cela offert à Dieu, enduré pour Dieu, serait comme autant de nouveaux fleurons ajoutés à notre couronne ; et tout cela est perdu, parce qu'au lieu de dire : Mon Dieu, je vous l'offre, nous nous impatientons, nous murmurons, nous manquons de résignation et de soumission. Hélas ! dit saint Augustin, pourquoi dans le peu de temps que vous avez à vivre, pourquoi perdez-vous des biens si grands ? pourquoi vous privez-vous d'un gain si considérable ? Vous avez en vos mains ces trésors, il ne dépend que de vous de vous en enrichir ; on vous présente une moisson abondante, vous pouvez la recueillir ; vous avez beaucoup souffert, beaucoup travaillé, et après bien des travaux, des soins et des peines, vous serez semblables à ces hommes infortunés qui, ayant pu amasser dans leur vie des trésors immenses, iront paraître devant Dieu les mains vides, et n'ayant rien à lui présenter que des fruits gâtés, de stériles regrets et des remords inutiles.

Ah ! qu'il n'en soit plus ainsi désormais ; mais comme le juste dont nous parle le Saint-Esprit, qui a rempli un grand espace de temps dans le peu de jours qu'il a vécu, faisons en sorte que nos jours, nos semaines, nos mois et nos années soient pleins, c'est-à-dire que chaque heure, chaque minute, chaque seconde soient employées à faire ce qui est agréable à Dieu, pour que nous puissions dire comme Jésus-Christ en parlant du Père céleste : *Je fais à chaque instant ce qui est selon son bon plaisir.* Que les heures même de nos repas, de nos promenades, de nos récréations, et jusqu'à celles de notre sommeil, soient des heures méritoires, en n'y cherchant que l'accomplissement de la volonté de Dieu, et non notre propre satisfaction.

Prenons l'habitude d'offrir à Dieu dès le matin, dès notre réveil, toutes les actions du jour qui vient de commencer ; renouvelons cette intention pendant la journée, le plus souvent que nous pourrons, et lorsque nous nous apercevrons que le démon de l'orgueil ou de l'amour-propre cherche à nous insinuer quelque intention criminelle, disons-lui tranquillement avec saint Bernard : *Ce n'est pas pour toi que j'ai commencé, ce n'est pas pour toi que je veux finir.*

Rappelons-nous que la vie de Marie, ainsi que celle d'un grand nombre de saints, a été une vie toute commune, tout ordinaire, quant à l'extérieur, et que s'ils sont élevés à ce haut degré de gloire et de félicité dont ils jouissent dans le ciel, ils ne le doivent qu'à la pureté d'intention, à l'amour avec lequel ils ont fait leurs actions. Nous pouvons donc, sans sortir de notre état et de notre condition, et sans faire aucune de ces actions qui jettent un certain éclat dans le monde, faire des œuvres grandes, sublimes, précieuses devant Dieu, et nous élever à une sainteté éminente par le seul moyen de la pureté d'intention.

PRIÈRE

O Marie! vrai miroir de justice, où viennent refléter leur éclat toutes les vertus chrétiennes, tendez une main secourable à de pauvres aveugles, qui, au lieu de diriger comme vous toutes leurs pensées et leurs affections vers Celui qui est le principe et la fin de toutes choses, se sont laissé diriger dans leurs actions par des motifs purement humains, des motifs bas et terrestres, et qui, si la mort venait les surprendre en cet état, auraient la douleur de se présenter les mains vides devant le souverain juge des vivants et des morts, demandant compte à chacun des talents qu'il lui a confiés. Hélas! nous pouvons dire avec les apôtres : Nous

avons travaillé, nous nous sommes bien donné de la peine pendant la nuit de ce siècle, et nous n'avons rien amassé; mais c'en est fait, nous allons dès aujourd'hui nous occuper à sanctifier toutes nos actions en les faisant en la présence de Dieu, uniquement pour lui plaire et accomplir sa sainte volonté.

CAPTIVITÉ DE SAINT LOUIS

Tout le monde sait quelle était la dévotion à la sainte Vierge dans saint Louis, un des plus grands rois qui aient illustré le trône de France. Sa naissance fut le fruit des ardentes prières de Blanche de Castille, qui demanda à Marie, par les sages conseils de saint Dominique, un fils selon son cœur. Ce prince, dont on ne saurait assez admirer l'esprit pénétrant et la loyauté incomparable, était dans l'habitude, pour mieux honorer la Mère des pauvres, de réunir tous les samedis dans son palais une multitude de pauvres, auxquels il lavait lui-même les pieds, en mémoire du divin Sauveur; il les essuyait de ses mains royales, les baisait avec respect, comme des membres de Jésus-Christ; puis il admettait à sa table tous ces déshérités du monde, les servait lui-même, et ne les congédiait qu'après avoir fait à chacun une riche aumône. Parmi une foule de traits sublimes de sa vie, nous ne citerons ici que celui de sa captivité.

La septième croisade, commencée par la prise de la ville de Damiette et par d'autres brillants avantages, finissait au milieu des plus grands désastres. Le comte d'Artois, frère du roi, y avait perdu la vie; la moitié de l'armée chrétienne était détruite, l'autre moitié dans les fers; et le roi de France, qui avait refusé d'abandonner les chevaliers ses compagnons, était captif lui-même. Les croisés ne possédaient plus que Damiette, à peine défendue par ses remparts, par des soldats découragés et sans ressources. Il avait été traité de premier abord comme le dernier de ses chevaliers. On lui avait mis des chaînes aux pieds et aux mains; et, quoiqu'il fût presque mourant, un seul domestique le servait et le soignait dans sa maladie. Il n'avait pour se coucher qu'une casaque grossière, qu'il tenait de la charité d'un prisonnier; et de toutes ses richesses il n'avait sauvé que le livre des Psaumes, dont la lecture faisait toute sa consolation. Cependant le sultan du Caire parut adoucir les rigueurs de sa politique. Il envoya au roi de France les plus habiles médecins; mais ce n'était que dans des vues de vanité et d'intérêt, pour orner son triomphe et obtenir une forte rançon. On ne tarde pas, en effet, de lui proposer de briser ses

fers et de le rendre à la liberté, mais à des conditions que Louis juge contraires à l'honneur de la France; il les refuse. Le sultan, irrité de ce refus, a recours à la violence: tantôt il menace le pieux monarque de l'envoyer au calife de Bagdad, qui le fera mourir en prison; tantôt il annonce le projet de promener son captif dans tout l'Orient, et de le couvrir de honte aux yeux de toute l'Asie. Enfin il le menace de le faire mettre aux bernicles, espèce de chevalet sur lequel on étendait les criminels. Louis se montre inébranlable, se contentant de répondre à toutes ces menaces: « Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi tout ce qu'il voudra, mais il n'en obtiendra jamais rien contre l'honneur ou la conscience. »

Pendant ces négociations infructueuses, le sultan du Caire est assassiné par ses propres sujets. Un beau matin Louis voit entrer dans sa tente le chef des mameluks qui avait le plus contribué à la mort du sultan, et qui fait retirer tous ceux qui s'y trouvent. Il présente au roi captif une épée sanglante, et lui dit: « Que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un ennemi qui méditait ta perte? » Louis, indigné, ne répond rien. Alors présentant la pointe de son épée: « Est-ce que tu ne sais pas, ajoute l'émir furieux, que je suis maître de ta personne? Fais-moi chevalier, ou tu es mort. — Fais-toi chrétien, réplique le monarque, et je te ferai chevalier. » Frappé de la réponse et de la contenance impassible de Louis, Octaï se retire. Il va rejoindre ses compagnons qui viennent de renverser leur maître, mais ne savent qui désigner pour lui succéder. Après les débats les plus agités, ils viennent tous ensemble, se précipitent comme des furieux, tenant encore dans leurs mains leurs épées toutes fumantes du sang d'Almoadam. Louis les voit entrer sans émotion, s'assied, les regarde avec une dignité simple et fière, et se recommande à la Mère de Dieu, son grand refuge. On ne sait quel prodige s'opéra tout à coup dans l'esprit de ces mameluks farouches; mais ils se jettent aux pieds du roi de France, et le prient de vouloir être leur sultan, ne connaissant personne plus digne de les commander. Pour accepter ce nouveau trône, il eût fallu dissimuler sur sa religion, et Louis, toujours plein de droiture et de pureté d'intention, refuse nettement ces honneurs et ces richesses, et se contente de stipuler noblement pour sa délivrance, qui lui est accordée.

SEPTIÈME JOUR

LE MARIAGE DE MARIE

SE SANCTIFIER CHACUN DANS SON ÉTAT

Transportons-nous encore aujourd'hui dans le temple de Jérusalem pour y être témoins d'un spectacle non moins admirable et non moins instructif que celui de la présentation de Marie. Il était dans les desseins de Dieu que cette Vierge incomparable, choisie de toute éternité pour être la mère d'un Dieu rédempteur des hommes, offrît en sa personne le modèle achevé de toutes les vertus dans les différentes positions de la vie où peut se trouver la femme chrétienne, dont elle est le véritable type. Il était encore dans les desseins de Dieu que Marie, devant concevoir et enfanter miraculeusement, et sans rien perdre de sa virginité, eût un témoin et un gardien de sa pureté, qui serait en même temps le père nourricier du Verbe incarné. Marie a consulté longtemps le Seigneur dans le silence de l'oraison et la solitude du temple. Du fond du sanctuaire, le Seigneur a répondu à sa demande; car une âme dévouée au bon plaisir de Dieu ne l'interroge jamais en vain sur ce qu'il faut faire pour lui être agréable. N'est-il pas écrit : *Cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et on vous ouvrira?* Marie donc, assurée de la volonté divine, accepte l'époux que le Ciel lui donne, rassurée qu'elle était sur son vœu de virginité, soit par une révélation particulière, soit par la bouche même du chaste Joseph. Les voilà dans les parvis du temple; les voilà

devant le grand prêtre, entourés d'un grand concours de lévites et de parents, contemplant l'auguste union dans un profond et religieux silence. Élevons plus haut nos regards, et voyons descendre du ciel une foule d'anges députés par la cour céleste, embaumant le sanctuaire de leurs suaves parfums, et faisant retentir les voûtes du temple de leur douce mélodie.

Et nous aussi, témoins de ce touchant spectacle, instruisons-nous à l'exemple de Marie, et en la voyant s'engager dans l'état du mariage, faire le sacrifice des douceurs de sa chère solitude et de sa liberté, pour se soumettre à un genre de vie qui, en apparence, semblait moins parfait que celui qu'elle menait dans le temple, apprenons que ce n'est point l'état de vie en lui-même qui est un obstacle à la perfection dès qu'on y est par la volonté de Dieu ; mais qu'on peut, mais qu'on doit même se sanctifier dans celui où l'on se trouve, en s'attachant à en bien remplir les obligations.

Il faut convenir que l'on se fait communément une bien fausse idée de la sainteté ; on se la représente comme quelque chose de dur, d'austère, d'impraticable, et où il n'est pas possible d'aspirer. Les saints nous apparaissent comme des personnages extraordinaires, d'une autre nature que nous, vivant dans les creux des rochers, dans les cavernes de la terre, dans des déserts inaccessibles, dans les jeûnes, les macérations et les austérités, comme l'ont fait quelques pieux personnages guidés par une inspiration particulière du Ciel, et qu'il faut admirer plutôt qu'imiter. On s'imagine que la vie des personnes de piété est toujours plongée dans la tristesse et la mélancolie, que leur visage est toujours couvert de nuages sombres, que leur cœur ne s'ouvre jamais ni à la joie ni

au plaisir ; que jamais des jours sereins et tranquilles ne se montrent à eux : idées fausses, injustes, préventions que la raison et la réflexion n'ont jamais dictées, que la vérité désavoue, que l'amour-propre, la mollesse, la lâcheté, se sont formées elles-mêmes pour avoir un prétexte d'abandonner la sainteté. Non, la sainteté n'est point telle qu'on se l'imagine, toujours sévère et sauvage, toujours sanglante et hérissée d'épines, couverte de cendres et de cilices. Le Saint-Esprit nous assure, au contraire, que *le cœur du juste est une fête continuelle.* Jésus-Christ nous dit que *son joug est doux et son fardeau léger.* Sa voix nous crie d'un bout de l'univers à l'autre : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la gêne et la souffrance, et je vous soulagerai.* Non, la sainteté n'est point au-dessus de nos forces ; elle ne nous demande rien de plus pénible et de plus difficile que ce que nous faisons tous les jours pour le monde, pour nos intérêts et nos plaisirs. Israël, disait autrefois le grand prophète à son peuple, Israël, ne pense pas que la sainteté que Dieu demande de toi soit éloignée de toi, ni au-dessus de tes forces ; non, pour l'observer il ne faut ni errer dans les déserts, ni gravir les montagnes, ni passer au delà des mers. Tu peux l'atteindre sans sortir de ta patrie, sans renoncer à tes biens, sans exposer ta vie ; Dieu, qui connaît ta faiblesse, l'a mise à ta portée. C'est donc se tromper grossièrement, c'est être dans une complète illusion de l'amour-propre que de dire ce qu'on répète si souvent : Ah ! si j'étais dans tel état, dans telle position, je ferais mon salut, je travaillerais à me sanctifier ; mais comment le puis-je dans la position où je me trouve ? au milieu du monde, dans un état comme celui où je suis, en la compagnie de cette personne, étant aussi occupé de mes affaires,

avec les peines, les inquiétudes qui m'accablent tous les jours, et ayant aussi peu de temps que j'en ai pour vaquer aux exercices de la religion ? Voilà ce que l'on dit tous les jours, et, tout en croyant la sainteté incompatible avec l'état où l'on se trouve, on se croit dispensé d'y parvenir, et on meurt dans des regrets superflus, dans des projets chimériques de mieux faire un jour, tandis qu'il faudrait comprendre que Dieu demande de nous que nous nous sanctifiions dans l'état où nous sommes, et que ce n'est que là qu'il nous a préparé ces grâces de sanctification sans lesquelles nous ne pouvons nous sauver. Développons un peu cette pensée.

Dieu nous a tous créés pour vivre en société ; la société ne peut subsister sans qu'il y ait plusieurs états, plusieurs conditions : à l'un les travaux de l'esprit, à l'autre ceux du corps ; à celui-ci la science pour guérir les maladies, à celui-là l'occupation de protéger la patrie. Il faut des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, des marchands et des laboureurs. C'est donc Dieu lui-même qui a établi les différents états et les différentes conditions de la vie ; mais comme il est en même temps le Père de tous, qu'il nous a tous créés pour le ciel, et qu'il veut le salut de tous, il faut qu'il donne à tous les grâces, les secours nécessaires pour que chacun puisse se sauver dans l'état, dans la condition où il se trouve. Chacun de nous peut donc parvenir à la sainteté dans l'état où il s'est engagé. Je dis même plus : puisque Dieu est l'auteur des différents états qui composent la société, il ne demande de chacun, pour être parfait, que de bien s'acquitter des devoirs de son état particulier. Vérité si constante, qu'il est de fait que quand, par malheur, j'aurais embrassé une condition sans y

être appelé de Dieu, dès lors que j'y suis engagé par nécessité, et qu'il ne m'est plus possible d'en sortir, la volonté de Dieu est que je m'y sanctifie, que je m'y perfectionne et que je répare par là le désordre de ce choix aveugle et si peu chrétien que j'ai fait. Hors de là, quoi que je fasse, ce n'est plus la volonté de Dieu. Hors de là, je puis faire des actions éclatantes aux yeux des hommes; je puis faire du bruit dans le monde, m'y distinguer même par des œuvres plus louables en elles-mêmes; mais ce n'est, après tout, que ma volonté propre que je fais en cela, et non celle de Dieu, parce que c'est quelque chose hors de mon état, et que Dieu veut que chacun soit dans le monde parfaitement ce qu'il est; qu'un roi y soit parfaitement roi; qu'un père y fasse parfaitement l'office de père, un juge parfaitement la fonction de juge, que tous marchent dans la voie qui leur est marquée, qu'ils ne se confondent pas, et que les uns ne s'ingèrent pas dans ce qui est du ressort des autres. Si cela était, et que chacun voulût se réduire à être ce qu'il doit être, on peut dire que dans le monde tout serait parfait.

C'est cependant pour cela seul que Dieu nous a préparé des grâces, et si nous avons des secours à nous promettre de sa miséricorde, c'est uniquement pour la perfection de notre état; car la plus grossière de toutes les erreurs serait de croire que toutes sortes de grâces sont données à tous. Comme Dieu est aussi sage que bon, et que, dans la distribution de ses trésors, il sait observer le poids, le nombre et la mesure avec lesquels l'Écriture nous apprend qu'il a tout fait, il ne nous destine point d'autres grâces que celles qui sont conformes et proportionnées à notre condition. Il y a diversité de grâces, dit saint Paul en mille endroits de ses Épîtres; et selon la diversité de grâces il y a

diversité d'opérations surnaturelles, quoique toujours par l'influence du même esprit qui opère tout en tous. Comme l'œil n'a point la faculté d'entendre, ni l'oreille la faculté de voir, et que la nature ne fournit des forces à ces organes que pour l'action qui leur est propre, ainsi Dieu, qui a fait de son Église un corps mystique, ne dispense sa grâce aux hommes qui en sont les membres que par rapport à la fonction où chacun est destiné. Il donne la grâce de commander à celui qui doit commander, et la grâce d'obéir à celui qui doit obéir; la grâce de direction est pour les prêtres et les pasteurs des âmes, et les grâces de soumission pour ceux qui ont recours à leurs lumières. Puisque nous ne pouvons faire de bien qu'autant que Dieu nous en accorde la grâce, puisque cette grâce n'est accordée que pour l'état auquel Dieu nous appelle, les bonnes œuvres faites hors de l'état, quelque excellentes qu'elles soient en elles-mêmes, ne seront point récompensées : elles n'auront servi qu'à flatter notre orgueil, qu'à montrer l'attachement à notre propre sens et à mille autres misères, parce qu'elles ne procèdent pas du principe de la grâce, mais de nous-mêmes.

N'espérons donc trouver la sainteté ailleurs qu'en remplissant bien chacun les devoirs de notre état; c'est en cela qu'elle consiste, et les plus grands saints n'ont point eu d'autre secret que celui-là pour y parvenir. Ils ne se sont point sanctifiés parce qu'ils ont fait des miracles ou des œuvres extraordinaires; la plupart ont vécu dans une vie commune, dans le même état que nous, et dans les mêmes circonstances où nous nous trouvons. Inconnus dans le monde, ils y ont passé, pour ainsi dire, inaperçus. On les voyait occupés des mêmes fonctions, des mêmes travaux

que ceux auxquels nous nous livrons tous les jours ; car il y a eu des saints dans tous les états, depuis le monarque assis sur le trône jusqu'au pauvre berger, dans la milice comme dans la magistrature, dans l'agriculture comme dans le commerce ; ils ne sont devenus saints que parce qu'ils ont bien fait ce qu'ils avaient à faire et ce que Dieu leur prescrivait dans telle condition. Jésus-Christ lui-même, qui est le Saint des saints, n'a point voulu suivre d'autre règle : sans doute que jusqu'à l'âge de trente ans il eût pu faire des œuvres plus grandes et plus méritoires en elles-mêmes que le travail des mains auquel il se livrait dans l'atelier d'un pauvre artisan ; mais non, le Père céleste voulait qu'il passât ces trente années dans une vie commune, pour qu'il pût servir de modèle à toutes les classes, à toutes les conditions. Voilà pourquoi saint Paul, exhortant les chrétiens à la sainteté, en revenait toujours à cette maxime : Que chacun de nous, mes frères, se sanctifie dans l'état où il est appelé de Dieu. Voilà aussi pourquoi ce grand maître de la perfection chrétienne recommandait si souvent aux Corinthiens de ne point affecter cet excès de sagesse qui s'éloigne de la vraie sagesse, et de n'être sages qu'avec sobriété, non qu'il voulût mettre des bornes à la perfection et à la sainteté : il en était bien éloigné ; mais c'est qu'il craignait que ces premiers fidèles n'allassent chercher la sainteté et la perfection là où elles n'étaient pas, je veux dire hors de leur état, une sainteté et une perfection chimériques et imaginaires, comme le font encore tant de chrétiens de nos jours. J'appelle perfection chimérique celle que nous rêvons en certains états où nous ne serons jamais, et dont la pensée ne sert qu'à nourrir le dégoût de celui où nous sommes. J'appelle perfection chimérique ces pensées

si communes : Si j'étais ici ou là, à la place de telle ou telle personne, je servirais Dieu avec joie, je ne penserais qu'à lui, je m'occuperais sérieusement de mon salut. J'appelle encore perfection chimérique celle qui nous porte à faire le bien que nous ne sommes pas obligés de faire. On voit des personnes pratiquer des dévotions singulières pour elles, et se dispenser des obligations communes ; faire des aumônes par une certaine compassion naturelle plus que par charité, et ne pas payer leurs dettes. On veut être à l'église, et on néglige les devoirs de la maison ; on fait de longues prières de surérogation, et on fait mal celles qui sont de précepte ; on s'adonne à mille œuvres de piété qui ne sont que de conseil, et on manque au plus grand de tous les préceptes, celui de la charité à l'égard du prochain, par un défaut de patience et de complaisance. Avec un extérieur de piété et de religion, on a un cœur dur, sec, froid et égoïste ; on ne sait rien supporter ; on est de mauvaise humeur, triste, ennuyeux, sévère, d'une austérité et d'une rigidité à dégoûter de la vertu ; on s'enrôle dans les confréries, et on ne remplit pas les préceptes de l'Évangile ; on montre un zèle inquiet pour la perfection d'autrui, tandis qu'on néglige la sienne propre ; on voudrait réformer les autres, et on ne se réforme pas soi-même.

Et quand je dis que nous devons nous sanctifier, et que nous ne pouvons même nous sanctifier qu'en remplissant bien les devoirs particuliers de notre état, j'entends les devoirs les plus ordinaires et les plus communs, ceux auxquels nous vaquons tous les jours. Pour être saint, il faudrait souvent ne faire que ce que nous faisons, notre emploi, notre négoce, notre travail, nos prières, nos confessions, nos communions, en un mot,

nos actions ordinaires; mais notre emploi avec plus fidélité, notre négoce avec plus de probité, notre trav avec un esprit plus chrétien, nos prières avec pl d'attention, nos communions avec plus de ferveu toutes nos actions enfin avec plus d'application à plai à Dieu.

Ce n'est donc pas la différence des occupations q fait dans chaque état la différence du juste et du p cheur; c'est plutôt la différence des motifs qui les gu dent et qui les font agir. Le juste travaille pour Die et le pécheur pour le monde; le juste par un motif charité chrétienne, et le pécheur par un motif de cu dité; et ainsi le même travail rend l'un parfait dans religion, et laisse l'autre pécheur et misérable. Il vrai que ces occupations et ces travaux jettent souve dans des tentations et des dangers inévitables; m celui qui y porte un esprit de religion n'y trouve pl que des occasions de victoire. Il y a des peines; mai loin de nuire à la sainteté, elles y contribuent, au co traire; elles sont par elles-mêmes de puissants moye d'expiation et de détachement, et le plus sûr alim de l'amour de Dieu. Eh! quelle pénitence plus mé toire que celle d'un père qui saurait offrir à Dieu, po l'expiation de ses péchés, les peines, les sollicitud les travaux qu'entraîne l'éducation ou l'établissem d'une famille? Quelle pénitence plus méritoire que l soins continuels et si assujettissants auxquels se li une mère chrétienne pour élever ses enfants, pour f mer leur cœur et les préserver des mauvaises soci tés? Quelle pénitence plus méritoire que celle d'un e fant qui saurait offrir à Dieu les peines qu'il éprou de la part d'un père et d'une mère injustes ou dér sonnables, dont l'humeur fâcheuse et difficile répa la tristesse et l'amertume sur tous les moments de

vie? Quelle pénitence plus méritoire que celle de tant de personnes engagées dans les liens du mariage, qui sauraient offrir à Dieu les tourments continuels et irrémédiables que causent les caprices, les emportements, les soupçons injustes, le mauvais caractère, le défaut de savoir-vivre d'un époux ou d'une épouse dont il n'est plus possible de se séparer? Quelle pénitence plus méritoire que celle de ces pauvres cultivateurs dévoués par leur condition aux travaux les plus rudes et les plus pénibles, s'ils savaient offrir à Dieu, pour l'expiation de leurs péchés, les fatigues qui les accablent, le poids du jour et de la chaleur, la rigueur des saisons et les autres peines ou privations attachées à leur état, et qui se présentent chaque jour et à chaque instant du jour? Non, les solitaires de la Thébaïde n'avaient ni plus de sujets de mérites ni plus de moyens de salut. Ne sortons donc point de notre état pour nous sanctifier; mais cherchons à nous sanctifier dans notre état.

PRIÈRE

Vierge fidèle, que j'aimerai désormais à me nourrir de cette pensée consolante et féconde, que vous ne vous êtes élevée à ce haut degré de vertu et de perfection que par la fidélité avec laquelle vous vous êtes acquittée des devoirs de votre état, et d'un état aussi commun et ordinaire que celui où vous avez vécu. On ne dit pas que vous ayez guéri les malades, ni ressuscité les morts, ni fait aucune de ces actions d'éclat qui ont illustré la vie de plusieurs saints. C'est à peine si l'Évangile nous parle de vous, tant vous avez aimé la vie cachée et obscure. Les actions auxquelles vous vous êtes occupée sont les mêmes que celles que je fais tous les jours; je veux tâcher de les faire comme vous. Assez et trop longtemps j'ai suivi les trompeurs attraits de l'amour-propre et de la vanité; assez et trop longtemps j'ai cherché ma satisfaction et ma gloire sous le spécieux prétexte de faire

pour Dieu de grandes choses; il est temps de redresser les voies de mon cœur. Je parlais sans cesse de mon goût pour la solitude; je me berçais l'esprit de chimères; je regrettais de n'avoir pas embrassé un autre emploi, de n'avoir pas suivi une autre carrière; je perdais le temps présent, qui m'appartenait, à calculer l'emploi que j'aurais dû faire d'un passé qui n'était plus à moi. Mais c'en est fait, ô mon Dieu! je vais m'occuper de me sanctifier dans l'état où je me trouve; je vais en étudier sérieusement les devoirs, et m'exercer à les bien remplir.

UN MODÈLE POUR LE MONDE

Une jeune personne appelée Angèle M*** fut placée toute jeune encore au couvent par ses parents, qui ne savaient plus comment la contenir. Il n'y a de cela que quelques années. C'était l'insubordination, la légèreté, l'orgueil même, joints à l'esprit le plus vif et à une beauté remarquable. Elle prit en arrivant, sur les élèves de son âge, un ascendant qui les rendit aussitôt dociles à toutes ses volontés. Il n'y eut plus de paix au pensionnat qu'autant qu'elle le voulut bien. Durant plusieurs années, la patience des religieuses, exercée de toutes les façons, fut cent fois sur le point de succomber. On faisait des prières pour savoir si l'on expulserait cette petite révolutionnaire, et on se décidait à la garder encore, parce qu'après tout elle était parfaitement aimable et souverainement pure; parce que ses qualités étaient fortes comme ses défauts; parce que sa foi vive et ardente faisait par moments des merveilles; mais surtout parce qu'on s'effrayait de la livrer au monde, avec tant de moyens d'y briller et d'y périr. Elle avait une raison fine et charmante, une intelligence prompte, un cœur aimant, écrivait avec une grâce singulière et parlait de manière à tout entraîner. Sa première communion, préparée avec soin et non sans peine, fut le point de départ d'un entier renouvellement. Certes, elle ne devint pas parfaite, mais elle commença de travailler avec une vraie grandeur d'âme à se dompter. Elle y parvint, toujours admirée, toujours chérie; et ce fut surtout depuis qu'elle se fut consacrée d'une manière toute particulière à la sainte Vierge, dont elle devint l'enfant chérie.

A dix-huit ans, femme par la maturité de sa raison et l'énergie de son âme, Angèle, ayant terminé son éducation, quitta le couvent en versant d'abondantes larmes. Arrivée à la campagne, où elle devait habituellement demeurer, son premier soin fut de se tracer un bon

règlement de vie, qu'elle soumit à un esprit judicieux et chrétien, et qui lui fut si utile dans plusieurs circonstances où elle fut encore tentée d'ouvrir son cœur aux faux plaisirs du monde. Elle y insista surtout sur une vie de travail, d'étude, et sur la fréquentation des sacrements.

Son mariage eut lieu en 1837; elle épousa un de ses cousins, le comte de P***, qui la méritait. Le mariage étant pour elle, avant tout, un grand et auguste sacrement, elle se prépara chrétiennement à le recevoir, fuyant toutes les distractions, priant, se créant au milieu du monde une sorte de retraite. Le jour de la célébration elle se leva plus tôt que de coutume, afin de se préparer par la prière et la méditation, et demander à Dieu qu'il bénît cette union. Une fois engagée, elle fit tout pour mériter la confiance de son mari: elle faisait taire sa volonté propre, pour se conformer à celle de son chef. Elle ne lui demandait pour ses plaisirs que de pouvoir servir Dieu avec fidélité, et de n'aller aux assemblées du monde que lorsque le devoir ou les convenances l'exigeaient. Les richesses de son noble cœur parurent s'accroître, et jetèrent un nouvel éclat sous l'empire du sentiment maternel. Elle comprit combien s'étendait alors le cercle de ses devoirs. Elle se crut obligée d'être plus pieuse, plus pure, plus vertueuse, animée de sentiments plus nobles et plus sublimes, afin que ses enfants reçussent d'elle, avec la vie, un cœur et un esprit vraiment chrétiens, persuadée que les enfants héritent des dispositions intérieures de la mère. Elle les consacra d'avance à Dieu et à la sainte Vierge. « Priez, écrivait-elle un jour à une de ses amies, pour que mon enfant perde plutôt la vie que l'innocence qu'il a reçue au baptême. Oh! que Dieu me donne assez de force, assez de foi pour lui faire la même prière tous les jours de ma vie. » Ces chers enfants devinrent sa plus importante ou unique occupation; elle les étudiait sans cesse, elle devinait les inclinations, les défauts naissants de ces petites âmes; elle s'appliquait à former en eux un jugement sain, en leur donnant en toutes choses des notions justes; elle formait leur cœur, leur caractère, en leur apprenant à être bons, compatissants, secourables, aimables, justes, ne méprisant personne. Elle fut un jour toute réjouie: son aîné, âgé de quatre ans, venait de donner aux pauvres toute sa fortune, une pièce de dix sous!

Cette famille, ainsi élevée, devint le modèle de la paroisse. Mais Dieu ne voulut pas lui laisser tous les bonheurs. Il faut ici-bas des épreuves, même pour le juste. Angèle n'avait encore que vingt-huit ans, et déjà Dieu voulut la rappeler à lui. La pensée d'abandonner ses enfants troubla un moment cette âme forte; mais la résignation à la volonté de Dieu, si sage et si juste, l'emporta. Elle fut admirable de tendresse, d'attention pour toute sa famille pleurant autour de

son lit. C'étaient des sourires les plus gracieux, des paroles si sées et si suaves ! Son doux visage, que la vie allait quitter, blait tout illuminé du rayon du Viatique. Sa mère, sa tante mari, ses enfants étaient là fondant en larmes. Lorsque le époux aperçut le dernier soupir de son ange, il poussa un cri et comme frappé de la foudre. Angèle s'endormit du sommeil de tes, et, même après le terrible passage de la mort, son visage blait aussi calme que lorsqu'elle était occupée de contempler le veilles du ciel.

HUITIÈME JOUR

L'ANNONCIATION

L'HUMILITÉ

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus gereuse de l'homme. Né pour être grand et maît toutes les créatures, il a toujours conservé au de de lui ces premières impressions de son origine. c'est surtout depuis sa chute, depuis qu'il a e malheur de se laisser aller au désir de devenir blable à Dieu, que son orgueil n'a plus conn bornes. Il a cherché à s'élever de degré en degré ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la deur de son âme, qui n'avait été créée que pour r avec son Dieu, il est monté jusqu'au-dessus des et s'est placé à côté du Très-Haut, devenant le des autres hommes ses frères, quand il descend là sur la terre.

Il fallait à ce grand mal un grand remède exemples d'humilité qu'avaient donnés les sainte sonnes ne pouvaient persuader une vertu chère à cœur, mais qui paraissait odieuse aux autres. Qu plus juste d'ailleurs que de voir s'humilier celu

s'avoue coupable ! Ces exemples étaient donc insuffisants pour guérir le cœur de l'homme, enivré de sa prétendue grandeur. Les préceptes que Dieu lui-même avait donnés aux hommes, par le ministère des prophètes et de ses autres envoyés, étaient eux-mêmes insuffisants : on se faisait illusion sur la manière de s'humilier. Il fallait que cette tendance de l'homme à se rendre semblable à Dieu fût satisfaite, que l'homme pût imiter Dieu. Voilà l'une des grandes raisons du mystère de l'Incarnation. Voilà pourquoi le Fils de Dieu consent, pour sauver les hommes, à se faire homme lui-même, pour être mieux leur modèle, pour leur apprendre par ses exemples ce qu'il faut faire pour gagner le ciel.

Mais la première leçon qu'il donne aux hommes, c'est celle de l'humilité. Quand les prophètes eurent annoncé cette incarnation du Fils de Dieu, on eût dit qu'il allait paraître sur la terre avec tout l'éclat, toute la pompe, toute la majesté d'un Dieu. Les figures en avaient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes ! Point du tout, rien de plus obscur, rien de plus modeste que ce qui se passe à cette incarnation du Verbe de Dieu. La sainte fille préférée à toutes les vierges de Juda et d'Israël, à toutes les princesses et à toutes les reines de l'univers pour devenir la mère du Rédempteur du monde, n'a rien qui la distingue que sa pudeur, son innocence et son humilité. Les cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre ; les anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avénement, au bruit des éclairs et des trompettes ; les montagnes ne retentissent pas ; la maison même de Marie ne s'é-

branle pas jusqu'aux fondements, comme un autre Cénacle. Un seul envoyé du Ciel, invisible à tous les hommes, apparaît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine. Nazareth, la plus méprisable ville de Juda, où le mystère se consomme, n'est pas plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'ambassade céleste. Quelle simplicité dans le langage de l'Ange! *Je vous salue, pleine de grâces; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Marie éprouve une sorte de frayeur à la vue de l'inconnu qui la salue si respectueusement. L'Ange, qui s'aperçoit de son trouble, lui dit avec douceur : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Dieu lui donnera le trône de David son père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.* Comme tout est simple dans ce grand événement! La jeune Vierge comprend qu'elle a devant elle un envoyé céleste, qui la salue Reine du monde, Mère de Dieu. Mais elle ne s'en enfle point, elle ne s'en croit pas plus pour cela; il semble même qu'elle renonce à toute cette grandeur, à toutes ces dignités, les plus hautes où puisse être élevée une créature. *Eh! comment cela pourrait-il avoir lieu?* objecte-t-elle, *j'ai fait vœu de virginité.* Elle préfère la virginité à la qualité de Mère de Dieu! quelle humilité! *Rassurez-vous,* répond l'Ange; *la vertu du Très-Haut vous environnera de son ombre; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* Marie, toujours humble et modeste, contente alors de devenir la Mère du genre

humain, sa corédemptrice, répond par ces simples paroles, sublimes d'humilité : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* A ces mots l'Ange disparaît, et le Verbe éternel, la splendeur de son Père, se dépouille de toute sa gloire et prend un corps humain dans le chaste sein de Marie, s'y unit intimement, hypostatiquement, se fait homme. Ce n'est pas par l'éclat de la majesté qu'il veut triompher de nos cœurs et les guérir, c'est par les humiliations et les abaissements. Il cache tout ce qu'il est et se dérobe sa gloire à lui-même. Rien de ce qu'il avait de plus grand dans le sein de son Père ne l'accompagne, aux yeux des sens, dans celui de Marie : sa puissance se change en faiblesse ; sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante et enveloppée ; son immensité paraît renfermée dans les bornes d'un corps mortel ; l'image de la substance du Père est cachée sous la vile forme d'esclave ; son éternelle origine commence à compter des temps et des moments ; enfin il paraît anéanti dans tous les titres. Ah ! je comprends maintenant, ô Jésus, pourquoi dans vos sublimes et touchantes instructions vous nous repétez si souvent *de devenir semblables à de petits enfants, si nous voulons entrer dans le royaume du ciel ; que les premiers seront les derniers, et que les derniers se trouveront les premiers ; que, si nous voulons être grands dans le ciel, il est nécessaire que nous nous fassions petits sur la terre ; que si nous voulons commander un jour, nous devons obéir maintenant ; que celui qui s'élève sera abaissé, et que celui qui s'abaisse sera élevé.* Mais surtout j'aimerai souvent à méditer ces paroles dans lesquelles vous avez semblé vouloir renfermer tout l'esprit de l'Évangile : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Vous sem-

blez nous dire que vous n'êtes venu sur la terre que pour nous apprendre cette belle vertu d'humilité ; vous ne nous avez pas dit d'apprendre de vous à passer les nuits en prières, à guérir les malades, à ressusciter les morts, à dominer les éléments ; une seule chose nous suffit, c'est d'être, comme vous, humbles de cœur. O humilité ! vertu précieuse, qui tient lieu de toutes les autres vertus, ou plutôt qui les renferme toutes ; vertu aimable, que souvent on n'a pas le courage de pratiquer, mais qu'on aime toujours dans les autres, et qui rend si aimables ceux qui en sont ornés ; vertu méritoire, qui donne leur prix aux autres vertus ; vertu sublime, qui offre un spectacle digne du ciel et de la terre ; vertu parfaite, qui offre à Dieu un entier holocauste, par l'anéantissement où elle réduit l'homme ; vertu enfin chérie de Dieu, avec laquelle il est impossible de s'égarer.

Mais, hélas ! qu'elle est peu goûtée et peu pratiquée dans le monde, ô mon Dieu ! cette divine vertu que vous avez tant à cœur ! Que voit-on parmi les hommes ? qu'orgueil, présomption, enflure d'esprit et de cœur ! Que voit-on ? un fonds déplorable, un fonds détestable de vanité, de sensibilité, d'amour-propre, de complaisance en soi-même ! Jalousie de préséances, envie du mérite des autres, entêtement de son propre sens, égoïsme qui rapporte tout à soi et se fait le centre de l'univers. Suivons le détail de notre vie et de nos journées ; peut-être n'y aura-t-il pas un moment, pas une action qui ne soient entachés du vice de l'orgueil ; il nous prévient, nous accompagne et nous suit en tout. Orgueil dans ce que l'on est : est-on d'une naissance distinguée, on parle avec complaisance de sa famille, de ses parents, de ses ancêtres, de ses alliances ; est-on d'une naissance obscure, on la dissimule, on l'ou-

blie, et, pour peu que l'on soit en faveur, on méconnaît même ses parents. Orgueil dans les occupations : dans tout ce que l'on fait on veut être approuvé, applaudi ; si on a quelque talent, on ne le laisse pas ignorer, en toute occasion ce talent est produit, il faut que tout le monde sache qu'on en est doué ; fait-on quelque ouvrage, on le montre, on l'étale, on mendie, en quelque sorte, l'approbation ; et si elle est refusée, c'est, dit-on, l'envie, la jalousie qui en sont la cause. Orgueil dans les conversations : on veut y primer, y briller, paraître avoir de l'esprit, on se met à la gêne pour en montrer. Orgueil dans les afflictions : si nous souffrons, nous voulons que tout le monde nous plaigne, et que tous prennent part à nos peines ; s'ils ne le font pas, on s'aigrit, on les traite d'indifférents, d'ingrats et de cœurs mauvais. Orgueil dans les rapports ordinaires de la vie : on ne veut être contredit ni repris en rien, on a du dépit, de l'aversion pour ceux dont on est censuré ; on veut toujours jouir des égards et de la considération ; si on y manque, notre orgueil est piqué et aigri ; une préférence donnée aux autres nous chagrine et nous blesse ; un trait de satire lancé sur eux nous plaît et nous réjouit. Orgueil, le dirai-je, jusque dans nos prétendues vertus : oui, nos actions, même les plus vertueuses en apparence, n'ont quelquefois d'autre principe que notre amour-propre ; ce sont des arbres qui se couvrent de belles feuilles, mais dont la racine empoisonnée ne produit que des fruits gâtés et maudits ; car, hélas ! que sont souvent nos vertus, qu'un amour-propre plus déguisé ? On s'humilie, mais c'est pour s'attirer des éloges ; on dit du mal de soi, mais c'est pour en faire dire du bien ; on est bon, honnête, complaisant, charitable, non pas pour plaire à Dieu, mais pour paraître tel aux yeux

des hommes, comme si c'était des hommes qu'on attend sa récompense; on souffre une injure, on pardonne à un ennemi, non par principe de religion, mais pour faire preuve d'un cœur grand et généreux.

Que serait-ce si on pouvait pénétrer dans nos esprits et dans nos cœurs, si on pouvait voir toutes les pensées, tous les sentiments qui s'y élèvent, tous les projets qui s'y forment, toutes les idées dont on se repaît, toutes les chimères après lesquelles on court? Non, il n'est presque personne qui ne fût obligé de rougir de lui-même si on voyait toutes les misères, toutes les petitesses dont on est capable; en vérité, faudrait-il autre chose pour nous humilier que notre orgueil même? Si nous nous connaissions bien, pourrions-nous supporter notre vue, et soutenir l'aspect de cette lèpre de l'orgueil qui nous couvre!

O mon Dieu! de quel œil devez-vous nous regarder? L'Esprit-Saint dit qu'*il a en horreur le pauvre superbe.* N'est-ce pas là notre portrait? Qu'y a-t-il dans nous qui ne doive nous inspirer du détachement et du mépris de nous-mêmes? Et le prophète n'avait-il pas raison de dire que pour nous humilier, nous n'avons qu'à rentrer dans notre cœur, bien connaître notre néant?

Prenons donc aujourd'hui la résolution de rentrer dans le véritable esprit du christianisme, et de travailler à acquérir cette précieuse vertu d'humilité sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu; mais n'oublions pas que c'est surtout l'humilité de cœur que notre divin Sauveur nous recommande. Il y a une humilité d'esprit et une humilité de cœur. L'humilité d'esprit consiste dans la connaissance et l'aveu de notre néant devant Dieu; à connaître que nous n'avons rien, que nous ne pouvons rien, que nous ne

sommes rien de nous-mêmes ; à reconnaître le fonds de misère, d'ignorance, de faiblesse et de dépravation qui règne dans nous ; à bien comprendre que si nous avons quelque chose de bon, c'est de Dieu que nous le tenons, c'est à Dieu que nous devons le rapporter ; en un mot, que Dieu seul est tout et que nous ne sommes rien. Cette humilité est nécessaire, indispensable ; mais, après tout, il ne faut pour l'avoir qu'un peu de bon sens et de réflexion, et elle peut se trouver dans un honnête païen, comme elle se trouvait dans Platon et Socrate. Mais l'humilité chrétienne, celle que le Fils de Dieu est venue enseigner aux hommes, est une humilité de cœur, la seule, à proprement parler, qui mérite le nom de vertu ; elle consiste, non-seulement à connaître notre misère et notre néant devant Dieu, mais à vouloir nous y tenir, nous y renfermer, à l'agréer, à l'aimer, selon Dieu ; à accepter les humiliations, à nous résigner dans les états d'abjection quand nous y sommes réduits, à boire le calice des afflictions quand Dieu nous le présente ou permet qu'il nous soit présenté.

Quand on est véritablement humble de cœur, on est solidement saint ; on n'a que des sentiments de défiance de soi-même ; on fuit les louanges, on se contente de les mériter ; on ne parle de soi qu'avec modestie et réserve, si on ne peut s'en tenir au silence, qui est encore préférable ; on ne méprise personne, on parle avantageusement de tous, parce qu'il y a dans chacun quelque chose de bon à louer ; on se soumet volontiers, on commande avec peine ; on reçoit avec déférence les avis et les corrections, on souffre avec patience les affronts ; on les ressent, mais on les offre en sacrifice, sans que le sacrifice paraisse ; on se place au dernier rang, quand même on mériterait le pre-

mier ; on exerce les emplois les plus bas, fût-on capable des plus élevés. Voilà l'humilité à laquelle Dieu fait ses magnifiques promesses ; c'est sur elle qu'il arrête ses regards favorables, qu'il verse avec abondance la rosée salutaire de ses grâces ; c'est à elle qu'il se communique avec complaisance, qu'il révèle les secrets de son cœur, qu'il donne les lumières de la sagesse, tandis qu'*il résiste aux superbes,* laisse leur cœur dans la sécheresse et l'aridité, livré à toutes les secousses de l'amour-propre, qui est une source intarissable d'inquiétude et de chagrins.

PRIÈRE

Reine de l'humilité, vous que Dieu choisit entre toutes les femmes pour mère de son Fils unique, non parce que vous étiez la plus pure des vierges, la plus mortifiée des pénitentes, la plus fervente des fidèles, mais parce que vous étiez la plus humble des créatures : ô Marie ! je me présente à vos pieds en rougissant de mon orgueil ; s'il y avait dans l'homme quelque chose d'infini ; je dirais que c'est mon orgueil ; car je ne sais où il ne s'étend point, où il ne monte point, où il ne descend point, où il ne trouve pas moyen de pénétrer ; il infecte mes œuvres en apparence les plus saintes. Je le comprends à présent, ô mon Dieu ! rien de si opposé à votre saint amour que ce ridicule orgueil et ce détestable amour de moi-même, qui m'enlève tout le mérite de mes actions, et m'entraîne à une perte infaillible. Eh ! de quoi pourrais-je m'enorgueillir à vos yeux ? Ver de terre, cendre et poussière, tiré du néant, et devant bientôt rentrer dans le sein de la terre dont je suis formé ; pécheur et coupable, chargé de mille crimes qui ont mérité l'enfer, où je devrais être déjà précipité, bien loin de m'enorgueillir, que de sujets n'ai-je pas de m'humilier ! Je serai donc humble, mais de cette humilité de cœur qui vous est si chère ; humble dans tout : humble dans mes pensées, ne m'égarant point dans les fausses

idées de moi-même; humble dans mes paroles, ne parlant de moi qu'avec circonspection, évitant ce moi si méprisable, si détestable, si odieux; humble dans mes actions, les rapportant toutes à votre gloire; humble dans ma conduite, la conformant en tout à vos divines maximes; et si j'aime peu, du moins je m'humilierai beaucoup, car l'humilité est le supplément des vertus.

GRAND ACTE D'HUMILITÉ

L'empereur Théodose, surnommé le Grand, a été l'un des princes qui se sont montrés les plus dévoués au culte de Marie, par le zèle qu'il apporta à détruire l'hérésie. Illustre par ses victoires, illustre par sa sagesse, illustre par sa piété, sa mémoire est cependant restée couverte d'une tache qui faillit ternir tant de qualités, mais que son humilité a presque effacée.

La ville de Thessalonique avait massacré, dans une émeute, Bothéric son gouverneur. A cette nouvelle, l'empereur fut saisi d'un tel accès de colère contre cette ville, à laquelle il avait déjà pardonné plusieurs autres séditions, qu'il jura de la perdre, et prononça la sentence de mort d'un grand nombre de ses habitants. Mais il était alors à Milan, et avait auprès de lui saint Ambroise, archevêque de cette ville, ce grand pontife qui pour son éloquence et ses vertus avait été surnommé par les païens le Platon du christianisme. Le saint archevêque va trouver aussitôt l'empereur, et, vivement touché de pitié pour un si grand nombre d'innocents qui allaient périr, il lui parle avec tant de force et tant d'éloquence du crime qu'il va commettre, qu'il lui fait révoquer un arrêt prononcé dans la première ardeur de la colère. Mais les principaux officiers, ne consultant que la raison humaine, lui font entendre qu'il a tort de ne pas faire respecter son autorité, de se laisser influencer par les évêques; et Théodose donne de nouveaux ordres, et Thessalonique sera abandonnée à la fureur d'une légion qu'il y envoie. Il sort lui-même de Milan, pour éviter de nouvelles remontrances de la part de saint Ambroise.

Le massacre de Thessalonique a donc lieu. Ce fut une véritable boucherie : sept mille hommes y périrent. A cette nouvelle, un long cri de réprobation s'élève de toutes parts; l'Église se voile le front en igne de deuil. On oublie la grandeur de l'offense pour ne parler que de l'horreur du châtiment. Ambroise, désespéré, écrit à Théodose pour lui reprocher son parjure et son forfait, et l'exhorte à faire pénitence, en lui déclarant qu'il doit s'abstenir des divins mystères jus-

qu'à ce qu'il ait satisfait à la justice divine. Cette lettre fait la plus salutaire impression sur l'empereur. Il part aussitôt pour Milan afin de désarmer, avec les conseils d'Ambroise, la colère de Dieu irrité contre lui. Il n'y est pas plutôt arrivé, qu'il s'empresse de donner des marques de sa piété et de son repentir. Pour cela il veut aller à la cathédrale, assister aux prières publiques. Saint Ambroise en est averti, et, sortant du chœur de l'église, il marche jusqu'au delà du vestibule pour attendre l'empereur. Dès qu'il le voit paraître il fait quelques pas au-devant de lui, et, l'arrêtant de la main, il lui dit, avec cette autorité que lui donnaient son caractère et la sainteté de sa vie : « Il est à croire, ô empereur, que vous ne comprenez pas encore l'énormité de votre crime, puisque vous osez vous présenter ici. Vous êtes peut-être assez prévenu de la grandeur de votre dignité pour vous cacher à vous-même vos faiblesses, et votre orgueil aveugle votre raison. Mais songez que vous êtes d'une nature fragile, que vous avez été tiré d'un peu de poussière comme les autres hommes, et que vous retournerez en poussière comme eux. Ne vous laissez pas éblouir à l'éclat de cette pourpre qui couvre un corps infirme et mortel; ceux à qui vous commandez sont de la même nature que vous, et vous servez avec eux le même Dieu, qui est le maître des sujets et des souverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son temple ? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ? Oseriez-vous recevoir son sang adorable en cette bouche qui a commandé tant de meurtres ? Retirez-vous donc, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis. Recevez plutôt avec soumission la sentence que je prononce contre vous au nom du Dieu de la terre et du ciel. Puisse cette sentence vous engager à rentrer en vous-même et vous faire songer à votre salut ! »

L'archevêque prononça ces paroles éloquentes avec une douceur paternelle qui en tempérait un peu la terrible sévérité. Théodose, interdit, balbutia quelques excuses ; il déclarait qu'il reconnaissait son crime, mais qu'il espérait que Dieu serait touché de son repentir; et comme il alléguait l'exemple de David, qui avait commis tout ensemble un homicide et un adultère, Ambroise lui répondit : « Vous l'avez imité dans son crime, imitez-le dans sa pénitence. » Alors Théodose se retira dans son palais les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent ordinaire et sans se prévaloir de la dignité d'empereur.

NEUVIÈME JOUR

L'INCARNATION DU VERBE

LA COMMUNION FRÉQUENTE

A peine Marie eut-elle donné le consentement que l'ange lui demandait de la part de Dieu, à peine eut-elle prononcé ce *fiat* aussi mémorable que celui de la création, qu'aussitôt s'accomplit le grand mystère de l'incarnation divine, c'est-à-dire qu'un Dieu devint homme, le Verbe se fit chair, et qu'une simple créature devint la Mère de Dieu. Pour comprendre à quel point de grandeur Marie fut dès lors élevée, il faudrait, pour ainsi dire, comprendre celle de Dieu même. Le Verbe éternel en se faisant Fils de cette Vierge incomparable l'éleva au-dessus des saints et des anges; de sorte qu'à l'exception de Dieu seul Marie surpasse en gloire, en dignité, tout ce qui existe. Dire qu'elle est Mère de Dieu, c'est donc faire d'elle l'éloge le plus grand et le plus accompli qu'il soit possible de concevoir, puisque c'est dire qu'elle a eu avec Dieu l'union la plus intime qu'une créature puisse avoir avec le Créateur. Ici une pensée frappe et étonne. Ce haut degré de gloire où fut élevée Marie, parce qu'elle conçut le Verbe incarné, parce qu'elle le porta neuf mois dans son sein, rappelle celui où chaque chrétien peut s'élever en s'unissant à ce même Verbe incarné dans le sacrement de l'Eucharistie, qui est, au jugement des Pères de l'Église, une continuation et une extension du mystère de l'Incarnation. *Ma chair,* dit Jésus-Christ, *est une véritable nourriture, et mon sang est*

un véritable breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui : c'est-à-dire que, comme il ne se fait qu'une seule substance de la nourriture et de celui qui la prend, de même dans la sainte communion il ne se fait plus en quelque sorte qu'une seule et même substance de Jésus-Christ et du fidèle qui le reçoit, avec cette différence, bien avantageuse pour nous, que la nourriture corporelle que nous prenons se change, se transforme en notre substance, au lieu que dans la communion Jésus-Christ nous change en lui, et que nous devenons d'autres lui-même, dit saint Léon. Non-seulement sa chair se communique à la nôtre; elle en prend, pour ainsi dire, la place; c'est son sang qui coule dans nos veines, c'est son âme, c'est sa divinité qui résident en nous. Union donc la plus grande, la plus intime qu'il soit possible de concevoir; union non plus seulement d'amitié, mais de substance, telle qu'elle se trouve, dit saint Cyrille d'Alexandrie, entre deux cires fondues et si bien mêlées ensemble, qu'on ne peut plus les distinguer l'une de l'autre; union si sublime, que Jésus-Christ la compare à celle qu'il a lui-même avec son Père dans la Trinité : *Comme je vis pour mon Père,* dit-il, *et de la même vie que mon Père, ainsi celui qui mange ma chair vivra pour moi, et de la même vie que moi :* c'est-à-dire que, comme Jésus-Christ est un avec son Père, à raison de la nature divine qui leur est commune, ainsi il ne fait lui-même qu'un avec l'âme qui le reçoit dans la sainte communion, qu'une même substance; et comme Jésus-Christ reçoit de son Père une vie toute divine, ainsi en proportion il devient lui-même le principe d'une vie spirituelle et divine dans ceux qui s'unissent à lui par la participation de son

corps et de son sang. Ce n'est donc plus le fidèle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui; ce n'est plus le fidèle qui pense, qui veut, qui parle, qui agit, c'est Jésus-Christ qui pense, qui veut, qui parle, qui agit en lui. Ainsi donc, toutes les fois que le fidèle fait la communion, et que Jésus-Christ descend dans son cœur, on peut dire qu'il renouvelle en ce fidèle ce qui se passa dans le mystère de l'Incarnation. Dans ce profond mystère un Dieu se fait homme, le Verbe se fait chair, en s'unissant d'une manière hypostatique à l'humanité du Fils de Marie. Dans la communion, il se fait aussi une nouvelle incarnation. Le corps de Jésus-Christ, vrai Dieu, s'unit à notre corps; nous sommes transformés en lui; nous sommes divinisés en quelque sorte, et l'on peut appliquer aux heureux chrétiens qui se retirent de la table sainte ces paroles du Prophète : *Et j'ai dit : Vous êtes les enfants du Très-Haut, vous êtes des dieux.* Ici on ne peut que se taire et admirer! Quelle gloire, quel honneur pour une pure créature! L'eût-on cru, que l'homme pût jamais s'élever à ce haut degré de gloire? Et si Dieu lui eût permis de s'élever aussi haut qu'il le désirerait lui-même, l'homme eût-il jamais osé porter jusque-là ses prétentions et ses espérances?

Et quels biens pour l'homme doivent découler de cette union qu'il contracte avec le Fils de Dieu dans la communion! Qu'y a-t-il encore dans le ciel et sur la terre qu'il puisse désirer quand il le possède dans son cœur? Peut-il manquer de lumière avec la Sagesse éternelle? Sera-t-il faible quand il se sera nourri du pain des forts? Qu'a-t-il à redouter de l'ange exterminateur, marqué comme il est du sang de l'Agneau? Que peut contre lui le monde avec toutes ses séductions, quand il possède Celui qui a vaincu le monde?

Que peut-il manquer à celui qui possède un Dieu lui-même ? On peut dire avec le concile de Trente que *la libéralité et la générosité de Jésus-Christ ont épuisé toutes leurs richesses dans ce sacrement.*

Pour enflammer en nous le désir qu'il a de se communiquer à nos âmes, non-seulement il nous exhorte à venir à lui, et nous fait à ce dessein les promesses les plus flatteuses, mais encore il nous en fait un précepte formel ; et, comme si ce n'était pas assez du précepte, il va jusqu'à menacer de la mort éternelle celui qui s'éloigne de ce pain de vie. Il nous déclare que ses délices sont de se communiquer à nous par cet adorable sacrement ; et cependant la plupart des chrétiens n'éprouvent que du dégoût pour ce pain des anges ; un grand nombre fuient ce festin délicieux sans lequel la vie ne serait pas supportable ; d'autres s'en approchent, mais alors seulement qu'ils y sont contraints, une fois l'année, et par là se privent des biens précieux que procure ce sacrement ; car, pour que le pain eucharistique nous soit véritablement profitable, il est nécessaire qu'il soit notre nourriture commune et ordinaire ; chaque fois que nous nous en nourrissons, nous acquérons une nouvelle vigueur, nous développons dans nos âmes un nouveau principe de vie. O vous donc qui voulez croître dans l'amour de Jésus-Christ, ne vous éloignez jamais de ce sacrement ; ne séparez jamais vos communions par de longs intervalles ; car telle est la nature de ce sacrement, qu'en demandant des dispositions il les perfectionne, en exigeant des vertus il les augmente, et nous oblige d'être saints pour nous rendre plus saints encore. Une communion parfaite est une préparation et un attrait à une autre plus parfaite. Vous vous plaignez de ne pas sentir de goût pour le pain eucharistique ; vous

dites que c'est là le principe de votre éloignement ; c'est, au contraire, votre éloignement qui cause le dégoût que vous éprouvez. Pour le faire cesser, allez au banquet céleste ; c'est là que vous puiserez cette soif ardente du Sacrement qui vous manque. Parmi ceux qui cherchent des excuses pour se dispenser de la fréquente communion, les uns disent qu'ils ne sont pas assez parfaits : eh ! comment le deviendront-ils s'ils s'éloignent de la source de la perfection ? d'autres, qu'ils sont trop fragiles : eh ! c'est une raison pour recourir au pain des forts ; d'autres, qu'ils sont pleins d'infirmités spirituelles : qu'ils ne s'éloignent donc pas du médecin ; d'autres, qu'ils sont trop grands pécheurs : mais c'est aux péchés qui les éloignent de la communion qu'ils devraient renoncer, et non à la communion, qui les guérirait de leurs péchés, Jésus-Christ nous ayant dit qu'il est venu appeler non les justes, mais les pécheurs ; d'autres, qu'ils n'en sont pas dignes : mais l'Église ne met-elle pas dans la bouche des plus grands saints ces paroles : Seigneur, je ne suis pas digne ? d'autres, qu'ils sont accablés d'affaires, et c'est ici Celui qui crie : *Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés, et je vous soulagerai* ; d'autres disent encore qu'ils craignent de recevoir Notre-Seigneur pour leur condamnation : mais ne doivent-ils pas craindre d'être condamnés pour ne pas le recevoir ? d'autres enfin, que c'est par humilité, par respect pour ce grand sacrement : mais quoi ! les plus grands saints, les âmes les plus élevées par leurs lumières et leur piété se sont fait une règle de communier souvent, et les progrès qu'ils ont faits dans la vertu, ils les ont attribués à la pratique de la communion fréquente : et eux prétendraient qu'il vaut mieux ne pas communier souvent ! Serait-il possible que Jésus-

Christ nous eût témoigné d'une manière si pressante le désir qu'il a de se communiquer à nous ; que les apôtres, qui avaient la plénitude de l'Esprit-Saint, eussent établi la pratique de communier tous les jours, en eussent même fait une sorte de précepte aux fidèles de leur temps ; que durant l'age d'or de l'Église on eût observé la sainte coutume d'approcher chaque jour du divin Sacrement ; que les saints Pères, les docteurs de l'Église, sans en excepter un seul, eussent exhorté avec tant d'ardeur et de zèle à la fréquente communion ; que les conciles généraux, et notamment ceux de Bâle et de Trente, eussent fait paraître un si grand désir de voir rétablir dans le christianisme l'usage de ces premiers siècles ; que toutes les constitutions d'ordre eussent fait une règle et une obligation de communier souvent ; que les saints de tous les pays et de tous les temps eussent donné l'exemple de cette pratique : tout cela aurait-il eu lieu s'il est plus humble et plus respectueux, et par conséquent plus glorieux au Seigneur et plus salutaire pour nous, de nous présenter rarement à la sainte table ? Quelle est donc cette vertu jusqu'à présent ignorée dans toute l'étendue de l'univers catholique ?

Nous sommes tous, il est vrai, très-indignes de communier souvent ; mais si notre indignité est un obstacle à ce divin banquet, non-seulement il faut en approcher rarement, mais il faut perdre l'espérance de recevoir jamais Jésus-Christ, parce qu'il est impossible que nous en soyons jamais dignes. Hélas ! Dieu connaît le limon dont il a formé l'homme ; il a compassion de ses infirmités et de ses misères, pourvu que notre amour envers Jésus-Christ, également vif et constant, détruise en nous toute affection au péché, et nous anime d'un véritable zèle pour la perfection de

notre état, nous aurons alors pour la fréquente communion les dispositions conformes à l'esprit de l'Église et aux intentions de Jésus-Christ. C'est un vain respect que celui qui n'opère rien, qui n'est suivi de rien, qui n'aboutit à rien, qui n'engage à rien, qui ne fait rien entreprendre pour devenir moins indigne de Jésus-Christ et de son Sacrement ; c'est un faux respect que celui qui laisse toujours le pécheur dans ses mêmes imperfections, qui ne le rend ni plus fervent, ni plus régulier, ni plus saint, en un mot, celui dont l'unique marque est de ne pas communier. Qu'on cesse donc de nous dire : Je m'éloigne de la communion fréquente par respect ; mais qu'on dise : Je m'en éloigne parce que je ne veux pas m'assujettir aux saintes lois que la religion me prescrit pour en approcher ; je m'en éloigne parce que je vis dans la dissipation, ne m'occupant que du monde et de mes plaisirs ; je m'en éloigne parce que je n'ai le courage de rien oser pour mon salut, parce que je ne puis me résoudre à me mortifier ni à me faire violenee. Ah ! Seigneur, disait saint Ambroise, c'est de ce pain adorable de l'Eucharistie qu'il est écrit : Tous ceux qui s'éloignent de vous périront. Prétendre se sauver et ne pas fréquenter les sacrements, c'est vouloir l'impossible ; c'est compter sur la fin sans prendre les moyens nécessaires pour y parvenir, c'est espérer contre la parole de Dieu même. Voilà le rêve du monde : mais que son réveil sera terrible et désolant !

PRIÈRE

O Marie ! que toutes les générations appelleront heureuse, parce que le Seigneur a fait en vous de si grandes choses, je ne puis penser qu'il ne dépend que de moi de recevoir dans mon cœur Celui que vous eûtes le bonheur de recevoir

et de porter dans votre sein, sans éprouver le désir d'imiter votre pureté angélique, qui vous a rendue digne d'être la Mère d'un Dieu. Venez, venez en moi, divin Agneau de Dieu; venez, le Dieu de mon cœur, ma consolation, mon trésor, mon bonheur et ma vie. Je sais que je suis indigne de vous recevoir; mais je n'ai garde de m'éloigner pour cela de la table sainte. Plus je suis misérable, plus vous serez glorifié des anges et des saints, parce que votre bonté et votre miséricorde paraîtront davantage. Venez, je ne puis plus supporter d'être éloigné de vous; nourrissez-moi souvent de ce pain sacré pendant ma vie, afin que j'y trouve la force dont j'ai besoin pour achever le chemin qui me reste à faire; nourrissez-m'en à la fin de mes jours, afin que, mourant dans votre grâce et votre amitié, muni de ce saint viatique, je franchisse sans crainte et en toute sûreté l'espace du temps à l'éternité!

CE QUE PEUT UNE COMMUNION BIEN FAITE

Il y a de cela une vingtaine d'années, on vit arriver dans un des couvents de Paris une jeune enfant, d'une intelligence précoce, mais remplie de défauts. C'était une petite fille volontaire, fière, indomptable, qui s'emportait, qui criait, qui se révoltait. On ne pouvait la prendre que par le cœur, et ce jeune cœur ne se livrait pas aisément. Tourmentée d'un immense besoin d'affection, Gabrielle-Marie, oubliant les qualités qui pouvaient la faire chérir, souffrait de ses défauts, et se plaignait de ne pouvoir mériter d'être aimée; on l'eût conduite au bout du monde si on eût pu lui persuader qu'on l'aimait. Ce fut pour ses maîtresses toute une affaire que de pouvoir seulement gagner sa confiance. On ne put y parvenir qu'à force de patience, de vigilance et de douceur. Ce fut surtout à l'époque où on la prépara à la première communion et où elle eut imploré par de fréquentes prières le secours de la sainte Vierge, qu'il fut possible de lui prouver qu'elle avait de véritables amies dans ses maîtresses; mais aussi, dès lors, ce fut admirable de voir ce qu'opéra la grâce dans une âme que Marie protége. Alors on vit l'amitié d'une part, la foi de l'autre, armer Gabrielle-Marie d'un courage étonnant contre elle-même, et changer cette violente nature sans rien diminuer de son énergie. Enfin la première communion arriva. Alors plus que jamais

cette petite fille fut admirable de courage, de générosité, d'intelligence et de dévouement, de ce dévouement au devoir qui devrait être recherché dans l'éducation comme la base solide de la religion. Ce fut un spectacle des plus touchants que de voir les combats et les victoires de Gabrielle-Marie, combats pleins d'alternatives périlleuses. Il n'est pas besoin d'être père ou mère pour prendre intérêt à cette période de la vie d'une jeune fille, il suffit d'avoir un cœur. Quel spectacle plus émouvant que celui de la passion vaincue dans un cœur si facile à s'enflammer, par le sentiment du devoir et de l'amour de Dieu?

Ceux-là seulement qui n'ont jamais élevé d'enfants, ou qui ne leur ont jamais donné que des soins matériels, ignorent combien est laborieuse la rude tâche de former un cœur même bon, de développer un esprit, même intelligent. Il y a de quoi s'étonner de ce qu'il y a d'ingénieux, de rusé, de hardi, de timide, de lent et de précoce à la fois dans ces petites têtes où tous les germes se développent en même temps, mais avec des allures et des procédés aussi divers que les caractères et les physionomies; on sait alors si les lumières de la charité religieuse sont nécessaires à ceux qui acceptent la mission de veiller, pour la famille absente, sur cette floraison qui décidera de toute la vie, et on comprend la différence qui se remarque entre une femme élevée au couvent et une femme élevée dans le monde ou dans les pensions qui se sentent trop du monde.

Sous les auspices de Marie, sa patronne, à laquelle elle se consacra alors pour toujours, elle devint pure comme un Ange, souple et obéissante comme le plus tendre rameau de l'olivier. Elle craignait déjà, sans le connaître, ce monde où il lui faudrait bientôt rentrer, et où la haute position de son père lui assurait un rang distingué. « Je n'ai d'autre désir, disait-elle à ses compagnes, que de mourir ici; car, avant tout, je veux sauver mon âme, et je vois tous les jours combien il est difficile d'y parvenir au milieu de ce monde où règne un esprit qui n'est pas celui de l'Évangile. « Un mois après elle mourut; sa place était au ciel. Les premiers jours qu'elle fut à l'infirmerie, elle pouvait lire. Parmi les livres qu'on lui présenta, elle s'attacha aux *Pensées de Pascal*. Bientôt le danger devint imminent; elle l'apprit sans frémir et reçut les derniers sacrements avec une fermeté paisible et confiante. « Marie, lui dit une religieuse, si Dieu voulait de vous! — Oh! dit-elle d'un accent pénétré, qu'il ferait bien de m'appeler à lui! »

Après sa mort on trouva dans la ceinture de sa robe un papier qu'elle relisait souvent. Voici ce qu'il portait:

« Résolutions prises devant vous, ô Marie, ma mère!

« 1° N'abandonner jamais la prière, quelle que soit ma disposition; 2° tous les matins, ici ou ailleurs, dix minutes de lecture réflé-

chie ou de méditation; 3° ouverture pleine et entière, grande confiance; 4° ne jamais faire une faute sans en obtenir le pardon, et la réparer le plus promptement et le mieux possible. »

DIXIÈME JOUR

LA VISITATION

LA CHARITÉ A L'ÉGARD DU PROCHAIN

A peine le Seigneur a-t-il fait entendre sa voix à Marie par le ministère de l'archange, à peine la lumière de la grâce a-t-elle brillé à ses yeux et lui a-t-elle appris la miraculeuse grossesse d'Élisabeth, sa cousine, qui devait mettre au monde le précurseur du Messie, que la joie intime qu'elle en eut et le désir ardent de lui être utile la firent partir en toute hâte pour aller la visiter, la servir, et procurer à elle et à son enfant les grâces de sanctification que Dieu lui préparait. Éclairée par la grâce, pressée par la charité, elle se dispose à y correspondre. Il ne fallait pas moins qu'un pareil motif, dit saint Ambroise, pour engager Marie à quitter sa retraite, à sortir du sein de la solitude où, seule avec Dieu seul, retirée dans l'enceinte de sa maison, éloignée de tout objet créé, uniquement occupée de Dieu, elle passait sa vie dans un saint recueillement, elle coulait ses jours dans les douceurs de la paix, loin du bruit et du tumulte du monde. Loin de l'agitation, de l'embarras des affaires, des assemblées et des spectacles profanes, elle méditait les vérités éternelles, elle adorait les grandeurs de l'Être suprême. Que de difficultés pour entreprendre ce voyage, que lui inspirait sa charité! Le

chemin était long et difficile ; il fallait aller de Nazareth à Ebron, ville sacerdotale située dans les montagnes, à trente-huit ou quarante lieues de Nazareth ! Quel voyage pour cette jeune vierge, surtout dans l'état et la situation où elle se trouvait ! A quels dangers ne s'exposait-elle pas ? Que d'inconvénients pouvaient survenir ! Qu'y avait-il de si pressé ? Ne pouvait-elle pas attendre qu'elle fût invitée par sa parente ? Étant ce qu'elle était, la Mère de Dieu, était-ce à elle à faire les premières avances ? Devait-elle sacrifier la prééminence de son rang et compromettre sa dignité ? Marie voit tout, sait tout ; mais Dieu veut accorder par elle des grâces à toute la maison de Zacharie ; cela suffit ; la charité l'emporte sur toutes les considérations humaines : ni la longueur du voyage, ni la vue des dangers, ni la faiblesse de son sexe, ni la délicatesse de son âge, rien n'est capable d'arrêter son courage. S'il faut gravir des montagnes, traverser des torrents, franchir des précipices, son zèle lui montre tout facile, sa charité lui rend tout aimable et consolant. Montagnes, abaissez-vous ; collines, aplanissez-vous, adoucissez à cet ange de charité les fatigues et les douleurs de cette course pénible. Marie arrive enfin au terme si désiré ; elle entre dans la maison d'Élisabeth ; elle voit, elle embrasse cette parente si chérie et si digne de l'être, elle la salue avec tendresse et cordialité. A peine a-t-elle ouvert la bouche pour la saluer, que l'enfant qu'Élisabeth portait dans son sein est éclairé tout à coup d'une lumière céleste ; ne pouvant encore parler, il honore Jésus comme il peut, par un tressaillement miraculeux, qui est la marque de sa joie et de son respect. Élisabeth s'en aperçut sensiblement, et la lumière surnaturelle qui éclairait l'enfant rejaillit sur la mère ; elle connut le grand

mystère de l'incarnation du Verbe divin, et à l'instant, remplie et inspirée par l'Esprit-Saint, elle s'écria : *O Marie! ô Mère fortunée! vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient aujourd'hui ce bonheur, que la Mère de mon Dieu daigne venir à moi! Oh! que vous êtes heureuse d'avoir cru humblement et sans aucun doute ce que l'ange vous a dit de la part de Dieu!* Marie, à son tour, plus spécialement, plus abondamment remplie de l'Esprit-Saint, laissa éclater les sentiments de son cœur par des paroles touchantes et sublimes, que l'Église a recueillies comme le plus beau cantique de reconnaissance; et tous les jours elle le place sur les lèvres et dans le cœur de ses ministres, comme un doux parfum de prières qui monte jusqu'au trône de l'Éternel. Marie resta près de trois mois chez sa parente. Tout ce que peut inspirer la charité la plus tendre et la plus ardente, elle le fit éclater. Assister Élisabeth avec zèle, la servir avec empressement, aller au-devant de ses volontés et de ses désirs, lui rendre tous les services qui pouvaient dépendre d'elle, elle s'offre à tout, elle suffit à tout, sans que jamais ni soins ni travaux soient capables de ralentir sesefforts.

Cette fête est trop spécialement la fête de la charité fraternelle pour que nous puissions nous occuper aujourd'hui d'autre chose que de cette vertu. Vertu aimable, qui fait le lien des cœurs, les charmes de la société, les délices et les douceurs de la vie; vertu sublime, qui élève les cœurs et leur donne entrée dans le cœur de Dieu même, où ils vont puiser toutes leurs affections; vertu consolante, qui est toujours accompagnée de la paix, de l'union et de la concorde; vertu féconde, qui devient le germe de toutes les vertus, qui marchent comme sous ses étendards; vertu

céleste, qui est descendue du ciel pour nous y conduire avec elle ; mais surtout vertu absolument et indispensablement nécessaire si nous voulons être chrétiens, prendre l'esprit de l'Évangile, être au nombre des enfants de Dieu : sans la charité, point de salut. Aussi Jésus-Christ nous a-t-il intimé le précepte de la charité comme son précepte propre et celui qu'il a toujours eu le plus à cœur. Il en fait un précepte nouveau ; il nous parle de l'amour de nos frères comme de l'essentiel de la loi et de la marque à laquelle on reconnaîtra ses disciples ; et lorsque, sur le point de mourir et de verser pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang, il nous dictait son testament d'amour, son cœur ne pouvait trouver ni des termes assez forts, ni des comparaisons assez justes, pour nous recommander de nous aimer les uns les autres comme il nous aimait lui-même.

Aussi que ne nous ont pas dit les apôtres sur cette grande vertu ! quels éloges pour la célébrer ! quel soin de la recommander ! quelle fidélité à la pratiquer ! Aussi saint Jean, l'apôtre par excellence de la charité, lui consacrait-il toutes les effusions de son cœur. Sur le soir de sa vie, il se faisait porter dans les assemblées des fidèles, et là, pour tout discours, il leur disait et leur répétait sans cesse : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres ;* et comme on paraissait surpris que cet homme célèbre, qui avait écrit de si belles pages, leur répétât toujours les mêmes paroles, il leur disait : C'est que cela suffit pour aller au ciel. Aussi saint Paul montre-t-il toutes les ardeurs de son zèle pour nous recommander de nous supporter mutuellement, de nous aimer cordialement, pour nous dire que quand même nous aurions une foi assez vive pour transporter les montagnes, quand même nous

serions d'ailleurs des modèles de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres, si nous n'avons pas la charité, tout le reste n'est rien. Aussi les premiers chrétiens, qui ont étonné le monde par leurs vertus, n'avaient tous, dit l'Évangile, qu'un cœur et qu'une âme.

Mais l'avons-nous cette charité tant recommandée par Jésus-Christ et ses apôtres, et dont Marie nous donne en ce jour un si parfait modèle? La charité, pour être véritable, doit être surnaturelle dans son motif, universelle dans son objet, et efficace dans ses œuvres : sont-ce là les caractères de la nôtre?

1° Charité surnaturelle dans son motif, c'est-à-dire que je dois aimer mon prochain pour Dieu, en vue de Dieu, parce que Dieu veut que je l'aime. Ainsi donc, si j'aime quelqu'un parce qu'il a avec moi une certaine conformité d'humeur, de goûts, de caractère, parce qu'il me plaît, m'amuse, parce qu'il me fait du bien ou veut m'en faire, parce que j'en reçois des faveurs, des bienfaits, parce que son amitié m'honore, ou par d'autres motifs semblables, je ne l'aime pas en chrétien, je n'accomplis pas le plus impérieux de tous les préceptes; un honnête païen en ferait tout autant. Il peut y avoir dans mes sentiments de la sympathie, de l'inclination, de la reconnaissance, de l'intérêt, de la politique; mais il n'y a sûrement pas de charité. Et pourtant ne sont-ce pas là les motifs qui lient presque toujours les hommes entre eux?

2° Charité universelle dans son objet. Notre charité doit s'étendre à tous sans acception de personnes, parce que tous sont nos frères, tous sont les enfants de Dieu. Oh! si les hommes se rendaient à ce précepte, s'ils considéraient ce vaste univers comme la maison de Dieu, tous les hommes comme autant de membres de la grande famille, quelle paix, quelle

union, quelle harmonie, quelle concorde règnerait dans le monde! Mais qu'arrive-t-il, ô mon Dieu? C'est qu'on n'a qu'une charité resserrée, bornée à un certain nombre, à un certain choix de personnes; tout le reste devient étranger et indifférent. Mais, dit-on, comment aimer tout le monde? on a souvent à vivre avec des personnes si peu aimables, si peu raisonnables, remplies de tant de défauts? le moyen de les aimer quand à peine on peut les supporter? Mais, mon frère, on ne vous dit pas d'aimer votre prochain parce qu'il est aimable, mais bien parce que Dieu vous commande de l'aimer. Mais, ajoute-t-on, c'est un mauvais caractère, un mauvais cœur, plein de malice et de fourberie, il est impossible de l'aimer. Que dites-vous là? et quand même cette personne serait aussi perverse que vous voulez la représenter, ce qui est fort douteux, aimez son âme, cette âme rachetée au prix du sang d'un Dieu, créée pour être avec vous dans le ciel; détestez ses défauts, mais aimez sa personne. Plus elle a de vices, plus elle est à plaindre, plus elle mérite votre compassion, vos secours, vos bons offices. Comment ne voulez-vous pas aimer ceux que Dieu aime? Et Dieu l'aime, cette personne que vous repoussez tant, et Dieu la supporte avec patience, et Dieu lui prépare des grâces de conversion. Où en seriez-vous si Dieu vous avait délaissé, abandonné, toutes les fois que vous avez été ingrat et rebelle envers lui?

Je ne sais, dit le bon saint François de Sales, je ne sais comment Dieu m'a fait le cœur; mais s'il me commandait de haïr un ennemi, je crois que je n'en viendrais jamais à bout. Quand une personne, disait-il une autre fois, m'aurait arraché un œil, je la regarderais toujours avec bonté de l'autre.

3° Charité efficace dans ses œuvres. Si la charité consistait en paroles, jamais siècle si charitable que le nôtre, jamais tant de promesses, de démonstrations d'amitié, d'offres de services, de protestations d'attachement et de zèle, en un mot, de charité apparente; et cependant le pauvre souffre, le malade gémit, l'affligé soupire, le plus souvent sans personne pour le consoler. On le sait, on le dit, et on l'abandonne à son sort; et on dit qu'on aime le prochain et qu'on a de la charité! On a des devoirs à remplir dans la société: on doit des égards aux personnes élevées en dignité; on doit observer des bienséances; il faut supporter des humeurs, dissimuler des défauts, rendre des services, et on se dispense de tous ces devoirs! on médit, on calomnie, on tourne en ridicule, et on dit qu'on a de la charité! Non, non, il n'y a point de charité : la charité ne consiste point dans les paroles, mais dans les effets.

Formons-nous donc une charité bienfaisante qui se manifeste par les œuvres; une charité compatissante qui sache pleurer avec ceux qui pleurent. Loin de nous ces cœurs durs, ces cœurs insensibles qui ne voient qu'eux-mêmes!

O charité, aimable et sublime vertu, que vous êtes précieuse aux yeux de Dieu! mais que vous êtes peu connue parmi les hommes! Vous devriez être le lien des cœurs, le centre de la paix, et tous les jours les chrétiens sont en butte aux divisions, aux dissensions, aux altercations, aux vivacités, aux colères, aux emportements, aux haines, aux animosités, les parents contre les parents, les familles contre les familles, les États contre les États! O charité si douce, si suave au cœur, plante merveilleuse apportée des bords du Jourdain dans nos sauvages contrées, dans quel pays trou-

verez-vous donc un climat propice, si le christianisme même est pour vous une terre étrangère? Malheur à celui pourtant qui n'entretient pas au fond de son cœur votre germe céleste! Mais aussi, heureux qui vous cultive chaque jour par de pieuses méditations, de saintes prières et de bonnes œuvres! Tous les hommes devraient vivre entre eux comme autant de frères, enfants d'un père commun, pour s'aider, s'édifier, se sanctifier mutuellement; et ils ne vivent ensemble que pour s'inquiéter, s'agiter, se déchirer les uns les autres! O mon adorable Sauveur! était-ce pour cela que vous étiez venu sur la terre? Père commun, vous vouliez porter tous vos enfants dans votre cœur; charitable pasteur, vous vouliez réunir toutes vos brebis dans un même bercail; divine victime, vous vous étiez immolé, dévoué à la mort, pour nous donner à tous la charité, la vie de l'âme. Ah! que nous sommes éloignés de vos vues, puisque nous ne nous aimons pas, que nous cherchons à nous nuire et que nous sommes pleins de jalousie les uns contre les autres!

PRIÈRE

Vierge sainte, vous dont le cœur est revêtu de l'or de la charité la plus pure, la plus universelle et la plus efficace! que la mienne est éloignée de ce qu'elle devrait être! Je ne sais si jusqu'à présent j'ai réellement bien aimé une seule personne. O Dieu infiniment bon, infiniment aimable, vous me conservez, vous me supportez, vous me comblez de vos biens, malgré mon indignité et l'abus que j'en fais; je tâcherai de rendre à mon prochain la charité dont vous usez à mon égard! Formez vous-même dans mon cœur cette charité qui prend sa source dans le ciel, qui embrasse tous les hommes, parce que tous sont vos enfants; cette charité qui se montre par des œuvres : en un mot, cette charité chrétienne formée sur le modèle de la

charité divine de votre cœur. Hélas! si le prochain était banni de mon cœur, jamais je n'aurais place dans le vôtre. Ouvrez-le-moi, ô mon Dieu! afin que j'en prenne les généreux sentiments, et qu'un jour je puisse en goûter les ineffables délices.

COMMENT IL FAUT SE VENGER

Au milieu des landes de la Bretagne, sur une hauteur entre la Roche-Bernard et Redon, s'élève le petit bourg de Ségréac. Pendant la tourmente révolutionnaire de 92, l'esprit des habitants de ce village s'était conservé si religieux et si pur, que leur curé, l'abbé Aurain, n'avait point été obligé de fuir; il était resté parmi ses paroissiens; il leur parlait de Dieu et leur enseignait la vertu, comme il l'avait fait au temps de la paix et du bonheur. C'était un cœur pénétré d'une grande confiance envers la sainte Vierge, et il s'était spécialement consacré à son service. Ségréac, ainsi rafraîchi par la rosée céleste, semblait une oasis dans l'aridité du désert; les fidèles des paroisses voisines y venaient en secret pour assister aux saints mystères, et se désaltérer aux eaux vives de l'Évangile.

Quand le prêtre allait célébrer la messe, des enfants qui menaient avec eux des troupeaux étaient postés par leurs parents sur les hauteurs de la route. Chacun d'eux avait une de ces cornes dont on se sert dans ces campagnes pour appeler, à midi, les laboureurs à la ferme; ils s'en servaient pour avertir que les soldats paraissaient sur le chemin. A ce signal convenu, on fermait les portes de l'église, les paysans reprenaient leur ouvrage, et les étrangers armés traversaient le hameau sans se douter qu'on y adorait le Dieu des chrétiens.

Un jour, c'était une de ces grandes fêtes célébrées jadis avec solennité, l'abbé Aurain était à l'autel; il venait de prononcer sur l'hostie les paroles sacrées; Dieu était descendu de la gloire du ciel dans le temple rustique; la foule recueillie adorait en silence, lorsque tout à coup le signal d'alarme retentit: les femmes s'effraient, s'agitent; les hommes se lèvent; le prêtre seul ne montre aucun effroi. « Le saint sacrifice est commencé, il faut qu'il l'achève, dit-il. Dieu est avec nous; prions, mes frères. » Alors, se penchant sur l'autel, il s'humilia, se frappa la poitrine et consomma les espèces consacrées. Le bruit augmentait au dehors, les paysans sortaient de l'église; un enfant s'y précipite en criant: « Sauvez M. le curé, les bleus sont entrés dans le village, ils me suivent de près! » Le prêtre venait de

déposer sa chasuble, son étole et son aube; deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église. Le curé les voit, et descend rapidement les degrés de l'autel, se sauve par la sacristie dans le cimetière; il rencontre deux autres soldats qui veulent le saisir; il les évite; il franchit le petit mur du cimetière et gagne la campagne. Les républicains le poursuivent; agile et vigoureux, il saute par-dessus les échaliers et les clôtures des champs; à quelque distance de lui, ses ennemis franchissent aussi les obstacles... Il est arrivé sur les bords d'une petite rivière : il n'hésite point, il s'y précipite et la traverse en nageant. Parvenu au bord opposé, il se retourne et voit les deux soldats toujours acharnés à le poursuivre; un d'eux se jette à la nage. L'abbé Aurain reprend sa course et gravit le coteau, il gagne de vitesse; déjà il est hors de la vue et de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort...: il était sauvé. Il entend des cris, des cris de détresse; il revient sur ses pas. Du haut du coteau il voit l'un des dragons qui se débattait dans les eaux, et qui, ne pouvant plus lutter contre elles, allait être englouti. Le prêtre qui avait enseigné la charité, prêché le pardon, et recommandé aux hommes de rendre le bien pour le mal, ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui appelait au secours; avec cette même vitesse qu'il avait mise à se sauver lui-même, il redescend le flanc de la colline pour arracher le républicain à la mort. Parvenu au bord de la rivière, il s'y jette de nouveau, il plonge et replonge encore pour saisir le malheureux qui se noie; enfin il reparaît sur l'eau, et ramène au rivage le corps glacé du dragon; il le réchauffe, lui donne des soins comme à un frère et lui rend la vie!

Le soldat de la république a repris l'usage de ses sens, et s'écrie en s'adressant au curé de Ségréac : « Eh quoi! c'est vous qui m'avez sauvé, vous que je poursuivais pour vous conduire à l'échafaud, vous dont j'avais juré la mort! — Me voici, lui répondit le prêtre, je suis votre prisonnier, je n'ai plus de force pour vous échapper, me voici : me ferez-vous mourir? — Que je meure plutôt, répondit le dragon; oh! non, non, je ne porterai pas la main sur vous. On nous trompe donc? on nous répète sans cesse que les prêtres sont nos plus cruels ennemis, qu'ils veulent du sang et ne respirent que vengeance. — Mon ami, vous voyez si nous ne respirons que vengeance, répliqua le généreux confesseur de la foi : tout prêtre, tout chrétien devrait faire ce que j'ai fait pour vous; j'ai été heureux, voilà tout, j'en remercie le Ciel; remerciez-le aussi, et ne persécutez plus ceux qui servent Dieu et qui croient en lui. »

ONZIÈME JOUR

DOUTES DE S. JOSEPH, VOYAGE A BETHLÉHEM

LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU

Parce que vous étiez agréable à Dieu, dit le Saint-Esprit, *il était nécessaire que la tentation vous éprouvât.* Nous voyons dans la personne de Marie un exemple bien frappant de cette vérité. Jamais créature ne fut si agréable à Dieu qu'elle ; mais jamais aussi cœur mortel ne fut mis à de si rudes épreuves, et certes c'est avec raison que l'Église l'invoque sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs. A peine Marie est-elle revenue de son voyage tout de charité, que Joseph, son chaste époux, s'apercevant de l'état où elle était, et ignorant à la fois et les paroles de l'ange et le mystère de l'Incarnation qui venait de s'accomplir en elle, en fut très-affligé ; mais comme il était juste et qu'il ne voulait pas diffamer cette épouse chérie, dont il connaissait d'ailleurs la vertu, il résolut de la quitter secrètement, lorsque Dieu l'avertit miraculeusement de ce qui s'était passé. Quelle situation pour la Reine des vierges ! Sa vertu favorite, sa chasteté est mise en doute. Elle en est vraiment touchée ; mais, au lieu de se plaindre, elle garde le silence, elle s'humilie, elle se résigne, elle met en Dieu toute sa confiance, et il faudra qu'un ange descende du ciel et vienne rassurer Joseph et l'instruire du mystère de la miraculeuse conception.

Quelques mois après, et lorsqu'elle est plus avancée

dans sa grossesse, arrive un ordre de l'empereur Auguste, qui pour satisfaire un mouvement d'ambition et d'amour-propre ordonne le dénombrement de son vaste empire, et veut que chaque personne aille se faire inscrire avec ceux de sa tribu. C'est au milieu de l'hiver, et il y a si loin de Nazareth à Bethléhem ! Il paraît que, fidèles aux usages antiques, les Juifs se faisaient encore inscrire par tribu : David étant né à Bethléhem, ses descendants regardaient cette petite cité comme leur ville natale et le berceau de leur maison ; ce fut donc là que Marie et Joseph, tous deux de la famille de David, durent aller se faire inscrire. Le froid, la neige, les montagnes, les chemins difficiles et escarpés, que tout cela rend pénible ce voyage que doit entreprendre la jeune vierge dans l'état critique où elle se trouve, privée comme elle est de tout bien et de toute ressource ! Ne semble-t-il pas que la Providence est sévère à son égard ? Pas une plainte pourtant, pas le plus léger murmure ne sort de la bouche de Joseph ou de Marie. Après cinq jours d'une marche pénible, ils arrivent enfin à la cité de David ; mais les hôtelleries sont pleines, les riches occupent tous les logements, et eux, pauvres et misérables, frappent en vain à toutes les portes ; aucune ne s'ouvre pour leur donner l'hospitalité ; tout le monde les rebute, et ils sont obligés d'aller chercher un abri dans une pauvre étable abandonnée, et de se contenter d'un peu de paille pour délasser leurs membres fatigués. C'est ainsi que Dieu traite celle en qui il a mis toutes ses complaisances ; c'est ainsi qu'il l'éprouvera durant le cours de sa vie. Elle deviendra mère du Sauveur des hommes ; mais ce ne sera que pour avoir à chaque instant son cœur percé de mille glaives. Elle verra son fils persécuté dès son berceau ; plus tard, devenu l'objet

de l'envie et de la basse jalousie des scribes et des pharisiens, elle le verra, durant le cours de sa passion, traîné de tribunal en tribunal, accusé, condamné, meurtri, flagellé, couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, et enfin expirant sur un infâme gibet entre deux scélérats, au milieu des plus cruels supplices.

Arrêtons-nous ici à une considération fondamentale dans la vie chrétienne : c'est que Dieu, voulant également le salut de tous les hommes, a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, juste ou pécheur, trouve des croix et des amertumes, et que personne n'en est exempt. Point d'âge qui n'ait ses peines, point d'état qui n'ait sa croix, point de condition qui n'ait ses amertumes. L'élévation a ses assujettissements, l'obscurité ses humiliations et ses mépris, le monde ses soucis et ses caprices, la retraite ses tristesses et ses ennuis : tous, depuis le monarque sous les lambris dorés de ses palais magnifiques jusqu'au pauvre laboureur dans sa chaumière, ont à souffrir. Heureux celui qui, au milieu des épreuves de la vie, trouve de vraies et solides consolations ! Mais, disons-le hardiment, disons-le sans crainte de nous tromper, la vraie, la seule consolation solide que l'homme puisse trouver ici-bas au milieu de ses croix, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Pénétrons-nous bien aujourd'hui de cette importante vérité, et pour cela comprenons bien : 1° que tout ce qui arrive ici-bas n'arrive que par l'effet de la volonté de Dieu ; 2° que cette volonté règle tout avec sagesse ; 3° enfin que cette volonté toute-puissante, toute sage, est encore toute bonne pour nous, et ne permet rien que pour notre bonheur.

1° Rien n'arrive sur la terre sans la permission de

Dieu. N'allons pas faire ici les incrédules, ni parler comme les impies; n'allons pas répéter ces horribles blasphèmes du néant contre l'être; n'allons pas dire sottement: Dieu ne descend point et ne saurait descendre à ces menus détails d'administration; il gouverne l'univers d'une manière plus digne de lui; il a fait des lois, et ces lois s'exécutent par la force des choses, sans qu'il soit obligé d'y tenir la main. Insensé celui qui tient ce langage, tandis que le Fils de Dieu nous assure lui-même qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans la permission du Père céleste, qui veut bien prendre soin de vêtir lui-même le lis de la vallée, comme il prend soin de nourrir les petits du passereau ou de l'hirondelle. Et si ce n'est pas Dieu qui dirige tout sur la terre, qui est-ce donc qui tient les vents enchaînés ou les rend libres, pour répandre sur nos terres l'abondance ou la stérilité? Qui est-ce qui appelle les nues qu'on voit accourir au premier commandement, et dire : Nous voici? Qui est-ce qui fait les rigueurs des hivers et les chaleurs des étés? Qui est-ce qui répand dans une contrée ces contagions funestes, qui enlèvent les hommes de dessus la surface de la terre comme un vent impétueux enlève les grains de poussière? Qui est-ce qui entretient dans le corps ce parfait équilibre d'humeurs qui en fait la santé et la force? Qui est-ce qui trouble ce même équilibre par des altérations qui le réduisent à un état de langueur et d'infirmité? N'est-ce pas ce Dieu, qui nous assure avoir formé nos corps comme l'ouvrier pétrit un vase d'argile, qui en a organisé les ressorts, bâti la structure des os, et les a revêtus de peau et de chair? Qui est-ce qui règle tous ces grands événements d'où dépend le salut ou la ruine des royaumes et des empires? Qui est-ce qui ôte ou donne la victoire? N'est-ce pas

ce Dieu tout-puissant qui se joue des pensées des hommes et de leurs plus sages combinaisons? Vous êtes né pauvre, c'est Dieu qui l'a voulu. Vous étiez riche, et vous êtes tombé dans la pauvreté, c'est Dieu qui l'a voulu ; il ne tenait qu'à lui de vous laisser dans l'abondance, et s'il l'eût voulu, pouvez-vous douter qu'il n'eût trouvé le moyen d'arrêter les fléaux qui vous ont accablé? La mort vous a enlevé un père, une mère, un fils, une épouse, un ami, qui vous étaient infiniment chers; à qui attribuez-vous cette perte qui vous a été si sensible, et qui vous a déjà coûté tant de pleurs? N'en accusez ni la maladie, ni telle ou telle imprudence, ni l'art du médecin; si Dieu l'eût voulu, la mort ne les eût jamais frappés ; car c'est lui qui tient en ses mains le fil de nos jours, qui en marque le nombre. Vous êtes affligé d'une longue et cruelle infirmité, c'est Dieu qui l'a voulu. Ainsi en est-il de tous les autres événements, même de ceux qui nous viennent de la part des hommes, et auxquels Dieu semble n'avoir aucune part. Il se sert de la volonté bonne ou mauvaise des autres pour nous châtier ou nous éprouver. Il ne commande pas à un homme de vous nuire, il le lui défend même par sa loi; mais si cet homme, par sa mauvaise disposition, transgresse la loi, Dieu se sert de cette mauvaise disposition pour vous éprouver; il n'ordonne pas, mais il permet, mais il laisse faire. Quand un homme vous frappe, disait saint Augustin, vous devez penser que la main de Dieu est toujours cachée sous celle de l'homme; l'une agit, et l'autre permet; l'une porte le coup, l'autre le laisse tomber. Quand on vint annoncer à Job que des marchands chaldéens avaient enlevé ses troupeaux, égorgé ses pasteurs, il ne dit point : Voilà de méchants hommes, des hommes exécrables; mais il remonta plus haut, et

dit : *Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés ; que son saint nom soit béni.* Lorsque Joseph se fut fait connaître à ses frères, et que ceux-ci craignaient une juste et sévère punition de leur étrange méchanceté à son égard, il les rassura, et leur dit : Ne vous alarmez point, ce n'est pas vous, c'est Dieu qui m'a envoyé dans cette terre étrangère, parce qu'il voulait me mettre à portée de vous délivrer de la famine qui vous dévore.

Ah ! si notre vue était ainsi arrêtée sur cette cause supérieure et dominante, elle changerait en quelque sorte la face du monde à notre égard, et nous n'aurions plus les mêmes idées sur ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocents opprimés ; nous n'y verrions que des coupables punis ou des justes éprouvés. La terre ne serait plus pour nous un lieu de tumulte et de désordre. Qu'est-ce, en effet, qu'un meurtre selon cette idée ? C'est un arrêt de mort justement porté dans le ciel et injustement exécuté sur la terre. Qu'est-ce qu'un usurpateur du bien d'autrui ? C'est un homme dont Dieu permet que l'injuste cupidité serve à mortifier justement la nôtre. Qu'est-ce qu'un ami perfide ou inconstant ? C'est un homme dont l'humeur légère ou intéressée est employée par le souverain Maître à nous détacher des liaisons humaines, à nous faire comprendre combien il est dangereux de s'appuyer sur un bras de chair. Qu'est-ce qu'un ingrat ? C'est un homme dont Dieu emploie la noirceur pour nous apprendre à faire du bien aux hommes gratuitement, et à n'en attendre la récompense que de lui seul. Qu'est-ce qu'un médisant qui s'applique à relever et à publier malignement nos défauts ? C'est un censeur utile que Dieu nous ménage pour nous les faire connaître et pour nous en faire rougir. Que sert-il donc de

de l'envie et de la basse jalousie des scribes et des pharisiens, elle le verra, durant le cours de sa passion, traîné de tribunal en tribunal, accusé, condamné, meurtri, flagellé, couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, et enfin expirant sur un infâme gibet entre deux scélérats, au milieu des plus cruels supplices.

Arrêtons-nous ici à une considération fondamentale dans la vie chrétienne : c'est que Dieu, voulant également le salut de tous les hommes, a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, juste ou pécheur, trouve des croix et des amertumes, et que personne n'en est exempt. Point d'âge qui n'ait ses peines, point d'état qui n'ait sa croix, point de condition qui n'ait ses amertumes. L'élévation a ses assujettissements, l'obscurité ses humiliations et ses mépris, le monde ses soucis et ses caprices, la retraite ses tristesses et ses ennuis : tous, depuis le monarque sous les lambris dorés de ses palais magnifiques jusqu'au pauvre laboureur dans sa chaumière, ont à souffrir. Heureux celui qui, au milieu des épreuves de la vie, trouve de vraies et solides consolations ! Mais, disons-le hardiment, disons-le sans crainte de nous tromper, la vraie, la seule consolation solide que l'homme puisse trouver ici-bas au milieu de ses croix, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Pénétrons-nous bien aujourd'hui de cette importante vérité, et pour cela comprenons bien : 1° que tout ce qui arrive ici-bas n'arrive que par l'effet de la volonté de Dieu ; 2° que cette volonté règle tout avec sagesse ; 3° enfin que cette volonté toute-puissante, toute sage, est encore toute bonne pour nous, et ne permet rien que pour notre bonheur.

1° Rien n'arrive sur la terre sans la permission de

Dieu. N'allons pas faire ici les incrédules, ni parler comme les impies ; n'allons pas répéter ces horribles blasphèmes du néant contre l'être ; n'allons pas dire sottement : Dieu ne descend point et ne saurait descendre à ces menus détails d'administration ; il gouverne l'univers d'une manière plus digne de lui ; il a fait des lois, et ces lois s'exécutent par la force des choses, sans qu'il soit obligé d'y tenir la main. Insensé celui qui tient ce langage, tandis que le Fils de Dieu nous assure lui-même qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans la permission du Père céleste, qui veut bien prendre soin de vêtir lui-même le lis de la vallée, comme il prend soin de nourrir les petits du passereau ou de l'hirondelle. Et si ce n'est pas Dieu qui dirige tout sur la terre, qui est-ce donc qui tient les vents enchaînés ou les rend libres, pour répandre sur nos terres l'abondance ou la stérilité ? Qui est-ce qui appelle les nues qu'on voit accourir au premier commandement, et dire : Nous voici ? Qui est-ce qui fait les rigueurs des hivers et les chaleurs des étés ? Qui est-ce qui répand dans une contrée ces contagions funestes, qui enlèvent les hommes de dessus la surface de la terre comme un vent impétueux enlève les grains de poussière ? Qui est-ce qui entretient dans le corps ce parfait équilibre d'humeurs qui en fait la santé et la force ? Qui est-ce qui trouble ce même équilibre par des altérations qui le réduisent à un état de langueur et d'infirmité ? N'est-ce pas ce Dieu, qui nous assure avoir formé nos corps comme l'ouvrier pétrit un vase d'argile, qui en a organisé les ressorts, bâti la structure des os, et les a revêtus de peau et de chair ? Qui est-ce qui règle tous ces grands événements d'où dépend le salut ou la ruine des royaumes et des empires ? Qui est-ce qui ôte ou donne la victoire ? N'est-ce pas

9843

ce Dieu tout-puissant qui se joue des pensées des hommes et de leurs plus sages combinaisons? Vous êtes né pauvre, c'est Dieu qui l'a voulu. Vous étiez riche, et vous êtes tombé dans la pauvreté, c'est Dieu qui l'a voulu ; il ne tenait qu'à lui de vous laisser dans l'abondance, et s'il l'eût voulu, pouvez-vous douter qu'il n'eût trouvé le moyen d'arrêter les fléaux qui vous ont accablé? La mort vous a enlevé un père, une mère, un fils, une épouse, un ami, qui vous étaient infiniment chers ; à qui attribuez-vous cette perte qui vous a été si sensible, et qui vous a déjà coûté tant de pleurs? N'en accusez ni la maladie, ni telle ou telle imprudence, ni l'art du médecin ; si Dieu l'eût voulu, la mort ne les eût jamais frappés ; car c'est lui qui tient en ses mains le fil de nos jours, qui en marque le nombre. Vous êtes affligé d'une longue et cruelle infirmité, c'est Dieu qui l'a voulu. Ainsi en est-il de tous les autres événements, même de ceux qui nous viennent de la part des hommes, et auxquels Dieu semble n'avoir aucune part. Il se sert de la volonté bonne ou mauvaise des autres pour noùs châtier ou nous éprouver. Il ne commande pas à un homme de vous nuire, il le lui défend même par sa loi ; mais si cet homme, par sa mauvaise disposition, transgresse la loi, Dieu se sert de cette mauvaise disposition pour vous éprouver ; il n'ordonne pas, mais il permet, mais il laisse faire. Quand un homme vous frappe, disait saint Augustin, vous devez penser que la main de Dieu est toujours cachée sous celle de l'homme ; l'une agit, et l'autre permet ; l'une porte le coup, l'autre le laisse tomber. Quand on vint annoncer à Job que des marchands chaldéens avaient enlevé ses troupeaux, égorgé ses pasteurs, il ne dit point : Voilà de méchants hommes, des hommes exécrables ; mais il remonta plus haut, et

dit : *Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés; que son saint nom soit béni.* Lorsque Joseph se fut fait connaître à ses frères, et que ceux-ci craignaient une juste et sévère punition de leur étrange méchanceté à son égard, il les rassura, et leur dit : Ne vous alarmez point, ce n'est pas vous, c'est Dieu qui m'a envoyé dans cette terre étrangère, parce qu'il voulait me mettre à portée de vous délivrer de la famine qui vous dévore.

Ah ! si notre vue était ainsi arrêtée sur cette cause supérieure et dominante, elle changerait en quelque sorte la face du monde à notre égard, et nous n'aurions plus les mêmes idées sur ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocents opprimés ; nous n'y verrions que des coupables punis ou des justes éprouvés. La terre ne serait plus pour nous un lieu de tumulte et de désordre. Qu'est-ce, en effet, qu'un meurtre selon cette idée ? C'est un arrêt de mort justement porté dans le ciel et injustement exécuté sur la terre. Qu'est-ce qu'un usurpateur du bien d'autrui ? C'est un homme dont Dieu permet que l'injuste cupidité serve à mortifier justement la nôtre. Qu'est-ce qu'un ami perfide ou inconstant ? C'est un homme dont l'humeur légère ou intéressée est employée par le souverain Maître à nous détacher des liaisons humaines, à nous faire comprendre combien il est dangereux de s'appuyer sur un bras de chair. Qu'est-ce qu'un ingrat ? C'est un homme dont Dieu emploie la noirceur pour nous apprendre à faire du bien aux hommes gratuitement, et à n'en attendre la récompense que de lui seul. Qu'est-ce qu'un médisant qui s'applique à relever et à publier malignement nos défauts ? C'est un censeur utile que Dieu nous ménage pour nous les faire connaître et pour nous en faire rougir. Que sert-il donc de

ces pauvres religieuses, dont tout le crime était d'avoir prié Dieu, d'avoir servi les malades, sauvé la vie à une foule de malheureux, porté du pain et des médicaments aux pauvres ouvriers pères de famille malades sur leur lit; une heure après, la même charrette les conduisait, les mains liées et les cheveux coupés, à la guillotine de la place d'armes.

C'étaient trois nouvelles martyres : elles mouraient pour leur fidélités à la foi de Jésus-Christ. Lorsqu'elles avaient entendu la sentence qui les envoyait à la mort, elles avaient dit, comme les martyrs des premiers siècles : *Deo gratias*, et elles allaient à l'échafaud avec ce calme, cette paix de la bonne conscience qui fait qu'on ne craint rien, qu'on est supérieur à tout ce que les hommes peuvent faire. Mais elles s'adressent surtout, par une prière fervente, à Marie, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens. L'une d'elles lui disait dans son cœur, avec une foi naïve : « Mais, ma Mère, Dieu laissera-t-il longtemps encore la France livrée à tant de barbarie ? — Ma fille, lui dit la sainte Vierge, demain la mesure sera comblée. »

Cependant la fatale charrette arrive au pied de l'échafaud : les trois anges vêtus d'une simple robe noire, car on leur avait arraché leur voile et leur guimpe, les trois anges montent d'un pas ferme et noble sur l'échafaud : elles s'y prosternent à genoux ; il se fait un grand silence dans la foule qui environne l'instrument du supplice, tant il y avait de ferveur dans cette prière, et de majesté sur leur visage. La plus âgée des trois, Madeleine Fontaine, parvenue à sa soixante-onzième année, se relève, demande à dire un mot au peuple, et, d'une voix distincte et vibrante : « O chrétiens, dit-elle, écoutez-moi; nous sommes les dernières victimes de la Terreur. Dieu vous l'annonce par ma voix. Demain la persécution aura cessé; cet échafaud sera détruit, et les autels de Jésus-Christ vont se relever glorieux. » On ne lui en laissa pas dire davantage : renversée sur la fatale planche, sa tête roule aussitôt dans une mare de sang.

Cette prédiction s'accomplit à la lettre : les deux tribuns de Cambray, le Bon et Cambrière, en firent le sujet de leurs ignobles plaisanteries; mais le surlendemain de la mort de cette sainte femme, ils apprirent, pâles et consternés, la révolution du 9 thermidor, qui brisa leurs pouvoirs usurpés, et leur fit craindre pour eux-mêmes cette mort à laquelle ils avaient envoyé tant d'innocentes victimes.

DOUZIÈME JOUR

LA NAISSANCE DU SAUVEUR

ÉTUDIER JÉSUS-CHRIST

César-Auguste, au faîte de la puissance, voulut savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre; il ordonna un recensement général de toutes les nations composant l'immense empire romain. Pour faire ce dénombrement, Auguste nomma vingt-quatre commissaires, qu'il envoya sur tous les points du monde. Publius-Sulpicius-Quirinus, et selon les Grecs *Cyrinus*, fut chargé du gouvernement de Syrie, dont dépendait la Judée. D'après l'édit de l'empereur, chacun devait, riche ou pauvre, se rendre dans la ville où il était né ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain. Joseph et Marie, qui étaient tous deux de la royale lignée de David, se rendirent à la ville de David appelée *Bethléhem*. Là la vierge Marie, qui avait été saluée pleine de grâce par l'archange Gabriel, et qui aux yeux des hommes passait pour l'épouse de Joseph, après avoir vainement cherché un logement dans une hôtellerie, après avoir inutilement frappé à toutes les portes des maisons particulières, fut obligée d'aller chercher ailleurs un gîte pour y passer la nuit. Au midi, et peu loin de la ville inhospitalière, s'ouvrait une sombre caverne creusée dans le roc; cette caverne, dont l'entrée regardait le nord, servait d'étable aux Bethléhémites, et quelquefois de retraite aux pasteurs dans les nuits orageuses. Les deux époux bénirent le

Ciel, qui les avait guidés vers cet abri sauvage, et Marie, s'appuyant sur le bras de Joseph, alla s'asseoir sur une roche nue qui formait une espèce de siége dans un enfoncement du rocher. Ce fut là, sur cette froide pierre, et sur un peu de paille humide providentiellement oubliée par quelque chamelier de passage, que la Vierge innocente et pure mit au monde, sans secours et sans douleurs, un être tendre, patient, miséricordieux comme elle ; sage, fort, puissant et éternel comme Dieu : le Messie annoncé et promis par les prophètes, le Sauveur des hommes, attendu depuis quatre mille ans.

Au moment où ce prodige s'opéra, où une vierge enfanta un Sauveur, dans le voisinage de Bethléhem, en un lieu nommé la Tour-d'Ader, des bergers qui restaient dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, aperçurent tout à coup une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un ange leur apparut, et leur dit : *Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* A l'instant même il se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste louant Dieu, et disant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Quand la miraculeuse apparition fut passée, quand la nuit eut repris ses ténèbres, les bergers se dirent entre eux : *Allons à Bethléhem voir le Verbe qui nous a été annoncé ;* et sans perdre un instant ils se hâtèrent d'aller vers l'étable où ils devaient trouver l'enfant nouveau-né. Il

était là, enveloppé de langes, couché dans une crèche. Cet enfant est le Seigneur des seigneurs, Emmanuel, le Fils du Très-Haut, Roi des rois, Maître des empires et des mondes. Marie et Joseph étaient près de lui. Les bergers, voyant que tout ce qu'avait dit l'ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur prédit à Israël; ils se mirent à glorifier Dieu. Peu de temps après arrivent les sages, les savants des contrées orientales, guidés par une lumière surnaturelle, qui viennent se jeter aux pieds du Messie annoncé à la terre et du libérateur du genre humain. Ils lui offrent des présents d'or, d'encens et de parfums. Marie, la vierge-mère, écoutait tout ce que dirent les pasteurs et les rois, les savants et les gens du peuple, et garda dans son cœur mémoire de chacune de leurs paroles; elle étudiait surtout Jésus, s'appliquant à bien comprendre ce qu'il venait enseigner aux hommes.

A son exemple, appliquons-nous aussi à étudier Jésus, à le connaître et à comprendre ce qu'il vient nous enseigner, depuis cette crèche jusqu'au moment où il expire sur la croix. C'est de cette étude de Jésus-Christ, de cette application à le connaître, que dépend notre salut, et voici comment :

Il est de foi que nous ne serons point sauvés si nous ne sommes prédestinés. Mais, dit ici le grand Apôtre, *tous ceux que Dieu a prévu, par sa prescience éternelle, devoir être du nombre de ses élus, il les a en même temps prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils*. Il n'aime les créatures qu'à mesure qu'elles se rapprochent de ce divin modèle. Mais comment deviendrons-nous semblables à Jésus-Christ si nous ne l'étudions, si nous ne cherchons à connaître les sentiments de son cœur?

En second lieu, Dieu, ayant créé toutes les créatures

intelligentes à sa ressemblance, avait imprimé dans le fond de leur substance une inclination naturelle à se rendre toujours de plus en plus semblables à son image consubstantielle, le Verbe éternel. Cependant, dit saint Bernard, tout le malheur de l'ange et de l'homme est venu, non d'avoir voulu imiter le Verbe éternel, le Fils de Dieu, mais de l'avoir voulu imiter en ce qu'il ne fallait pas; car l'ange, au lieu d'avoir voulu imiter sa bonté et sa charité, a voulu et a osé aspirer à sa grandeur. Par une témérité inouïe et un orgueil insupportable, il a osé dire : *Je serai semblable au Très-Haut.* L'homme, au lieu de se borner à imiter sa douceur et sa patience, a voulu aspirer à cette science universelle du bien et du mal qui ne convenait qu'au Verbe éternel. Aussi le Fils de Dieu, dit le même docteur, touché de compassion pour l'homme, prit la résolution de remédier à ce grand malheur. Tout le crime et tout le malheur de l'homme, dit-il, sont venus d'avoir voulu nous imiter. Pour réparer ce malheur dont nous avons été l'innocente occasion, nous allons nous réduire à un état où non-seulement l'homme pourra nous imiter sans crime et sans danger, mais où son salut et son bonheur consisteront à le faire. Et le Verbe s'est fait chair, et il a pris un corps et une âme comme nous, et il est venu habiter avec nous, et il a voulu s'associer à nos souffrances et à nos misères. Jésus-Christ n'est donc pas seulement venu au monde pour expier nos péchés ; il y est encore venu pour nous servir de modèle, pour nous tracer le chemin du ciel, pour nous donner par son exemple le courage de vaincre les passions. Père tendre et compatissant, il voyait ses enfants répugner à prendre la potion amère des souffrances qui seule pouvait les guérir ; il a voulu les y exciter par son exemple, en buvant lui-

même le premier, quoique le remède ne lui fût pas nécessaire. Ne pas vouloir imiter Jésus-Christ, c'est donc à la fois et s'opposer aux desseins du Père éternel, qui l'a envoyé pour cela, et détruire en même temps, renverser tous les desseins que Jésus-Christ lui-même s'est proposés dans le mystère de l'Incarnation : en d'autres termes, c'est se rendre le salut impossible.

En troisième lieu, nous ne pouvons être sauvés si nous ne sommes chrétiens; mais nous ne sommes point de véritables chrétiens si nous n'imitons Jésus-Christ, si nous ne travaillons continuellement à nous rendre semblables à lui. Qu'est-ce qu'un chrétien, sinon un disciple de Jésus-Christ, c'est-à-dire un homme qui fait profession de le suivre? *Personne,* dit saint Cyprien, *ne mérite de porter le nom de chrétien s'il n'est, autant qu'il le peut, parfait imitateur de Jésus-Christ.* Sans cela nous n'en avons que le nom, les apparences et l'extérieur, et non la réalité : nous ne sommes que des fantômes de chrétiens. En effet, un chrétien est un homme qui, prenant l'Évangile pour règle de sa conduite, et Jésus-Christ pour modèle, travaille continuellement à devenir la copie vivante et fidèle de ce divin original, à en exprimer tous les traits dans sa personne, de sorte qu'en le voyant on croie voir quelque chose de Jésus-Christ lui-même.

Faisons ici un salutaire retour sur nous-mêmes, et examinons sans nous flatter si nous sommes de véritables imitateurs du Christ. Jésus-Christ a été *doux et humble de cœur;* il fuyait les honneurs et les dignités; et nous, nous sommes vains, orgueilleux, désireux de paraître, d'être connus, loués, estimés. Jésus-Christ a souffert avec une patience admirable les tourments les plus cruels, les haines, les persécutions et la mort même de la croix; et nous, nous ne pouvons rien sup-

porter, rien endurer ; nous nous plaignons, nous murmurons, nous nous décourageons à la moindre épreuve à laquelle Dieu veut nous mettre. Jésus-Christ a non-seulement aimé ses ennemis et ses bourreaux, mais encore il a prié et est mort pour eux ; et nous ne pouvons pardonner à ceux qui ont des torts envers nous ; nous avons de la peine à leur parler, nous nous réjouissons du mal qui leur arrive ; notre cœur est tout froid pour eux. Jésus-Christ s'est refusé les plaisirs les plus légitimes, les divertissements les plus innocents ; et nous nous permettons les plus dangereux et peut-être même les plus criminels. Il n'a presque rien accordé à ses inclinations naturelles, quoiqu'elles fussent toujours dans l'ordre ; et nous, nous leur accordons tout, quoique souvent elles soient déréglées. Il a mené une vie dure, laborieuse et austère ; et nous, nous faisons notre souverain bonheur d'une vie douce, molle et sensuelle. Il est né, il a vécu et est mort pauvre ; il a fait paraître un détachement et un mépris continuels des biens de la terre ; et nous, nous les désirons, nous les recherchons avec empressement, nous laissant entraîner à ce vent brûlant du positivisme qui dessèche et flétrit tout dans notre société. Jésus-Christ ne s'est recherché en rien, il ne travaillait qu'à la gloire de son Père et au salut des hommes ; et nous nous recherchons en tout, et nous ne pensons qu'à notre propre satisfaction. Jésus-Christ proteste qu'il n'est point venu pour faire sa propre volonté, mais seulement celle de son Père ; et nous, nous voulons toujours faire la nôtre, et nous ne voulons jamais nous assujettir à celle de nos supérieurs légitimes.

Qu'il est peu de personnes que cette comparaison ne confonde ! Qu'il en est peu qui soient les copies fidèles de ce divin modèle ! Qu'il en est peu qui puis-

sent se dire véritablement chrétiens! Ne cherchons point ailleurs la raison du petit nombre des élus. Hélas! qu'il est à craindre que le crucifix qu'on nous présentera à l'heure de la mort, au lieu d'être le motif de notre confiance, ne devienne l'objet de notre frayeur, et peut-être le sujet de notre condamnation, lorsque la vie de ce Dieu fait homme pour être notre modèle aura été si différente de la nôtre! Prévenons un si grand malheur. Pendant notre vie, faisons de Jésus-Christ l'objet de notre amour et de notre imitation; ayons continuellement les yeux fixés sur lui. Il faut donc que, comme un peintre qui veut copier un excellent tableau y porte incessamment les yeux presque à chaque coup de pinceau pour en exprimer tous les traits, nous ayons aussi continuellement les yeux de l'esprit appliqués sur Jésus-Christ, pour en prendre tous les traits, et pour conformer nos sens, nos facultés et toutes leurs opérations aux sens, aux facultés et aux opérations de ce divin modèle; de sorte que nos yeux soient purs, simples et modestes comme les siens; que nos oreilles soient, comme les siennes, fermées à tous les vains discours, à toutes les paroles qui blessent la pudeur et attaquent la charité; que notre bouche ne soit ouverte, comme la sienne, que pour édifier le prochain, consoler les malheureux; que nos mains ne s'exercent, aussi bien que les siennes, qu'à faire du bien à tout le monde et à pratiquer les œuvres de justice et de miséricorde; que tous nos sens et tous les mouvements de notre corps soient réglés par la modestie, comme les siens. Tel était un saint Bernard, de qui on rapporte qu'il avait un extérieur si réglé, que les vertus intérieures paraissaient jusque sur son visage, et le rendaient une copie vivante de Jésus-Christ parmi les hommes. Tel était un saint François

de Sales, dont un grand cardinal disait que, quand il voulait se former l'idée de Jésus-Christ conversant parmi les hommes, il n'avait qu'à regarder l'évêque de Genève.

Mais quels moyens faut-il prendre pour parvenir à cette imitation de Jésus-Christ, si nécessaire, que sans elle nous ne saurions faire notre salut? Les voici :

1° A l'exemple de Marie, commençons par acquérir une connaissance parfaite de Jésus-Christ, c'est-à-dire qui ne soit ni confuse, ni superficielle, ni stérile; une connaissance claire, intime et affectueuse. C'est ce que saint Paul appelait *savoir Jésus-Christ*, lorsqu'il disait qu'il ne faisait profession *de savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.* Mais pour connaître Jésus-Christ il faut continuellement l'étudier, en faire le sujet le plus ordinaire de nos pensées et de nos méditations, selon le conseil du pieux auteur qui dit : *Que notre principale étude soit donc de méditer sur la vie de Jésus-Christ!* Lisons donc avec une attention particulière l'Évangile. C'est là qu'on peut puiser, plus que partout ailleurs, cette divine science qui fait connaître Jésus-Christ et son esprit, de manière qu'il nous devienne si présent par le souvenir, que lorsque nous aurons à agir ou à former un jugement, un projet, nous nous disions : Qu'aurait fait Jésus-Christ s'il eût été à ma place? et que cette seule question soit pour nous un trait de lumière qui nous empêche de nous tromper.

2° Le second moyen de parvenir à l'imitation de Jésus-Christ, c'est de bien nous appliquer à acquérir son amour. Quand nous aimons une personne avec tendresse, nous ne souhaitons rien avec plus d'ardeur que de nous conformer à ses pensées ou à ses affections; rien ne nous coûte pour cela, les choses les plus

difficiles nous deviennent aisées, les plus pénibles nous sont agréables.

3° Au commencement de chaque action de la journée, même les plus indifférentes, comme le boire, le manger, le dormir, les récréations, jetons un regard sur Jésus-Christ pour faire attention à la manière dont il a lui-même exercé ces actions, afin d'y conformer les nôtres. Quand nous avons à remplir quelque devoir de société, formons-nous une idée de cette manière admirable avec laquelle Jésus a conversé parmi les hommes, de cette modestie qu'il faisait paraître dans tout son extérieur, sans rien perdre de cette majesté qui frappait tous les regards, de cette douceur, de cette bonté, de cette charité et de cette compassion tendre et affectueuse qui le faisaient aimer de tous ceux qui le voyaient.

PRIÈRE

O Vierge pure et sans tache! dont la plus douce occupation fut d'étudier le divin modèle que vous aviez continuellement sous les yeux, vous qui avez su si bien retracer en votre personne les traits de ce grand modèle de perfection, que vous pouvez nous dire avec raison : *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ*, ah! que nous sommes éloignés de vos exemples! Mais, convaincus aujourd'hui qu'il n'y a de salut pour nous qu'autant que nous serons trouvés semblables à Jésus-Christ, ce chef des prédestinés, que le Père éternel a offert à la terre en disant à tous : *Regardez et imitez cet exemple;* nous voulons dès à présent régler notre conduite sur la sienne, prendre surtout son esprit, nous pénétrer des sentiments de son cœur. Aidez-nous dans cette noble et courageuse entreprise, afin qu'après avoir marché sur ses traces nous méritions de jouir éternellement avec vous de ses faveurs dans le ciel.

L'INSTITUTION DU SCAPULAIRE

Vers le milieu du XIIIe siècle vivait, dans le comté de Kent, en Angleterre, un pieux et fervent solitaire appelé Simon. Né avec les plus heureuses dispositions à la piété, et écoutant sans cesse la voix de Dieu qui parlait à son cœur, il quitta à l'âge de douze ans la maison paternelle, pour aller vivre au milieu d'une vaste forêt. Le tronc d'un vieux chêne creux en dedans, d'où lui fut donné le nom de Stock, lui servit de demeure, et, comme les anachorètes de la Thébaïde, il se contentait pour sa nourriture des fruits et des racines sauvages, des herbes et des légumes de la forêt, et allait se désaltérer à l'onde pure d'une fontaine voisine. Ame sensible et détachée des sens, il n'était occupé qu'à prier et méditer, et parlait à Marie, sa Mère, avec cette tendresse naïve d'un enfant qui ne peut descendre de ses genoux. Après avoir passé trente années dans cette vie presque angélique, il apprend qu'il vient d'arriver en Angleterre quelques religieux du Mont-Carmel, qui se distinguent surtout par leur dévotion toute particulière à la sainte Vierge. Cette bonne Mère lui fait connaître, dans une de ces fréquentes communications dont elle l'honorait, que l'ordre du Carmel lui est très-agréable, et qu'elle désire l'y voir entrer. Il quitte aussitôt sa chère solitude, va frapper à la porte du nouveau monastère, et demande avec instance d'y être reçu novice. Il serait difficile de peindre les vertus qui éclatèrent dans ce nouveau frère, qui fit l'admiration non-seulement de tout le monastère, mais encore de tous ceux qui en approchaient. Dès qu'il eut reçu l'habit, on l'envoya faire ses études à Oxford, où il se distingua autant par la rapidité de ses progrès dans les sciences et les lettres que par une piété entraînante. Au sortir de là il devient apôtre, et parla avec tant de persuasion, avec une onction si touchante de l'amour de Jésus-Christ, de la protection de Marie, que l'on n'admirait pas moins le grand nombre de conversions dont ses discours étaient suivis, que les miracles par lesquels Dieu confirmait les enseignements de son serviteur. L'éclat de ses talents et sa solide piété lui méritent l'estime de ses supérieurs, qui le choisissent pour remplir les fonctions de vicaire général de l'ordre. Simon se rend à Rome, et obtient du Saint-Siége la confirmation de la règle que le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donnée à l'ordre du Carmel. Après un voyage en Orient, où il exerça une grande influence sur l'ordre du Carmel, il fut nommé général de cet ordre célèbre, qui prit sous sa direction un accroissement considérable en Europe, et qui vit ériger jusqu'à quarante maisons dans le seul royaume d'Angleterre. Sa sagesse ne brilla pas moins que sa sainteté

dans cette administration. Dieu honora son fidèle serviteur du don des miracles et de celui de prophétie, et il lui fut accordé de travailler au salut des âmes jusqu'à l'âge de cent et un ans.

Ce fut par lui et pendant son gouvernement du Carmel que fut institué le scapulaire. Ce dévoué fils de Marie, se trouvant un jour au pied des saints autels, exprimait à sa bonne Mère le désir de la voir donner à l'ordre du Carmel un gage spécial de sa protection. La Vierge lui apparut environnée d'un grand nombre d'esprits bienheureux, tenant dans ses mains un scapulaire. *Bien-aimé fils*, lui dit-elle, *recevez ce scapulaire comme la livrée de ma famille. C'est un privilége pour vous et pour tout le Carmel, un signe de prédestination, une sauvegarde dans les dangers, un gage de paix et d'alliance éternelle. Le salut est promis à celui qui mourra revêtu de cet habit, après l'avoir porté dignement.*

Dès ce moment le saint vieillard se mit à prêcher partout le scapulaire comme un gage assuré de la protection spéciale de la Reine du ciel et de la terre. Non-seulement tous les religieux et toutes les religieuses de l'ordre du Carmel, mais encore les peuples et les rois s'empressèrent de revêtir le saint habit, et les annales de l'Église nous apprennent qu'il attira partout les plus abondantes bénédictions du Ciel. Les souverains pontifes ont enrichi cette confrérie de tous les trésors des indulgences. Les fidèles qui en font partie participent de plus à toutes les prières, à tous les sacrifices, à tous les mérites des religieux et des religieuses du Mont-Carmel, comme s'ils étaient religieux ou religieuses de l'ordre. Quels précieux avantages d'entrer ainsi en partage de tant de trésors spirituels, dans une société où l'on trouve tout à gagner et rien à perdre! Quel honneur de porter cette décoration d'une légion de saints!

TREIZIÈME JOUR

LA PURIFICATION

L'OBÉISSANCE

Après avoir passé quarante jours dans la retraite, éloignée des choses saintes, comme le prescrivait la loi pour les femmes qui avaient mis au monde un fils,

Marie s'achemine vers le temple de Jérusalem pour s'y soumettre au précepte de la purification. Que de prétextes aurait pu suggérer, pour se dispenser d'une loi humiliante, une piété moins docile que la sienne? Combien de raisons pour ne pas obéir à un précepte qui paraît la dégrader, obscurcir même la gloire du Rédempteur, et dérober au monde les signes éclatants de la rédemption! Cependant Marie ne songe point à éluder une loi si humiliante; elle ne cherche ni dans son innocence, ni dans sa qualité, ni dans les ménagements d'un honneur imaginaire, des motifs pour s'en dispenser. Disciple de la loi, elle ne s'en fait pas l'interprète; la simplicité de son obéissance prévaut sur tout ce que la raison humaine peut lui opposer. Elle connaît mieux ses devoirs que ses prérogatives. Il y a une loi, c'est assez; elle obéit, elle s'interdit même en obéissant jusqu'au plus léger murmure.

Sentiments sublimes et bien dignes de Marie! Sont-ce les nôtres? Elle se soumet à une loi qui humilie, et nous refusons d'obéir à une loi qui nous honore; et cette loi si sage, si proportionnée à notre nature, seule capable de faire notre bonheur, nous aigrit, nous irrite, nous révolte! Qu'il est pénible, disons-nous quelquefois, qu'il est dur de se soumettre à une loi qui mortifie toutes les passions, qui captive les sens, qui crucifie la chair! Comment résister sans cesse aux penchants les plus doux, aux inclinations les plus naturelles, aux affections les plus sensibles? Comment renoncer sans cesse à sa volonté? Eh! mon cher frère, c'est parce que le péché a perverti la volonté de l'homme en se glissant dans son cœur, et que nous ne pouvons trouver de repos et de bonheur qu'en la conformant en tout à celle de Dieu.

Eh quoi! l'Indien observe avec scrupule les pratiques

de son culte superstitieux, persuadé qu'il est qu'il faut que la Divinité commande et que l'homme obéisse ; le mahométan, qui n'a qu'une grossière idée de Dieu, respecte ce qu'un faux prophète lui a enseigné comme venant du ciel ; l'hérétique, le schismatique, s'assujettissent à des pratiques pénibles et mortifiantes, et vous ne voudriez pas vous soumettre à une loi toute d'amour, à une loi toute de douceur !

Apprenons aujourd'hui à briser notre volonté propre, qui est la principale source de tous nos malheurs, et méditons sur cette vertu fondamentale dont Marie nous donne un exemple si touchant, l'obéissance.

L'obéissance est une vertu par laquelle nous soumettons notre volonté à celle de Dieu, ou à celle des hommes en vue de Dieu. Cette volonté de Dieu nous est manifestée de plusieurs manières : premièrement, par les commandements qu'il nous a donnés ; secondement, par les ordres et les préceptes de nos supérieurs, qui tiennent à notre égard la place de Dieu ; troisièmement, par les lumières et par les inspirations de la grâce, auxquelles nous ne pouvons résister sans résister à Dieu même, qui nous les donne ; enfin cette volonté nous est marquée par les événements de la Providence, parce qu'il est de foi que Dieu connaît tout, qu'il dispose de tout, et que rien n'arrive que par les ordres de sa providence, par les dispositions de sa volonté ; il faut donc nous soumettre à ces événements, par lesquels il nous parle aussi clairement qu'il nous parle par sa loi. Pour nous faire comprendre la nécessité de cette vertu, Jésus-Christ n'a cessé, par ses préceptes autant que par ses exemples, de nous en donner la plus haute idée. Un jour qu'exténué de faim et accablé de lassitude il attendait, sur les bords du puits de Jacob, ses disciples qui étaient allés lui cher-

cher de la nourriture, il leur dit à leur retour : *Ma nourriture à moi, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'exécuter ses ordres. Je suis descendu du ciel*, leur disait-il une autre fois, *non pas pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* Lorsqu'il nous a enseigné la manière de prier, il a voulu qu'une des premières choses que nous demandassions à Dieu fût *que sa volonté s'accomplît aussi parfaitement par les hommes sur la terre qu'elle s'accomplit par les anges et par les bienheureux dans le ciel.* Il proteste que *ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume du ciel, mais ceux qui accompliront la volonté de son Père.* Ses disciples étant venus lui dire que sa mère et ses autres parents le demandaient, il répondit *qu'il reconnaissait pour sa mère, pour son frère, pour sa sœur, quiconque faisait la volonté de son Père,* c'est-à-dire qu'il avait la même considération et la même tendresse pour eux que s'ils étaient ou ses frères, ou ses sœurs, ou même sa mère. Il nous donne à entendre qu'en obéissant à nos supérieurs, qu'en exécutant leur volonté, nous obéissons à Dieu même ; et qu'au contraire, en désobéissant à nos supérieurs et méprisant leurs ordres, nous désobéissons à Dieu et méprisons ses ordres. *Celui qui vous écoute,* dit-il, *m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.* Ce qu'il nous a enseigné dans ses préceptes, il l'a confirmé par ses exemples. *Dès son entrée dans le monde,* nous dit le Saint-Esprit, *il commença par dire à son Père : Vous n'avez plus voulu des victimes ni des sacrifices qu'on vous a offerts jusqu'à présent, et vous les avez rebutés ; alors j'ai dit : Me voici ; il est écrit à la première page du livre que je dois uniquement m'appliquer à faire*

votre volonté ; je m'y soumets de tout mon cœur, mon Dieu : et je me fais de cette volonté une loi indispensable que j'ai gravée dans mon cœur pour être la règle de ma conduite. C'est ce qu'il accomplit parfaitement toute sa vie, qui ne fut qu'une pratique continuelle d'obéissance, se soumettant en toutes choses à Marie et à Joseph pendant les années de sa vie cachée, et en se soumettant ensuite même à des hommes injustes et pécheurs, tels que Pilate et les bourreaux.

C'est que l'obéissance est le sacrifice le plus agréable que nous puissions offrir à Dieu, vu que nous lui offrons alors ce que nous avons de plus cher, c'est-à-dire notre volonté et notre liberté ; vu que c'est le sacrifice le plus difficile à l'homme. Oui, la volonté est la chose dont nous nous dépouillons en dernier lieu ; nous ferions à Dieu le sacrifice de nos biens, de notre santé, de notre vie même plutôt que celui de notre volonté et de notre liberté.

C'est que l'obéissance est quelque chose de si avantageux à l'homme, que sa perfection et son bonheur en dépendent. Je serai parfait quand je serai ce que Dieu veut que je sois, je serai heureux quand je ne mettrai plus d'obstacle, par ma volonté aveugle, au bien que Dieu veut me faire. Qu'est-ce que le paradis, sinon le lieu où Dieu est parfaitement obéi ? Qu'est-ce que l'enfer, sinon le lieu où il y a opposition à ce que Dieu a ordonné ?

Encore ici un retour sur nous-mêmes, et voyons, sans nous flatter, si nous la possédons cette vertu d'obéissance, qui est la base et le fondement de toute la religion.

Ne nous est-il jamais arrivé d'être mécontents de la condition où la Providence nous a placés, et d'en souhaiter quelque autre plus commode, plus éclatante

ou plus conforme à notre humeur? Avons-nous été satisfaits des talents que nous avons reçus de la bonté divine, et n'en avons-nous pas désiré de plus grands et de plus brillants, sans réfléchir que Dieu demandera plus à celui à qui il aura plus donné, et que celui qui fait un bon usage de ceux qui lui ont été confiés est aussi agréable à Dieu que ceux qui en ont le plus, quelque bon usage qu'ils en fassent d'ailleurs? Quand il a plu à la divine providence de nous châtier ou de nous éprouver par des croix, des pertes de biens, des maladies, la perte des personnes qui nous étaient chères, des calomnies ou autres peines de ce genre, les avons-nous acceptées avec une amoureuse résignation, sans nous plaindre, sans murmurer, sans nous livrer au découragement et nous laisser abattre par le chagrin? Avons-nous été bien persuadés que ces croix nous étaient ménagées par cette divine providence qui connaît tous nos besoins, qui nous aime et qui ne permet rien que pour notre plus grand bien? Nous soumettons-nous d'esprit, de cœur, de volonté, à nos supérieurs et aux ordres qu'ils nous donnent, regardant leur volonté comme venant de Dieu? Notre obéissance n'est-elle pas une obéissance forcée comme celle de l'esclave, au lieu d'être prompte, entière et joyeuse? Prompte, obéissant au premier signal; entière, soumettant notre esprit, notre jugement, notre cœur, en même temps que notre volonté, obéissant à tous ceux qui ont droit de commander, que le commandement soit bien ou mal exercé; joyeuse, obéissant avec plaisir, avec amour, en Jésus-Christ et en union avec ce divin modèle, qui a été obéissant jusqu'à la mort. Avons-nous toujours obéi aux ordres de l'Église, notre mère, prenant en tout son esprit, nous conformant à ses intentions dans tout ce qu'elle a prescrit? Avons-

nous une véritable docilité, une obéissance entière au directeur spirituel de notre conscience que nous nous sommes choisi, et auquel nous avons confié ce que nous avons de plus cher, notre âme et notre éternité? Sommes-nous bien convaincus que c'est Dieu lui-même qui nous parle par sa bouche, que nous ne pouvons pas nous égarer en lui obéissant, que quand même il se tromperait nous ne nous tromperions jamais en suivant ses ordres, et que Dieu ne peut pas nous en faire un crime; tandis que, si nous le méprisons, c'est Dieu lui-même que nous méprisons? N'avons-nous point désiré avec inquiétude les biens spirituels, comme les lumières surnaturelles, les consolations sensibles, le don d'oraison, jusqu'à être mécontents, chagrins et abattus lorsque Dieu a permis que nous en fussions privés? Enfin avons-nous adoré la conduite de Dieu dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le délaissement comme dans les consolations, dans les privations comme dans les jouissances? Mais surtout, mais avant tout, combien de fois ne nous est-il pas arrivé de désobéir formellement à Dieu dans ses préceptes et ses commandements? Toutes les fois que nous avons commis un péché, quelque léger qu'il fût, nous avons transgressé ses ordres; toutes les fois que nous avons eu le malheur de commettre un péché mortel, nous lui avons dit dans une coupable rébellion, par nos actions sinon de bouche : Non, Seigneur, non, je ne veux pas vous obéir; j'aime mieux mon plaisir que l'exécution de votre volonté! Et Dieu avait la foudre en main, et il aurait pu nous frapper à l'instant, et il aurait pu commander à la terre de s'entr'ouvrir sous nos pas et de nous engloutir tout vivants dans l'enfer, et il eût pu laisser faire la mort, qui a toujours le bras levé sur nous, prête à nous frapper, et qui n'attend

pour cela qu'un signe de la part de Dieu! Tout obéit à Dieu dans l'ordre de la nature: le soleil paraît tous les jours, à l'heure, à la minute que lui a assignée le Créateur; les innombrables étoiles parcourent avec autant d'ordre que de majesté la route qu'il a tracée; les poissons, les oiseaux, les animaux, les plantes, tout accomplit l'ordre et la loi de Dieu; tout suit invariablement sa volonté sainte et toute-puissante; il n'y a que l'homme, la créature raisonnable, la créature par excellence, le chef-d'œuvre de la création, pour qui tout le reste a été créé, l'homme, noble image de la Divinité, et comblé de tant de bienfaits; il n'y a, dis-je, que l'homme qui ose désobéir à Dieu; lui, ver de terre, ose résister au Tout-Puissant!

O mon Dieu! quel désordre, quel égarement! Oh! qu'il est donc important de s'accoutumer à n'avoir jamais d'autre volonté que la vôtre!

PRIÈRE

O Marie, que l'ange saluait Mère d'un Dieu, et qui vous appelez servante du Seigneur, que vos exemples me touchent et me confondent! Obtenez-moi de votre Fils la grâce de bien comprendre que tout le bonheur de l'homme est de faire ici-bas la volonté de Dieu, et tout son malheur de s'en écarter. Je viens en ce moment et pour toujours, ô mon Dieu! faire un abandon total de moi-même entre vos mains. Je sais que vous voulez mon bien, que vous savez mieux que moi tout ce qui me convient. Animé de cette sainte confiance en votre sagesse et en votre bonté, je vous abandonne tout ce que j'ai et tout ce que je suis; je veux tout ce que vous voudrez, je ne veux que ce que vous voudrez, et que comme vous le voudrez, qu'autant de temps et de la manière que vous le voudrez. Je m'appliquerai surtout à étudier votre loi sainte, à y conformer mes actions, mes désirs, mes pensées, mes jugements; je m'exercerai à fondre

tellement ma volonté dans la vôtre, que je ne puisse plus dire : Je veux ceci ou cela, mais seulement : Je veux ce que Dieu veut; et c'est ainsi que je commencerai sur la terre ce paradis, ce bonheur que vous me promettez pour toute l'éternité.

PROTECTION DE MARIE AU LIT DE LA MORT

C'était en 1835. Une dame jeune, riche et bien placée dans la société, venait de quitter la Provence, où sévissait cruellement le terrible fléau du choléra. Elle se trouvait depuis quelques jours dans un des vastes hôtels de Lyon, lorsqu'elle apprit que le portier de la maison était dangereusement malade. Quoique étrangère, son cœur compatissant et charitable ne lui permit plus de passer souvent devant la loge de ce pauvre serviteur sans s'informer de son état auprès de sa femme : « Il est bien mal, Madame, lui répondit celle-ci les larmes aux yeux. — Mais alors, reprit la noble étrangère, avez-vous pensé au moins à procurer à votre mari les secours de la religion ? Le médecin de l'âme est plus nécessaire encore que celui du corps, vu que cette âme est immortelle, que nous resterons toujours dans l'autre vie, tandis que la vie du corps ici-bas est si courte. — Oh ! Madame, je voudrais appeler un prêtre auprès de mon mari, mais je ne sais comment m'y prendre. Tenez, il faut bien que je vous le dise, puisque je vous vois si bonne, et que vous nous portez un intérêt si sincère : mon mari est un homme sans foi, sans religion ; il a vécu toute sa vie éloigné de l'Église ; il a horreur des prêtres, et si je lui propose de se confesser, il va se mettre à jurer, à blasphémer, et va prendre une colère qui est dans le cas de le faire mourir. — Ne vous découragez pas, ma bonne femme, répliqua la jeune Provençale, la grâce de Dieu a triomphé de bien des cœurs non moins endurcis. Priez Dieu et priez aussi la sainte Vierge : adressez-vous à Notre-Dame de Fourvière, et continuez de faire toujours ensuite votre devoir. »

On pria ; mais le malade ne paraissait pas revenir à de meilleurs sentiments. La pauvre femme hasarda un jour de proposer le pasteur de la paroisse, ou un religieux capucin, si rapproché du pauvre peuple. Le malade jure, maudit et se met dans un tel état d'irritation, qu'il fallut courir vite au médecin. Cependant le mal faisait toujours de nouveaux progrès, les douleurs augmentaient, et le malade devenait chaque jour plus difficile à approcher. Son caractère violent et emporté rendait son service insoutenable. Il était devenu

d'une exigence sans pareille, et les ressources du petit ménage étaient épuisées. C'étaient les horreurs de la misère, de l'irréligion et d'une cruelle maladie réunies dans cette petite loge. Il fallut donc transporter le malade à l'hôpital. La sollicitude de la noble étrangère ne le perdit pas de vue. Il fut recommandé d'une manière particulière aux sœurs de l'hospice, qui ne furent pas néanmoins plus heureuses dans leurs tentatives pour sa conversion. Ce malheureux paraissait devoir bientôt succomber dans son endurcissement, et l'on regardait déjà comme inutile d'essayer de nouvelles démarches. Une pensée se présente cependant à l'esprit de la charitable protectrice de cet infortuné. Elle savait que bien des grâces spéciales avaient été obtenues par le moyen de la médaille appelée vulgairement miraculeuse : elle est inspirée de recourir à cette dernière ressource. Mais comment placer l'image de la Vierge sur le pauvre malade? Il n'y consentira jamais. On se concerte, et il est convenu que sa femme profitera du premier moment d'assoupissement de son mari pour placer sur lui la médaille. Celle-ci suivit ce conseil, et le malade ne se douta de rien.

A son réveil, les sœurs de l'hospice, qui commençaient aussi à concevoir quelque espérance de cette dernière tentative, s'approchent de son lit, hasardent quelques conseils sur sa position, et réitèrent, avec beaucoup de ménagements toutefois, les propositions déjà repoussées : mais quel changement! Cette fois le malade les écoute avec intérêt, son visage exprime le calme et la reconnaissance; et bientôt, se rendant aux propositions qui lui sont faites : « Vous avez raison, leur dit-il, je n'ai que trop différé à me convertir et à expier tant d'outrages envers mon Créateur. Je ne sais ce qui vient de se passer en moi; mais il me semble que mes yeux se sont ouverts tout d'un coup, pour me faire apercevoir l'énormité de mes crimes et l'immense miséricorde de mon Dieu, qui daigne m'offrir encore le pardon. Faites venir sur-le-champ, s'il veut bien y consentir, ce vénérable prêtre que j'ai si indignement repoussé; il en est temps; je n'ai pas, je le sens, un moment à perdre. »

L'aumônier se trouva bientôt auprès du lit du malade, et fut frappé de l'admirable prodige que venait d'opérer la protection de Marie sur ce cœur endurci. Les sentiments de repentir, d'amour et de douleur se manifestèrent dans cette âme naguère toute matérialisée : il était poli, honnête, cet homme auparavant si grossier. Il mourut en pleurant ses péchés, et en invoquant Marie, protectrice des mourants.

QUATORZIÈME JOUR

PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

LA TIÉDEUR

Ce fut une nuit bien terrible que celle où le Seigneur envoya son ange exterminateur pour frapper de mort tous les premiers-nés d'Égypte, tandis que ceux des Hébreux furent épargnés. Pour perpétuer le souvenir de cette catastrophe, Dieu ordonna à son peuple de lui immoler, lorsqu'il serait entré dans la terre promise, tous les premiers-nés des animaux, et de lui consacrer, dans son temple, les premiers-nés des hommes. Le seul adoucissement à cette loi était que le père et la mère pouvaient racheter leur enfant, s'ils le voulaient, en offrant à sa place une tourterelle ou une colombe. Cette loi ne regardait point Jésus-Christ, qui était tout offert à Dieu, puisqu'il était son Fils. Avait-il besoin d'être racheté, celui qui venait pour racheter le genre humain? Mais ici encore le Fils et la Mère nous apprennent à accomplir la loi sans jamais chercher à nous en dispenser. Quarante jours après la naissance de Jésus, Marie se mit donc en marche pour aller le présenter au temple de Jérusalem. Le vieillard qui est avec eux, c'est Joseph, le protecteur de l'enfance du Messie. A peine sont-ils entrés dans le temple qu'il se présente à eux un vieillard vénérable, homme juste et craignant Dieu ; c'était le saint vieillard Siméon, à qui le Saint-Esprit avait promis qu'il ne mourrait pas sans avoir vu de ses propres

yeux l'attente d'Israël, le Messie promis aux nations. Aussitôt qu'il aperçoit Jésus près de l'autel, une lumière divine lui fait voir que c'est là le Christ du Seigneur; il le prend d'entre les bras de la Mère, il l'élève de ses mains tremblantes vers le ciel, le bénit, et, inspiré de l'esprit de Dieu, il s'écrie, plein d'une sainte allégresse : *Maintenant, ô mon Dieu! vous pouvez me laisser mourir en paix, suivant la parole que vous m'en avez donnée; car mes yeux ont vu le salut que vous avez préparé devant toutes les nations, pour être la lumière et la gloire de votre peuple d'Israël.* Après ces paroles solennelles, Siméon remit cet enfant à Marie, et lui dit : *Cet enfant est venu pour être la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël; il sera comme un signe qui excitera beaucoup de contradictions, et votre âme, ô Marie! sera transpercée d'un glaive de douleur!* Après ces prophétiques paroles, le vieillard se tut, et Marie, qui en avait compris la portée et tout le sens, s'avance douloureusement vers l'autel du sacrifice, pour offrir à Dieu son fils. Que ce sacrifice était différent de celui des autres mères! Celles-ci savaient bien que ce n'était là qu'une cérémonie de la loi, et qu'en rachetant leur fils elles le rapporteraient chez elles; mais Marie, instruite des desseins de Dieu, savait à quoi cette consécration allait l'engager, et que le sacrifice de la vie de Jésus qu'elle faisait alors devait un jour se consommer en effet sur l'arbre de la croix. Elle commença donc là sa vie de sacrifice, qui ne finit qu'à sa mort. Elle remporte chez elle ce tendre objet de ses affections, mais toujours avec la pensée des souffrances qu'il devait un jour endurer. Plus elle le voyait beau, gracieux, aimable, plus son cœur maternel éprouvait d'angoisses. Chaque jour et à chaque moment, quand elle le voyait et le

contemplait, elle se disait à elle-même : Un jour viendra où ces tendres mains seront attachées à la croix; un jour viendra où ces pieds sacrés seront percés de clous, où cette tête angélique sera couronnée d'épines, où ce beau visage sera couvert de soufflets et de crachats, où ce cœur adorable sera percé d'une lance, où tout ce corps, meurtri et flagellé, nagera dans son sang. Quel courage, quelle ferveur ne fallait-il pas à Marie pour renouveler ainsi à chaque instant son sacrifice! Que cette générosité condamne notre lâcheté et notre indolence! Le moindre sacrifice nous rebute, la moindre difficulté nous arrête, la moindre violence qu'il faudrait nous faire nous abat et nous terrasse. Cherchons à ranimer un peu notre courage en réfléchissant sur les caractères et les suites funestes d'une vie tiède et lâche.

La tiédeur, dit saint Thomas, est une langueur habituelle de notre âme dans le service de Dieu; c'est une pesanteur à se porter aux choses de la religion; c'est un relâchement dans les pratiques de la piété; c'est comme l'assoupissement de l'âme, qui s'endort dans sa négligence et qui se ralentit dans ses sentiments.

Une âme tiède est donc celle qui n'a qu'un faible désir de s'avancer dans les voies de la perfection, ou qui ne fait pour cela que de faibles efforts; une âme qui n'a pas assez d'horreur du péché, ou n'en a qu'une horreur légère quand elle l'a commis; une âme qui ne sait se faire la moindre violence, qui manque de force et d'énergie quand il faut vaincre et remporter une victoire sur elle-même, sur ses penchants, ses désirs, ses goûts naturels, sa lâcheté et son indolence; une âme qui cherche ses aises, ses commodités, et qui se décourage, s'effraie au moindre obstacle, à la moindre

difficulté ; une âme, en un mot, qui aime trop le repos, qui se ménage, se réserve, craint toujours de s'engager et d'aller trop avant ; de sorte qu'elle est toujours, pour ainsi dire, en balance entre Dieu et sa propre satisfaction, qu'elle n'est véritablement ni à Dieu ni au monde, qu'elle chancelle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, flottant ainsi dans un indigne partage et une instabilité continuelle de pensées et de sentiments.

Je ne vous citerai pas ici tous les terribles passages des livres saints où le Seigneur menace les âmes tombées dans le triste état de la tiédeur. Je pourrais vous faire remarquer les malédictions prononcées contre celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment, et les anathèmes lancés contre ceux qui se sont relâchés de leur première ferveur ; je ne veux livrer à vos réflexions qu'une seule citation. Ce sont les paroles que Dieu fit adresser autrefois à une âme tiède par l'apôtre saint Jean : *Écris,* dit le Seigneur à cet apôtre, *écris à cette âme qui a perdu son premier esprit, et dis-lui : Voici ce que dit Celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable : je connais tes œuvres, tu n'es ni froid ni chaud ; mieux vaudrait que tu fusses froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche. Tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or, afin de t'enrichir ; des habits blancs, pour te vêtir et cacher la honte de ta nudité, et un remède pour les yeux, afin que tu voies. Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime : rallume donc ton zèle et fais pénitence.*

Que ces paroles sont terribles ! que ces menaces

sont formidables ! Je m'abstiens d'en faire l'application, parce que chacun la fait mieux en son particulier; mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est ce que dit le Seigneur, qu'une âme tiède est plus à plaindre que celle qui est froide, c'est-à-dire que le pécheur déclaré qui a perdu la charité ! N'est-ce pas là un paradoxe? Ce serait un blasphème de le penser, puisque c'est Dieu même qui nous assure qu'il préfère le pécheur à cette âme tiède. Cherchons à comprendre cette vérité.

Ce qu'il y a de si terrible et de si alarmant dans l'état de tiédeur consiste en ce que cet état est un état fort douteux pour le salut, et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme, et par celles où tôt ou tard il ne manque pas de la conduire.

1° État de tiédeur, état douteux par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme.

Premièrement, il éteint en elle le désir de la perfection. Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection : *Soyez parfaits,* dit Jésus-Christ, *parce que le Père céleste que vous servez est parfait.* Or, dès que vous tombez dans la tiédeur et que vous vous prêtez à tous vos penchants qui ne vont pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte ; dès que vous ne voulez pas sortir de votre vie molle et indolente, vous renoncez au désir de la perfection ; vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point de justice et de sainteté où Dieu vous appelle, et où la grâce ne cesse de vous pousser en secret ; vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler ; vous négligez le soin de votre âme, vous n'êtes plus chrétien : c'est-à-dire que cette disposition toute seule, ce dessein formel de vous borner à éviter les grosses

fautes et de regarder tout le reste comme des choses fort excusables, est un état de mort, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits.

Secondement, cette disposition de tiédeur dans les voies de Dieu nous jette dans l'illusion. Vous voulez, âme tiède, vous permettre toutes les petites satisfactions qui ne constituent pas une faute grave; et vous ne voudriez pas aller au delà. Mais, dites-moi, ne tremblez-vous pas de prononcer vous-même sur ce qui est grave ou ce qui ne l'est pas? Hélas! les docteurs les plus éclairés eux-mêmes ne sauraient voir clair dans une conscience comme la vôtre; votre état est un de ces maux de langueur où l'on ne connaît rien, dont les maîtres de l'art ne sauraient parler sûrement, et dont la cause secrète est toujours une énigme; et cependant vous croyez pouvoir fixer facilement la limite où il faudra vous arrêter? Qui pourrait vous dire si dans ces infidélités volontaires et fréquentes où vous résistez à la grâce et étouffez la voix de votre conscience, si dans ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si dans cet abus formel et journalier des lumières et de la grâce, vous ne faites pas un grand outrage à la bonté divine, vous ne méprisez pas ses dons, vous ne vous préférez pas à Dieu?

Qui pourrait vous dire si dans ces pensées où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets périlleux à la pudeur, si dans ces antipathies que vous ne cherchez pas à surmonter, si dans cette sensibilité outrée, si dans votre amour des aises, vous ne franchissez pas le pas glissant qui sépare le péché véniel du péché mortel? Quoi! Paul lui-même, cet homme ravi jusqu'au troisième ciel; Paul, qui ne vivait plus lui-même, mais en qui vivait Jésus-Christ; Paul, ce vase d'élec-

tion, à qui la conscience ne reprochait rien : Paul ne savait pourtant, ne pouvait se dire à lui-même s'il était digne d'amour ou de haine : et vous, dont presque toutes les actions sont douteuses ; vous, malgré tant de sujets de crainte, vous ne tremblez pas, vous ne craignez pas ! Cette sécurité ressemble déjà trop à un état de mort.

Troisièmement, une âme tiède n'a plus en elle aucun des caractères de charité habituelle, et par conséquent tout doit lui faire craindre d'être morte à la grâce.

Le premier et le principal caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit d'adoption des enfants qui nous fait aimer Dieu comme notre Père, et craindre plus la perte de son amour que tous les maux dont il nous menace. Or cette attention toute seule qu'apporte une âme tiède à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui disputer sans crime, ne peut partir que d'un fonds vide de charité. Cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire, c'est-à-dire que, lorsqu'on est fidèle au commandement, ce n'est point Dieu que l'on aime, c'est la peine que l'on craint, c'est l'intérêt propre qui règle seul la fidélité. Or, je vous le demande, est-ce là la situation d'une âme qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que les créatures, plus que tous les plaisirs, plus qu'elle-même ? Ah ! non, non, vous ne l'aimez plus, âme tiède et infidèle, vous ne vivez plus pour lui ; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même.

2° État de tiédeur, état douteux par les dispositions de l'âme, où elle nous conduit tôt ou tard.

Premièrement, la tiédeur tarit la source des grâces; c'est une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même du juste a besoin du secours continuel de la grâce. Si une main toute-puissante cesse un instant de le retenir, le torrent de la concupiscence l'emporte, et il se perd; mais, comme les vues de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution des grâces et des dons célestes; il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'âme qui lui est plus dévouée, et qu'il mesure ses dons à l'âme qui lui mesure sa générosité. Rien de plus juste que cette conduite. Vous négligez, âme tiède, toutes les occasions où vous pourriez donner à votre Dieu des marques de votre fidélité; il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance; vous disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir, vous comptez avec lui; il vous refusera tout ce qu'il pourra se dispenser de vous accorder, il comptera avec vous.

En second lieu, la tiédeur rend le joug de Jésus-Christ dur, accablant, insupportable. L'âme tiède, privée de l'onction de la grâce qui adoucit le joug, en sent toute la rigueur et toute la pesanteur. Le calice de Jésus-Christ ne fait plus sentir que son amertume; tous les devoirs de la piété lui deviennent insipides, les pratiques du salut ennuyeuses, la retraite insupportable. Elle prie, et la prière n'est plus pour elle qu'un égarement ou une fatigue; elle fréquente des personnes vertueuses, et leur société lui paraît d'un ennui à la dégoûter de la vertu même; toute sa vie n'est plus qu'un triste ennui et un dégoût perpétuel d'elle-même. Or cet état de violence ne saurait durer; on a bientôt secoué un reste de joug qui accable et qu'on ne porte plus que par bienséance et non par amour.

En troisième lieu, la tiédeur paralyse l'effet de tous les secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété. Les sacrements que vous fréquentez encore, âme tiède, ne vous sont plus d'aucune utilité, parce qu'ils ne réveillent plus rien en vous, par l'habitude que vous vous êtes faite de les recevoir, et ne font même qu'augmenter votre tiédeur. La parole de l'Évangile que vous écoutez tombe sur votre cœur comme sur une terre aride, où elle meurt à l'instant. Vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid, aussi insensible que vous y étiez venu; on ne voit point en vous de ces renouvellements de zèle et de ferveur si familiers aux âmes justes. Ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui : mêmes infidélités et mêmes faiblesses. Vous ne faites aucun pas dans la voie du salut : tout le feu du ciel ne saurait rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur. Ah! mon frère, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu! Hélas! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères faiblesses, et qui ne saurait voir la corruption du cœur d'où elles partent, est tranquille comme vous sur votre état; il croit seulement que vous dormez, et se contente d'animer votre négligence et de réveiller votre tiédeur. Réfléchissez aujourd'hui sur les suites de cette tiédeur, faites-lui part de la maladie de votre âme, et concertez-vous avec lui sur le moyen d'y remédier.

PRIÈRE

O Marie! vous que l'Église appelle Vierge fidèle, que je vous remercie de m'avoir ouvert aujourd'hui les yeux sur mes infidélités et ma tiédeur. Hélas! puisque Dieu est toujours

le même à mon égard, toujours également bon, aimable et parfait, sans ombre de vicissitude et de changement, d'où vient qu'il y a dans moi tant de variation et d'inconstance dans mes sentiments? Comment y a-t-il tant de tiédeur, de langueur et de négligence? Pourquoi ce qui faisait autrefois mes délices est-il devenu une espèce de fardeau pour moi? Où est, ô mon Dieu! le bonheur que je goûtais dans ces doux moments où je vous ouvrais mon cœur, et vous daigniez m'ouvrir le vôtre? Hélas! que suis-je donc devenu? Que de froideur, que de dégoûts dans les prières que je vous adresse! Où sont ces désirs ardents, ces fermes résolutions que je formais autrefois d'être tout à vous? Où est ce calme heureux, cette douce tranquillité dont je jouissais dans votre service? Ah! Seigneur, dans ce moment votre grâce non-seulement m'éclaire, mais elle me touche, elle me pénètre : je comprends combien il est honteux de vous servir dans un état de tiédeur. Est-ce ainsi que l'on sert les grands du monde? Se croiraient-ils honorés par un pareil service? Je sens combien il est dangereux de persévérer dans ce triste état, et combien il serait funeste d'y mourir. Je veux donc ne plus y rester, je veux en sortir, quoi qu'il m'en coûte : je puis tout en Celui qui me fortifie.

GUÉRISON D'UNE FILLE DU CARMEL

Voici en quels termes la mère prieure du monastère des carmélites d'Arles rendait compte, le 18 février 1842, de la guérison d'une de ses filles, recommandée à la sainte Vierge par toute la communauté.

Le 24 juillet 1840, une de nos jeunes professes, malade depuis plus d'un an d'une irritation chronique dans les entrailles qu'aucun remède n'avait pu guérir ni même soulager, se trouvait si mal, que nous la crûmes perdue sans ressource; elle souffrait des douleurs extraordinaires. Le soir, je n'osai plus la quitter pour aller réciter l'office de Matines avec la communauté, dans la crainte de la trouver morte à mon retour. Je demeurai donc seule avec cette chère enfant, l'infirmière étant auprès d'autres malades. Il était près de dix heures; j'avais épuisé toutes mes ressources de consolation et de soins, ma pauvre patiente ne savait plus dans quelle position se tenir; et pour-

tant elle bénissait le Seigneur avec un doux sourire sur les lèvres, ne pensant ni à demander sa guérison, ni même du soulagement. Elle ne me parlait que du bonheur de souffrir. Sa ferveur semblait augmenter à mesure que ses douleurs devenaient plus intenses. « Mon Dieu, que je suis mal! s'écria-t-elle : je n'en puis plus! Mais c'est égal, vous êtes bien bon, ô mon Dieu! oh! oui, vous êtes bien bon! Quelles douleurs dans cette tête! Quelle nuit, ô mon Dieu! oh! la belle nuit! je ne la donnerais pas pour cent mille francs! oh! non bien sûr!... Je ne sais plus comment me tenir! mais qu'il est doux de souffrir ici! » Et en disant ces choses elle baisait le crucifix avec de saints transports d'amour. La pensée me vint alors de lui donner la médaille miraculeuse que j'ai à notre chapelet : elle la baisa avec un grand amour. « Si vous vous mettiez dans le cœur de Marie, lui dis-je, peut-être seriez-vous soulagée? — Eh! je suis au beau milieu, bonne mère, me dit-elle au bout de quelques intervalles. » Je lui demandai : « Le cœur de Marie ne vous dit rien? — Je n'entends rien, me répondit-elle. — Mais vous, ne dites-vous rien à ce cœur si bon? — Que faut-il que je lui dise? Parlez-lui pour moi, bonne mère : dites-lui tout ce que vous saurez de plus beau, je ratifie tout; moi je n'ai plus une pensée. — Si votre guérison devait honorer ce saint cœur dans la maison et dans la ville, ne sentiriez-vous pas le désir de la lui demander? — Oh! oui : oh! pour faire connaître et aimer Dieu, pour obtenir la conversion des pécheurs, tout ce que Dieu voudra : les plus grands travaux, les plus grandes peines. — A la bonne heure. Eh bien, voulez-vous faire votre prière tenant la médaille dans vos mains? — Oui, oui, mais c'est bien entendu, ce n'est pas pour ne pas souffrir, mais pour m'immoler au bon plaisir de Dieu, pour le salut des pécheurs, pour le bien de la communauté : c'est bien convenu ainsi, n'est-ce pas, ma mère? — Oui; allons, commencez votre prière. » Et la voilà qui commence comme si elle parlait à une personne présente : *Ma bonne Mère, dites à Dieu que si cela lui fait plaisir, si cela entre dans ses desseins...*, là elle s'interrompit pour me dire : « Ma mère; quand faut-il que je sois guérie? — Le plus tôt possible, » lui dis-je. Reprenant alors sa prière : *Il faut que je sois guérie tout de suite, et que dès demain matin je puisse suivre la communauté en tout; je vous promets, en action de grâces, de ne plus m'épargner dans le service de Dieu, et de m'immoler sans cesse sur l'autel du bon plaisir divin pour procurer sa gloire.* Dès que cette prière fut achevée, elle me regarda avec des yeux tout à fait sereins et brillants, et s'écria : « Ma mère, je suis guérie, c'est fait — Oui, c'est fait, mon enfant, je le crois; mettons-nous à genoux, et récitons ensemble le *Te Deum* en action de grâces, » ce que nous fîmes aussitôt. Après cela elle me dit encore : « Je suis tout à fait

bien, je n'ai plus de douleurs nulle part; je me sens disposée à dormir; vous pouvez vous aller coucher, je n'ai plus besoin de rien; je vais dormir toute la nuit; demain je me lèverai en même temps que la communauté, et j'en suivrai tous les exercices. » En disant cela, elle arrangea son lit, qui était dans un désordre complet; je lui promis de lui laisser suivre la règle de la communauté, et de communier à la messe avec les autres en action de grâces. Elle se couche comme quelqu'un qui n'a pas de mal, et s'endort. N'ayant pu aller au chœur réciter avec nos sœurs l'office de Matines, je commençai à dire mon office près de son lit. Après cela je fus me jeter sur ma couche. Au réveil je m'empressai d'aller la voir; je la trouvai tout habillée, et l'air frais et dispos comme quelqu'un qui n'a jamais été malade. Dire quels furent l'étonnement, la surprise, je dirai presque la stupeur de toutes nos sœurs, de la voir paraître à l'oraison, au chœur, et suivre tous les exercices de la règle et reprendre ses fonctions, me serait chose impossible. Elles croyaient rêver : on se demandait si c'était bien elle; on ne parlait plus que du cœur de Marie. Grâces soient rendues à Dieu.

QUINZIÈME JOUR

LA FUITE EN ÉGYPTE

LA CONFIANCE EN DIEU

Elle ne tarda pas longtemps à s'accomplir cette prophétie du vieillard Siméon, qui disait à la jeune mère, au jour de la présentation de son Fils au Temple : *Votre âme*, ô Marie ! *sera percée d'un glaive de douleur*. A peine est-elle de retour de Jérusalem qu'un ange apparaît à Joseph, son chaste époux, pendant son sommeil. *Levez-vous*, lui dit ce messager céleste, *levez-vous, prenez l'Enfant et la Mère, fuyez en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous donne le signal du retour, car Hérode va chercher l'Enfant pour le faire périr*.

Au même instant le saint patriarche s'éveille, se lève, transmet à sa sainte épouse l'avertissement du Seigneur, et se dispose à partir sur-le-champ. Quelle épreuve pour Marie! Il faut encore changer de pays et d'habitation, n'ayant d'autres ressources pour vivre que le travail des mains de son époux! Il faut entreprendre une route longue, difficile et périlleuse, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, et Jésus est si jeune encore! Il faut aller habiter une région lointaine, et chez un peuple idolâtre dont elle n'a à attendre que le mépris et peut-être de mauvais traitements. N'est-elle devenue mère du Messie que pour passer par des épreuves telles qu'aucune femme d'Israël n'en a jamais eu de pareilles? Dieu ne peut-il donc sauver son Fils et arrêter la fureur d'Hérode? Le Tout-Puissant sera-t-il obligé de fuir devant un faible mortel? Voilà ce que nous eussions pensé, ce que nous eussions dit, nous qui perdons de vue à chaque instant qu'il est une Providence qui règle tous les événements de la vie, et sans la permission de laquelle il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête. Mais Marie voit en tout et partout le doigt de Dieu et les effets de sa volonté providentielle, toute sage, toute bonne pour nous. Pleine de confiance en cette providence attentive au moindre besoin de chaque créature, elle part sans raisonner, sans balancer, sans tarder, et nous donne ici un exemple admirable de cette confiance en Dieu qui est un des fruits les plus précieux de la vie intérieure et une des sources les plus fécondes de la paix et du bonheur.

La confiance en Dieu est une vertu qui fait qu'une âme connaissant la toute-puissance de Dieu, sa bonté infinie et le désir qu'il a de faire notre bonheur, s'abandonne sans crainte à ses soins comme l'enfant qui se jette entre les bras de sa mère. Elle est plus rare

qu'on ne le pense communément cette délicieuse vertu, qui est inséparable de l'amour de Dieu; il n'est malheureusement qu'un trop grand nombre d'âmes qui ne connaissent pas Dieu, et se laissent aller, à son égard, à des défiances, à des craintes qui leur sont aussi funestes qu'elles sont injurieuses à Dieu. Elles sont tout à fait converties à Dieu, elles ont le bon esprit de comprendre la maxime fondamentale de l'Évangile: *Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme?* elles s'occupent de leur salut comme de leur grande affaire, de leur unique affaire; elles ont renoncé au monde et à ses plaisirs criminels; le Seigneur, toujours bon et toujours prêt à récompenser nos sacrifices, leur a aplani pendant quelque temps le chemin de la vertu, leur a fait goûter le don céleste, les a comblées de consolations sensibles, les a traitées comme on traite les enfants, avec des douceurs. Mais quand elles ont eu fait quelques pas dans la carrière évangélique, quand elles ont grandi dans la charité et les autres vertus, il leur a fallu une nourriture plus substantielle; il a retranché alors le lait des faibles pour leur donner le pain des personnes fortes. Mais alors elles se sont troublées, inquiétées: ne goûtant plus les consolations sensibles, elles ont cru que Dieu s'était retiré d'elles, tandis qu'il ne faisait que se cacher pour quelques moments. Les voilà tristes et abattues, tremblantes et découragées, frappées de l'idée effrayante des jugements de Dieu et de sa justice. Elles oublient qu'il faut des épreuves à la vertu pour la rendre forte et constante; elles croient tout perdu. A peine osent-elles espérer en lui; elles tremblent comme l'esclave, au lieu d'aimer comme l'enfant; leur cœur désolé ne goûte dans la pratique de la vertu ni douceur ni repos; elles se livrent à cette tristesse aussi

injurieuse à la piété, par la fausse idée de la vertu qu'elle donne aux gens du monde, qu'outrageante pour le Saint-Esprit ; car il nous dit que c'est dans la tristesse que l'âme trouve sa faiblesse et son abattement ; qu'il faut la bannir de tout notre cœur, la chasser loin de nous, parce que c'est par la tristesse que plusieurs ont péri ; que de même que le ver ronge les vêtements et les rend inutiles, ainsi la tristesse nous ronge le cœur et nous ôte toute force et toute énergie pour la vertu. Faut-il combattre et remporter quelques victoires, ces âmes ainsi abattues ressemblent à des soldats découragés qui mettent bas les armes et prennent la fuite. Ainsi elles sont vaincues dès qu'elles craignent de l'être ; lassées bientôt de cet état continuel de gêne et de contrainte, elles finissent par laisser des pratiques qui sont pour elles un joug sans adoucissement ; heureuses encore quand, dégoûtées de la piété qui leur coûte tant d'inquiétudes, elles n'abandonnent pas entièrement la pratique des vertus chrétiennes pour chercher dans les plaisirs du monde une paix qu'elles ne trouvent plus dans le service de Dieu.

Il est donc bien important de connaître les pressants motifs que nous avons de mettre en Dieu toute notre confiance, et de nous appuyer sur ses miséricordes infinies, quelles que soient nos misères, dès que nous sommes dans la disposition de plaire à Dieu et de tout sacrifier plutôt que de lui déplaire de propos délibéré.

Trois choses, dit saint Bernard, animent ma confiance : la vérité de Dieu, qui me fait des promesses ; la puissance de Dieu, à qui l'exécution de ses promesses est facile ; la charité de Dieu, qui m'adopte pour son enfant. Dieu n'est pas comme les hommes, il tient tout ce qu'il a promis ; il m'a promis son se-

cours en cette vie, et le paradis en l'autre si je profite de ces secours. Dieu peut tout ce qu'il veut, il ne dépend que de lui de me donner tout ce qu'il m'a promis. Voilà deux vérités claires comme le jour, et dont jamais un esprit sensé ne s'est avisé de douter. Reste donc à examiner ici si ce Dieu qui ne saurait ni se tromper ni me tromper, et à qui tout est facile, est bien disposé en ma faveur, s'il désire me sauver autant que je le désire moi-même.

En pouvez-vous douter, âme chrétienne, qui vous êtes tant laissée aller jusqu'ici au découragement? Quoi! vous pourriez douter de la tendresse d'un Dieu qui a tout créé pour l'homme, qui lui a préparé pour demeure ce vaste et magnifique univers, et qui l'a établi le roi de toute la création, en lui donnant l'empire sur les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les animaux et les plantes de la terre, qui a non-seulement pourvu à nos nécessités et à nos besoins, dit un Père de l'Église, mais encore à nos plaisirs et à nos délices! Quoi! vous doutez de la bonté de cette Providence qui, par mille ressources admirables, nous conserve, nous soutient, nous défend, nous protége, nous ménage des moments favorables pour notre salut! J'ouvre l'Évangile, et j'y lis ces paroles touchantes tombées de la bouche de Dieu même. *Pourquoi vous laissez-vous aller à la défiance, vous qui êtes les enfants de ma tendresse? Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent point de provisions dans les greniers; et cependant aucun d'eux ne périt, parce que votre Père céleste en prend soin; et s'il s'occupe ainsi d'une si petite créature, quel soin ne prendra-t-il pas de vous, qui lui êtes si supérieurs? Considérez les fleurs des champs, elles ne cultivent point la terre, elles*

ne filent point; et cependant Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu avec autant d'éclat et de magnificence. Si je prends tant de soin d'un peu d'herbe qui croît aujourd'hui et qui demain sera fanée, combien plus aurai-je soin de vous? Quoi! vous doutez de la bienveillance d'un Dieu fait homme pour nous rendre heureux par ses larmes et ses souffrances, pour nous procurer le repos par ses labeurs et ses fatigues, pour nous donner la vie aux dépens de la sienne, pour nous placer sur le trône par ses humiliations, pour nous faire part enfin de sa divinité, et nous *faire des dieux*, suivant la noble expression de saint Léon! Quoi! vous doutez du désir ardent qu'a de vous sauver un Dieu qui vous donne lui-même, dans les saintes Écritures, des témoignages si constants et si sincères de l'ardeur avec laquelle il vous cherche et vous poursuit! Que j'aime à me le représenter sous ces emblêmes touchants sous lesquels il se peint lui-même à ma confiance et à mon amour! Tantôt c'est un père qui porte son enfant entre ses bras, et qui, pour le garantir de tout danger, promet de le porter toujours de même sans se lasser; tantôt c'est une tendre mère qui presse son nourrisson sur son sein, et qui, sans s'irriter de ses cris importuns, le caresse, l'embrasse et s'épuise elle-même pour le nourrir. Ici c'est un pasteur qui s'afflige d'avoir perdu la brebis égarée, qui se fatigue à la chercher, et qui, l'ayant enfin trouvée, au lieu de la maltraiter, de la punir de sa fuite, la charge sur ses épaules pour lui épargner même la fatigue du retour, et la porte ainsi au bercail; là c'est un bon père qui a un fils ingrat, débauché, qui s'est enfui de la maison paternelle, qui a dissipé tout son bien, qui l'a abreuvé de fiel et d'amertume par une conduite infâme; ce fils, touché de

repentir, revient vers son père, qui le voit de loin, qui va, qui court au-devant de lui, qui le reçoit à bras ouverts, qui pleure de joie et qui lui rend tout son amour. Ailleurs il se plaint, il gémit, il soupire, il prend à témoin toutes les créatures de tout ce qu'il a fait pour une âme qui reste insensible aux prévenances de son amour. Soyez juges, dit-il, entre moi et cette âme : qu'ai-je dû faire de plus pour elle que ce que j'ai fait? Que t'ai-je donc fait, ajoute-t-il en s'adressant à cette âme, que t'ai-je donc fait pour que tu ne veuilles pas m'aimer? En quoi t'ai-je déplu? Oh! qu'il est aimable, qu'il est bon, qu'il est plein de tendresse, un Dieu qui gémit tandis qu'il pourrait foudroyer! Plus loin il va au-devant de mes craintes : *Écoute,* me dit-il, *ne crains point, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, je suis à toi et je suis ton Sauveur. C'est moi qui t'ai formé dès le sein de ta mère; il n'est pas de jour où je t'aie perdu de vue. Ne crains pas; cependant tu as dit : Le Seigneur m'a abandonné, mon Dieu m'a délaissé! Une mère peut-elle oublier son enfant? peut-elle n'être pas émue pour le fruit de ses entrailles? Mais elle l'oublierait plutôt que je ne t'oublierai toi-même; je te porte gravé dans mes mains, mes yeux veillent toujours sur toi.*

Que faut-il de plus pour nous rassurer! un Dieu qui promet, un Dieu qui assure, un Dieu qui fait un serment? *Heureux donc celui,* pouvons-nous dire avec un prophète, *heureux celui qui met sa confiance dans le Seigneur! Il sera comme un arbre planté sur le bord des eaux; son feuillage est toujours vert; il portera des fleurs et des fruits en son temps; il n'a rien à redouter de la sécheresse, et tout lui réussit à merveille.*

Mais, dira une âme découragée, j'ai tant commis de

péchés : comment puis-je m'abandonner à cette douce confiance des enfants de Dieu ? Vous vous trompez, ma chère sœur ; voyez comme Jésus accueillait avec une tendresse toute particulière les pécheurs, et les grands pécheurs : une Samaritaine sur les bords du puits de Jacob, une adultère qu'il traite avec tant d'indulgence, une Madeleine, un Zachée, un Simon et tant d'autres. Le seul reproche que lui faisaient les Juifs était d'avoir trop de bonté pour les pécheurs et les publicains. Il nous dit lui-même qu'*il est venu non pour les justes, mais pour les pécheurs*. Confiance, donc.

Mais je suis si misérable ! Confiance ! c'est une raison de plus pour espérer. La miséricorde est faite pour les misérables, comme les hôpitaux sont fondés pour les pauvres ; plus on est pauvre, plus on a droit d'entrer dans ces asiles de l'indigence ; et plus on est misérable, plus on a droit à la miséricorde divine. La bonté de Dieu ne paraît jamais plus grande que lorsqu'elle éclate sur celui qui la méritait moins.

Mais le petit nombre des élus ! Confiance ; il y a peu d'élus parce qu'il y en a peu qui cherchent à se sauver. Le royaume du ciel est une terre de conquête ; il est à celui qui veut combattre.

Mais je ne fais rien pour le ciel ! Confiance ; vous en êtes déjà si près ; si vous êtes humble et si vous connaissez bien votre néant, commencez à présent : les ouvriers qui arrivèrent à la dernière heure à la vigne du père de famille reçurent le même salaire que ceux qui y avaient travaillé dès l'aube du jour.

Mais je n'aime pas Dieu, je ne sens rien ! Confiance ; *celui-là m'aime véritablement*, dit Jésus-Christ, *qui observe mes commandements*. Rassurez-vous donc, l'amour de Dieu n'est pas dans le sentiment, mais dans

la pratique. *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté du Père céleste.*

Mais je ne sens de goût pour rien : prières, confessions, communions, tout me pèse, tout me déplaît! Confiance; il y a plus de mérite à faire une chose pour laquelle on a de la répugnance. Est-ce pour vous ou pour Dieu que vous travaillez? Si c'est pour Dieu, faites-le donc, soit que vous y trouviez du plaisir, soit que vous n'y en trouviez pas. Dieu vous éprouve. Eh! qui sait si votre découragement et votre défiance ne sont pas la source de vos dégoûts?

Mais j'abuse des grâces de Dieu, et par cet abus je ne fais que me rendre de jour en jour plus coupable à ses yeux! Confiance, confiance, mes frères; en suivant l'avis de votre confesseur, vous ne pouvez vous égarer.

Mais si mon confesseur ne me connaît pas! N'ayez rien de caché pour lui; faites connaître les défauts que vous connaissez; répondez franchement et simplement sur ceux que vous ne connaissez pas, et prenez courage; ayez confiance, je vous réponds de tout. Sachez que *nul n'a espéré dans le Seigneur et a été confondu dans son attente; que le Seigneur sauve ceux qui espèrent en lui.*

PRIÈRE

O Marie! que votre confiance en Dieu a parlé aujourd'hui éloquemment à mon cœur! Ah! je comprends maintenant le parti que le démon a tiré contre moi de mes défiances et de mes découragements; je comprends combien ils ont été injurieux à Dieu. Touché aujourd'hui, ô mon Dieu! des considérations que je viens de faire sur votre infinie miséricorde, je vous dirai avec le prophète : Quand je serais aux portes

de l'enfer, j'espèrerais en vous; et en qui donc mettrai-je ma confiance si ce n'est en vous? Vous m'avez donné tant de preuves de votre amour et du désir que vous avez de me sauver, que ce serait un crime à moi d'en douter. Je vais donc travailler à mon salut comme je le ferais si un ange venait me dire de votre part que vous m'aimez, que je suis en état de grâce; et cet ange, ne le trouverai-je pas dans celui qui me parle en votre nom, dans ce guide qui me dirige dans les voies du salut? C'en est fait, plus de défiances, plus de découragements; je me rappellerai toujours que je puis tout en Celui qui me fortifie.

UN TRAIT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Pendant que le jeune François de Sales faisait ses études à Paris, il sut résister, avec une étonnante supériorité de raison, à toutes les séductions qu'une capitale peut exercer sur l'esprit et le cœur d'un jeune homme nourri de l'esprit de foi. Livré tout entier à l'ardeur de l'étude, les exemples de tant de condisciples déréglés ou paresseux n'avaient aucune influence sur lui. Il les plaignait, il remerciait Dieu de lui avoir donné des parents qui avaient compris l'éducation, et il goûtait, dans la pratique des vertus chrétiennes, dans l'accomplissement du devoir, cette paix délicieuse, ce charme de la piété, qui surpassent les fades plaisirs du monde. Mais il plut à Dieu de fortifier cette vertu, jusque-là nourrie du miel de la grâce. Une âme ne peut acquérir de la force que par la souffrance. Le jeune François n'avait encore que dix-sept ans. Son esprit se couvre insensiblement de ténèbres, et les rayons de la foi semblaient n'y arriver qu'à travers un nuage épais. Son cœur se trouve sevré de toute consolation sensible; il ne sent plus l'onction divine, il n'éprouve plus que sécheresses et aridités. La piété, naguère si suave et si riante pour lui, ne lui offre plus que gêne et contrainte. La prière, où il avait goûté tant de plaisir, lui devient insipide et même pénible. Tout dans la religion lui paraît rigide et insupportable. Il croit que Dieu s'est retiré de lui. Il se laisse aller à croire qu'il est rejeté comme un malheureux destiné aux feux éternels. Il se décourage, il devient triste et languissant. Rien ne lui fait plus plaisir sur la terre, et ses jours se passent dans la plus profonde tristesse. Il a perdu le sommeil et l'appétit. Il est devenu pâle et languissant, et il maigrit à vue d'œil.

C'est un jeune fruit piqué d'un ver qui ne parviendra pas à sa maturité.

Il y avait déjà un mois qu'il se trouvait dans cette désolation. En revenant chez lui un soir, il voit grande ouverte la porte d'une église. Il y entre : il aperçoit sur une tablette fixée au mur ces paroles de saint Augustin : *Souvenez-vous, ô bonne Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui se sont adressés à vous ait été délaissé.* Cette inscription, qui était en langue latine, et près d'un autel dédié à la Vierge, le frappa. Il s'approche, tout en répétant ces paroles, et se prosterne aux pieds de l'image de Marie. Il pense que, s'il est vrai qu'on ne se soit jamais adressé à elle en vain, tout n'est pas perdu pour lui. « Je puis donc encore espérer, puisque je peux m'adresser au Refuge des pécheurs. » Le courage semble renaître dans son cœur ; un profond soupir s'échappe de sa poitrine. « O Marie, ô ma Mère, dit-il en fixant l'image de la Vierge, souvenez-vous qu'il est encore inouï qu'aucun malheureux se soit jamais adressé à vous sans en avoir été secouru ! Ne suis-je pas votre serviteur ? ne me suis-je pas entièrement consacré à vous, et ne vous ai-je pas établi la Reine, la Souveraine de mon cœur ? Vous avez même daigné m'appeler votre fils ! Ah ! je vous en conjure, parlez pour moi à Dieu, plaidez ma cause, céleste avocate. Ah ! ne permettez pas que je sois jamais condamné à l'enfer. Quoi ! ne voir jamais ce Dieu si bon, si aimable ! Quoi ! vivre loin de vous et de votre fils ! O ma Mère, ma Mère, faites révoquer cette terrible sentence ! Ah ! du moins, si vous ne pouvez obtenir ce grand bienfait, obtenez-moi de mon Dieu la grâce de l'aimer en ce monde. Oui, je veux l'aimer en cette vie, dussé-je être condamné à souffrir un jour tous les tourments de l'enfer ! Je veux l'aimer, lui être fidèle, mourir plutôt que de faire un péché et de lui déplaire ; et je renouvelle ici le vœu de virginité que j'ai fait en votre honneur. Aidez-moi à le garder. »

A peine a-t-il achevé sa prière, que sa bonne Mère, inclinant vers lui un regard de miséricorde, lui dit que sa peine n'était qu'une épreuve. Le nuage se dissipe, la paix et l'espérance rentrent dans son cœur ; il se lève léger et radieux, et pleure de joie en regagnant son logis. O vous qui êtes affligés, ne cherchez qu'à plaire à Dieu, à aimer Dieu, et votre cœur sera bientôt guéri.

SEIZIÈME JOUR

L'EXIL

PRÉSENCE DE DIEU

L'Évangile ne nous apprend rien sur le séjour de Marie en Égypte; il nous dit seulement qu'Hérode étant mort, l'ange du Seigneur apparut à Joseph durant son sommeil, et lui dit de se lever, de prendre l'enfant et sa mère, et de retourner dans la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchaient à faire périr l'enfant étaient morts. Il ajoute que Joseph obéit aussitôt à la voix du Ciel, et qu'apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller, et qu'averti encore par une vision surnaturelle il se retira en Galilée, et alla habiter la petite ville de Nazareth.

Il nous est facile de comprendre quelle vie, quelle vicissitude ce fut pour Marie d'être ainsi obligée de fuir de ville en ville, d'un pays dans un autre, pour échapper à la haine et à la persécution des ennemis de son fils. Qu'il dut être long et pénible cet exil en Égypte! loin de son pays, de ses parents, de ses amis, dans une terre étrangère, chez un peuple dont les lois, les mœurs, la langue et les habitudes différaient tant des siennes! Qu'il est dur pour le pauvre exilé de voir ceux au milieu desquels il se trouve se parler, s'aimer, se donner mille témoignages d'intérêt et d'attachement, et de rester seul, de n'avoir personne pour lui tendre la main, d'être témoin des fêtes, des solen-

nités auxquelles il n'a aucune part ! Jamais pour lui un regard de bonté, jamais un sourire d'amitié ; on lui demande quelquefois pourquoi il est triste, pourquoi il pleure, et il ne répond pas, car on ne saurait le comprendre. Oh ! heureux celui qui n'a pas été obligé de quitter le sol de la patrie pour échapper à la mort, et qui n'a jamais vu dans le dénûment de la misère la fumée des fêtes de l'étranger !

Et cependant au milieu de ces rudes épreuves Marie reste calme et résignée : pas le moindre chagrin qui ternisse la sérénité de son front, pas le moindre murmure qui altère le calme de son cœur, pas la moindre plainte qui souille la pureté de ses lèvres. L'exil, si dur, si pénible pour le mondain, cesse de l'être pour celui qui sait y trouver son Dieu. Peut-on s'ennuyer en présence de son père? et Marie, formée dès sa plus tendre jeunesse au saint et suave exercice de la présence de Dieu, Marie, qui avait toujours avec elle Jésus, ne pouvait trouver d'exil sur la terre, car toute la terre est au Seigneur ; elle trouvait son Dieu dans chaque objet qui s'offrait à ses regards, et elle lisait son nom gravé en caractères ineffaçables sur chaque page de ce vaste univers.

A l'exemple de Marie, formons-nous à cette sublime et touchante pratique de la présence de Dieu, et méditons aujourd'hui sur son excellence et sur la manière d'y parvenir.

La pratique de la présence de Dieu, tant recommandée dans les saintes Écritures, par les Pères de l'Église et par les maîtres de la vie spirituelle, est une douce et sainte habitude de se rappeler que Dieu est présent en tout temps et en tout lieu, et de se tenir uni à lui par une attention continuelle à ne rien faire qui lui déplaise.

Que Dieu soit présent partout ; qu'il soit le témoin de toutes nos actions, de toutes nos démarches ; qu'il lise jusqu'aux plus secrètes pensées de nos cœurs : c'est là une de ces vérités de foi que personne ne peut révoquer en doute. *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre par ma présence?* dit le Seigneur. *Que deviendriez-vous, et où iriez-vous pour vous soustraire aux yeux et à la présence de Dieu?* dit Job. *Il est plus élevé que le ciel, plus étendu que la terre, plus vaste que la mer, plus profond que les enfers.* Oui, Dieu par son immensité est partout ; il remplit tout, il pénètre tout, les lieux les plus déserts, les cavernes les plus sombres, les antres les plus profonds : tout est présent à ses yeux, tout est sous sa main puissante. Grand Dieu ! s'écriait David, *où irai-je, si je veux éviter votre présence et me dérober par la fuite à vos regards? Si je monte jusqu'au ciel, vous y avez élevé le trône de votre gloire, si je descends aux enfers et jusqu'aux profondeurs des abîmes, vous y êtes présent en qualité de Dieu des vengeances. Si je prends des ailes dès l'aube du jour pour m'élever jusqu'aux extrémités de la terre et des mers, votre main souveraine m'y conduit et m'y tient comme captif sous son empire.* En vain voudrais-je m'enfuir loin de vous, il n'est point de lieu si éloigné, il n'est point d'endroit si caché, point d'antres si profonds où je ne vous trouve.

Et non-seulement Dieu est partout par son essence, dont il remplit l'univers, par sa sagesse, qui gouverne tout, par sa puissance, qui opère tout ; mais encore il existe dans chaque créature, et nous comble par elle de ses dons et de ses bienfaits. C'est lui qui nous éclaire par le soleil, qui nous rafraîchit par la brise du soir, qui nous porte et nous nourrit par la terre, qui nous

désaltère par les pluies et les fontaines, qui nous réchauffe par le calorique, qui nous réjouit par l'éclat, le parfum des fleurs, par le chant mélodieux des oiseaux, et nous charme par le riche et brillant tableau de l'univers. Parmi toutes les créatures, il n'en est aucune, sans en excepter l'insecte que nous foulons tous les jours aux pieds, qui ne nous parle de sa bonté et de sa providence, de sa gloire et de sa toute-puissance, de sa science et de sa sagesse, de ses bienfaits et de son amour.

Qui pourrait exprimer les avantages inexprimables que nous procure la pratique de la présence de Dieu, qui est un des plus puissants moyens que nous ayons pour parvenir à la perfection et à la sainteté? Ah! si nous étions bien convaincus de cette vérité : *Dieu me voit!* si nous l'avions sans cesse présente à notre esprit, elle ferait de nous autant de saints. *Dieu me voit!* voilà une de ces sentences qu'il faudrait écrire à l'entrée de chaque maison, sur la porte de nos demeures, qu'il faudrait porter gravée sur nos fronts et plus encore dans nos cœurs. *Dieu me voit!* voilà le seul livre que je voudrais pour arrêter les plus grands désordres, pour convertir tout l'univers, et conduire les hommes aux plus sublimes vertus.

1° *Dieu me voit!* Puissant motif pour me faire éviter le péché! Eh! qui pourrait se résoudre à le commettre s'il pensait qu'il est sous les yeux de Dieu? Conduisez-moi dans un lieu assez caché pour que Dieu ne me voie point, et je consentirai à ce que vous me demandez, disait un grand saint à une personne qui le sollicitait au crime. Cette seule réflexion convertit sur-le-champ cette personne. Non, disait la chaste Susanne, pareillement sollicitée par deux infâmes vieillards, non, jamais je ne saurais offenser le Seigneur en sa

présence. Ainsi dirions-nous nous-mêmes, si nous avions l'habitude de la présence de Dieu : Comment oserais-je devant Dieu ce que je n'oserais devant une personne respectable? Comment pourrais-je me permettre sous ses yeux ce que je rougirais de faire sous les yeux du dernier des hommes? Il est là, il me voit, il me regarde, il m'entend, il lit toutes les pensées de mon cœur, et j'aurais l'audace de le braver! A l'instant même il pourrait me punir, commander à la foudre de m'écraser, ou à la mort de me frapper, et je serais assez insensé pour le braver!

2° *Dieu me voit!* Puissant motif de bien faire toutes mes actions. Dieu est témoin de l'action que je fais; il doit un jour me juger suivant la manière dont je l'aurai faite; il va juger de mon amour ou de mon indifférence par l'attention, la ferveur, l'application ou la négligence avec lesquelles je vais la faire. Il est là, il me voit, son œil ne perd pas un seul de mes mouvements, à l'œuvre il connaîtra l'ouvrier. Ah! si nous nous tenions souvent ce langage à nous-mêmes, quelle attention dans nos prières, quel respect dans l'église, quelle réserve, quelle circonspection dans nos paroles et nos discours, quelle résignation dans nos souffrances, quelle ferveur dans tous nos devoirs de religion, enfin quelle perfection dans toutes nos œuvres! Et nous serions comme le serviteur sous les yeux du maître : toujours parfaits, nous serions des anges sous une forme humaine.

3° *Dieu me voit!* Puissant motif de consolation dans nos peines. Je pleure, je souffre, je suis dans la peine et dans l'affliction, je suis victime de l'injustice des hommes; mais Dieu est témoin de chacune de mes souffrances, il compte mes soupirs et mes larmes, et ce bon père, qui m'a assuré qu'il ne laissera pas

sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, saura bien me dédommager de tout ce que j'endure pour lui ou par soumission à sa volonté sainte. S'il permet que je sois éprouvé, ce n'est que pour mon bien, et, comme il a sans cesse les yeux sur moi, il ne permettra pas que je sois tenté au-dessus de mes forces.

Un solitaire qui avait sa cellule fort éloignée de l'endroit où il était obligé d'aller chercher de l'eau se trouva un jour si fatigué du chemin, que, ne pouvant plus se tenir de lassitude, il dit en lui-même : Qu'est-il nécessaire que je me donne tant de peine? Il vaut mieux que j'aille y construire ma cellule. Tout à coup il entend derrière lui comme la voix d'un homme qui comptait: un, deux, trois, et continuait ainsi à compter à mesure que le solitaire faisait un pas de plus. Étonné d'entendre une voix humaine au milieu de ce vaste désert, il tourne la tête, mais il ne voit personne; il se met à marcher, et la voix de recommencer; il se retourne une seconde fois, et ne voit encore rien; il poursuit son chemin, et la voix continue de compter; s'étant tourné une troisième fois, il aperçut un beau jeune homme tout éclatant d'une lumière céleste, qui lui dit : « Je suis l'ange de Dieu qui compte tous tes pas, afin qu'il n'y en ait aucun qui demeure sans récompense; » et à ces mots il disparaît.

4° *Dieu me voit!* Puissant motif de perfection. Sans la pratique de la présence de Dieu jamais on n'entrera dans les voies de la vie intérieure, jamais on ne se conservera dans l'esprit de recueillement indispensable à la vie chrétienne, jamais on ne se mettra en état de recevoir les grâces de Dieu, jamais on n'avancera dans le chemin de la perfection; tandis qu'avec ce pieux exercice on y avancera à pas de géant; on montera

chaque jour de vertus en vertus, de clartés en clartés. C'est ce que promettait le Seigneur à Abraham : *Marche en ma présence,* lui disait-il, *et sois parfait;* comme s'il eût voulu nous faire comprendre par là qu'être parfait ou marcher en sa présence c'était une seule et même chose. Aussi saint Paul, voulant porter à la perfection les fidèles de la primitive Église, ne croyait pouvoir leur signaler de moyen plus prompt et plus efficace que la présence de Dieu. *Mes frères,* leur écrivait-il, *comportez-vous en toute circonstance d'une manière digne de Dieu, qui vous est toujours présent, sous les yeux duquel vous êtes sans cesse ; car tous tant que nous sommes nous vivons, nous agissons, nous sommes dans lui, comme nos corps sont dans l'atmosphère qui les environne, les pénètre et les nourrit.*

Que de biens donc, que d'avantages ne nous procurerait pas cette précieuse pratique de la présence de Dieu, si nous savions en faire usage ! Et nous la négligeons, et nous n'y avons jamais songé peut-être ! Dieu est toujours présent à nos côtés, et nous n'avons jamais une parole d'amour à lui adresser ; il nous regarde sans cesse, et nous ne faisons nulle attention à lui ; il vit en nous, ou plutôt nous vivons en lui, et il nous reste comme un Dieu étranger, et on pourrait nous dire ce que Jean-Baptiste disait aux Juifs : *Vous avez au milieu de vous celui que vous cherchez, et vous ne le connaissez pas !* Pourquoi donc ne nous exerçons-nous pas à cette présence de Dieu, puisqu'elle peut nous procurer tant de biens ?

C'est, dit-on, une excellente pratique de couvent, qu'on ne saurait observer au milieu du monde. Est-ce que vous croyez, mon frère, que dans l'agitation, le tourbillon, la dissipation des affaires du monde, vous

avez moins besoin de vous recueillir que dans les cloîtres et les monastères? ou pensez-vous peut-être que Dieu vous donnera le ciel à meilleur marché qu'aux religieux et aux solitaires? Mais comment me recueillir au milieu des nombreuses occupations de mon état? Comment vous recueillir? Eh! comme se recueillaient un saint Bernard, un saint Louis, un David et autres grands saints qui avaient plus d'affaires et plus d'occupations que vous, c'est-à-dire avec un peu de foi et d'amour. Mais quelle contention d'esprit de penser continuellement à Dieu! Oh! que vous vous trompez! Aimez Dieu véritablement, et votre esprit se portera à lui naturellement, sans contrainte et sans effort. Il n'en coûte pas de penser à ce qu'on aime : le tourment, la contrainte, consisteraient plutôt à vouloir empêcher celui qui aime Dieu de se rappeler son bien et son amour. Mais mon esprit est si léger, si dissipé, c'est à peine si je puis le fixer un instant pendant la prière! Eh bien! la présence de Dieu est précisément le remède à ce mal. Rappelez-vous souvent que Dieu vous voit, vous entend, et vous serez plus réfléchi, plus recueilli, plus attentif dans vos prières et dans vos autres exercices de piété. Mais je l'ai essayé bien des fois, et jamais je n'ai pu réussir! Peut-être parce que vous l'avez mal essayé. Mais s'il est vrai que vous désirez sincèrement et efficacement parvenir à la sainteté, et par conséquent à l'exercice de la présence de Dieu, qui est un des moyens les plus efficaces, voici ce que je vous conseille, et qui vous y conduira infailliblement.

1° Commencez par ôter de votre cœur toute affection au péché ou aux occasions du péché. Il y a autant d'incompatibilité entre la présence de Dieu et l'affection au péché qu'il y en a entre la vérité et le men-

songe, entre la lumière et les ténèbres. Les passions sont trop intéressées à bannir de votre esprit le souvenir de Dieu pour que vous puissiez l'y rappeler tant que vous serez sous leur empire.

2° Détachez votre cœur de toute créature; non pas qu'il faille ne rien aimer, ce serait là une fausse piété, mais en ce sens que tout ce que vous aimerez il faut l'aimer pour Dieu, en vue de Dieu et moins que Dieu. Si l'amour de Dieu n'efface pas en vous tout autre amour, s'il n'est pas le premier fondement de tout autre amour, s'il y a au monde un seul objet que vous aimiez autant que Dieu, votre cœur est partagé; le Seigneur n'en veut plus, et par conséquent il est impossible que Dieu soit dans votre pensée, n'étant pas dans votre cœur.

3° Fuyez tout ce qui peut vous distraire et vous dissiper; ne vous occupez que de ce qui rentre dans les devoirs et les obligations de votre état; laissez tout le reste, quelque bon, quelque louable que cela vous paraisse. N'aimez pas à savoir les nouvelles; laissez, laissez les ombres qui passent; ne soyez pas curieux de savoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que l'on pense autour de vous. Que vous importe? A quoi bon vous inquiéter des choses auxquelles vous ne pouvez remédier? Oh! que tout irait bien mieux si chaque membre de la grande famille humaine n'était occupé que de ce qui le regarde, et s'acquittait parfaitement de ses fonctions! Faites-vous une solitude intérieure au fond de votre cœur, et là soyez souvent avec Dieu, écoutant sa voix, conversant familièrement avec lui comme un ami avec son ami, et suivant ses inspirations.

On n'acquiert pas une vertu dans un seul jour. Une vertu est une habitude. Pour contracter des habitudes, il faut des actes fréquemment répétés. Vous ne parviendrez donc à la pratique de la présence de Dieu

qu'après plusieurs mois et peut-être qu'après plusieurs années d'exercice. Commencez donc par convenir avec vous-même de quelque signe extérieur qui vous rappellera la présence de Dieu : le son d'une cloche, par exemple, ou de l'horloge, l'entrée ou la sortie d'un appartement, ou quelque autre chose semblable. Prenez ensuite chaque matin la résolution de vous rappeler la présence de Dieu un certain nombre de fois dans la journée, dix à douze fois, par exemple. Dans votre examen de conscience du soir, voyez si vous avez été fidèle à votre résolution du matin ; le lendemain faites en sorte d'augmenter d'une ou de deux le nombre de fois que vous avez pensé à Dieu la veille ; le surlendemain augmentez encore ce nombre, et ainsi de suite les jours suivants, et vous verrez qu'au bout de quelques mois vous serez toute la journée en la présence de Dieu, et cela sans contrainte, sans effort, mais avec la sainte liberté des enfants de Dieu, comme l'ami qui parle à son ami, tout en se livrant à quelque occupation en sa présence.

PRIÈRE

O Vierge sainte! qui, toujours occupée de la présence de Dieu, avez trouvé Dieu partout, et avez diminué par là les rigueurs de votre exil, obtenez-moi du Seigneur la grâce d'acquérir cette heureuse habitude de me conserver toujours en sa sainte présence, et de pouvoir ainsi adoucir les ennuis de mon exil. Obtenez-moi l'amour du recueillement, afin que je puisse parvenir à cette vie intérieure et cachée que vous avez menée sur la terre. Vous étiez sans cesse occupée à plaire à Dieu, ayant le cœur au ciel : faites que, marchant sur vos traces, j'aie toujours un œil au ciel occupé des biens célestes, pendant que de l'autre je considèrerai ce que j'ai à faire ici-bas pour m'acquitter de mes devoirs et mériter d'aller vous rejoindre dans la céleste patrie.

AMOUR DE LA PRÉSENCE DE DIEU

DANS UN SERVITEUR DE MARIE

Vers l'an 600 naquit en Irlande, d'une famille princière, un enfant auquel fut donné le nom de *Fèfre*, mais qui fut connu plus tard sous le nom de *Fiacre*. Élevé dans toute la pureté d'une foi primitive, il fut tellement épris de l'amour de la solitude, où l'on peut goûter à loisir les délices inénarrables de la présence de Dieu, qu'il se déroba tout jeune encore à la cour de son père, quitta sa patrie, où il ne pouvait, à cause de son rang, se livrer au saint exercice si cher à son cœur, et vint en France, pour y vivre dans l'oubli des hommes, connu de Dieu seul. Arrivé dans le diocèse de Meaux, il alla trouver le saint évêque Faron, qui lui assigna pour sa demeure un lieu écarté dans la forêt de Breuil, environ à deux lieues de Meaux.

Le saint, après avoir défriché une certaine étendue de terrain, se construisit une cellule, avec un oratoire dédié à la Mère de Dieu, qu'il honorait chaque jour et plusieurs fois par jour avec une tendresse toute filiale, et à laquelle il se consacra, la prenant pour sa Mère et sa Souveraine. Il se forma aussi un petit jardin, qu'il cultivait de ses propres mains. Sa vie était très-austère. Il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pussent lui faire interrompre l'exercice de la prière ou de la contemplation. Il partageait avec les pauvres les fruits de son travail. Le bruit de sa sainteté s'étant répandu, on commença à venir le consulter de toutes parts; et il fit bâtir, avec les aumônes qu'on lui apportait, un hôpital pour les étrangers, placé à peu de distance de sa cellule. Il y servait les pauvres lui-même, et leur rendait souvent la santé par la vertu de ses prières. Aussi les pauvres, les malades affluaient de tous côtés auprès de l'aimable et charitable solitaire. Il n'y mit qu'une seule exception : jamais aucune femme ne put être admise dans l'enceinte de son ermitage. Aussi fut-il, après sa mort, érigé en coutume que les femmes ne pourraient jamais entrer ni dans le lieu où il avait demeuré à Breuil, ni dans la chapelle où il fut enterré. Anne d'Autriche, reine de France, y étant venue en pèlerinage, se contenta de faire ses prières à la porte de son oratoire.

Les parents de saint Fiacre étant morts, le trône qu'ils occupaient en Irlande devint vacant, et les seigneurs de cet État durent se choisir un nouveau roi. Ils se rappelèrent tout de suite le prince Fèfre, qui avait renoncé à une couronne de la terre pour mieux s'assurer celle du ciel, et d'une voix unanime il fut décidé qu'il était seul leur légitime roi. Une brillante députation des plus nobles Irlandais se mit

donc en route, arriva en France, s'enquit de la retraite du vrai philosophe, et arriva à son ermitage. Ils trouvèrent l'ancien héritier de leur roi, les instruments du jardinage en main, occupé à cultiver le petit enclos où il avait établi sa demeure. « Prince, lui dirent-ils en s'avançant vers lui, les Irlandais se sont souvenus de toi; et, quoique tu les aies quittés depuis un grand nombre d'années, ils ont voulu respecter tes droits à la couronne paternelle. Voici les attributs du pouvoir suprême, que notre suffrage et ta naissance te confèrent d'un commun accord. Quitte cette retraite, et viens régner sur nous. »

Mais le sage anachorète, détaché plus que jamais des grandeurs et de la gloire du monde, qui ne lui paraissaient plus que comme des jouets d'enfant, répondit avec modestie et douceur : « J'ai oublié le monde, et je croyais en être oublié : l'offre de cette couronne ne dit rien à mon cœur : mon front doit bientôt en porter une infiniment plus brillante. Remerciez en mon nom les peuples qui vous ont envoyés, et dites-leur que, du fond de mon ermitage, j'élèverai chaque jour mes mains et mon cœur vers Dieu pour obtenir, en leur faveur, grâces et bénédictions. » Les seigneurs, étonnés d'un pareil dédain des gloires mondaines, essayèrent en vain de fléchir la modeste répugnance du prince chrétien; ils furent obligés de s'en retourner dans leur pays, en publiant partout qu'ils avaient rencontré un véritable philosophe et un fidèle serviteur de Dieu. Saint Fiacre mourut le 30 août 670. Les moines de Saint-Faron entretinrent longtemps trois prêtres à Breuil, qui devint un lieu de pèlerinage; puis il fut fondé un prieuré, qui a subsisté jusqu'en 1793.

DIX-SEPTIÈME JOUR

JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ AU TEMPLE

SÉCHERESSES ET ARIDITÉS

Lorsque Jésus fut âgé de douze ans, nous dit l'Évangile, ses parents allèrent avec lui à Jérusalem pour la fête de Pâques, selon leur coutume. Après que la solennité fut passée, ils reprirent le chemin de Naza-

reth ; mais l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans qu'ils s'en aperçussent, car ils le croyaient au milieu de leurs compagnons de voyage. Ils cheminèrent ainsi une journée entière ; mais le soir ils se mirent à le chercher parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, et, ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem en toute hâte. Qui pourrait dire la douleur et l'affliction de Marie pendant ce trajet et les jours qui suivirent? Quelles inquiétudes ! quelles alarmes ! ou plutôt quelles angoisses ! Elle cherchait partout son divin fils, son cher fils, si beau, si aimable, sans pouvoir le retrouver; elle le demandait à tous ceux qu'elle rencontrait, sans qu'on pût lui en donner des nouvelles; elle l'appelait sans cesse, et elle n'entendait pas sa voix : qui pourrait comprendre ce que son âme souffrit alors? que de pensées affligeantes, comme autant de traits aigus, perçaient son cœur? O mon fils ! qu'êtes-vous devenu? Pourrai-je encore vous donner le doux nom de fils? Dieu! s'il était tombé entre les mains d'Hérode ! A cette pensée son cœur frémit, et le glaive prédit par Siméon est sans cesse devant ses yeux. Peut-être, ô mon cher époux ! disait-elle à Joseph, peut-être notre amour pour lui n'était-il pas assez vif; peut-être n'ai-je pas, moi, assez fidèlement correspondu aux grâces dont il m'a comblée; je n'ai pu l'aimer autant qu'il est aimable. Ainsi parlait Marie, et elle ne prenait de repos ni jour ni nuit. Enfin, après trois jours de recherches infructueuses, ils vont au Temple : et là quelle ne fut pas leur joie de le voir assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant !

Ame fidèle, qui vous êtes tout à fait tournée du côté de Dieu, et avez embrassé avec un noble courage le parti de la vertu, vous êtes chère à Jésus comme sa

mère lui était chère ; mais de même qu'il la soumet à une rude épreuve pendant ces trois jours et ces trois nuits, pendant lesquels il s'était dérobé à leur présence, ainsi ce même Dieu vous éprouve quelquefois et vous soustrait ses grâces et ses douceurs sensibles. Vous ne le voyez plus alors, vous ne l'entendez plus, vous ne le sentez plus au dedans de vous ; il a cessé de vous être présent dans la nature comme dans votre cœur ; vous craignez de l'avoir perdu pour jamais. Mais qu'avez-vous fait dans ces occasions pour retrouver l'objet de votre amour ? Au lieu de vous laisser aller au découragement et de vous asseoir dans la tristesse du cœur, vous êtes-vous levée, et, à l'exemple de Marie, avez-vous marché ? L'avez-vous demandé à qui pouvait vous donner des renseignements sur Jésus ? Êtes-vous revenue sur vos pas dans le chemin des infidélités par le repentir, la pénitence et le bon propos ? Avez-vous poussé comme elle vos recherches jusqu'au temple ? La foi vous apprend que Jésus y réside dans nos sacrés tabernacles. L'avez-vous cherché parmi les docteurs, en réclamant les sages conseils d'un pieux directeur, et vous y conformant ? Ce n'est que là que vous le trouverez. Tant que Marie le chercha parmi ses parents et ses voisins, elle ne l'y trouva point. C'est donc dans une bonne confession, une fervente communion, que vous le retrouverez, et non dans les liaisons de la chair et du sang. Instruisons-nous aujourd'hui par l'exemple de Marie sur un des sujets les plus importants de la conduite intérieure.

C'est une peine bien commune et une plainte comme générale parmi les âmes fidèles que ce dégoût, cette sécheresse, cette aridité, ces ténèbres par lesquels Dieu fait passer presque tous ses serviteurs. Il y a dans

la vie spirituelle, comme dans l'ordre naturel, de ces temps où le ciel se couvre de nuages et disparaît à nos yeux pour ne plus nous laisser apercevoir qu'une atmosphère triste et pesante; le cœur, comme une terre sèche et aride qui n'a pas reçu de rosée depuis plusieurs jours, ne peut plus rien produire; les plantes n'y ont plus de fraîcheur, les fleurs des vertus y sont comme fanées : tout semble triste et languissant; on gémit, on s'afflige. Je n'ai point de dévotion, dit-on, point de goût, point de sentiment; je suis devant Dieu comme une âme stupide; mon esprit s'égare, mon cœur ne dit rien; je vis à l'égard de mon salut et de ma perfection dans une espèce d'indifférence qui me fait trembler, étant d'autant plus pénible qu'il se répand sur tout : la prière, la confession, les communions, tous les exercices de piété présentent la même sécheresse et les mêmes dégoûts. Je crains que Dieu ne se soit retiré de moi et ne m'ait délaissé. Il me semble que je ne suis plus capable de rien; le peu que je fais, je ne le fais que par force, et par conséquent sans fruit et sans mérite. Voilà ce qu'on entend répéter chaque jour; voilà ce qui fait que tant d'âmes, avec tout ce qu'il faut pour faire de grands progrès dans la vertu et la perfection chrétienne, mènent une vie faible et languissante, et finissent quelquefois par se relâcher. Pour nous prémunir contre les dangers de cet état, examinons maintenant quelle en est l'origine et quelle est la conduite qu'on y doit tenir.

Les sécheresses et les aridités spirituelles viennent de trois causes principales : 1° du démon, qui met tout en œuvre pour nous porter au relâchement, pour nous détourner du chemin de la perfection et nous dégoûter de la piété; 2° de notre lâcheté, qui nous fait commettre une foule d'infidélités à la grâce, beaucoup de

fautes légères en elles-mêmes, mais qui finissent par ralentir notre ardeur, refroidir l'amitié de Dieu à notre égard ; et Dieu, pour nous punir de ces infidélités et de ces fautes légères, nous retranche certaines grâces, certains secours qu'il ne donne qu'à ses serviteurs fidèles ; 3° enfin elles viennent quelquefois directement du Seigneur lui-même, qui agit ainsi, soit pour nous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu, soit pour nous faire estimer davantage les dons du Ciel, soit pour nous unir plus étroitement à lui en nous faisant renoncer à tout, même aux délices spirituelles, soit enfin parce qu'il se plaît à nous voir combattre généreusement, et nous former par là à la solide vertu.

1° Si nos sécheresses et nos aridités viennent du démon, la seule conduite que nous ayons à tenir, c'est de ne rien changer à notre manière de vivre, d'être plus exacts que jamais à la prière, à l'oraison, et surtout à la confession et à la communion; en un mot, de faire en tout comme nous faisions au jour des consolations sensibles, sans nous laisser ni abattre ni décourager. Par là nous déjouerons tous les projets de notre ennemi, et le mal qu'il voulait nous faire se changera en bien pour nous.

2° Si nos sécheresses et nos aridités viennent de notre lâcheté personnelle, rentrons en nous-mêmes, examinons quel est le défaut qui nous a fait commettre les fautes ou les infidélités qui nous privent de la grâce de Dieu, et cherchons à nous en corriger. Si nous sommes tièdes, négligents, infidèles, ne sachant presque ce que c'est que le recueillement, vivant dans une dissipation continuelle d'esprit et de cœur, devons-nous être surpris de ne trouver que dégoûts, sécheresses et distractions dans la prière? Si nous ne nous faisons aucune violence en rien, si nous cherchons à nous

satisfaire en tout, est-il étonnant que Dieu nous retire ses douceurs? Si nous sommes infidèles à la grâce, si nous lui résistons en ne nous rendant pas à ses inspirations, est-il étonnant que Dieu nous les retire? Une âme s'éloigne de Dieu, Dieu à son tour s'éloigne de cette âme; elle a cessé d'être fidèle, Dieu cesse aussi de la prévenir par ses grâces.

3° Si les sécheresses et les aridités spirituelles viennent directement de Dieu, ce qui arrive le plus souvent, entrons dans ses desseins à notre égard, et pour cela servons-nous des considérations suivantes :

1re Considération. Les dégoûts sont inévitables en cette vie. *Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu,* s'écriait saint Augustin, *et notre cœur sera toujours inquiet et dégoûté jusqu'à ce qu'il se repose en vous.* Les créatures peuvent l'amuser un instant, le distraire, mais ne sauraient le contenter. La vertu, il est vrai, la religion, possèdent et possèdent seules le secret de nous rendre heureux, mais non d'un bonheur parfait en ce monde, parce que tant que nous serons ici-bas, nous ne pouvons jamais parvenir à cette plénitude de justice et d'amour que possèdera notre cœur dans le ciel. Le bonheur parfait n'est donc pas dans ce monde; nous ne le trouverons que dans le ciel; et tant que nous serons ici-bas, attendons-nous à ce qu'il nous manque quelque chose.

2e Considération. Si le monde faisait des heureux, nous pourrions trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu; mais parcourons tous les états, interrogeons tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts, chaque état a ses amertumes : la terre est la patrie des mécontents. Qu'est-ce que la

vie du mondain, même le plus heureux selon le monde, sinon un ennui continuel, où, en diversifiant ses plaisirs, il ne fait que diversifier ses dégoûts et ses inquiétudes? Qu'est-ce que sa vie, sinon un vide éternel où il est à charge à lui-même, un cercle fastidieux de devoirs, de bienséances, d'amusements, d'inutilités qui, revenant sans cesse, n'ont plus d'agréable que de remplir un temps dont il ne sait que faire, qui lui pèse? Qu'est-ce que sa vie, sinon un flux et reflux de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances qui empoisonnent tous ses plaisirs? Comparons la fureur des passions, les humiliations d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, les assujettissements de l'ambition, les remords affreux, ce ver de la conscience qui ronge sans cesse, cette tristesse du cœur qui abat, ce glaive intérieur qui perce et qui est attaché au cœur coupable; comparons, dis-je, toutes ces peines, qui sont le partage du mondain, quoi qu'il fasse, avec les dégoûts, les tristesses qui accompagnent quelquefois la vertu, mais qui ne sont que transitoires, et qui laissent au moins la paix du cœur, et nous verrons que nos épines sont des fleurs, comparées à celles dont se trouve semée la voie des mondains.

3e Considération. Dieu a ses desseins en nous laissant quelque temps dans ces états de privation et de désolation intérieures. Il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable, nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur. Il veut nous faire avancer dans la perfection, et nous donner par conséquent des occasions de faire les sacrifices les plus héroïques. Si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles; si elle formait toujours ici-bas un état heureux et tranquille, elle deviendrait une récompense tem-

porelle ; on ne chercherait plus en se donnant à Dieu les biens de la foi, mais sa propre satisfaction ; on se chercherait soi-même en faisant semblant de chercher Dieu. Le Seigneur n'aurait plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, et qui n'aimeraient que les consolations de Dieu au lieu d'aimer le Dieu des consolations.

4e Considération. Ces répugnances et ces dégoûts que nous éprouvons quelquefois dans la pratique de la vertu ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendraient malheureux, si nous n'avions pas soin de les combattre. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage ; c'est une contrainte qui nous gêne, mais qui en nous gênant nous délivre d'une servitude qui nous accablait ; c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif, mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture ; de sorte que dans la douleur même de la plaie nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède. Ainsi ces peines et ces amertumes ont toujours du moins une utilité présente qui nous en dédommage : en nous dégoûtant elles nous purifient, en nous piquant elles nous guérissent, en nous troublant elles nous calment.

5e Considération. La véritable piété ne consiste pas dans l'abondance des goûts spirituels, des consolations sensibles, dans les douceurs que l'on peut éprouver au service de Dieu, dans cette onction intérieure qui pénètre l'âme et la fait marcher avec facilité dans les voies de Dieu. Ce sont là des dons de Dieu qu'il nous fait quelquefois pour nous encourager, pour nous donner un avant-goût des délices du ciel ; mais ce ne sont pas des vertus. Un grand nombre de saints et de saintes les plus agréables à Dieu ne les ont jamais goûtées.

Sainte Thérèse a passé près de vingt années dans l'aridité et la sécheresse ; cependant sainte Thérèse a été une des plus fidèles épouses et des plus intérieures amantes de Jésus-Christ. La véritable piété, la vertu solide, consistent dans la détermination de la volonté à faire tout ce qui plaît à Dieu, à se détacher de toutes les choses créées, à se renoncer, à observer en tout les préceptes évangéliques.

6e Considération. Les douceurs et les consolations dans le service de Dieu, quoique bonnes en elles-mêmes, peuvent cependant être sujettes à bien des erreurs et des illusions. Que de personnes se sont égarées dans cette voie! On se rassure sur ces consolations, on se croit avancé dans l'amour de Dieu, parce qu'on se croit favorisé, tandis que souvent on n'en est qu'au commencement, et qu'il est même douteux si on a bien commencé. On ne veille pas assez sur soi-même, et on ne se tient pas assez en garde. L'ange de ténèbres peut bien se transformer en ange de lumière, et profiter de cette imprudente sécurité pour nous égarer. On s'attache trop à ces joies, à ces consolations sensibles; l'âme s'y amollit, le courage s'y énerve, et quand il faut faire un sacrifice, remporter une victoire, se faire violence, le courage manque, et on est vaincu.

7e Considération. Un état de sécheresse et d'aridité où tout est pénible, où tout devient coûteux, est bien plus méritoire qu'un état où la grâce nous console, nous anime et nous adoucit toutes les peines. Une heure bien passée dans le premier vaut mieux que des années entières dans le second. Ce serait bien mal juger du mérite de nos actions que de le faire par le goût et le plaisir que nous y avons trouvé; c'est une règle souvent trompeuse, et plusieurs, en effet, y ont été trompés. Les faveurs sensibles sont des marques de la bonté

de Dieu, mais elles ne sont pas toujours des preuves de la sainteté de l'âme.

PRIÈRE

O bonne et tendre Mère! que j'ai bien compris votre douleur amère lorsque vous cherchiez Jésus avec tant de soins et de larmes, pendant trois jours et trois nuits, le demandant à tous ceux que vous rencontriez, et interrogeant les cavernes et les vallons de la route! Mais ce n'était pas vos péchés qui l'avaient éloigné de vous : c'était seulement son amour pour vous et son désir de nous instruire. Je vous rends grâces, Seigneur, des lumières que vous venez de me donner sur cette importante question de la privation des consolations sensibles. J'y conformerai désormais ma conduite, avec l'espérance toutefois que ce ne seront plus mes infidélités qui vous obligeront à me priver de vos grâces.

LE PÉNITENT DE MARIE

Lors du voyage que Pie VII fit à Paris, en 1804, il y avait un homme dont il rencontrait partout le visage, qu'il sortît ou qu'il rentrât, qu'il se penchât à la portière de sa voiture, ou à l'une des fenêtres de son palais, qu'il vînt des Tuileries ou de Notre-Dame. Cet homme, qui se trouvait toujours devant le Saint-Père, paraissait avoir trente ans; mais sa figure était flétrie, et ses cheveux blanchissaient déjà. Son extérieur était négligé sans annoncer l'indigence. Il avait des yeux vifs, mais sombres. Le souverain pontife comprit que l'homme qui était si obstiné à le poursuivre avait quelque chose à lui dire. Un jour qu'il se rendait à Saint-Cloud, il fit arrêter sa voiture aux Champs-Élysées, et envoya dire à cet individu, toujours sur ses pas, qu'il voulait lui parler. L'homme avance à pas lents; quand il est devant la voiture, il tombe à genoux et baise la terre sans rien dire. Le pape se penche vers lui avec bonté : « Il y a longtemps que vous nous suivez, mon fils; dans quel dessein? qu'avez-vous à nous demander? est-ce notre bénédiction paternelle? » L'inconnu secoua la tête avec un signe négatif. « Quel est votre nom? » L'inconnu remua les lèvres, mais le pape seul entendit sa réponse. « Voulez-vous vous confesser à nous? — Oui, mon Père : mon crime est si grand, que vous seul, ce me semble, pouvez m'en

absoudre. — Votre faute est peut-être bien grande ; mais sûrement Dieu est bien bon. — Après ce que j'ai fait, c'est outrager le Ciel que d'espérer qu'il me pardonnera. — C'est une pareille pensée qui outrage le Ciel. Dieu vous laisse vivre, parce qu'il veut vous donner le temps de la pénitence. — Mon Père, armez-vous de courage ; faites que nous soyons bien seuls, que les portes soient bien closes, que les murs étouffent mes paroles. — Prenez ce papier, mon fils ; avec ce laissez-passer, signé de notre main, à toute heure vous serez admis auprès de nous. »

Le soir de cette même journée, l'inconnu eut avec le pape un entretien qui dura plus de deux heures. Aucun être humain ne saura jamais ce qui fut dit de part et d'autre ; mais quand il fut achevé, et que le pape eut sonné pour qu'on vînt à lui, le cardinal P..., qui entra le premier, fut effrayé de sa pâleur, et voulut donner l'ordre d'arrêter l'inconnu. D'un geste Pie VII retint le cardinal ; d'un autre geste il congédia celui dont il venait d'entendre la confession.

Deux mois après cette scène, un étranger se présenta devant le maire de la ville de X..., et déclara qu'il venait y fixer son domicile. La conduite de cet homme devint tout de suite le sujet de la curiosité universelle. Il s'installa au bout de la ville, dans une masure isolée, et devant laquelle il ne passait pas trois personnes en un jour. Une femme qu'il payait exactement lui apportait le matin sa modeste provision de la journée : un pain et de l'eau. Il couchait sur deux planches, et ne faisait point de feu chez lui, même dans les plus rigoureux froids de l'hiver. Son mobilier se composait d'une table, d'une chaise et d'un grand crucifix ; il avait en outre un livre sur lequel il méditait souvent : c'était la Bible.

L'étonnement fut bien plus grand encore quand, le jour du dimanche étant arrivé, on vit cet homme sortir de chez lui tout en noir, les yeux baissés, se diriger vers l'église paroissiale, s'arrêter sous la porte, à côté de l'un des deux piliers, se mettre à genoux sur la dalle, et assister, le front incliné, les mains jointes, au sacrifice de la messe. Dès ce jour il assista ainsi chaque matin au sacrifice, et revenait ensuite chez lui sans s'arrêter, sans dire un mot à personne.

Au bout de dix années de cette sévère pénitence, il tombe malade ; on voit qu'il va mourir. Une lettre arrive de Rome : c'était l'absolution du pape. Il se fait aussitôt porter à l'église, y reçoit le saint viatique, et rend le dernier soupir. C'était Marie qui avait demandé et obtenu la conversion de ce pécheur. Quel grand crime avait-il commis ? On ne l'aurait jamais su. Mais en mourant il dit son nom au prêtre qui venait de l'administrer, et, par une circonstance for-

tuite, la divine providence permit que l'on sût que cet homme s'était rendu coupable, en 93, d'horribles sacriléges à l'égard de son église paroissiale, des ornements sacerdotaux et des vases sacrés qu'elle tenait cachés, et que lui seul connaissait, ainsi qu'à l'égard des ecclésiastiques, ses bienfaiteurs, qu'il envoya au tribunal révolutionnaire. Il avait grandement péché; mais aussi quelle sévère pénitence! Elle seule et Marie l'ont conduit au ciel.

DIX-HUITIÈME JOUR

VIE DE LA VIERGE A NAZARETH

CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE PIÉTÉ

Il est une circonstance bien remarquable dans la vie de la sainte Vierge, et qui n'est cependant pas assez méditée. Marie est, sans contredit, le chef-d'œuvre des mains du Créateur, la plus parfaite de toutes les créatures, bien au-dessus de tous les saints, qu'elle surpasse autant que la clarté du soleil surpasse celle des étoiles; Marie cependant, retirée à Nazareth, y mène la vie la plus ordinaire en apparence, la plus commune et la plus cachée; elle y vit obscure, ignorée et confondue avec les simples femmes d'Israël. Rien ne la distingue et ne révèle ce trésor caché de vertus sublimes. Épouse d'un pauvre artisan qui gagne son pain à la sueur de son front, elle s'occupe chaque jour aux ouvrages les plus communs et les plus ordinaires de la vie. C'est à peine si l'Évangile fait mention d'elle; et, depuis ce qu'il nous raconte du voyage qu'elle fit à Jérusalem jusqu'à sa mort, il nous dit seulement deux ou trois fois qu'elle se trouvait en la compagnie des disciples de Jésus. La tradition et l'histoire ne nous ont conservé que très-peu de chose d'une

vie si pure et si angélique. Il y a donc là une grande et importante leçon : Dieu a voulu nous apprendre que la véritable piété ne consiste ni dans ces brillants dehors de vertus qui frappent les yeux du public, ni dans les actions d'éclat, ni dans les emplois sublimes et relevés, mais plutôt qu'elle consiste dans la soumission à sa volonté sainte, toujours bonne pour nous, dans la pratique des vertus intérieures, dans l'accomplissement des devoirs de notre état et de notre condition. Instruisons-nous aujourd'hui sur un sujet aussi important, et méditons sur les caractères de la vraie et de la fausse piété.

Comme il y a dans le cours de la vie civile une véritable et une fausse monnaie, il y a aussi dans la religion une véritable et une fausse piété : une piété vraie, qui est le véritable esprit de Jésus-Christ, et une piété fausse, qui n'en a que les apparences trompeuses. La véritable piété ne peut être différente d'elle-même, parce que la piété est une dans son essence ; mais la fausse piété peut se transformer de mille manières ; il n'y a qu'un seul chemin qui conduise droit au terme, mais il y a plusieurs voies détournées qui en éloignent. Il ne serait pas possible de suivre et de combattre toutes les fausses piétés en détail ; des volumes entiers ne suffiraient pas pour cela. Pour réduire à quelque chose de clair, de précis, ce que nous avons à dire sur cette intéressante matière, nous allons prendre pour règle les caractères que, par la bouche de saint Paul, le Saint-Esprit lui-même nous trace sur la véritable charité, qui n'est autre chose au fond que la piété.

1° La véritable piété est patiente. Elle a appris de Jésus-Christ que la patience est déjà une perfection, et que celui qui ne sait pas se posséder n'est propre à rien. Elle est donc fausse cette dévotion trop vive,

trop sensible, délicate à l'excès, prête à prendre feu et à éclater à la moindre occasion. Elle est encore fausse cette piété qui ne veut rien endurer, rien souffrir, que la moindre chose blesse, que le moindre mot inquiète, qui ne peut supporter qu'on ne soit pas de son avis et qu'on la contredise, qui donnerait aux autres cent avis dans un jour, et n'en supporterait pas un dans le cours d'une année.

2° La véritable piété est bonne et bienveillante. Elle est toujours disposée à rendre service, à obliger, à faire plaisir ; elle est attentive à ne rien faire, à ne rien dire qui puisse fâcher ou contrister personne. C'est donc une fausse piété que celle des personnes qui sont sévères, rigides pour les autres, qui ne quitteraient point une prière, un exercice de piété pour faire plaisir, pour rendre service au prochain ; qui portent toujours l'austérité sur le visage et la sévérité dans les paroles, et qui, sous prétexte d'éviter un attachement humain, font croire aux gens du monde que la piété dessèche le cœur et défend d'aimer personne.

3° La véritable piété n'est point jalouse. Elle voudrait que Dieu fût aimé et servi de toutes ses créatures, et avec cette douce confiance qui dilate le cœur, elle désire pour son prochain tout le bonheur dont il peut jouir sur la terre ; elle ne se plaint de personne ; elle croit tout le monde meilleur qu'elle-même. Uniquement attentive sur ses propres défauts, elle n'examine point la conduite de ceux dont elle n'a pas à répondre ; elle loue ce qu'elle peut louer. Lorsque l'action n'est pas louable, elle excuse l'intention, et, dans son ingénieuse charité, elle trouve le moyen de signaler ce qu'il y a de bon dans la personne que l'on attaque : tout ce que les autres font lui paraît mieux que ce qu'elle fait elle-même. C'est donc avoir une fausse

piété que de blâmer la conduite de son prochain, de le dénigrer, de faire remarquer ses défauts, de tout critiquer, déprécier, et de n'estimer bien que ce que l'on fait soi-même.

4° La véritable piété n'agit point imprudemment. Soyez simples comme la colombe, nous dit Jésus-Christ, et prudents comme le serpent. Une personne vraiment pieuse, accoutumée à penser, à réfléchir avant de parler, à prendre conseil avant d'agir, fait tout avec poids et mesure; elle fuit la dissipation d'esprit, la précipitation, l'empressement naturel, qui nous font faire si souvent de fausses démarches. Habituée qu'elle est à n'agir que par l'impulsion de la grâce et les lumières du Saint-Esprit, elle apporte dans toute sa conduite cette gravité, cette maturité, cette sagesse qui font qu'on n'a jamais à se repentir de ses actions, et qui donnent l'expérience consommée de la vieillesse à un âge où tant d'autres ne savent encore se conduire. C'est donc une piété fausse que de vivre d'une manière dissipée et sans réflexion, de se laisser agiter, tourmenter par les affaires, de se livrer à une foule de choses qui ne sont pas des devoirs de son état, de se laisser dominer par ses occupations. On ne peut pas être à Dieu quand on n'est pas même à soi. On ne peut pas bien conduire une affaire aussi importante que celle du salut quand on n'est pas capable de réussir dans les affaires les plus ordinaires de la vie; et comment ne pas faire de grandes fautes dans ce qui regarde la religion quand on en fait tant tous les jours dans les choses les plus communes de son état?

5° La véritable piété ne s'enorgueillit point. Elle n'est jamais contente d'elle-même. Comment le serait-on quand on se connaît bien? Les plus grands saints ont toujours été les plus humbles et les plus mécon-

tents d'eux-mêmes. Ils se regardaient comme de grands pécheurs, et quelque chose qu'ils fissent pour Dieu, ils ne croyaient jamais avoir rien fait. Ils considéraient non ce qu'ils avaient fait, mais ce qu'ils auraient dû faire, et, après avoir pratiqué les plus éminentes vertus, ils suivaient le précepte de Jésus-Christ, et disaient : *Après tout, nous ne sommes que des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que ce que nous devions faire.* C'est donc avoir une fausse piété que de se croire avancé dans les voies de la perfection, d'être enflé d'un prétendu mérite qui n'existe que dans son imagination, de regarder le prochain comme inférieur en vertu, de tenir à son jugement, à ses idées, à son sentiment, comme s'il était le meilleur, et d'aller quelquefois jusqu'à croire en savoir plus long que ceux que Dieu a chargés de nous conduire, de ne vouloir céder à aucune raison quand on s'est une fois entêté d'une idée.

6° La véritable piété n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point à paraître, à se distinguer, à faire parler d'elle ; elle est humble, modeste, formée sur le grand modèle de Jésus-Christ et des saints ; elle cache ses bonnes œuvres, et *sa main gauche ne sait jamais ce que fait la droite.* Dans sa manière d'aller à Dieu, elle fuit les voies sublimes et extraordinaires. La dévotion n'est point une région où il faille se tracer de nouvelles routes ; il en est d'elle comme de la sagesse : quiconque donne dans des extrêmes s'en écarte. Elle cherche plutôt à suivre les exemples de la sainte Vierge et des saints ; elle fait consister la sainteté à bien remplir les devoirs de son état, de sa condition, et à sanctifier les actions les plus communes et les plus ordinaires. C'est donc une fausse dévotion que celle qui recherche les actions brillantes, les œuvres d'éclat, qui *fait sonner,* pour ainsi dire, *de la trompette*

quand elle fait quelques bonnes œuvres, et qui veut que tout le monde les sache et les connaisse ; qui dédaigne les emplois bas et obscurs, et qui, sous prétexte d'édifier le prochain, recherche l'estime des hommes ; qui dans la dévotion rejette la simplicité des pratiques du commun pour courir après les voies extraordinaires, telles que des extases, des révélations et des oraisons qui sont particulières, et qui enfin ne veut pas aller au ciel par les routes ordinaires, c'est-à-dire en remplissant bien les devoirs de son état, et en faisant le mieux possible ce que l'on est obligé de faire.

7° La véritable piété ne cherche point ses propres avantages. Elle a compris ces paroles solennelles du Sauveur : *Celui qui ne veut pas tout quitter et se renoncer lui-même n'est pas digne de moi ;* elle ne veut plaire qu'à Dieu, et voilà le grand objet qui fixe son attention. Ses yeux, fermés sur tout le reste, ne se portent qu'à Dieu et au prochain en vue de Dieu ; elle ne veut que Dieu, ne désire que Dieu. Dieu seul, Dieu seul, tout le reste n'est rien pour elle ; pourvu que son Dieu soit content, elle est satisfaite. Ses vues ne vont qu'à lui plaire, ses désirs qu'à l'aimer, son amour qu'à le posséder ; toute vue naturelle, toute considération humaine, tout motif bas et terrestre est banni de son cœur. Fallût-il faire les plus grands sacrifices, porter les plus rudes croix, se priver de tout, et tout perdre, pourvu qu'elle plaise à son Dieu, qu'elle possède son Dieu, elle a tout, et si son Dieu est content, elle est contente de tout. C'est donc une fausse piété que celle qui examine ce qui lui reviendra d'une action avant de la commencer ; qui cherche ses aises, et ne peut se résoudre à des privations ; qui ne voudrait jamais se déranger pour faire plaisir ou pour

rendre service à ses frères; qui ne regarde pas ce qui procurera plus de gloire à Dieu, mais ce qui lui sera plus commode, et lui attirera plus de satisfaction; qui ne sait faire aucun sacrifice, s'imposer aucune privation pour obliger le prochain.

8° La véritable piété ne s'emporte point. S'il faut reprendre, corriger, elle le fait avec douceur, avec bonté et toujours avec les égards et les considérations qu'il faut employer suivant l'âge, la qualité et le caractère de la personne qu'il faut reprendre. S'il arrive qu'on lui manque, et que l'émotion se fasse sentir, elle attend le moment du calme pour parler ou agir. S'il y a des reproches à faire, elle les fait avec charité et bienveillance, de manière que le coupable n'y voie que l'intérêt sincère qu'on lui porte. C'est donc une fausse piété que celle qui est âpre dans ses réprimandes, qui blâme tout et qui ne trouve rien de bien fait; qui s'irrite pour un rien, et qui, pour une maladresse ou une inadvertance, s'échappe en paroles dures, outrageantes, et prononcées d'un ton qui dénoterait plutôt un tribun accoutumé à commander à des esclaves qu'un disciple du Christ qui a dit: *Je suis venu non pour être servi, mais pour servir.*

9° La véritable piété n'interprète rien en mal. Loin de faire des soupçons injurieux, des jugements téméraires, elle aime, au contraire, à tout interpréter du bon côté; elle ne juge personne; elle sait bien que la dévotion ne consiste ni dans les pratiques extérieures ni dans la manière de s'habiller, mais dans la soumission à la volonté de Dieu, dans la fidélité à accomplir ses préceptes; et c'est pour cela qu'elle ne se permet de condamner personne sur les apparences et les signes extérieurs; elle laisse à Dieu le soin de scruter les cœurs et les consciences. C'est donc une

fausse piété que celle de ces personnes qui font consister toute la religion dans les pratiques extérieures, dans les prières vocales, la fréquentation des églises, et qui se croient bien parfaites quand elles ont passé les matinées entières au pied des autels, qu'elles ont récité de bouche une multitude de prières, qu'elles ont fait de longues lectures ou tout autre exercice extérieur, qui n'est que l'écorce de la religion. C'est de cette classe d'adorateurs que Dieu se plaint par ses prophètes quand il dit : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi.*

10° La véritable piété ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle est donc affectueuse, compatissante ; elle sait *pleurer avec ceux qui pleurent, et se réjouir avec ceux qui se réjouissent;* elle est sensible aux maux et aux afflictions du prochain, et c'est là la preuve la plus certaine qu'on l'aime véritablement. C'est donc une fausse piété que celle de ces personnes qui ont un cœur insensible, un cœur dur, qui ne sent rien de ce qui affecte le prochain, qui voit tout avec indifférence quand cela ne le regarde pas. Elle est donc fausse cette piété qui se renferme en elle-même et qui semble dire : Que m'importe à moi ? Ce n'était pas ainsi qu'agissaient les premiers chrétiens, dont il est dit qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, qu'ils mettaient ensemble leurs biens et leurs trésors ; aussi les païens se convertissaient en les regardant, et en se disant : *Voyez comme ils s'aiment !*

11° La véritable piété souffre tout. Elle est indulgente, elle est tolérante, elle déteste le péché, mais elle aime le pécheur ; elle désapprouve sa conduite, mais elle plaint l'âme qui agit mal ; elle réprouve l'erreur, mais elle n'exclut pas de ses bienfaits la per-

sonne qui s'égare, prenant en cela l'esprit de *notre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants.* C'est donc une fausse piété celle qui est dure, austère, sévère à l'égard des autres; qui ne sait rien passer, rien pardonner; qui, ayant à peine fait quelques pas dans la dévotion, voudrait réformer l'univers. Rien de si aisé *que d'imposer aux autres de rudes fardeaux qu'on ne voudrait pas toucher du bout du doigt.* Loin de nous ces dévotions outrées, rigides, ce zèle amer, cet esprit de censure, ces disciples imprudents *qui, ne sachant par quel esprit ils sont conduits, voudraient tout de suite faire descendre le feu du ciel sur les coupables!*

12° La véritable piété croit tout. Elle croit à tout ce que Dieu nous a révélé dans les saintes Écritures, à tout ce que l'Église nous propose de sa part, et ne perd point son temps à discuter, à raisonner, à demander pourquoi cette pratique, pourquoi cette cérémonie : l'Église ordonne, elle obéit; les pasteurs des âmes invitent, elle se rend. C'est donc une fausse piété que celle de ces personnes qui, voulant paraître entendues dans la religion, et au fond ne voulant se gêner en rien, avancent des maximes qui ne dénotent que l'orgueil et l'illusion. Elles disent que la véritable piété est dans le cœur, et que par conséquent on peut être bon chrétien sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres plutôt que les apôtres ont introduites dans la religion, et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de raison que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de mi-

séricorde, le zèle pour les entreprises de piété, l'assistance journalière aux saints mystères, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer de pieuses et saintes pratiques, tout cela on veut que ce soit la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation : on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions aux petits esprits, qui ne sont pas capables d'aller plus haut. Quel orgueil! quelle illusion! Et cependant la sainte Vierge se soumettait aux moindres pratiques, aux moindres observances de la loi, même à celles qui ne l'obligeaient pas!

13° La véritable piété espère tout. Elle ne se laisse jamais aller à la défiance, au découragement; elle s'abandonne entièrement entre les bras de la miséricorde infinie de Dieu, et s'y repose comme l'enfant entre les bras de sa mère. C'est donc une fausse piété que celle de ces personnes qui sont toujours dans l'appréhension, qui ont plutôt la peur que la crainte de Dieu, qui sont conduites à la communion par la force plutôt que par l'amour, et qui, au lieu de servir Dieu pour lui-même, parce qu'il est infiniment bon, infiniment aimable, n'ont sans cesse devant les yeux, que les feux de l'enfer, dont la seule pensée les fait pâlir d'effroi.

14° La véritable piété souffre tout avec calme et résignation. Elle sait qu'il ne nous arrive rien, qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans la permission, sans la volonté de notre Père qui est dans les cieux, et que cette volonté est pour nous toute bonne, toute sage, toute-puissante; elle ne se plaint donc jamais; elle porte toujours sur son front le calme et la sérénité, comme elle a la paix dans le cœur. C'est donc une fausse piété que celle de ces personnes qui s'attristent, se chagrinent, se plaignent quand il

leur arrive des croix, des maladies, des peines intérieures, des humiliations, la perte de leurs biens, la mort des objets de leurs affections. Elles manquent de la première disposition qu'il faut pour entrer au service de Dieu : la soumission amoureuse à sa sainte volonté.

PRIÈRE

O Marie! vous que l'Église appelle un vase rempli d'une insigne dévotion, que je vous remercie de m'avoir obtenu ces notions précieuses que je viens de méditer sur la vraie et la fausse piété! Soutenu de votre assistance, je marcherai sur vos traces; je ne ferai plus consister la piété dans de vaines apparences; mais je la chercherai où elle est, dans l'accomplissement des devoirs de mon état, dans le renoncement à moi-même, dans une charité solide, sincère, affectueuse envers le prochain, et surtout dans l'amour de Dieu. Par là ma dévotion lui sera agréable, elle sera édifiante, elle me sera méritoire et m'obtiendra la récompense promise à ceux qui adorent en esprit et en vérité!

LA JEUNE MALADE

Voici ce que nous racontait en 1841 un pieux et savant pasteur d'une paroisse.

La veille d'une grande solennité, mon tribunal était entouré d'un nombre considérable de fidèles qui venaient se réconcilier pour s'asseoir le lendemain à la table sainte. J'aperçus parmi eux une de ces douces physionomies de jeune petite fille, où se peignent en traits si purs la candeur et l'innocence de cet âge. Quand son tour fut venu, j'allais la renvoyer : « Ma bonne petite, il ne faut pas venir ces jours de fête, vous qui êtes si jeune, lorsque vous voyez tant de monde; je n'ai pas le temps de vous entendre aujourd'hui. — Mon Père, me répondit-elle avec ingénuité, il y a juste un mois que je n'ai pas eu le bonheur de me confesser; depuis l'âge de sept ans, il m'a été commandé de m'approcher tous les mois du tribunal de la pénitence, je ne voudrais pas y manquer; écoutez-moi, je vous promets que je serai bien sage, et que je ne vous donnerai pas beaucoup

de peine. » Je n'insistai pas; il y avait dans la voix, dans l'accent de cet ange, quelque chose qui disait qu'il ne fallait pas la priver d'un bonheur si légitime.

Depuis ce jour Marie G***, alors âgée de dix ans, fut exactement fidèle à sa règle, et obéissante à son supérieur. Tous les mois elle venait recevoir mes conseils et mes encouragements. Cette obéissance remarquable, et la protection de la sainte Vierge, à laquelle elle s'était consacrée, lui faisaient faire de grands progrès dans la piété; une modestie angélique, un fonds de bon sens et de raison, un désir admirable de faire tout ce qui était agréable à Dieu, un goût décidé pour la prière: tout cela la rendait un modèle de vertu. Mais elle était déjà mûre pour le ciel. Née avec une santé délicate, elle éprouvait depuis plusieurs mois de fréquents maux de cœur. Son mal fit des progrès si rapides, qu'elle fut obligée de garder le lit.

Ici commence cette vie de patience et d'humble résignation qui édifia toute la paroisse. Marie souffrait beaucoup des enflures considérables qui parcouraient l'une après l'autre tous ses membres et tous ses organes, avec un dégoût presque absolu pour toute espèce d'aliment; elle éprouvait alors les désirs et les fantaisies assez ordinaires dans ces sortes de maladies, et à peine elle avait goûté à ce qu'elle avait tant désiré, qu'elle n'en voulait plus. Elle ne pouvait rien conserver dans son estomac, rien digérer; un enfant ordinaire aurait causé à cet âge de grandes peines à ses parents. Mais Marie était au-dessus de son âge, elle avait sans cesse le sourire sur les lèvres. Quand on lui demandait si elle souffrait beaucoup : « Eh bien, répondait-elle, c'est comme Dieu veut, il faut bien expier ses péchés. » Dans mes visites, je lui demandais quelquefois : « Marie, n'êtes-vous pas fâchée de mourir? — Oh! non, bien sûr! — Et pourquoi, mon enfant? vous êtes si jeune! — Parce que j'irai vers le bon Dieu; si je restais encore sur la terre, peut-être que je me perdrais avec tant d'autres. — Mais est-il bien sûr que vous irez vers le bon Dieu? — Comment pourrais-je en douter, c'est vous qui me l'avez dit l'autre jour. — Et si je me trompais! » Alors elle me regardait avec un sourire naïf et ajoutait: « Mon Père, vous voulez plaisanter, je sais bien que non; et d'ailleurs je ne me tromperai jamais en vous croyant. » Dans les moments des plus grandes douleurs, c'était en lui parlant de la sainte Vierge ou en lui présentant son image qu'on la soulageait; elle couvrait souvent de ses baisers la médaille miraculeuse suspendue à son cou par un ruban. « Mon Père, me dit-elle un jour, quand je serai au ciel, est-ce que je verrai la sainte Vierge? — Sans doute, mon enfant. — Mais pourrai-je lui parler? — Quand vous voudrez. — Oh! quel bonheur, mon Père! »

Quand je la jugeai assez préparée, je lui annonçai le jour de la première communion. Oh! quelle joie alors rayonna sur son beau visage; elle en parlait avec tant de bonheur à ceux qui venaient la voir, qu'elle leur faisait verser des larmes. Elle voulut apprendre par cœur le cantique : *Jésus quitte son trône pour descendre en mon cœur.* Elle le chantait quand elle était seule. C'était bien la voix du cygne chantant sur le bord du tombeau son hymne d'amour au Dieu de l'innocence. Je renonce à peindre la belle cérémonie du grand jour : une foule de parents, d'amis, vinrent à l'église avec des flambeaux, accompagner le saint Sacrement. La jeune malade était en costume blanc, le front ceint d'une couronne de fleurs blanches et bleues, tenant à la main un cierge orné d'un bouquet de roses. Un bel autel avait été dressé dans la chambre. Pendant que le prêtre lui adressait une allocution, la jeune vierge, les yeux fixés sur lui, semblait dévorer toutes les paroles qui sortaient de sa bouche; les joues, pâles jusqu'alors, se colorent d'une teinte rosée, son regard avait quelque chose de céleste; le silence le plus profond régnait au milieu d'une nombreuse assistance. Il faut renoncer à décrire les émotions du moment solennel où Dieu s'unit à cette vierge de la terre, les impressions qu'en ressentirent les spectateurs durèrent plusieurs années. Marie voulut garder pendant huit jours sa blanche robe nuptiale et sa couronne blanche et bleue. Les hymnes de l'amour et de la reconnaissance retentirent dans cette chambre, où les voisins trouvaient un goût, un tressaillement de lieu sacré autour de cet autel, où pas une rose ne fut dérangée. A quelques jours de là, la jeune vierge sembla s'endormir d'un doux sommeil; on faisait silence, on la croyait seulement endormie, et déjà son âme radieuse était au ciel. La mort n'avait pas même effacé ce doux sourire qui donnait tant de grâce et de douceur à cette figure angélique; sa bouche, légèrement entr'ouverte, semblait vous dire : Oh! qu'il fait bon d'avoir aimé Dieu et de l'avoir préféré à tout!

DIX-NEUVIÈME JOUR

MARIE AUX NOCES DE CANA

984

LA BONTÉ

A peine revenu des bords du Jourdain, où il était allé passer quelque temps dans la solitude du désert

pour nous donner une haute estime de la retraite et nous en inspirer l'usage, Jésus-Christ veut commencer la carrière de sa vie publique par un éclatant témoignage de cette bonté touchante qu'il était venu apprendre aux hommes ; il se trouve invité avec sa mère et ses disciples à une de ces réunions de famille où Jésus devrait toujours être appelé comme il le fut par les époux de Cana. Marie, toujours admirable, toujours aimable et complaisante, quitte sa chère retraite, et sait se prêter à tous les devoirs des bienséances sociales. Elle vient aux noces : ici comme partout, conduite par la charité et dirigée par l'esprit de foi et de sagesse, toujours attentive aux besoins du prochain, elle s'aperçoit de l'embarras où vont se trouver ses hôtes et de la confusion qui va retomber sur eux. Elle dit à son Fils : Ils n'ont plus de vin ; et, pleine de confiance en sa bonté, elle dit en même temps à ceux qui servaient : Ne vous inquiétez pas, faites seulement ce qu'il vous dira. O bonté admirable ! sa charité ne distingue pas entre les besoins du corps et ceux de l'âme, entre une nécessité réelle et une innocente superfluité. Elle fera plaisir, c'est assez ; elle trouve l'occasion d'être utile, et la saisit avec empressement. Son cœur est toujours prêt à obliger ; il ne jouit jamais plus que lorsqu'il peut faire du bien ; elle n'attend pas la demande, elle la prévient, et double par là le mérite du service qu'elle rend. Le procédé vaut effectivement mieux que l'office lui-même, et ce n'est obliger qu'à demi que d'obliger, je ne dis pas de mauvaise grâce, mais encore sans affection.

Arrêtons-nous ici à considérer cette vertu admirable du cœur de Marie, la bonté.

Qu'est-ce que la bonté humaine ? La bonté, la véritable bonté est une disposition du cœur qui nous

porte à faire tout le bien possible à chaque membre de la grande famille du genre humain, à lui souhaiter, à lui désirer ardemment, comme à nous-mêmes, celui que nous ne pouvons lui faire, à compatir à ses souffrances, à nous réjouir de son bonheur, et tout cela sans aucun intérêt de notre part, mais uniquement par un principe de charité. L'homme véritablement bon est donc celui qui, regardant les autres hommes comme les enfants d'un même père, les aime comme ses frères, se montre à leur égard généreux et bienfaisant, doux, patient, complaisant, indulgent et affable; qui sait pleurer avec ceux qui pleurent, et se réjouir avec ceux qui se réjouissent; qui se venge d'une injure par un bienfait pour être le digne enfant du Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; qui traite ses inférieurs comme un père; qui s'étudie à ne froisser personne, pour imiter Jésus-Christ, son divin Maître, dont il est dit qu'il n'achève pas de rompre le roseau à demi brisé, et qu'il n'éteint pas la mèche qui fume encore; qui ne condamne personne, parce qu'il ne se trouve pas assez juste pour jeter la première pierre, même à celui qui a mérité le châtiment; en un mot, le cœur bon est celui qui veut le bonheur de tous, et qui souffrirait de faire souffrir tant soit peu quelqu'un par sa faute et injustement.

Mais sont-ils bien communs dans le monde les cœurs de cette sorte? Nous n'ignorons pas que chacun prétend être bon; et cette prétention est tellement générale, que si on parcourait les prisons et les bagnes, il n'y aurait pas un de ces malheureux dégradés par le vice, flétris par les lois et repoussés par la société comme le rebut de l'humanité, qui voulût se dire méchant, et qui n'eût aussi ses prétentions à la bonté.

Impossible de faire un pas dans le monde sans être froissé à chaque instant par une foule de personnes qui se disent bonnes, et qui pourtant nous font bien souffrir par leur faute. Veut-on faire l'éloge d'une personne, fût-elle d'un mérite des plus communs : C'est une personne qui a un cœur excellent. S'agit-il d'une personne sans jugement, sans esprit, parce qu'elle n'aura pas voulu incliner son oreille aux maximes de la sagesse chrétienne, on dit : Elle a peu de moyens, mais c'est un cœur parfait. Est-il question d'une maison ruinée, d'une fortune détruite par inconduite : C'est à son bon cœur que cet homme a dû sa ruine, et lui-même dit à tout venant que sa bonté l'a perdu. Veut-on parler d'un caractère violent, emporté : Il est vif, mais quel bon cœur ! Et on ose qualifier ainsi de bon cœur un furieux qui peut à chaque instant causer les plus grands dommages dans les biens, l'honneur et la réputation de son prochain ! Oui, chacun se dit bon, parce que chacun comprend que la bonté est la première qualité de l'homme : et nous-mêmes qui lisons ou entendons ceci, ne sommes-nous pas persuadés aussi que nous sommes bons ? Ne nous croirions-nous pas grièvement offensés si quelqu'un venait nous contester cette qualité ? Examinons ici sans nous flatter, sans nous faire illusion, mais avec franchise, s'il est vrai que nous soyons bons. Ayons le noble courage de confesser la vérité, si nous nous reconnaissons dans une des classes que nous allons passer en revue.

Êtes-vous bon, vous qui, jugeant des autres par les mauvais penchants qui sont en vous, vous plaisez toujours à mal interpréter les actions de votre prochain, qui voyez toujours les choses du mauvais côté, qui ne croyez jamais à la vertu des autres, et ne savez jamais leur prêter que de mauvaises intentions ? Combien vos

pensées sont amères, et qu'il y a de fiel dans votre âme ! Il se répand sur vos jugements, et donne une couleur livide à tous les visages qui vous passent sous les yeux ! Quelles intentions basses et intéressées vous supposez aux plus saintes œuvres et aux hommes les plus vertueux !

Êtes-vous bon, vous dont la langue est si habile à relever les défauts du prochain, qui voyez une paille dans l'œil de votre frère, et qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ? Sont-elles des preuves de votre bonté ces fâcheuses impressions que vous laissez dans les esprits sur le compte des absents ; ces traits qui, comme une flèche, entrent si facilement dans une réputation, et n'en sortent qu'après d'horribles déchirements ; ces plaisanteries envenimées dont le blessé ne saurait guérir, non plus que le malheureux atteint d'une arme trempée dans un suc mortel ?

Êtes-vous bon, vous qui êtes si exigeant vis-à-vis des personnes avec lesquelles vous avez à vivre ou qui vous sont subordonnées ? Vous ne savez ni excuser des défauts de caractère, ni supporter une humeur qui n'est pas conforme à la vôtre. Vous voudriez qu'on ne vous manquât jamais, et vous vous mettez peu en peine de fâcher les autres. Vous grondez parce qu'une chose vous déplaît, sans examiner si on est coupable ou non. Vous n'avez jamais une parole de bienveillance, un mot d'encouragement pour ceux qui vous servent, dont vous croyez acheter assez cher, au prix d'un morceau de pain, la liberté, le travail, la vie entière, pour ainsi dire ; vous oubliez qu'ils sont vos frères destinés à être vos égaux dans le ciel, et peut-être même au-dessus de vous.

Êtes-vous bon, vous qui faites un choix de personnes auxquelles vous vous empressez de donner

mille marques d'amitié, tandis que vous laissez le reste de vos frères dans l'oubli ? Vous êtes continuellement avec vos privilégiés ; vous vous intéressez à eux ; vous les défendez avec chaleur, avec passion, et tout le reste du monde vous est comme étranger et indifférent, souvent même incommode et à charge. Quiconque n'aime que ceux qui sont selon son choix, ses goûts, ses inclinations, son humeur et son caractère, est un égoïste, et ne sait pas même ce que c'est que la bonté.

Êtes-vous bon, vous qui ne savez vous gêner en rien pour obliger, pour faire plaisir? Offres de services, paroles obligeantes, protestations d'amitié, vous allez peut-être jusque-là; mais faut-il, pour soulager votre frère ou pour lui rendre un bon office, faut-il supporter une incommodité, faire un sacrifice, et prendre sur vos plaisirs, vos aises, vos habitudes, vous n'en êtes pas capable ; vous dites que cela vous est impossible, et vous vous mettez peu en peine que votre frère souffre ou non, pourvu que rien ne vous manque.

Êtes-vous bon, vous qui faites, il est vrai, des aumônes, des bonnes œuvres, mais qui les faites par caprice, par humeur, suivant que l'on sait s'insinuer plus ou moins adroitement dans votre esprit. Vous soulagez les pauvres, mais il faut qu'ils vous plaisent ou que les personnes qui sollicitent pour eux soient de votre goût ; vous participez à une œuvre de charité ; mais il faut qu'on vous la propose au jour, à l'heure où vous êtes bien disposé, et de la manière que vous l'entendez. Oh ! combien de prétendues bonnes œuvres seront ainsi connues, au jour du jugement, pour des œuvres inspirées par l'humeur, dictées par le caprice et exécutées par la fantaisie, et auxquelles la véritable bonté n'aura aucune part !

Êtes-vous bon, vous qui, au récit dramatique d'un malheur imaginaire, mouillez de vos larmes les pages d'un livre fabuleux qui vous entretient de positions qui n'ont jamais existé, et qui entendez gémir à vos portes une famille dans la misère, une personne dans la détresse, des cœurs dans la désolation, sans que vous vous mettiez en peine de tarir la source de leur infortune? On vous demanderait un peu moins de sensibilité apparente et un peu plus de bonté réelle.

Êtes-vous bon, vous qui aimez à faire publier vos bonnes œuvres au son de la trompette, qui en êtes toujours pour les actions d'éclat, qui cherchez en faisant du bien les regards des hommes plutôt que ceux de Dieu? Étrange bonté que celle qui a besoin des éloges, des applaudissements du monde, et qui ne sait rien faire en secret! Ah! qu'il est à craindre que, pendant que les hommes loueront votre bonté, Dieu ne voie en vous qu'un cœur froid et insensible!

Ne poussons pas plus loin ce détail, nous en avons assez dit pour bien comprendre qu'il y a sur la terre bien peu d'hommes véritablement bons : et si nous voulons nous rendre justice, nous connaîtrons que le peu de bonté qui est en nous est mêlé à un grand fonds d'amour-propre, d'égoïsme, de dureté et d'indifférence pour les autres.

Oh! que nous sommes loin de l'esprit de Jésus, qui est la bonté même! Mes frères, écrivait saint Paul aux Romains, ce n'est ni la science ni la sagesse qui doivent faire le fond de votre caractère; c'est la bonté. Regardez-vous les uns les autres comme les membres d'un même corps. Dans le corps, la main porte secours à l'œil, et l'œil à tout autre membre malade. Que votre charité soit donc sincère et sans déguisement. Aimez-vous les uns les autres comme de véri-

tables frères, prévenez-vous par des témoignages d'honneur; ne soyez ni lâches ni paresseux pour vous aider mutuellement; soyez toujours prêts à soulager les *saints*, à exercer l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les, et gardez-vous bien de les jamais maudire. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent; soyez tous unis dans un même esprit; ne rendez à personne le mal pour le mal; vivez en paix, si cela se peut et autant qu'il est en vous, avec tous les hommes. Ne vous vengez pas vous-mêmes; mais faites place à la colère, et laissez-la passer. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.

PRIÈRE

Vierge pleine de bonté et de clémence, dont le cœur tendre et compatissant était la plus fidèle image de celui de Jésus-Christ, le bon pasteur, ne rejetez pas du haut du ciel la prière de celui qui commence à sentir le désir de devenir bon. O vous surtout dont l'oreille attentive s'incline à la prière de l'herbe des champs qui réclame un peu de rosée, ou à celle des petits du passereau et de l'hirondelle qui vous demandent leur nourriture, Dieu bon par essence, et d'où découle toute bonté qui se rencontre dans la créature, j'ai honte de trouver dans mon cœur tant de méchanceté, de dureté et d'insensibilité; mais, touché aujourd'hui de cette pensée que je ne puis me rapprocher de vous si je ne suis bon, il me semble que je veux le devenir. Versez donc dans mon cœur une goutte de cette bonté que vous communiquez à vos saints et à vos anges, afin que je puisse être votre enfant. Faites-moi glorifier votre nom sur la terre par mes bons offices envers mes frères, afin de me trouver, au jour du jugement général, au nombre de ces bons ou de ces élus à qui vous direz : Venez, les bénis de mon Père, venez possé-

der le royaume que je vous ai préparé depuis le commencement du monde. Ainsi soit-il.

LA PESTE DE MARSEILLE

L'histoire nous apprend que dans plusieurs circonstances c'est en recourant à la puissante protection de la sainte Vierge qu'on a obteuu la cessation de ces terribles épidémies, de ces contagions effroyables, qui viennent de temps en temps rappeler aux hommes qu'ils ne sont rien et qu'il y a au-dessus de nous un maître qui gouverne tout. Nous ne citerons qu'un seul exemple de ces terribles châtiments de Dieu, à la cessation duquel contribua si puissamment *Notre-Dame-de-la-Garde.*

Au mois d'août 1720, la peste d'Orient fut apportée à Marseille par un vaisseau venu de Tripoli. Bientôt le nombre des victimes devint considérable, les magistrats et les habitants perdirent courage quand ils virent la mort frappant à chaque heure un grand nombre de leurs concitoyens. On ne vit plus qu'un moyen de salut, la fuite. Mais déjà on avait formé un cordon sanitaire à quelque distance de la ville, tant sur terre que sur mer, et il n'y avait pas moyen de le franchir; la moitié de la population déserta cependant les maisons : les riches se hâtèrent de rassembler leurs provisions et se retirèrent dans leurs bastides, situées dans l'intérieur du cordon sanitaire; les pauvres se réfugièrent dans des rochers, dans des cavernes et sous des tentes dressées à la hâte, les gens de mer s'embarquèrent sur des vaisseaux et sur des barques avec leurs familles, formant dans le port et dans la rade une ville flottante. Vaines précautions, la plupart de ces malheureux avaient emporté avec eux le germe mortel, et la contagion marchait à leur suite; ils furent atteints et frappés comme ceux qui restèrent dans la ville.

Il y avait alors à la tête du clergé de Marseille un homme dont le nom rappelle en un seul mot tout ce qu'il y de plus noble, de plus courageux, de plus dévoué, de plus sublime dans le monde, et dont on ne peut lire l'histoire sans larmes et sans frissons; ce prélat, ce confesseur, cet apôtre, s'appelait Belzunce. C'était un homme d'une naissance illustre, d'une grande éloquence, d'une science universelle, mais on ne se souvient que de sa charité. M. de Belzunce était depuis douze ans l'évêque de Marseille; dès que la contagion eut éclaté, il comprit sa position comme Charles Borromée avait compris la sienne, et, sortant de son palais épiscopal, le front calme et avec un sourire sur les lèvres, il alla droit à la peste, et commença avec le fléau une

lutte terrible dont il fut vainqueur. A sa voix, les chanoines de son chapitre, les curés et les vicaires de son diocèse, les religieux de toutes communautés, si nombreuses à Marseille, tout ce qu'il y avait d'aumôniers, de prêtres enfin, dans cette ville immense, comprit qu'il s'agissait du martyre, et courut se ranger autour de lui. Il n'y a pas d'éloges à donner à un dévouement pareil, il suffit de le raconter. A toutes les heures du jour et de la nuit, déjà malades ou bien portants encore, ces dignes ministres du Dieu qui but le calice du jardin des Oliviers, se répandaient dans les quartiers les plus infectés de la ville comme des anges consolateurs; ils apparaissaient au chevet des malades avec les secours de l'art et ceux de la religion, car un grand nombre de médecins s'étaient éloignés de Marseille. Animé par le dévouement de la charité évangélique, Mgr de Belzunce semblait se multiplier. Partout il s'avançait à la tête de son clergé, qu'il vit tomber presque tout entier à côté de lui : aux malades qu'il avait l'espérance de sauver il prodiguait des soins et des encouragements; à ceux dont la vie semblait condamnée, il montrait le ciel, et de ses mains tremblantes il administrait les sacrements. La mort était sans cesse autour de lui. La mort! il la respirait dans le dernier soupir des malades sur lesquels il était penché; il la touchait en pansant leurs horribles plaies, et marchait sur elle en foulant leurs habits pestiférés. La mort! à chaque instant elle frappait quelqu'un des prêtres qui se trouvaient à ses côtés; elle tournait autour de lui comme une bête fauve, et semblait ne l'épargner si longtemps que pour mieux jouir de son agonie.

Ce fut au mois de septembre que la contagion parut sévir avec plus de violence. Il mourait mille personnes par jour. Il n'y avait plus assez de vivants pour enterrer les morts; les rues étaient encombrées de cadavres. Une grande quantité de maisons étaient fermées, toute la famille était éteinte. Les rues étaient remplies de hardes, de meubles pestiférés, jetés par les fenêtres. Les malades étaient abandonnés même par leurs proches parents, jetés inhumainement hors de leurs maisons, placés sans aucun secours parmi les morts, dont la vue et la puanteur étaient insupportables. Les corps des grands et des riches étaient, comme celui du mendiant, jetés dans d'ignobles tombereaux, sans avoir même un peu de paille pour couverture. Marseille, cette ville si florissante, si superbe, si peuplée, n'est plus qu'un cloaque infect, dont on voudrait être éloigné de cent lieues.

Eh bien! comment cette cité si désolée fut-elle sauvée? Par la charité de son évêque, la protection de Marie et une consécration au sacré Cœur de Jésus. Le jour de la Toussaint, Mgr de Belzunce, suivi des prêtres qui lui restaient, sortit de chez lui pieds nus, un

flambeau à la main, une corde au cou, comme un pauvre pécheur chargé des crimes de tous ses diocésains, et s'achemine vers le Cours, où il avait fait dresser un autel, toutes les églises étant fermées. Le glas de la mort sonnait à toutes volées; le bruit sourd des canons se faisait entendre; tout un peuple, pâle et consterné, s'était prosterné sur le Cours et dans toutes les rues d'où l'on pouvait voir l'autel. Tous les yeux qui pouvaient encore pleurer étaient remplis de larmes, toutes les poitrines étaient gonflées de sanglots, toutes les voix répétaient le chant lugubre du prophète : *Seigneur, Seigneur, j'ai crié vers vous du fond de l'abîme.* Sur cet autel, tendu de noires draperies, le saint pontife célèbre le saint sacrifice, et offre tout bas à Dieu sa vie pour désarmer la colère divine, priant Marie de faire agréer à Dieu son sacrifice. Tant de prières, tant de vertus, tant de larmes apaisèrent en effet la colère de Dieu. La fureur de la maladie décrut rapidement, et disparut enfin en laissant après elle cinquante mille cadavres.

VINGTIÈME JOUR

LA VIERGE ÉCOUTANT LES PRÉDICATIONS DE JÉSUS

LA PAROLE DE DIEU

Le Fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné qui a voulu passer trente-trois ans sur la terre pour instruire les hommes, annonçait chaque jour, pendant les trois années de sa vie publique, la bonne nouvelle du royaume de Dieu; les peuples se portaient en foule à ses sublimes et touchantes instructions. Il leur parlait avec tant de simplicité, de noblesse, de douceur et de charme, que ses auditeurs à l'œil simple et au cœur droit recevaient la divine parole avec avidité, et restaient, pour ainsi dire, suspendus à sa bouche dans l'attitude d'un muet étonnement. Une femme surtout se faisait remarquer dans la foule par le ravissement où la plongeait la prédication de l'Évangile. Cette

femme était Marie, qui suivait pas à pas son divin Fils, pour ne pas perdre une seule de ses paroles. Plus attentive, plus recueillie que personne, vous eussiez dit un ange descendu du ciel ; écoutant avec silence et modestie, elle gravait tous ces souvenirs, les déposant au fond de son cœur. Pour nous former de plus en plus à l'école des vertus de cette Vierge incomparable, méditons aujourd'hui sur l'excellence de la parole de Dieu, et examinons quelle a été jusqu'à présent notre attention à nous en instruire.

Parole de Dieu. Avons-nous jamais sérieusement réfléchi à ce que signifie ce mot ? La parole de Dieu, c'est la vérité même. L'homme se trompe ou se fait trompeur ; mais Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper ; tout ce qu'il dit est vrai. Les philosophes ont longtemps cherché et cherchent encore la vérité. Pauvres aveugles qui ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne pas entendre ; qu'ils cherchent à savoir ce que Dieu a dit. La parole de Dieu, c'est la vie. *L'homme ne vit pas seulement de pain,* dit Jésus-Christ, *mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* S'il faut un pain matériel pour sustenter la vie du corps, il lui faut aussi la vérité pour nourrir son intelligence ; et l'Écriture sainte, qui contient la révélation divine, est aussi nécessaire à notre âme, dit saint Chrysostome, que la nourriture matérielle l'est au corps.

La parole de Dieu, c'est la science. L'homme ne saurait rien, il ne saurait pas même parler et se faire entendre de ses semblables, si Dieu ne le lui avait appris, et toute science qui veut s'éloigner de Dieu et de la révélation perd son nom, devient erreur, et ne fait qu'égarer.

La parole de Dieu, c'est le bonheur, ou du moins

c'est la route pour y parvenir. Longtemps les hommes l'ont cherché ailleurs, et toute leur philosophie n'a pu faire encore un seul heureux ; tandis que celui qui écoute Dieu lui parler et l'instruire connaît tout de suite ce que c'est que le bonheur, en quoi il consiste, et ce qu'il faut faire pour y arriver.

La parole de Dieu, c'est ce qui fait l'homme. Écoutons Jésus-Christ nous en donner la plus haute idée dans une circonstance de sa vie. Il prêchait un jour devant la multitude toujours avide de l'écouter : une femme, élevant la voix du milieu du peuple, fit entendre ce cri d'admiration : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté!* Écoutons la réponse du Maître : *Plus heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la pratiquent.* La parole de Dieu est donc quelque chose qui élève si haut la créature intelligente disposée à la recevoir, que celui qui l'écoute et en fait la règle de sa conduite est plus grand en quelque sorte aux yeux de Dieu que cette créature fortunée qui eut la gloire d'être la mère du Verbe incarné.

Mais où est-elle cette divine parole? où pourrais-je la trouver pour m'en instruire, m'en nourrir et en faire la règle de ma vie?

Dieu a parlé aux hommes en plusieurs temps et de plusieurs manières. D'abord il a parlé aux patriarches et à Moïse; il leur a révélé l'origine du monde et les bases de la plus touchante philosophie; il a parlé aux prophètes qu'il a députés vers son peuple pour le rappeler à ses devoirs et lui anoncer ses desseins; enfin il a parlé en dernier lieu par son Fils unique, qu'il a envoyé dans le monde pour expliquer plus clairement l'esprit de sa loi et réconcilier le Ciel avec la terre. Tout ce qui a été révélé aux patriarches ou aux pro-

phètes, ou ce que nous ont enseigné Jésus-Christ et ses apôtres, est renfermé dans ce que nous appelons *les livres saints, les livres sacrés, les saintes Écritures* ou *la Bible.*

Mais comme l'esprit humain, obscurci par le péché originel ou aveuglé par les passions du cœur, pourrait quelquefois se faire illusion en donnant aux livres sacrés une interprétation contraire au véritable sens dans lequel il faut les entendre, Jésus-Christ a établi dans son Église un tribunal compétent pour fixer le véritable sens des Écritures, et ce tribunal, cette cour suprême, qui juge en dernier ressort sur le sens de la loi, c'est l'Église enseignante. On trouve donc encore la parole de Dieu dans les instructions qui nous sont adressées par les pasteurs légitimes, reconnus et avoués par l'Église enseignante, le pape et les évêques.

Enfin, comme l'enseignement oral ne peut parvenir partout, de pieux auteurs ont déposé dans leurs écrits le fruit de leurs veilles et de leurs études sur les livres saints et sur la loi de Dieu. Leurs ouvrages, approuvés par l'Église, contiennent encore la véritable doctrine et jusqu'à un certain point la parole de Dieu. Voilà donc trois moyens principaux de connaître cette divine parole : l'Écriture sainte, la prédication et les ouvrages de piété. Disons un mot de chacun.

1° L'Écriture sainte. Bornons-nous ici à écouter saint Jean Chrysostome dans ces savantes homélies qu'il adressait au peuple de Constantinople, pour l'exhorter à lire assidûment et à apprendre, pour ainsi dire de mémoire, les saintes Écritures.

C'est un devoir pour tout chrétien, dit cet éloquent évêque, *de lire assidûment nos saintes Écritures. Il ne suffit pas de ne pas ignorer ce qu'elles contiennent, il faut encore les méditer, pour en recueillir la vertu*

secrète. A quoi vous servirait-il d'entendre les explications que nous ne cessons de vous en faire, si vous les rendez inutiles par votre négligence à vous en nourrir par vos propres réflexions? Quelles consolations avons-nous à nous promettre de notre travail, s'il devient stérile faute d'un concours de votre part?... Nous ne cessons de vous presser, de vous engager à vous appliquer continuellement à la méditation de nos livres saints, non-seulement de vous rendre à nos saintes assemblées pour écouter les explications qui vous en sont données, mais de les méditer dans l'intérieur de vos maisons; vous y gagnerez l'inestimable avantage d'éviter des entretiens frivoles, d'exciter dans vos cœurs la généreuse ambition du bien, de vous pénétrer des rayons du soleil de justice et des maximes d'une philosophie divine qui vous élève au-dessus de la terre, et vous transporte dans le Ciel... La cause de nos maux vient de l'ignorance où nous sommes des livres saints; la cause de nos désordres, quelle est-elle? La négligence que nous mettons à chercher dans nos livres saints le remède aux maladies de notre âme. L'Écriture sainte est le foyer d'où jaillissent tous les pieux sentiments et toutes les nobles affections. C'est le centre où se réunissent tous les rayons de la vérité, la source d'où jaillissent tous les trésors de la sagesse divine. Exposés comme nous le sommes à une foule de tentations diverses, il nous faut des remèdes appropriés à nos maladies, soit pour les guérir, soit pour en prévenir les rechutes. Nous les trouvons dans la lecture des livres saints; c'est un sanctuaire où l'âme vient s'entretenir familièrement avec la Divinité, et il suffirait de les avoir sous les yeux pour en retirer de précieux avantages. Leur aspect seul ra-

phètes, ou ce que nous ont enseigné Jésus-Christ et ses apôtres, est renfermé dans ce que nous appelons *les livres saints, les livres sacrés, les saintes Écritures* ou *la Bible.*

Mais comme l'esprit humain, obscurci par le péché originel ou aveuglé par les passions du cœur, pourrait quelquefois se faire illusion en donnant aux livres sacrés une interprétation contraire au véritable sens dans lequel il faut les entendre, Jésus-Christ a établi dans son Église un tribunal compétent pour fixer le véritable sens des Écritures, et ce tribunal, cette cour suprême, qui juge en dernier ressort sur le sens de la loi, c'est l'Église enseignante. On trouve donc encore la parole de Dieu dans les instructions qui nous sont adressées par les pasteurs légitimes, reconnus et avoués par l'Église enseignante, le pape et les évêques.

Enfin, comme l'enseignement oral ne peut parvenir partout, de pieux auteurs ont déposé dans leurs écrits le fruit de leurs veilles et de leurs études sur les livres saints et sur la loi de Dieu. Leurs ouvrages, approuvés par l'Église, contiennent encore la véritable doctrine et jusqu'à un certain point la parole de Dieu. Voilà donc trois moyens principaux de connaître cette divine parole : l'Écriture sainte, la prédication et les ouvrages de piété. Disons un mot de chacun.

1° L'Écriture sainte. Bornons-nous ici à écouter saint Jean Chrysostome dans ces savantes homélies qu'il adressait au peuple de Constantinople, pour l'exhorter à lire assidûment et à apprendre, pour ainsi dire de mémoire, les saintes Écritures.

C'est un devoir pour tout chrétien, dit cet éloquent évêque, *de lire assidûment nos saintes Écritures. Il ne suffit pas de ne pas ignorer ce qu'elles contiennent, il faut encore les méditer, pour en recueillir la vertu*

secrète. A quoi vous servirait-il d'entendre les explications que nous ne cessons de vous en faire, si vous les rendez inutiles par votre négligence à vous en nourrir par vos propres réflexions? Quelles consolations avons-nous à nous promettre de notre travail, s'il devient stérile faute d'un concours de votre part?... Nous ne cessons de vous presser, de vous engager à vous appliquer continuellement à la méditation de nos livres saints, non-seulement de vous rendre à nos saintes assemblées pour écouter les explications qui vous en sont données, mais de les méditer dans l'intérieur de vos maisons; vous y gagnerez l'inestimable avantage d'éviter des entretiens frivoles, d'exciter dans vos cœurs la généreuse ambition du bien, de vous pénétrer des rayons du soleil de justice et des maximes d'une philosophie divine qui vous élève au-dessus de la terre, et vous transporte dans le Ciel... La cause de nos maux vient de l'ignorance où nous sommes des livres saints; la cause de nos désordres, quelle est-elle? La négligence que nous mettons à chercher dans nos livres saints le remède aux maladies de notre âme. L'Écriture sainte est le foyer d'où jaillissent tous les pieux sentiments et toutes les nobles affections. C'est le centre où se réunissent tous les rayons de la vérité, la source d'où jaillissent tous les trésors de la sagesse divine. Exposés comme nous le sommes à une foule de tentations diverses, il nous faut des remèdes appropriés à nos maladies, soit pour les guérir, soit pour en prévenir les rechutes. Nous les trouvons dans la lecture des livres saints; c'est un sanctuaire où l'âme vient s'entretenir familièrement avec la Divinité, et il suffirait de les avoir sous les yeux pour en retirer de précieux avantages. Leur aspect seul ra-

sants et mangée par les oiseaux? C'est-à-dire la parole de Dieu n'est-elle pas tombée dans un cœur livré à la dissipation, où mille pensées étrangères passent et repassent? et ainsi, faute d'attention, de réflexions, ne l'avons-nous pas rendue inutile? en un mot, l'aimons-nous cette divine parole, savons-nous la goûter, et surtout la mettre en pratique?

3° La lecture. Nous parlons à Dieu dans la prière, et Dieu nous parle dans la lecture. On ne saurait dire quelle impression fait sur l'âme une bonne lecture; souvent elle touche plus le cœur qu'une bonne méditation ou un sermon. Il y a quelquefois des traits si vifs, si perçants et si embrasés, que tout le cœur se sent animé et l'âme enflammée du désir d'être à Dieu. Un bon livre est un ami sincère, un conseiller fidèle, qui vous donnera des avis salutaires quand vous voudrez les écouter et les recevoir. C'est un miroir où vous verrez les taches de votre âme si vous voulez le consulter; c'est une fontaine abondante où vous puiserez des eaux salutaires pour amortir le feu des passions; c'est un trésor où vous pourrez trouver les richesses spirituelles de la grâce de Dieu. Tous les maîtres de la vie spirituelle nous recommandent avec instance les lectures de piété. *Elles sont*, dit saint Augustin, *comme des lettres que nous recevons de notre patrie, qui est le ciel. Lisons-les, recevons-les avec empressement, avec respect, pour voir ce qu'elles nous annoncent de notre céleste patrie, ce qu'elles nous disent de nos pères, de nos frères, de nos amis qui nous y attendent, ce qu'elles nous apprennent d'un lieu où nous espérons arriver et être un jour avec eux.* Saint Grégoire dit que *la lecture sainte qui nous raconte les actions admirables des saints nous excite puissamment à les imiter; la vue de leurs combats et de leurs*

triomphes soutient notre courage dans les tentations et dans les épreuves. Tantôt elle nous parle de leurs misères et de leurs chutes, afin que nous ne nous découragions pas dans les nôtres; souvent elle nous représente leur bonheur et leur gloire pour nous animer par la vue des couronnes et des récompenses qu'ils ont obtenues. D'autres saints vont plus loin : ils comparent les lectures de piété à la prédication, et disent que, si la lecture n'a pas toute l'énergie de la parole vive et animée, elle a d'ailleurs beaucoup plus d'avantages que la voix des prédicateurs, parce qu'il n'est pas si facile d'avoir en tout temps un prédicateur éloquent que d'avoir un bon livre; parce que ce qu'un prédicateur dit de bon passe vite, n'a pas le temps de faire une impression durable, au lieu que l'on peut revenir plusieurs fois sur ce qu'on a lu, l'examiner, le peser et lui donner tout le temps de bien s'imprimer dans l'âme; parce qu'un livre peut sans crainte avertir tout le monde de ses défauts sans qu'on s'offense de sa liberté; parce qu'enfin par le moyen d'un bon livre on peut s'entretenir avec les saints, les docteurs, les Pères de l'Église comme si en effet ils étaient présents. Combien de pécheurs, combien de saints doivent leur conversion à la lecture d'un livre de piété! témoin saint Augustin, saint Ignace et tant d'autres. Quels ont été nos sentiments jusqu'à ce jour sur les lectures de piété? Avons-nous la sainte et louable habitude d'y consacrer chaque jour quelques minutes? Hélas! que de temps perdu à des conversations inutiles, à des lectures frivoles, que nous pourrions consacrer à chercher la parole de Dieu! N'avons-nous pas plutôt cherché dans nos lectures de piété à nous satisfaire qu'à nous instruire? N'avons-nous pas laissé les ouvrages qui nous étaient les plus utiles pour courir

après ceux qui nous plaisaient davantage? N'avons-nous pas négligé ou abandonné nos lectures dans les moments de sécheresses, de dégoûts ou d'épreuves? Avons-nous fait ces lectures dans le silence du recueillement, écoutant intérieurement la voix de Dieu, qui nous instruisait? Après nos lectures, avons-nous eu soin de réfléchir sur ce qui nous avait le plus touchés, et surtout avons-nous cherché à le mettre en pratique? Répondons à toutes ces questions; mais que ce soit notre cœur qui réponde, et non notre bouche.

PRIÈRE

O vous dont l'oreille, attentive à la parole du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, n'a perdu aucun mot de cette divine parole, Vierge sainte, vaisseau spirituel rempli des innombrables réminiscences de vos entretiens avec Dieu j'implore par vous ce don admirable de l'attention du cœur, cet autre don d'intelligence qui pénètre l'esprit des paroles, l'esprit des mystères, l'esprit de la nature, l'esprit de la religion, en un mot, les voies de la Providence à travers le tourbillon ténébreux qui nous emporte vers l'éternité; mais je demande surtout que vous m'obteniez le don de mémoire, ce don si rare parmi les enfants des hommes; car beaucoup voient, beaucoup entendent, mais peu retiennent ce qu'ils ont entendu et vu. Ce ne sont pas les grâces qui manquent, non plus que les exhortations, c'est la mémoire de la volonté. Marie, ma divine Mère, j'attends de votre douce intercession la force de me séparer en ce monde de ces auditeurs inattentifs et oublieux, afin de mériter devant Dieu l'application de l'oracle saint : *Heureux ceux qui entendent la parole divine, et qui la pratiquent!*

L'OUVRIER GUÉRI PAR SA PRIÈRE A MARIE

Nous allons laisser parler M. le curé de la Croix-Rousse à Lyon, dans une lettre qu'il écrivait au mois d'octobre 1840, à M. le directeur

de l'Archiconfrérie à Paris. La guérison y est attestée par la signature de trois médecins.

Le sieur François Gros, âgé de soixante-trois ans, domicilié à la Croix-Rousse, où il exerce la profession de chapelier, fut atteint, le 4 avril dernier, d'une hernie inguinale, étranglée subitement et accompagnée de tous les graves accidents qui se manifestent en ces occasions : du hoquet, du vomissement, et de douleurs intolérables au siége du mal. On mit sur-le-champ en usage tous les moyens pour tenter la réduction de la partie de l'intestin déplacé, mais sans pouvoir y réussir. Le malade, voyant le danger de sa position s'aggraver, se fit porter à l'hôpital le 12 du même mois, et fut opéré le soir même. L'opération donna lieu à un anus artificiel, que le chirurgien opérateur déclara funeste aux jours du malade. Ce pauvre ouvrier fut dès lors abandonné à lui-même et aux seules ressources de la nature. Plus d'espoir de guérison. Le lendemain matin, la sœur hospitalière qui l'avait assisté pendant l'opération le croyant mort, se présenta près de son lit, munie du fatal linceul pour l'ensevelir. Mais à sa grande surprise, aussitôt qu'elle croit remuer le cadavre, le mor ouvre les yeux, se trouve dans un calme parfait et n'éprouve plus aucune souffrance. La pauvre sœur, tout interdite, demande aussitôt le chirurgien, qui arrive, regarde la plaie, et s'en va sans rien prescrire pour le pansement, sans doute ne sachant plus que dire ni penser. On attend donc. Le second jour le malade se sent de l'appétit, demande à manger, et on lui accorde tout ce qu'il veut, comme on accorde à un malade désespéré tout ce qu'il demande. Les premiers jours, le résidu des aliments s'échappait par cette ouverture anormale dont on pouvait d'autant moins prévoir la cicatrisation que chaque jour elle est entretenue par des évacuations nouvelles et laborieuses. Cependant le 22 du même mois le malade était rentré chez lui; un mois après l'opération la plaie avait commencé à se cicatriser; les résidus des aliments avaient repris leur cours par les voies naturelles, et le second mois après, la guérison était complète : l'ouvrier était à son atelier. Que s'était-il donc passé? Le voici : c'est le malade lui-même qui va nous le raconter.

« Lorsque après l'opération faite et avortée je me vis jeté sur un lit sans aucune autre prescription, sans qu'on essayât même aucun traitement, livré en proie à une douleur vive que m'avait causée le peu de précaution avec lequel on avait rejeté dans mon corps tous les intestins qui en avaient été tirés, je compris trop bien que je n'avais plus rien à attendre des hommes. Je tournai toute ma confiance vers Dieu et vers sa sainte Mère, à laquelle on m'avait dit que j'avais été recommandé par les prières de l'Archiconfrérie. Peu à peu les souffrances se calmèrent; cependant je ne pus dormir. Je venais de ter-

miner mes prières, et je réfléchissais sur ma triste position, lorsque tout à coup je me trouve environné d'une vive lumière. Je vis à trois ou quatre pas de mon lit deux personnages éclatants de gloire. Je reconnus à ma droite Jésus-Christ, et à ma gauche sa sainte Mère. Ce qui me frappa dans ce moment, ce fut l'attitude de mon Sauveur. Il n'était point comme sur la croix, mais l'une de ses mains était tenue élevée, et l'autre plus abaissée; il me montrait les plaies des clous qui les avaient percées; et de sa main élevée je voyais couler du sang. *O mon Sauveur!* lui dis-je alors, *puisque vous avez tant souffert pour moi, il est bien juste que je souffre par amour pour vous.* Alors tout disparut; mais il resta dans mon âme un sentiment de confiance et de sécurité qui n'a point été trompé. »

VINGT-UNIÈME JOUR

MARIE PENDANT LA PASSION DU SAUVEUR

MÉDITER LA PASSION

L'Évangile nous apprend peu de choses de Marie pendant la Passion de Jésus. Il nous dit seulement qu'elle se tenait au pied de la croix, les yeux baignés de larmes et le cœur percé de ce glaive de douleur prédit par le vieillard Siméon. Mais la tradition nous apprend qu'elle se trouvait encore sur le chemin du Calvaire, lorsque Jésus y marchait accablé sous le poids de sa croix. Des révélations faites à de saintes âmes nous assurent que cette Mère affligée fut instruite de tout ce qui se passait par les disciples fidèles, qui venaient à chaque instant lui en rendre compte dans la maison où elle se trouvait. Eh! comment eût-il pu en être autrement? Se peut-il que son divin Fils eût combattu dans le jardin des Oliviers sans lui avoir fait part de la lutte cruelle où il était engagé? Sans doute que le baiser de Judas sera venu jusqu'à elle, comme

un souffle empesté ou comme une fumée d'enfer ; sans doute qu'elle a eu connaissance de tout, quand ils l'ont garrotté, traîné, battu, souffleté, condamné à mort, dans la séance nocturne de ce tribunal satanique réuni chez Caïphe. O divine Mère ! quelle nuit et quelle matinée vous avez passées ! Les fouets de la flagellation ont retenti jusqu'à vos oreilles ; la couronne d'épines a été posée sur votre cœur ; la croix a été portée de moitié par vous ; et enfin les clous qui ont attaché votre Fils sur ce bois infâme y ont fixé votre âme avec lui.

La grande douleur de Marie venait surtout de l'obstination des Juifs à ne pas vouloir reconnaître leur Sauveur, à rejeter les grâces qui leur étaient offertes, ainsi que de cette étonnante dureté de tant de chrétiens, qui devaient un jour si peu profiter de la mort et de la Passion de Jésus. Elle gémissait de voir tant d'ingratitude, tant de méchanceté. Elle se rappelait ces touchantes invitations de Jésus à Jérusalem infidèle et à l'âme ingrate et rebelle : *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rasssemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Ah ! si tu connaissais les biens que je t'apporte ! Mais tout cela est caché à tes yeux.*

Le cœur de Marie était déchiré en pensant que tant de travaux et de souffrances seraient inutiles pour un grand nombre de pécheurs. Elle prévoyait dans une douleur amère les malheurs où toute une nation allait se plonger par son obstination ; elle voyait ce peuple, maudit par son crime, dispersé dans toutes les nations, méprisé, bafoué, persécuté, sans temple et sans autels, sans chef et sans lois. Hélas ! nous renouvelons en quelque manière le sujet de sa douleur, nous perçons le cœur de notre divine Mère, quand nous lais-

sons perdre les grâces qui ont coûté si cher à son Fils. Craignons d'attirer sur nous par nos ingratitudes et nos infidélités les mêmes châtiments que les Juifs ; et pour cela réfléchissons aujourd'hui sur les grands avantages qu'on trouve à méditer la Passion de Jésus-Christ, et à se remettre souvent sous les yeux ce qu'il a souffert par amour pour nous. Cet excès de bonté et d'amour de la part d'un Dieu, bien compris, bien médité, suffirait pour faire de chacun de nous de parfaits chrétiens.

Il n'est point dans la religion de sujet plus digne de nos réflexions, plus capable d'occuper notre esprit, de toucher nos cœurs, d'animer nos sentiments et de faire sur nous les impressions les plus salutaires que la Passion de notre divin Sauveur.

1° Elle nous fait connaître l'amour immense que Dieu a pour nous. *On ne peut donner une plus grande marque d'amour,* dit notre divin Sauveur, *que de sacrifier sa vie pour la personne que l'on aime.* Il pouvait nous racheter, nous délivrer de l'esclavage du démon, nous réconcilier avec son Père par la plus légère souffrance, par une seule goutte de son sang précieux : s'il a tant souffert, s'il est mort au milieu des plus cruels supplices, c'était pour nous donner des preuves de son amour infini. Il a voulu nous arroser de son sang, afin que, touchés de sa bonté, nous rougissions de ne point aimer un tel rédempteur. Il a voulu se montrer à nous couvert de blessures, pour nous faire comprendre la douleur que lui causent nos péchés. Il a voulu porter sur sa chair les plaies de nos crimes, afin qu'à la vue de son corps meurtri nous cessions d'y en ajouter de nouvelles. Il a voulu aussi porter tout le poids de la justice divine punissant les crimes de la terre, pour que nous pus-

sions voir combien Dieu le Père a aimé les hommes en les épargnant pour frapper son propre Fils. O vous, âmes chrétiennes, qui désirez vous exciter à l'amour de Dieu, méditez et méditez souvent l'histoire douloureuse de la Passion !

Transportez-vous par la foi sur le Calvaire. Considérez votre Sauveur dans l'état où l'ont réduit vos péchés, disons mieux, où l'a réduit son amour. Il ne se présentera pas à vous dans un état de grandeur, de puissance et de majesté, qui frappe et qui éblouit ; par là il eût peut-être attiré vos regards ; par là il eût pu mériter vos respects : mais eût-il pu gagner votre amour ? Il ne veut donc pour vous attirer se manifester à vous qu'au milieu des humiliations, des opprobres et des tourments. Plus il est méconnaissable et défiguré, plus vous devez le trouver aimable et digne de votre amour, puisqu'il n'est tel que pour vous avoir trop aimés. Chacune de ses plaies vous annonce sa tendresse et vous demande la vôtre. Voyez ce corps innocent, attaché à une croix infâme, suspendu entre le ciel et la terre, couvert de blessures profondes et tout arrosé de son sang. Voyez cette tête couronnée d'épines, penchée sous le poids de la douleur qui l'accable ; ces yeux éteints et noyés dans leurs larmes, qui jettent sur vous leurs derniers regards ; cette bouche d'où sont sortis tant d'oracles, maintenant abreuvée de fiel et de vinaigre, et qui ne s'ouvre que pour prononcer quelques mots d'une voix mourante ; ces mains qu'il tend encore en expirant à un peuple infidèle. Considérez surtout ce cœur du plus tendre des pères, percé, navré de douleur, submergé dans un océan d'amertumes, et restez indifférents, si vous en avez le triste courage ! Oui, pour demeurer froid et insensible après avoir assisté au spectacle de Jésus

mourant d'amour pour les hommes, il faudrait être plus obstiné que les Juifs qui descendirent du Calvaire en se frappant la poitrine, plus infidèle que les soldats romains devenus bourreaux, qui s'écriaient : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu; plus insensible que le voile du Temple, qui se fendit en deux au moment où l'Homme-Dieu rendait le dernier soupir; plus froid que le marbre des tombeaux qui s'ouvrirent; plus dur que les rochers qui se fendirent.

2° La méditation de la Passion nous fera connaître l'excellence et le prix de nos âmes. Veux-tu savoir, ô mon âme! quelle est ta dignité et ce que tu vaux aux yeux de Dieu? regarde la croix, dit saint Augustin, et vois ce que tu as coûté, vois à quel prix tu as été racheté! Tu vaux les souffrances d'un Dieu, les larmes d'un Dieu, le sang d'un Dieu, la vie d'un Dieu. Voilà ce qu'il a donné et livré pour ta rédemption et pour ton salut! Oui, à ses yeux tu vaux tout cela; et pour te sauver tout cela a été sacrifié. Mais si mon âme a une telle valeur à vos yeux, ô mon Dieu! dois-je encore, puis-je même en négliger le salut et la sanctification? Puis-je encore l'exposer au danger de se perdre, et la sacrifier pour un vil intérêt, pour un faux honneur, la dégrader, la défigurer par la tache infâme du péché? Ne dois-je pas, au contraire, me dire qu'il n'est rien que je ne doive faire ou souffrir pour la sauver, puisqu'il n'y a rien qu'un Dieu n'ait fait et souffert pour son salut éternel? O âmes immortelles, âmes spirituelles, créées à l'image d'un Dieu, rachetées par le sang d'un Dieu, rappelez-vous sans cesse la grandeur de votre origine, le prix de votre rançon et la fin glorieuse de votre destinée! Tous vos titres sont écrits en caractères ineffaçables sur la croix de notre rédempteur et scellés de son sang.

3° La méditation de la Passion nous fait connaître l'horreur que mérite le péché. Ce mot de péché fait peut-être sourire un monde incrédule, qui le renvoie au vocabulaire des enfants, des bonnes femmes et des prêtres; mais il n'en exprime pas moins tout ce qu'il y a au monde de plus sérieux, et même ce qui seul explique le monde, la révolte de la créature libre contre le Créateur, ou contre l'ordre qu'il a établi, ce qui est tout un. C'est le mal essentiel, le mal de Dieu, autant que Dieu peut avoir son mal; le mal de l'homme, qui sans celui-ci n'en aurait jamais connu d'autre. Disons-le hardiment, disons-le tout haut, parce qu'on ne saurait assez le répéter, les hommes s'égarent, les hommes se perdent, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est que le péché. Ah! s'ils le connaissaient, il en est bien peu qui auraient un cœur assez mauvais pour le commettre! Ils ne sauraient donc méditer assez souvent la Passion du Sauveur, qui leur en donnerait l'idée la plus juste qu'ils pussent concevoir. Non, jusqu'au grand sacrifice du Calvaire, rien ne nous avait encore donné cette juste idée du péché : ni l'épouvantable châtiment des anges rebelles, précipités dans un étang de soufre et de feu, où ils doivent brûler éternellement pour une seule pensée d'orgueil; ni le terrible arrêt porté contre Adam et sa postérité pour sa désobéissance; ni cette nuit affreuse du déluge, en laquelle périt sous les eaux le genre humain coupable; ni la pluie de soufre qui consuma Sodome et Gomorrhe. Mais quand je vois Jésus agonisant au jardin des Oliviers, et traitant avec son Père, dans un bain de sueur et de sang, de la rançon du péché, lui qui, suivant la noble expression de l'Écriture, quand il voulut créer le monde, n'eut, en quelque sorte, qu'à le laisser partir de ses mains comme un jeu de sa

puissance; quand je le vois couvert de toutes nos iniquités, et, sous ce vêtement dégoûtant, ne plus paraître à l'œil paternel qu'un objet d'horreur, qu'un fils de colère; quand je vois le Père éternel condamner son Fils unique, l'objet de ses plus chères complaisances, non pas pour des fautes personnelles, car il était la justice, la sainteté même, mais uniquement parce qu'il s'était rendu caution pour les hommes, et que je considère ce Sauveur aimant, voué au dernier supplice par un arrêt céleste, flagellé par la main des Juifs, couronné d'épines par celle des soldats romains, poussé du pied comme la plus ignoble créature pendant qu'il montait au Calvaire, enfin cloué à la croix, et élevé entre le ciel et la terre comme un monument éternel de la haine de Dieu pour le péché, je me dis : Le péché est donc le plus grand et le plus terrible de tous les maux, le seul mal, à proprement parler, qui puisse m'arriver. *Si le bois vert est ainsi traité, comment sera traité le bois mort?*

4° La méditation de la Passion de Jésus-Christ est pour nous le plus doux sujet de consolation dans nos peines. Charitable médecin, il est venu sur la terre guérir la pauvre humanité souffrante; il a connu son mal, il a vu qu'elle ne pouvait échapper à la mort qu'en prenant un remède violent; mais il connaissait aussi notre faiblesse et notre répugnance à souffrir. Qu'a-t-il fait alors? Pour nous encourager par son exemple, il a commencé par prendre lui-même la potion amère qui seule pouvait nous sauver; il a voulu porter toutes nos souffrances, passer par toutes nos épreuves, essuyer toutes nos tribulations, et c'est principalement ce qu'il a fait dans le cours de sa Passion; dans quelque peine que nous soyons, nous trouverons un puissant encouragement et une douce consolation dans les

exemples que nous y donne ce divin Sauveur. Et que pourrais-je souffrir, ô mon doux Jésus ! que vous n'ayez souffert le premier ? Me plaindrais-je de mes douleurs ? Vous me dites : *Venez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne.* Me plaindrais-je de l'abandon de mes amis, de l'indifférence de mes proches ? Vous avez été délaissé, abandonné de tous. Me plaindrais-je de l'envie, de l'injustice, de la calomnie, de la perfidie de mes ennemis ? Vous avez été la victime innocente de toutes les passions, et vous avez tout supporté, tout souffert en silence. Si je suis affligé de trouver des cœurs ingrats, je dois me rappeler combien le vôtre a été et est encore affligé par nos ingratitudes. Si je languis, si je gémis dans les infirmités et les maladies, vous me montrez votre corps couvert de plaies. En un mot, la considération de votre Passion, la vue de votre croix sera une réponse à toutes mes plaintes et un soulagement dans toutes mes peines.

PRIÈRE

O mon Dieu ! que je comprends bien à présent, en méditant votre Passion douloureuse, ces grandes vérités du salut que je n'avais qu'entrevues jusqu'à présent. Il fallait, en effet, que cet excès d'amour fût bien grand dans vous pour vous porter à descendre du ciel, à passer votre vie dans les travaux et dans les douleurs, à mourir enfin sur une croix pour dernier gage de cet amour ! Il fallait que mon âme fût bien précieuse à vos yeux pour daigner la racheter à un si grand prix ! Il fallait que le péché fût quelque chose de bien affreux, de bien détestable, pour qu'il ne pût être expié que par vos souffrances, et pour que vous ayez cru devoir le laver dans un torrent de larmes ! Oui, c'est le péché qui vous a réduit dans l'état déplorable où je vous vois sur la croix. Pourquoi votre tête est-elle ainsi penchée ? Ah ! voilà le triste effet de

tant de projets injustes que j'ai conçus. Pourquoi vos yeux sont-ils ainsi noyés dans leurs larmes? C'est l'effet de tant de regards coupables que je me suis permis. Pourquoi votre bouche est-elle ainsi abreuvée d'amertume et de fiel, si ce n'est pour expier mes paroles criminelles? Pourquoi votre cœur est-il ainsi percé, navré de douleur, si ce n'est pour punir mes désirs et mes affections profanes? Pourquoi votre corps est-il ainsi déchiré, ensanglanté et couvert de plaies, sinon pour la punition terrible de mes satisfactions, de mes sensualités criminelles? O mon Dieu! je me jette au pied de votre croix pour obtenir mon pardon et me laver dans votre sang!

INFLUENCE DU MARTYRE

Vers le commencement du IVe siècle, et sous le règne de l'empereur Dioclétien, il y avait à Rome une femme jeune, belle et riche, du nom d'Aglaé. Elle était fille d'Acace, de race patricienne et qui avait été proconsul. Sa fortune était si considérable, qu'elle avait soixante-treize intendants pour l'administrer, et qu'elle avait donné trois fois des jeux publics à ses dépens. Il n'était question dans Rome que de son esprit, de ses grâces, des magnificences de son palais et du splendide appareil de ses fêtes. Elle n'avait pas voulu ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile, dont la morale l'effrayait, et elle vivait dans un mauvais commerce avec Boniface, le chef de ses intendants, homme livré comme elle aux plaisirs des sens. Boniface avait cependant trois bonnes qualités : l'hospitalité, la bienfaisance et la compatissance. La nuit, en sortant des orgies et des festins, il allait par les places secourir les voyageurs, les étrangers et les pauvres, et leur prodiguer des aumônes puisées dans les trésors de sa maîtresse. Souvent Aglaé participait à ces œuvres de bienfaisance, et ils durent ainsi secourir plus d'un pauvre chrétien, qui dut prier pour eux Marie, le refuge des pécheurs, car ils avaient une haute estime pour les chrétiens, et pour les martyrs surtout.

Dieu se laissa toucher par les prières de ses serviteurs et de sa sainte Mère, et il voulut appeler à lui ces deux âmes pécheresses, parce qu'elles étaient bonnes et compatissantes. Un jour Aglaé, que la grâce touchait depuis quelque temps, fit venir Boniface et lui dit : « Je ne sais ce que j'éprouve, Boniface, mais j'ai cessé d'être heureuse; je ne trouve plus que de la tristesse dans nos joies, de l'ennui

dans nos fêtes, des remords dans notre amour. Ces richesses qui s'étalent autour de moi, ces parures dont j'aimais à me couvrir, cette cour d'amis ou de flatteurs dont je suis environnée, Rome et ses splendeurs, toutes ces choses ont perdu leur charme à mes yeux. Le bonheur n'est peut-être pas où nous l'avons cherché, et je serais tentée de croire que nous sommes faits pour des plaisirs plus purs et plus élevés. Toi, dont l'âme fut le miroir de la mienne, éprouves-tu quelque chose comme moi? — Aglaé, répond celui-ci, depuis quelques jours ma préoccupation m'a empêché de m'apercevoir de la vôtre, mais vous venez d'exprimer tout ce que je sens. Tenez, hier encore, pendant que je secourais un vieil infirme qui était évanoui dans un des quartiers reculés de Rome, un vieillard qui se nomme Marcellin, et que les chrétiens appellent, je crois, leur évêque, est passé près de moi et m'a dit : *Courage, mon fils, Dieu récompensera tant de compassion et de charité;* vous ne sauriez comprendre combien ces paroles m'ont impressionné. — Eh bien! dit Aglaé, commençons donc par une œuvre qui puisse lui plaire. Je viens d'apprendre qu'il y a maintenant en Orient des chrétiens qui versent jusqu'à la dernière goutte de leur sang, souffrent des tourments inouïs, pour rester fidèles à Jésus-Christ, qui est mort pour eux, et pour ne pas adorer Jupiter, qui me paraît un Dieu bien hypothétique : fais préparer une galère, prends de l'or, des toiles fines, de la myrrhe, toutes sortes de parfums; emporte mes plus beaux coffres de bois de cèdre et de bois d'ébène; tu iras dans le pays où les chrétiens sont persécutés, et tu rapporteras des reliques de saints martyrs. Nous les honorerons avec ferveur, et nous leur bâtirons des oratoires : car j'ai ouï dire aux chrétiens que si quelqu'un sert les saints qui combattent pour Jésus-Christ, Dieu lui pardonne ses fautes. Peut-être alors Dieu nous éclairera, et nous connaîtrons où il faut chercher le bonheur. »

Boniface se conforme en tout aux ordres d'Aglaé, fait des dépenses immenses pour équiper un vaisseau, et part en disant à Aglaé en plaisantant : « Madame, si je trouve des reliques des martyrs je vous les apporterai; mais, si mes restes vous arrivent sous le nom de reliques d'un saint martyr, recevez-les. »

Cependant une révolution complète se faisait dans les idées et dans les mœurs de Boniface; la grâce de Dieu opérait déjà. Pendant tout le voyage, il resta comme isolé du nombreux cortége de compagnons qu'il avait pris. Il s'abstint avec soin de chair et de vin, tant il était pénétré de la sainte mission qu'il allait remplir. Il joignait à ses jeûnes des prières, des larmes et d'autres pénitences. Il se dirige vers la Cilicie, où il avait appris que la persécution sévissait avec le plus de cruauté. Arrivé à Tarse, il dit à ceux qui l'accompagnaient de

soigner la galère, de débarquer les chevaux et tout ce qu'il fallait, de préparer un logement dans une hôtellerie. « Il y a maintenant des martyrs qui combattent, ajouta-t-il, je vais les voir. » Il se rendit alors chez le gouverneur, qu'il trouva assis sur son tribunal. Simplicius était entouré de bourreaux et de martyrs; l'un était pendu par les pieds, et avait un brasier sous son visage; un autre était scié en morceaux par les exécuteurs; un autre était étendu sur quatre pieux; un quatrième avait les mains coupées : ils étaient au nombre de vingt, et leurs tourments faisaient frissonner les spectateurs. Ce spectacle acheva la conversion de Boniface; il s'approcha des martyrs en criant : « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! qu'il est grand le Dieu des martyrs! Serviteurs de Jésus-Christ, priez pour moi. » Puis il se jeta à leurs pieds, et couvrit de baisers leurs liens et leurs blessures. « Quel est cet audacieux, s'écria aussitôt le gouverneur, qui brave ainsi ma puissance et celle des dieux immortels? Qu'on l'amène devant moi. » Et quand cet ordre fut exécuté : « Qui es-tu, demanda-t-il, qui es-tu, toi qui méprises la splendeur de mon siége? — Il n'y a qu'un instant, ajoute Boniface, j'adorais comme toi Jupiter. A présent je suis chrétien, et je méprise tes menaces. » Alors le gouverneur fit aiguiser des pointes de fer et les fit enfoncer sous les ongles de Boniface; puis il commanda qu'on lui ouvrît la bouche et qu'on y versât du plomb bouillant. Cependant Boniface regardait le ciel et remerciait Jésus-Christ d'avoir permis qu'il souffrît pour son nom. Il vécut dans ces souffrances jusqu'au lendemain, où il eut la tête tranchée, ayant persisté à rester fidèle dans sa foi.

Cependant ses compagnons le cherchaient partout, le croyant livré à quelque orgie. Ils finirent par apprendre sa mort sublime, achetèrent à prix d'or son corps inanimé, l'embaumèrent, l'enveloppèrent de linges précieux, et reprirent le chemin de Rome. Aglaé, apprenant cette mort héroïque, achève de se convertir, donne tout son cœur au Dieu des chrétiens, reçoit avec pompe et au milieu d'une fête toute religieuse le corps glorieux de Boniface, fait bâtir une église pour le recevoir, affranchit tous ses esclaves, donne tous ses biens aux pauvres, reçoit le baptême, se retire dans la retraite avec quelques filles de sa suite, qui renoncèrent au monde comme elle, et passe treize ans dans la pratique de la piété chrétienne, où elle goûte plus de bonheur qu'elle n'en avait jamais trouvé dans toutes les splendeurs et toutes les voluptés du monde.

VINGT-DEUXIÈME JOUR

MARIE AU PIED DE LA CROIX

DÉVOTION AU CRUCIFIX

Il entrait dans les desseins de la haute et infinie sagesse de Dieu que Marie se trouvât au pied de la croix pour assister à l'auguste sacrifice par lequel Jésus devait réconcilier enfin le ciel et la terre, et accomplir le grand œuvre de notre rédemption. Elle devait se trouver là présente pour s'unir aux souffrances de son Fils, pour entrer dans les vues du Père éternel, le destinant à la mort afin de sauver les hommes, et pour nous enfanter aussi tous sur le Calvaire de cette génération féconde de la charité qui l'a rendue la Mère des vivants. Arrêtons-nous ici à considérer un instant quelles durent être les douleurs de Marie à ce spectacle déchirant que lui offre la mort de Jésus. C'est bien à juste titre qu'elle peut nous adresser ces touchantes paroles que l'Église lui met à la bouche à la fête de sa Compassion : *O vous tous qui passez, arrêtez-vous un instant et voyez s'il est au monde une douleur semblable à la mienne !* On peut dire, en effet, que la douleur de Marie au pied de la croix fut tout à la fois et la plus grande et la plus sainte de toutes les douleurs, après celle de Jésus-Christ.

Douleur la plus grande. Elle n'avait qu'un fils ; jamais fils ne mérita si dignement d'être aimé d'une mère ; mais jamais aussi mère n'aima si tendrement son fils ; c'était l'unique objet de ses complaisances et

de ses affections. Or ce Fils, ce Fils bien-aimé, elle le voit souffrant, et souffrant les plus cruelles et les plus violentes douleurs ; elle le voit meurtri, déchiré, ensanglanté, tout couvert de plaies, noyé dans un océan d'opprobres et d'ignominies. Quel spectacle déchirant pour une mère si tendre, si sensible ! Si du moins, au milieu des douleurs immenses de ce Fils adorable, elle pouvait lui prêter son secours, panser ses plaies, recueillir ou arrêter le torrent de son sang! Mais non, témoin de toutes ses souffrances, éprouvant elle-même toutes ses douleurs, présente à toutes ses ignominies, elle ne peut rien en faveur de cet unique objet de son cœur et de sa tendresse ! Si du moins elle pouvait mourir avec lui, et unir non-seulement ses douleurs avec ses douleurs, mais encore ses derniers soupirs avec les derniers soupirs de son Fils, avec quelle joie elle mourrait ! Mais non, il faut vivre, et vivre pour gémir, pour souffrir, pour mourir mille fois à chaque moment : car que fera-t-elle désormais sur la terre, privée de Jésus, qui était son bien, sa gloire, sa consolation et sa vie? Quelle ressource lui restera-t-il, que ses larmes, ses soupirs, ses sanglots? O mort ! ô douleur au-dessus de toute douleur ! Si à ce moment le soleil s'éclipse, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent ; si toute la nature paraît consternée, quelle dut être l'amertume, la profondeur de cette douleur de Marie ! Ah ! c'est bien alors que le glaive de douleur perça son âme, la réduisit comme son Fils à la dernière agonie. Oui, Marie souffrit plus en ce moment que tous les affligés n'ont souffert durant leur vie, que tous les martyrs n'ont souffert dans le cours de leurs supplices, et que tous les cœurs affligés ensemble ne souffriront durant tous les siècles.

Sa douleur cependant fut aussi sainte qu'elle fut

grande : ce fut une douleur soumise. Marie ne fit entendre que la voix de la résignation ; elle n'eut pour partage que la soumission aux ordres de Dieu, et le cri de son cœur fut celui de son Fils : *Mon Dieu, que votre volonté soit faite, non la mienne.* Douleur, par conséquent, patiente et paisible. On ne la vit point, comme les femmes désolées, éclater en murmures, faire tout retentir de cris lugubres, de gémissements lamentables ; on ne la vit point, comme les mères éplorées à la mort de leurs fils, se livrer à l'impatience, aux transports, à une espèce de désespoir : tout se passe entre elle et Dieu ; sa douleur fut intérieure et généreuse. Capable de se faire les plus grandes violences, elle entre dans les desseins du Très-Haut ; et, réprimant les cris de la nature, ranimant tous les sentiments de sa foi, toutes les ardeurs de sa charité, non-seulement elle consent à l'immolation de son Fils pour réparer la gloire de Dieu, pour expier les péchés des hommes, elle l'offre encore pour le salut de chacun de nous, car nous étions tous présents et à ses yeux et à son cœur.

Quel exemple nous donne cette Vierge incomparable ! qu'elle est grande au pied de cette croix ! Et nous aussi nous y puiserons des sentiments nobles, grands et généreux, si nous savons nous y tenir avec fermeté et courage ; car cette croix est le grand trésor du chrétien. Méditons donc aujourd'hui sur une des pratiques les plus faciles, les plus douces, les plus consolantes de la piété chrétienne, et cependant bien négligée et presque inconnue : je veux dire la dévotion au crucifix.

1° Le crucifix est la gloire du chrétien. Écoutons ici l'apôtre saint Paul nous parlant du mystère de la Croix : *La prédication de la croix*, dit-il, *est une folie pour*

ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, c'est la force de Dieu. C'est pourquoi il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Que sont devenus les sages? Que sont devenus les docteurs de la loi? Que sont devenus les esprits curieux des sciences de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? En effet, Dieu voyant que le monde avec sa sagesse ne l'avait point connu, dans sa sagesse il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient. Les Juifs demandent des miracles, et les gentils cherchent la sagesse. Or nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils.

Mais comment se peut-il que la croix, qui était autrefois un bois d'ignominie, l'infâme instrument de supplice des esclaves, soit devenue un objet de vénération et la gloire du chrétien? Comment? Parce que le grand libérateur du genre humain, attendu pendant quarante siècles, est mort sur ce bois du supplice des esclaves, pour abolir à jamais tout autre esclavage que celui de l'amour, pour affranchir à jamais les hommes de la servitude honteuse des passions, et les rétablir dans leur dignité et leur grandeur primitive, l'univers reconnaissant a fait de l'instrument de sa délivrance l'étendard de sa gloire. C'est avec la croix que les hommes généreux ont porté la civilisation dans les contrées barbares, en y répandant les lumières du christianisme. C'est à la vue de la croix que les forêts de la Germanie et de la Gaule ont disparu pour faire place aux arts et aux sciences qui leur sont arrivés avec la foi. C'est la croix à la main ou sur l'épaule que nos ancêtres ont repoussé ces hordes barbares des secta-

teurs de Mahomet qui menaçaient d'envahir l'Europe, par conséquent le monde entier, et qu'ils les ont refoulées dans leurs déserts brûlants. Aussi, voyez la jeune vierge chrétienne dans les temps de foi qui nous ont précédés; elle croyait qu'il manquait quelque chose à sa parure tant qu'elle ne voyait pas briller la croix sur son sein. Voyez ce guerrier qui a défendu au péril de sa vie la patrie menacée; la société ne croit pouvoir le récompenser plus noblement qu'en décorant sa poitrine du signe auguste de notre salut, de la croix.

2° Le crucifix est le grand livre du chrétien. Il existe un bien grand nombre de livres dans le monde; il y en a dans tous les genres, dans toutes les langues, pour chaque position; mais il n'en est aucun qui puisse être comparé au crucifix. C'est ici le livre des livres, le livre de tous les âges, de tous les rangs et de toutes les conditions; il est écrit en toute langue, chacun peut y lire, et personne n'est excusable de n'y savoir pas lire. Lisons-le donc attentivement, ce livre divin; méditons-le sans cesse. Il nous apprendra que Dieu est bon, et qu'il aime les hommes d'un amour infini, mais que l'homme est devenu bien misérable en s'éloignant de Dieu. Il nous apprendra combien nous devons haïr le péché; il nous dira où est le bonheur de l'homme et le peu de cas qu'il faut faire des honneurs, des plaisirs des sens et des richesses périssables qui nous occupent tant. Il nous dira ce que vaut notre âme, et combien sont criminels ceux qui la sacrifient à un vil intérêt, à une basse passion. Il nous apprendra nos devoirs et nos obligations, mais d'une manière si claire, si précise, que nous ne l'oublierons jamais. C'est en les méditant que tant de saints ont été éclairés de ces vives lumières qui en ont fait des doc-

teurs. Saint Thomas le théologien, ce prodige de science et de savoir, répétait souvent qu'il avait appris plus de choses au pied de son crucifix que dans tous les livres des savants et des philosophes.

3° Le crucifix est la force du chrétien. C'est à chacun de nous aussi bien qu'à Constantin le Grand que Jésus dit en nous montrant la croix : *Tu seras victorieux par ce signe*. Munis de cette arme, nous pouvons défier les puissances de la terre et celles de l'enfer. C'est la croix qui met en fuite les démons, et nous anime à vaincre nos passions. Il est impossible à ceux qui sont esclaves de la volupté, de l'orgueil, de l'impatience, de regarder en face leur crucifix sans qu'il leur crie d'une voix foudroyante qui va jusqu'au fond du cœur : Lâche que tu es ! esclave de tes passions, quand donc oseras-tu être libre ? C'est la croix qui soutient le courage du pauvre, du malade et de tous ceux qui souffrent. Aussi voyez comme l'Église a soin d'arborer partout ce puissant encouragement ; elle le place sur nos autels, sur nos temples, sur nos places publiques, sur nos chemins ; elle voudrait que nous l'eussions toujours sous nos yeux, pour que nous pussions y puiser à chaque pas un nouveau courage pour triompher des obstacles que nous trouvons au salut. Une jeune personne d'une naissance distinguée voulait entrer dans un ordre très-austère. Pour éprouver sa vocation, la supérieure lui fit une peinture très-vive des austérités du cloître, et la conduisit en esprit dans tous les lieux de la communauté. Elle ne lui montrait partout que mille objets effrayants pour la nature. « Ma fille, lui disait-elle, vous n'avez pour tout logement qu'une pauvre et étroite cellule, consistant en quatre murs tout nus. — Mais, ma mère, y trouverai-je un crucifix ? — Oui, ma fille. — Dans ce cas, je vous demande

en grâce de me laisser entrer. — Mais savez-vous qu'au réfectoire, le seul endroit où il soit permis de prendre quelque aliment, vous ne trouverez qu'une nourriture grossière et telle que les pauvres en seraient dégoûtés ? — Ma mère, trouverai-je un crucifix dans ce réfectoire ? — Oui, ma fille, il y en a un en tête de la salle. — Dans ce cas, je vous demande en grâce de me laisser entrer. — Mais, ma fille, il y a tous les soirs une assemblée que nous appelons le chapitre ; là il y a tant de sévères corrections, tant d'humiliations accablantes ; je crains que vous n'ayez jamais assez de force pour les supporter. — Ma mère, reprit encore la jeune postulante, aurai-je sous mes yeux un crucifix dans le lieu de ce chapitre si terrible ? — Oui, ma fille, il y en a partout. — Ah ! ma mère, ouvrez-moi donc vos portes. Pourrais-je trouver quelque chose de difficile là où je pourrai jeter mes yeux sur un crucifix ? »

4° Le crucifix est le trésor et la consolation du chrétien. Qu'elle est puissante et persuasive la voix de Jésus crucifié ! qu'elle a d'onction pour consoler ! Du haut de son lit de douleur il nous parle encore quoique mort, dit saint Paul. Écoutez les paroles si douces et si consolantes qui tombent de ses lèvres. Quel est le prédicateur qui persuade avec tant d'efficacité, qui fasse goûter avec tant de délices ces béatitudes de l'Évangile : *Heureux les pauvres ! heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux qui n'ont point leur consolation sur la terre ! heureux ceux qui sont persécutés injustement !* O cœurs affligés ! vous souffrez ; mais voyez combien j'ai souffert moi-même : prenez courage. Dans peu vous serez dans une meilleure vie ; vous me reverrez, et vous vous réjouirez d'avoir souffert, et vous serez au comble du bonheur, personne ne pourra

plus le troubler. Oui, que toutes les créatures se taisent, que Jésus-Christ nous parle ; il a lui seul le pouvoir de nous consoler. Lorsque la mort se présentera à vous avec toutes ses horreurs, dans ce moment terrible où tout vous délaissera, où vos parents, vos amis seront forcés de vous abandonner, à cette heure imposante et solennelle où le temps touche à l'éternité, où une sueur glacée, se répandant sur votre front et sur vos joues pâles, fera connaître le dernier effort de la nature pour se résigner au trépas, oh ! alors, alors surtout vous trouverez dans votre crucifix un ami consolant qui ne vous quittera pas. Pressez-le sur votre poitrine, collez-le sur vos lèvres ; il vous encouragera et il vous adoucira les rigueurs de ce terrible passage. Heureux alors, mille fois heureux, celui qui aura aimé le crucifix, qui l'aura honoré, qui l'aura surtout médité ! Aimons-le donc, honorons-le autant qu'il est en nous, faisons-nous une gloire de l'avoir dans nos appartements ; ayons-en un bénit ou indulgencié, que nous porterons continuellement sur notre poitrine comme notre trésor le plus précieux, et qui sera, pour ainsi dire, le confident de toutes les pensées, de tous les désirs et de toutes les affections de notre cœur. Saluons-le avec amour et reconnaissance toutes les fois que nous le rencontrerons sur notre passage. Gardons-nous d'imiter les lâches qui en rougissent ; disons avec le grand Apôtre : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de mon Sauveur Jésus-Christ !*

PRIÈRE

Croix adorable de mon Sauveur, pénétré de respect pour vous, de douleur pour mes péchés, de reconnaissance et d'amour pour mon divin Rédempteur, je viens me jeter à vos

pieds, vous conjurant de me recevoir entre vos bras, je me dévoue à vous pour le reste de ma vie. Je vous consacre mes pensées, mes paroles, mes sentiments, mes actions; mais surtout, Croix adorable, je désire que vous soyez gravée bien avant dans mon cœur. Non, ce n'est pas assez de vous avoir sous mes yeux, de vous porter sur moi; c'est dans mon cœur que je désire vous placer; c'est là que je veux que vous régniez, pour y faire régner Jésus-Christ avec vous et par vous. Je ne demanderai pas des croix; je sens ma faiblesse, je connais ma misère; mais si mon Sauveur me les envoie, s'il veut m'associer à lui pour les porter, je les recevrai avec soumission de sa main, je m'estimerai heureux d'avoir part au calice de son amertume. Mes péchés ont mérité l'enfer: pourrais-je me plaindre de porter la croix? Le Dieu que j'adore est élevé sur la croix : pourrais-je m'affliger d'être à ses pieds? Si la croix me paraît pesante, la grâce m'aidera, me soutiendra, sera ma force et ma consolation. O Croix adorable! soyez ma gloire, ma force pendant ma vie, ma consolation et mon espérance à ma mort, et la cause de mon bonheur pendant l'éternité.

UN JOUR PASSÉ A LA TRAPPE

Ce sont les salutaires pensées qu'inspire le crucifix, qui soutiennent le courage de tant de saints religieux et de tant de pures vierges menant dans les monastères cette vie austère dont on ne se fait pas assez l'idée dans le monde. Écoutons aujourd'hui le simple récit d'un touriste qui obtint de passer un jour à la Trappe, au milieu des religieux, avec un de ses compagnons de voyage.

Le Père abbé nous accueillit le soir avec une grande bonté. Nous montâmes ensuite à la chapelle, divisée comme le réfectoire en deux parties : l'une inférieure, destinée aux frères convers; l'autre qui est le chœur, où se rangent les Pères. Tout est d'une extrême simplicité dans cette chapelle; la solennité du culte consiste ici dans une gravité sévère et dans une imposante lenteur. Cette dignité était réservée par l'image de la pauvreté : c'était simple et sublime à la fois. Ces Pères étaient rangés autour de l'autel, vêtus de blanc, le front nu, le visage pâle, immobiles, les mains croisées sur la poitrine, les yeux attachés à la terre, ne s'asseyant jamais; ils chantèrent *Vêpres* et *Complies*,

Il y a quelque chose de saisissant dans l'explosion unanime de ces voix condamnées à un silence éternel qui ne recouvrent la parole qu'en face de Dieu, pour exalter ses louanges, et qui se réunissent dans la même pensée, le même sentiment, le même amour, le même langage, et jusque dans la même intonation, comme si cette masse d'individus n'avaient qu'un unique organe et une seule âme, comme si ces religieux morts pour eux-mêmes, et n'ayant rien à se dire sur la terre, ressuscitaient en présence des saints tabernacles. Un ou deux seulement avaient conservé une voix assez forte; elle était tellement altérée chez la plupart d'entre eux, qu'on était incertain s'ils pourraient achever le verset commencé; elle s'éteignait et tombait à chaque parole, et il fallait un pénible effort de poitrine pour la ranimer. Rien d'imposant comme ce chant du *Salve, Regina...* Vers les sept heures, la cloche appelle les religieux au réfectoire; pendant la collation, un des Pères monte en chaire et fait une lecture dans la Vie des saints. A un signal que le Père abbé donne en frappant la table avec son couteau, le lecteur ferme le livre, chaque religieux interrompt son repas, pour s'élever en esprit vers Celui qui leur donne le pain quotidien, et il attend la répétition du même signal pour continuer de manger cette collation, qui consiste en un morceau de pain de quatre onces et un verre d'eau, ou, dans quelques endroits, le restant du cidre qu'on a laissé à dîner. On y ajoute un fruit, pomme ou poire crue, ou quelques noix; il faut ajouter qu'ils ne boivent jamais à volonté et suivant le besoin qu'ils en éprouvent, mais seulement lorsque le Père abbé agite sa sonnette. Nous fûmes vivement touchés d'une circonstance à laquelle nous ne nous étions pas attendus. Trois des religieux mangèrent à genoux au milieu du réfectoire : ils étaient tournés du côté du Père abbé, auprès duquel nous étions, sans doute pour s'humilier davantage en présence des étrangers. Ils portaient sur leur poitrine une feuille de carton sur laquelle était écrit le mot qui caractérisait la faute qu'ils expiaient. Sur la feuille du premier on lisait : *orgueilleux;* il ne commença à manger qu'après être resté un quart d'heure les bras en croix; son repas ne se composait que de pain et d'eau. Sur la feuille du second on lisait : *sensualité;* peut-être accablé de lassitude, il s'était, pendant l'office, légèrement appuyé contre le mur. Le troisième portait sur sa poitrine *dissipation;* c'était une pensée qui s'était simplement reportée sur le monde. Mais nos yeux se mouillèrent lorsque nous eûmes vu un des Pères les plus âgés, dont la figure noble et distinguée nous frappa, quitter sa place, venir se prosterner devant le Père abbé, puis abaisser sa tête chauve jusqu'aux pieds de chacun de ses frères, qu'il baisa en se traînant au-dessous des tables, comme le dernier des hommes. C'est la punition qu'ils s'infligent d'eux-mêmes pour une distraction volontaire.

Outre ces pénitences publiques, ils ont encore l'usage de se *proclamer*, ce qui signifie dire ses coulpes, et faire à haute voix l'accusation volontaire de ses fautes; ils se proclament aussi réciproquement, et l'on ne peut s'excuser, quand même l'on serait innocent. C'est ainsi que se cultive l'humilité profonde. Après les grâces, tous les religieux se rendirent en silence et dans le plus grand ordre à la chapelle, pour la prière du soir. Lorsqu'elle fut finie, ils entrèrent une seconde fois dans la grande salle pour réciter le *Miserere*. C'était un lugubre spectacle de voir, à la faveur des faibles rayons d'un jour tombant, cinquante religieux étendus à terre, sans mouvement, comme des cadavres, réciter ensemble les Psaumes du repentir et terminer leur journée par l'image de la mort! Ils se lèvent ensuite et vont lentement rejoindre leur couche : on dirait des ombres errant autour de leurs tombeaux. Ils se couchent tout vêtus sur des ais où il y a une paillasse piquée, un oreiller rempli de paille, et une couverture : ils ne se déshabillent jamais, même quand ils sont malades. Ils se lèvent la nuit à deux heures pour aller à Matines, qui durent ordinairement jusqu'à quatre heures et demie; le reste du temps est employé en prières, lectures, messes, office du matin. Sur les sept heures ils vont au travail prescrit à chacun par le Père abbé, qui se réserve d'ordinaire pour lui le plus pénible ou le plus humiliant. Mais toujours ces travaux se font dans le plus grand silence : jamais, jamais une seule parole, le plus petit mot. Ces travaux consistent dans le labourage, la garde des troupeaux, les lessives, le soin des écuries, le balaiement du cloître; ils ont des ateliers de menuiserie, font des cuillères de buis et des écuelles, des corbeilles et des paniers. L'un allume les fourneaux, l'autre creuse un fossé, celui-ci conduit des charrues, celui-là arrache des arbres. En carême ils n'ont que quatre heures de sommeil sur vingt d'exercices ou de travail, et un seul repas à quatre heures du soir. Et quel repas! grand Dieu! Quand vous entrez dans ces vastes réfectoires, vous apercevez un long rang de tables de chaque côté. Elles sont nues et sans nappes; chaque religieux a sa table, son couteau, sa cuillère et sa fourchette de buis, qui restent toujours à la même place. Devant eux un pain à discrétion, un pot d'eau et un peu de cidre; on leur sert une soupe aux herbes, quelquefois aux pois ou autres légumes, mais toujours sans beurre et sans huile, n'ayant d'autre assaisonnement que le sel, puis deux plats de légumes avec le même assaisonnement. Voilà l'ordinaire de toute l'année, sans jamais aucun extra.

Lorsqu'ils sentent approcher la mort, qui est l'heureux moment de la délivrance, ils se font transporter dans la chapelle, et reçoivent les sacrements; puis on les étend sur la paille et la cendre, et toute la communauté se range autour du mourant; il fait sa confession à

haute voix, adresse à ses frères une exhortation, leur fait des adieux touchants, et continue à leur parler de la mort du corps, de la vie de l'âme et des douces espérances de l'éternité, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent et qu'il rende le dernier soupir. Il n'y a point de tristesse, pas de larmes, c'est un frère qui va prendre possession de son trône. Chrétiens du monde, comparons notre vie avec celle de ces anges.

VINGT-TROISIÈME JOUR

LA VIERGE AU TOMBEAU

LE RENONCEMENT

Après que Jésus eut rendu le dernier soupir, un de ses disciples, nommé Joseph d'Arimathie, homme riche et l'un des sénateurs, alla trouver Pilate pour lui demander la permission d'ensevelir le corps du Sauveur. Cette autorisation lui ayant été accordée, il va détacher et descendre de la croix le corps sacré de son divin Maître, le fait apporter dans son jardin, qui n'était qu'à quelques pas du Calvaire, et où il venait tout récemment de faire tailler un sépulcre dans le roc. Il va lui-même acheter un linceul pour envelopper la précieuse dépouille, et se dispose à le déposer dans ce sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis. Pendant ces préparatifs, le corps de Jésus, aussitôt qu'il eut été descendu de la croix, fut remis entre les bras de sa Mère. Quel spectacle encore pour cette tendre Mère que celui de voir ainsi entre ses bras le corps inanimé de son divin Fils ! Elle contemple ces yeux éteints, ce front couvert des ombres de la mort, ce visage défiguré, cette bouche muette, ce corps livide et couvert de blessures ; cette vue est pour elle un douloureux

martyre dont nous ne saurions comprendre toute la rigueur. Approchons de notre Mère affligée ; allons considérer entre ses bras Jésus mort par amour pour nous. Le voilà ce Sauveur aimant et généreux, le voilà victime de sa tendresse et de son amour ! Nos cœurs pourront-ils encore rester froids et insensibles à ce dernier spectacle ! Oh ! non, c'est ici le cas de dire, sans révolte contre la volonté divine, et précisément pour nous y conformer : Je ne lui survivrai pas ; je ne puis plus vivre après une telle mort ; un même tombeau va renfermer le père et l'enfant, le Dieu rédempteur et la créature rachetée ! Je ne puis mourir de cette mort naturelle qui séparera mon âme de mon corps, parce que ma vie ne m'appartient pas ; c'est un dépôt que Dieu m'a confié, et je dois attendre qu'il me le demande ; mais je veux mourir de cette mort spirituelle et mystique qui assujettira mon corps à mon âme, et qui fera que, mort à moi-même, mort au monde, je ne vivrai plus que pour mon Dieu. Heureuse mort que celle qui nous fait vivre d'une vie divine !

Méditons aujourd'hui sur cette mort, qui fait le fond de l'esprit de l'Évangile, la base de la vie chrétienne, et qui nous est si instamment recommandée sous le nom de renoncement, d'abnégation et de mort à soi-même.

Celui qui veut être mon disciple, nous dit Jésus-Christ dans l'Évangile, *doit commencer par se renoncer et par mourir à lui-même. Celui qui n'est pas prêt à renoncer à tout,* nous dit-il ailleurs, *n'est pas digne de moi, et ne saurait être mon disciple.* Voilà ce que dit la Vérité éternelle. Les hommes auront beau raisonner, discuter, expliquer, se faire à eux-mêmes une religion selon leur caprice ; ils auront

beau parler de la véritable piété, du véritable esprit de l'Évangile, que chacun explique suivant ses passions et ses préjugés ; les gens du beau monde, les grands, les savants auront beau parler de morale et de christianisme, et déclamer contre la dévotion, contre le mysticisme, il sera toujours vrai de dire qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais de morale sans christianisme, et qu'il ne peut y avoir de christianisme sans mortification et sans renoncement. Celui donc qui prétend être chrétien sans se renoncer et sans se mortifier est dans une grossière illusion. Il est impossible que Jésus-Christ se soit trompé, et que les mondains aient raison. Mais en quoi consistent ce renoncement évangélique et cette mortification indispensable pour être chrétien ?

Se renoncer soi-même, c'est le contraire de se rechercher soi-même. Depuis notre chute par le péché originel, qui a tout bouleversé, au lieu de ne chercher en tout que la gloire de Dieu, nous ne cherchons que ce qui peut nous procurer gloire, ou plaisir, ou richesse. Cette tendance nous perd. Jésus-Christ, venu pour nous régénérer, pose donc pour principe qu'il faut rentrer dans l'ordre, nous oublier nous-même pour rapporter tout à Dieu. Se quitter, se renoncer soi-même, c'est donc dominer les passions, réprimer les penchants, ne suivre en rien nos inclinations de la nature corrompue, mais faire en tout la volonté et le bon plaisir de Dieu.

Voilà ce que c'est que le renoncement à soi-même et la mortification. Voilà dans quel sens l'apôtre saint Paul disait : *Je meurs chaque jour*. Paroles que nous devons tous pouvoir dire avec lui : Oui, *je meurs tous les jours*. Tous les jours je connais de plus en plus le néant du monde ; tous les jours je me détache des créa-

tures ; tous les jours je brise quelques liens de mon cœur ; tous les jours je combats quelques vices ou quelques défauts ; tous les jours je tâche de mourir à quelque chose, et je désire mourir à tout. O heureuse vie que cette mort continuelle ! Qu'elle est sainte! qu'elle est méritoire pour nous ! qu'elle est agréable à Dieu ! qu'elle nous prépare bien saintement à cette mort absolue qu'il faudra subir un jour ! qu'elle nous dispose bien efficacement à cette vie immortelle et durable que nous espérons ! Mourons tous les jours de la mort des saints, pour vivre un jour de la vie des élus !

O mon Dieu, mon adorable Sauveur, où sont-elles ces âmes généreuses ? où sont-ils ces disciples fidèles, amateurs de la croix, ennemis du *moi,* et qui savent renoncer à leur propre satisfaction pour votre bon plaisir et pour servir le prochain ? On se recherche en tout, on se satisfait en tout, on fait sa volonté, on suit ses inclinations, on contente ses goûts ; on se plaint, on s'impatiente, on s'inquiète à la moindre souffrance et au moindre revers, et on est chrétien, et on se dit disciple de Jésus-Christ, et on adore un Dieu sur la croix, et on veut se sauver ! Descendez donc de votre croix, adorable Sauveur, et venez nous tracer une autre route pour aller au ciel ! Mais non, appelez-nous, au contraire, au pied de votre croix ; inspirez-nous votre esprit et vos sentiments ; apprenez-nous ces grandes, ces sublimes maximes ; animez-nous à les pratiquer, gravez-les dans nos cœurs ; elles seront le gage de notre bonheur. Si elles paraissent pénibles à la nature, ce n'est qu'au commencement ; une fois entrés dans la route du renoncement, nous y éprouverons plus de véritables plaisirs, plus de paix et de consolations que les mondains dans la route si

riante d'abord du vice, et qui n'offre bientôt que des ronces et des épines. Mais pourquoi Dieu exige-t-il de nous cette vie de renoncement et de mort à nous-mêmes? Ne peut-il pas nous sauver sans cela? Ne nous a-t-il donc créés que pour nous faire souffrir? Que ce langage est peu sensé! Pourquoi?... Est-ce à vous à demander compte à Dieu de sa conduite? Est-ce à la créature à dire au Créateur : Vous avez mal fait? Est-ce au vase d'argile à dire à l'ouvrier qui l'a façonné : Pourquoi m'avez-vous ainsi fait? Ne vous suffit-il pas de savoir que Jésus-Christ ne reconnaîtra pour ses disciples que ceux qui se seront mutilés, sans lui en demander les raisons? Vous défiez-vous de sa sagesse, ou de sa bonté? L'un et l'autre lui seraient injurieux. Pourquoi?... Eh! parce que vous avez péché, et que tout péché mérite punition. Quoi! tant de saints, tant d'illustres pénitents ont fait pénitence toute leur vie; les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, après avoir jeûné pendant des vingt, trente, quarante, cinquante années, au pain et à l'eau; après avoir vécu dans des austérités et des privations dont les détails font frémir la nature, eux qui n'avaient à se reprocher que quelques fautes légères, se demandaient les uns aux autres, à l'heure de la mort : Mon frère, croyez-vous que le Seigneur me fera miséricorde? Et vous, après avoir commis tant de péchés, vous voudriez aller au ciel sans qu'il vous en coûtât! Croyez-vous donc qu'il y a deux chemins pour y arriver, l'un semé de fleurs pour vous, et l'autre, rude, escarpé, difficile, pour les saints? Jésus-Christ nous déclare, au contraire, qu'il n'y en a qu'un, qu'il est étroit, et qu'il y en a peu qui le suivent. Pourquoi tant de mortifications? Eh! mon frère, parce que depuis le péché de notre premier père, notre nature a

été viciée. Nous apportons en venant au monde une forte inclination au mal, un penchant presque irrésistible aux plaisirs des sens, et, si nous voulons suivre cette violente inclination, nos passions nous entraîneront de chute en chute, de précipice en précipice, jusqu'à l'épuisement de notre être physique, et le cœur ne sera pas encore satisfait. Il devient donc de toute nécessité de réprimer ces penchants, de résister à ces inclinations, de combattre ces passions, et cela sous peine de mort, et cela pour être heureux même en cette vie. Oui, le chrétien mortifié est mille fois plus heureux que le mondain livré à tous les plaisirs des sens et à tous les mouvements déréglés de son cœur. L'un est content parce qu'il sait réprimer ses désirs; l'autre ne l'est jamais, parce qu'après en avoir satisfait un, il lui en naît cent autres plus impérieux; et il a beau parcourir le cercle de toutes les jouissances, quand il est au bout il est plus affamé que jamais, il lui en faudrait d'autres qu'il n'est pas en son pouvoir de se procurer. Aussi voyez quel est le plus heureux, ou de ce jeune homme chaste, tempérant, laborieux, appliqué à ses devoirs, fidèle observateur de sa religion, chéri de toute sa famille, parce qu'il contente tout le monde, ou de ce jeune libertin, de ce débauché qui ne cherche que les jeux et les plaisirs, qui épuise la coupe des plus infâmes voluptés, où il laisse toute amitié, toute tendresse, pour se faire un cœur égoïste et sauvage? Quelle est encore la plus heureuse, ou de cette jeune vierge chaste, modeste, qui est chez elle un ange de douceur et de complaisance, qui fréquente régulièrement les sacrements, ou de cette jeune insensée qui ne s'occupe que de plaisirs ou de frivolités, qui s'ennuie de la retraite et du travail, qui ne cherche qu'à satisfaire sa mollesse et son indo-

lence, et qui par là devient à charge aux autres et à elle-même?

Pourquoi toutes ces mortifications? Parce que la vie chrétienne est un combat continuel, et que le chrétien doit s'exercer à combattre chaque jour, pour s'aguerrir dans cette guerre de l'esprit contre la chair; sinon il sera vaincu comme un soldat novice qui met bas les armes à la première attaque de la part d'un puissant ennemi. Celui qui n'a pas l'habitude de réprimer ses penchants et ses désirs ne saurait résister à une forte tentation, à une occasion délicate, où il s'agit ou de vaincre en se privant d'un plaisir, ou de transgresser la loi de Dieu en cherchant à le satisfaire. C'est ainsi que la plupart des chrétiens violent les préceptes divins, commettant des péchés qu'ils désapprouvent, mais dans lesquels ils sont entraînés comme malgré eux, parce qu'ils ne se sont point accoutumés à se vaincre et à renoncer à une satisfaction.

Mais comment parvenir à cette mortification chrétienne, qui est si terrible à la nature? Comment? Le voici : la chose n'est pas si difficile que vous le croyez peut-être. Gardez-vous de croire que vous parviendrez tout de suite au renoncement absolu, à la mortification entière : ce sont des vertus où l'on ne parvient que pas à pas et par beaucoup d'actes réitérés. Commencez d'abord par renoncer à toutes les choses illicites défendues par la loi de Dieu; privez-vous-en, quelque satisfaction personnelle qu'elles puissent d'ailleurs vous apporter. Dieu le défend, je n'y dois plus penser : telle est la maxime du chrétien. Quand vous en serez parvenu là, exercez-vous en second lieu à renoncer aux choses qui, sans être absolument mauvaises, pourraient cependant mettre obstacle à la grâce et aux communications divines, seraient capables de trop attacher votre

cœur, et déroberaient à Dieu une partie de vos affections. Il veut votre cœur tout entier; il est déjà si peu de chose, ce cœur! que sera-ce donc si vous le partagez? Ainsi plus d'affections, plus d'attachements purement humains; loin de vous toute autre vue, toute autre pensée, tout autre désir que celui qui tend directement ou indirectement à vous unir à Dieu. Enfin, si vous voulez joindre à ces deux pratiques, qui sont de devoir absolu, une troisième, qui n'est que de conseil, mais qui dénote une âme grande et généreuse, renoncez à toute satisfaction quelconque en tant que satisfaction : c'est-à-dire dans le choix de deux choses également bonnes, également louables, décidez-vous pour celle qui sera la plus pénible à la nature; soyez même détachés des douceurs et des consolations spirituelles de la grâce; recevez avec reconnaissance celles qu'il plaira à Dieu de vous donner; mais sans les désirer, sans faire un pas pour les avoir, consentant volontiers à en être privé pour servir Dieu d'une manière plus pure et plus désintéressée.

Pour parvenir à ces divers degrés de mortification, travaillez-y un peu chaque jour. Commencez aujourd'hui à vous mortifier un certain nombre de fois; augmentez demain ce nombre; qu'il s'accroisse encore les jours suivants, et vous verrez qu'après quelques mois d'exercice vous aurez déjà fait un grand pas dans la piété, et c'est ainsi que vous parviendrez à cette vie de mortification et de renoncement, et votre expérience vous fera goûter combien elle est plus douce, plus heureuse que celle des mondains avec leurs fades plaisirs. En achevant votre temps d'épreuve, vous ferez mourir tous les jours quelque chose de ce *moi* qui est le plus grand obstacle à votre repos,

et quand la mort naturelle viendra consommer cette œuvre de grâce, elle n'aura plus qu'à souffler sur un peu de boue pour en faire quelques grains de poussière ; le reste de son ouvrage sera déjà fait. Vous lui livrerez volontiers cette cendre, vous fiant à la parole de votre Dieu, qui vous la rendra au jour de la résurrection générale, pour la réunir à votre âme, et les placer l'une et l'autre dans son paradis.

PRIÈRE

O Marie! modèle de toute vertu, mais surtout modèle achevé de mortification et de renoncement, que je suis éloigné de cette vertu, qui fait la base du christianisme! Hélas! je sens que je n'ai pas encore bien commencé à mourir intérieurement, que tout est encore vivant en moi, que mon amour-propre, ma vanité, ma vivacité, ma sensibilité, tout respire, tout vit comme au premier jour. Depuis tant d'années que je crois être à votre service, ô mon Dieu! après tant de promesses et de résolutions si souvent réitérées, je suis encore tout vivant à moi-même, également immortifié, également sensible et attaché à mon propre sens; toujours sujet à mon humeur, ne voulant, ne pouvant rien souffrir de personne, et m'épargnant, me cherchant moi-même dans tout. Vous m'aiderez, ô mon Dieu! dans la ferme résolution que je forme enfin aujourd'hui de pratiquer cette abnégation qui m'est si nécessaire. Je commencerai par quelque chose de moins pénible; je tâcherai d'avancer et de prendre sur moi, pour vous faire de plus grands sacrifices, et remporter une victoire sur ma lâcheté, sur ma négligence, sur ma vivacité, et sur tout ce qui vous déplaît en moi, jusqu'à ce qu'enfin, entièrement mort à moi-même, je ne vive plus qu'en vous.

LES CHRÉTIENS DU PARAGUAY

Au commencement du XVIe siècle, l'Amérique fut découverte, et bientôt une troupe de missionnaires accourut pour apporter à ces nouveaux frères les bienfaits de l'Évangile. Ils se répandirent partout, ne reculant ni devant les dangers de toute sorte ni devant les privations héroïques qu'il fallait s'imposer pour gagner la confiance de ces peuplades encore barbares. Arrêtons-nous ici aux seules missions du Paraguay données par les Pères jésuites. C'était un vaste pays, plein de forêts et de pâturages, et habité par des Indiens indolents, stupides et féroces, montrant dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Les saints missionnaires se contentèrent d'abord de quelques excursions, baptisant quelques enfants moribonds. Quelque temps après on put convertir quelques adultes, qu'il fallait arracher du milieu des sauvages et les transplanter sur des terres habitées par les chrétiens. Puis, le bréviaire sous leur bras gauche, une grande croix à la main droite et sans autres provisions que leur confiance en Dieu et leur chapelet, qui leur garantissait la protection de la sainte Vierge, ils se firent jour à travers les forêts, marchant dans des terrains marécageux où ils avaient souvent de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés, et furetant dans les antres et les précipices au risque de trouver des serpents et des bêtes féroces. Plusieurs d'entre eux moururent de faim et de fatigue; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages, ou devinrent la proie des serpents et des bêtes fauves. De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel, que l'apôtre leur montrait; quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur et se sentaient saisies d'une frayeur étrange; le religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ.

Quand les missionnaires se furent attachés quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique. Ils s'embarquèrent donc sur le fleuve Paraguay, sur des pirogues, avec les nouveaux catéchumènes. Ils remontèrent le fleuve en chantant ou en jouant des instruments de musique. Les Indiens ne manquèrent point de venir se prendre au doux piége; ils descendaient des montagnes et venaient sur la rive pour mieux entendre les doux accords; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle chantante. Ils écoutaient ensuite ces voix qui leur parlaient de Dieu, du ciel, et de la loi sainte, du Sauveur Jésus

et de sa sainte Mère, et on se rendait à cette religion si belle, si sublime.

Ils se rendirent alors, et embrassèrent avec ferveur cette religion si douce, si belle, la seule qui ait su ennoblir l'homme en lui expliquant son origine. Les missionnaires firent venir de Buenos-Ayres des bœufs, des moutons, toutes sortes de bestiaux et de volailles, qui se multiplièrent prodigieusement. Ils apprirent à labourer, à semer, et à engranger les récoltes; voilà déjà des sauvages civilisés. On bâtit des villes, on enseigna les moyens de faire la brique, la chaux; on traça des plans de maisons, d'églises, de villes. Ces nouveaux citoyens, heureux d'avoir écouté les missionnaires, allèrent chercher dans les bois leurs parents et leurs compagnons, et les amenèrent peu à peu. Bientôt on compta trente bourgades, avec chacune leur église, et elles commencèrent à former une petite république, où personne ne cherchait à dominer, mais où chacun s'attachait à être utile aux autres. Bientôt chaque bourgade fut pourvue de tout ce qu'on trouvait en Europe. Les rues étaient larges et tirées au cordeau. Au centre se trouvait la place publique, vaste, élégante, bornée par l'église, le presbytère, l'arsenal, le grenier commun, la maison du refuge et l'hospice pour les étrangers. On sonnait la cloche dès la pointe du jour pour appeler le peuple à l'église. Un missionnaire faisait la prière du matin, disait ensuite la messe, après laquelle chacun se retirait pour vaquer à ses occupations. A huit heures la cloche appelait tous les enfants à la prière et au catéchisme, après lequel ils assistaient à la messe et se rendaient à l'école, rangés sur deux lignes. Au soleil couchant sonnait l'*Angelus*, pour dire aux fils d'Adam d'essuyer la sueur de leur front, d'aller se reposer au foyer de la famille; mais ils se rendaient auparavant à l'église pour la prière du soir et le chapelet, récité en chœur. Un code de lois bien simples régissait cette admirable république, où les crimes étaient si rares, qu'on ne cite que deux ou trois circonstances où il fallut punir. Point de vols, point de tromperies; on s'aimait, parce qu'on était véritablement chrétien. Oh! qu'il était beau de voir comment se célébraient les fêtes de la sainte Vierge dans cet État modèle, qui ne formait qu'une vaste association d'enfants de Marie! C'était le paradis sur la terre que de vivre ainsi sous l'empire et les lois de la religion. Mais la cour de Madrid vendit au Portugal comme un troupeau d'esclaves ces sujets libres, mais fidèles, et les vues étroites de la politique, de la cupidité, de l'orgueil, de la jalousie, détruisirent cette heureuse réalisation de l'âge d'or que Jésus-Christ est encore prêt à donner à tout peuple qui voudra se soumettre à sa doctrine.

VINGT-QUATRIÈME JOUR

LA RÉSURRECTION

LA FOI

Voici le jour que le Seigneur a fait. Telles sont les paroles par lesquelles l'Église annonce à tous ses enfants la résurrection de son céleste Époux. *Voici le jour que le Seigneur a fait,* le grand jour des chrétiens, le jour de la délivrance, répète-t-elle à chaque instant. Sans doute que tous les jours sont l'ouvrage du Roi éternel des siècles; mais elle veut dire que le jour où son divin libérateur est sorti vainqueur du tombeau est son jour par excellence : jour qu'il a fait pour sa gloire, puisqu'en prenant cette vie nouvelle il a triomphé à la fois de la mort et de l'enfer, et a posé les fondements inébranlables de la nouvelle alliance. Aussi y a-t-il dans les airs, au-dessus des cités et dans tout l'univers, comme un grand cantique de joie qui retentira dans tous les cœurs. Mais si la résurrection de Jésus fut un sujet de joie pour le ciel et la terre, elle le fut surtout pour le cœur de Marie. Quoique l'Évangile ne dise pas quelle fut la première personne à laquelle le Sauveur se fit voir dans son état glorieux, cependant on peut croire pieusement que ce fut sa très-sainte Mère qui fut honorée de cette insigne faveur; le respect qu'il avait pour elle, l'amour qu'il lui portait, la tendresse de Marie pour son divin Fils, tout semblait demander cette honorable distinction. Elle avait eu plus de part que personne aux souffran-

ces de sa Passion, il était juste qu'elle participât la première à la joie de son triomphe. Aussi son cœur abreuvé d'amertume ressentit une joie proportionnée à la multitude de ses douleurs. Quel bonheur pour elle de voir son cher Fils revêtu de gloire et d'immortalité, après l'avoir vu couvert d'opprobres et d'ignominies! Comme elle dut l'adorer avec respect, lui parler avec effusion et l'écouter avec délices! Quelle joie pour elle de revoir autour de lui ces apôtres et ces disciples, qui l'avaient lâchement abandonné dans sa Passion, ou qui avaient été dispersés par la mort de leur Maître, comme de pauvres brebis dont le pasteur a été frappé! les voici maintenant toutes ces brebis errantes ramenées au bercail. Quelle joie dut-elle éprouver encore, cette tendre Mère, lorsque dans la résurrection de son premier-né elle entrevit la conversion de tant de pécheurs, ses autres enfants, et lorsque dans cette même résurrection elle vit le gage de notre résurrection dernière, qui nous revêtira d'un corps glorieux et de ses splendeurs ineffables que n'effaceront ni les siècles ni l'éternité tout entière! Quelle joie pour cette divine Mère quand elle vit surtout dans cette résurrection le fondement inébranlable de cette religion de foi et d'amour qui devait changer la face du monde, et faire des anges de tous ceux qui l'embrasseraient! On peut dire qu'elle commença dès lors à jouir de ce torrent de délices dont les bienheureux sont enivrés dans le ciel. Entrons dans les sentiments de notre bonne Mère, et, tout en nous réjouissant avec elle de cette résurrection, base immuable de notre foi, méditons aujourd'hui sur cette vertu divine, la foi.

Croyez-vous qu'en revenant sur la terre le Fils de l'homme y trouve encore de la foi? disait un jour le

Sauveur à ses disciples, dans un de ces épanchements de tristesse et d'amour qui lui étaient si ordinaires. Il nous semble ici entendre ce divin Sauveur prononcer d'une voix triste et sévère ces augustes paroles, qui renfermaient pour lui tant de douleur, et pour nous des leçons si terribles et si solennelles. Quoi ! pensait dès lors le Seigneur, je ne retrouverai donc dans ce monde ni un souvenir de tant de miracles, ni un élan du cœur pour tant de dévouement et d'amour, ni une seule larme pour tant de souffrances et pour une mort si cruelle !

Ah ! s'il y eut alors une époque de l'histoire du monde qui fut spécialement présente à la divine prévision du Fils de l'homme, certes ce fut celle où languit notre vie : époque funeste et décourageante, où la foi dort dans tous les cœurs dans lesquels elle n'est pas déjà morte ; où cette céleste vertu ne vivifiant plus les actions des hommes, tout dépérit, tout se flétrit. Plus de séve dans le monde pour les affections du cœur comme pour les attachements à la cause commune. Où est le lien qui n'ait pas été brisé ? où est le principe qui règne en maître sur une seule âme ? Un vertige inexprimable a saisi tous les hommes ; nul ne sait où il va.

Depuis un siècle surtout, un grand vide s'est opéré dans le cœur de chaque homme et de chaque peuple, et ce vide a été pesant comme un supplice, fatigant comme une agonie. Ballottés au gré du premier caprice sur l'océan des misères humaines, les peuples et les individus cherchent et cherchent un peu de repos, comme le malade sur son lit de douleur ; mais ce repos, rien ne peut le leur donner : entre eux plus d'union, plus d'abandon, plus de confiance, plus d'intimes et pures affections, plus de croyances du cœur.

Une morne défiance, un froid égoïsme, ont tout remplacé, et leur glacial empire n'est partagé que par la dérision et l'amertume. Hélas ! ce n'est pas seulement dans le cœur des impies et des enfants de perdition que le souffle divin s'est éteint, que la céleste vie a si sensiblement diminué ! Les enfants de Dieu qu'en ont-ils fait ! O mon Sauveur ! où retrouverez-vous votre foi parmi tant de chrétiens qui ont reçu en naissant le signe du salut, que vous êtes venu apporter au monde? Disciples du Christ, qu'avez-vous fait de son héritage? Fils de l'Église, où est cette foi dont votre mère a reçu le dépôt ? Est-ce elle qui domine dans toutes vos pensées, qui préside à vos entreprises, qui règle toutes vos actions, qui inspire tous vos désirs et qui anime vos attachements ? Est-ce elle qui est la racine de toutes vos espérances ? Menacée, ruinée, honnie comme elle l'est de toutes parts, est-ce à elle que vous consacrez votre force, votre volonté et votre vie ? Oh ! non, uniquement occupés de ce qui tombe sous vos sens, vous négligez les biens invisibles. Sans cesse attentifs à ces biens frivoles qui passent comme l'ombre, vous ne songez pas aux biens immortels. Le cœur appesanti et collé vers la terre, vous ne levez pas même les yeux vers le ciel. Atteints de cette contagieuse maladie qu'on appelle soif de l'or, et qui dévore notre société, vous ne suivez plus les nobles inspirations de la foi, que vous traitez de mysticisme, et vous vous croyez bien sages quand vous pouvez vous conduire suivant les règles de cette prudence humaine qui n'est que mensonge et duplicité, et que Jésus-Christ a mille fois frappée de ses anathèmes. Quand vous entrez dans nos églises, quand vous vous préparez à assister aux saints mystères et à y participer, vous y venez par habitude, et là vous retrouvez peut-être pour un mo-

— —

ment la foi entre les feuillets de vos livres de piété; vous priez avec elle, et puis vous refermez votre livre, et y laissez oubliée, étouffée, cette fille de Dieu. Oh! ce n'est pas là que doit se borner son empire. Votre titre de chrétien et de catholique vous oblige à ne songer qu'à elle, et après elle seulement à ce monde qui n'est que poussière; il vous oblige à croire à la parole de Jésus-Christ, à son Évangile, non pas d'une foi de théorie et de spéculation, mais d'une foi pratique, et qui détermine les actes de votre volonté. Chaque parole de cet Évangile doit être pour vous un oracle auquel vous devez conformer votre conduite : n'importe ce qu'en pense le monde qui a toujours été et qui sera toujous l'opposé de Jésus-Christ, comme l'erreur est l'opposé de la vérité. C'est là la foi véritable, c'est là ce que saint Paul appelle *croire de cœur et remplir toute justice*. Ce n'est point assez, pour être disciple de Jésus-Christ, de croire en lui en général; il faut surtout en avoir l'esprit, en prendre les sentiments, en imiter les vertus, en suivre les exemples, former dans nous des images fidèles à la ressemblance de ce divin modèle.

Ces grandes maximes, nous les lisons : mais les méditons-nous? Nous les savons : mais les pratiquons-nous? Si elles sont l'objet de nos réflexions, le sont-elles de notre vie? Chrétiens de créance et de nom, le sommes-nous de conduite et de mœurs? Suivons ici l'important avis que nous donne saint Paul : *Mes frères,* nous dit-il, *sondez-vous vous-mêmes, et voyez si vous êtes encore dans la foi.* Que chacun de nous descende dans son cœur, et que là, sans se flatter, il examine si elle vit dans son intérieur, cette divine foi, ou si elle y dort seulement. Que dit-elle cette foi? Elle me dit que Dieu sait tout, qu'il voit tout, qu'il entend

tout, qu'il lit jusqu'aux plus secrètes pensées de mon cœur ; et j'entreprends, et je fais, et je dis en sa présence ce que je n'oserais faire devant une personne ordinaire ! Que dit la foi ? Elle m'apprend que le péché est le plus grand de tous les maux, de tous les malheurs qui peuvent m'arriver : et je prends si peu de précautions pour l'éviter, et je plains si peu ceux qui vivent habituellement dans le péché ! Que dit la foi ? Elle m'apprend que les biens de ce monde sont trompeurs, fragiles et passagers, que Dieu seul mérite d'être aimé ; et je m'attache à la créature, et mon cœur s'arrête à mille frivolités indignes de lui et incapables de le satisfaire ! Que dit la foi ? Elle m'apprend que le temps passe avec une rapidité effrayante, que la mort peut arriver à chaque instant ; et je perds un temps dont je pourrais faire un saint usage, et je suis dans un état dans lequel je ne voudrais pas mourir ! Que dit la foi ? Bienheureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent ; un moment d'une légère tribulation sera récompensé d'un poids immense et éternel de gloire : et je ne trouve qu'accablement dans les souffrances, je ne cesse de murmurer dans les afflictions, j'appelle malheureux ceux qui souffrent ! Que dit la foi ? Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? le ciel gagné, tout est gagné ; le ciel perdu, tout est perdu : et je cours après des biens périssables, et je me donne mille peines pour une vaine fumée d'honneurs, et je ne travaille qu'à me satisfaire ! Que dit la foi ? Que le chemin du ciel est étroit, qu'il y en a peu qui le prennent, que le plus grand nombre marche dans la voie de perdition : et je m'autorise de l'exemple des autres, et je me laisse entraîner au torrent de la coutume, et je me laisse dominer par un lâche respect humain ! Que dit la foi ?

Elle m'apprend que la sainte communion est le véritable pain quotidien de l'âme, descendu du ciel pour sustenter sa vie, comme le pain matériel est nécessaire pour sustenter la vie du corps : et je m'éloigne par ma faute de la divine eucharistie, ou je n'en approche que rarement ! Que dit la foi ? Elle m'apprend que toute action qui n'est pas faite pour Dieu en état de grâce est une œuvre morte qui ne comptera pour rien auprès du grand Juge : et je n'ai aucun soin de surnaturaliser mes pensées, mes désirs, mes actions ! je fais tout ou par humeur ou par habitude ; et lorsque Dieu me jugera, après avoir bien travaillé, après avoir pris bien de la peine, je me trouverai les mains vides et comme un arbre stérile condamné au feu ! Ne poussons pas plus loin ce détail, il est trop accablant ; mais tremblons de ce que notre foi est si faible. Nous avons la foi, voilà ce qui nous rassure, ce qui nous endort sur le bord du précipice ; mais nous n'avons pas assez de foi, notre foi n'est pas assez vive, assez active, et voilà ce qui fera le sujet de notre condamnation. Quand le souverain Juge viendra ou qu'il nous appellera à lui pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons eue à conserver, mais ce seront surtout les œuvres qui auront dû l'accompagner. Ainsi nous le déclare le grand Apôtre : *Nous paraîtrons tous*, dit-il, *devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué ou le mal qu'il aura commis.* L'Apôtre ne dit pas que nous recevrons selon ce que nous aurons cru, mais selon ce que nous aurons fait conformément à notre croyance. En vain donc dirons-nous alors à Dieu : Seigneur, j'étais chrétien et j'avais la foi ; si je ne puis ajouter que j'ai mis en œuvre cette foi, qu'avec cette

foi je me suis détaché du monde, j'ai combattu mes passions, j'ai mortifié mes sens, j'ai jeûné, j'ai prié, j'ai fait l'aumône; cette foi même que j'aurai conservée, et qui aura été stérile en moi, fera ma condamnation. Serviteur inutile, me dira le Seigneur, quel profit as-tu tiré de ces lumières de la foi que je t'ai données? Vois ces païens, vois ces peuples sur lesquels n'a jamais lui le soleil de l'Évangile; il y a parmi eux des âmes qui ont plus de vertu que toi; arbre stérile, tu t'es contenté de produire des feuilles, et tu ne m'as jamais donné de fruits. Je serai alors trouvé plus coupable que si je n'avais pas eu la foi, parce que cette foi, dans les vérités qu'elle me révélait, me fournissait les plus puissants motifs, les moyens suffisants pour mener une vie sainte : et j'aurai été un ingrat qui aura abusé des dons de Dieu; plus coupable, parce qu'il est juste que Dieu exige plus de celui à qui il aura plus donné; plus coupable, parce qu'ayant eu la foi dans le cœur, l'ayant même confessée de bouche, j'aurai scandalisé les mondains par ma vie lâche et sensuelle, en leur faisant dire que ceux qui ont la foi ne valent pas mieux que les autres; plus coupable, parce que j'aurai résisté formellement à la voix de Dieu et aux remords de ma conscience, qui me disaient sans cesse que je faisais mal. Quelle terrible conséquence si je n'ai pas une foi vive, une foi agissante, une foi pratique, c'est-à-dire si la sainteté de ma conduite ne répond pas à la pureté de ma foi! Il vaudrait mieux pour moi n'avoir jamais connu la foi, être né au sein du paganisme, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie.

Sainte foi, vierge pure descendue du ciel pour éclairer et diriger ici-bas notre faible raison, obscurcie encore par le péché, toi seule peux me faire connaître où est la vérité que mon intelligence cherche avec tant

d'ardeur; toi seule peux me dire où est le bonheur que mon cœur demande avec tant d'instance. Viens à moi, sois ma maîtresse dans la science et mon soutien dans les combats de la vie. Je ne veux plus écouter que toi; parle-moi toute seule, céleste messagère! Les hommes m'ont trompé si souvent en m'expliquant leurs mensongères théories et leurs conceptions éphémères; tu as seule les paroles de la vie éternelle; à toi seule ont été faites les promesses des biens et du bonheur de la vie future; sans toi, je le sais, je ne puis être agréable à Dieu, de quelque vertu que je puisse me parer d'ailleurs; avec toi je ferai des miracles; avec toi je transporterai les montagnes d'un lieu à un autre; avec toi je marcherai sur les flots de la mer; avec toi je mettrai en fuite les démons; avec toi je serai sauvé; car la vérité éternelle me dit *que celui qui ne croit pas est déjà jugé et condamné.* O chère foi de mes pères! toi qui as essuyé les larmes de mes premières années, toi qui béniras, qui consoleras toutes celles que j'ai encore à vivre! que d'autres aillent au loin chercher le bonheur; laisse-moi te suivre et m'attacher à toi seule; laisse-moi n'avoir d'autre refuge que ton sein, d'autre guide que tes oracles!

PRIÈRE

Reine du ciel, que je me réjouis avec vous, dans ce grand mystère de la résurrection, qui suffirait seul pour prouver la divinité de votre Fils et celle de sa mission sur la terre. Obtenez-moi de Dieu cette foi vive, cette foi efficace dans ses œuvres qui doit faire le caractère du chrétien. Et vous, adorable Sauveur, auteur et consommateur de la foi, je vous rends grâces de m'avoir éclairé de vos divines lumières, tandis que tant d'autres gémissent dans les ombres de la mort. Je vous demande pardon des infidélités et des

outrages que j'ai faits à cette foi. Affermissez-la, animez-la, conservez-la dans moi. Donnez-moi une foi humble et soumise qui m'inspire la docilité des enfants; une foi universelle et entière, puisque manquer de soumission à un seul dogme, c'est n'en croire aucun; une foi ferme et généreuse, pour être prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous; une foi constante et persévérante, qui reçoive, qui consacre mes derniers soupirs, et introduise enfin mon âme dans le sein d'Abraham avec tous les élus.

MARIE PROCURE LE VIATIQUE

Une jeune fille de Madrid très-pieuse et très-dévouée à la sainte Vierge, voyant son père près de mourir sans avoir encore reçu les secours de la religion, le recommande aussitôt à Marie, la protectrice des mourants, et se rend aussitôt en courant vers l'église de Notre-Dame-d'Atocha, si célèbre dans toute l'Espagne par les secours prodigieux que Marie y accorde chaque jour à ceux qui l'invoquent avec foi. Mais c'était un jour de grande fête : c'était le moment où le roi devait aller au *Prado*, accompagné de la reine et d'une cour brillante. Les rues étaient jonchées de fleurs et retentissaient du bruit des instruments et de chants harmonieux. Une foule élégante et impatiente de plaisir inonde la rue de l'Alcala depuis la *Puerta-del-Sol*, que le peuple affectionne, et où il s'agite et bourdonne comme un essaim d'abeilles, jusqu'au Prado, dont les allées sont peuplées maintenant de sénoras en basquines élégantes, en mantilles de dentelles, et de jeunes nobles qui, montés sur de fringants andalous, s'étudient avec fierté à montrer la grâce et l'habileté que sait déployer un cavalier espagnol. Notre jeune fille est donc arrêtée à chaque instant. Impossible de fendre la foule à son gré. Pâle, agitée, elle crie à chaque pas : « Place! place! mon père se meurt. » Mais la foule, qui attend le spectacle du beau cortége, s'inquiète peu de l'angoisse de la fille du peuple. « Place! place! répète-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots, mon père se meurt! » A la fin, ces paroles déchirantes ne sortent qu'avec peine de sa poitrine haletante. Courage, confiance! chère enfant! tu as invoqué Marie; elle viendra à ton secours malgré le peuple de Madrid, volage et léger. Cependant la pieuse fille, haletante, le front inondé de

sueur, est parvenue jusqu'à l'entrée de Notre-Dame-d'Atocha. A peine sa main tremblante a-t-elle pu toucher les marbres sacrés du portique, qu'une force nouvelle descend dans son cœur et que l'espérance ranime son courage épuisé. Un prêtre traverse en ce moment la nef de l'église : elle court à lui, elle tombe à ses pieds. Le prêtre se penche vers elle pour l'aider à se relever: elle profite de cet instant pour se nommer, pour faire connaître son malheur et pour indiquer là demeure de sa famille. Le prêtre la rassure et la bénit. En peu d'instants tout est prêt pour le viatique, qu'elle vient de demander : la religion va s'asseoir au chevet du chrétien mourant. Le prêtre est sous le dais, portant sur sa poitrine le sacrement de l'amour de Dieu incarné et fait homme, caché sous les apparences de l'hostie. Il marche, mais il a presque autant de peine à fendre la foule compacte que la jeune fille en avait à marcher elle-même il n'y a que quelques instants. Le peuple, quoique plein de foi, se familiarise trop avec les choses saintes, et perd souvent le respect qui est dû au Maître du monde, qu'il ne voit pas. Tout à coup les mouvements, les cris de la foule annoncent le passage du roi, qui est sorti de son palais avec tout l'appareil et toute la pompe des cérémonies d'apparat. Il est accompagné de la reine, brillante de splendeur, et de toutes les grandesses de Castille. Voici les hallebardiers et les gardes du corps, montés sur des chevaux superbement harnachés. « Mon Dieu, mon Dieu! s'écria la jeune fille, nous n'arriverons pas à temps, c'est impossible, et mon père sera mort! » et de grosses larmes coulent sur ses joues. Cependant le bruit de la sonnette a retenti à coups redoublés dans la grande rue de l'Alcala. Aussitôt que le monarque a entendu le bruit de cette sonnette, il donne ses ordres. Les cavaliers s'arrêtent et mettent pied à terre ; le carrosse doré s'arrête, s'ouvre, et le roi catholique descend avec la reine et s'agenouille dans la rue. Le brillant cortége imite le prince, qui fait monter le prêtre dans sa voiture, parce qu'il porte entre ses mains le Sauveur incarné, le Roi des rois, et l'accompagne religieusement chez le malade ; c'est le pauvre ouvrier que le Dieu du ciel daigne visiter, et que le roi de la terre peut bien aussi honorer de sa visite. Ce roi s'appelait Charles II, roi de toutes les Espagnes et de Naples.

LIBRARY, ... CITY.

VINGT-CINQUIÈME JOUR

L'ASCENSION

LE CIEL

Déjà Jésus-Christ avait accompli parmi nous sa sublime mission, et avait réconcilié le ciel avec la terre; il avait brisé les fers de la pauvre humanité captive, dont il avait entendu du ciel les cris de détresse, et vers laquelle il était accouru comme un tendre père accourt aux cris de son enfant chéri; il l'avait instruite et consolée, il l'avait enrichie des dons de sa munificence et de son amour; il aurait pu regagner tout de suite les hauteurs célestes, et rester moins de quarante jours parmi les hommes; mais non, son amour pour nous le retenait loin des anges; on eût dit un royal exilé dont le ban était levé, mais qui ne voulait pas encore s'en retourner au lieu natal, parce que pendant son bannissement il s'était habitué à aimer les hommes avec lesquels il avait souffert. Ces quarante jours écoulés, le Sauveur, au moment de retourner vers son Père, rappelle ses disciples auprès de cette ingrate Jérusalem, témoin insensible de ses souffrances et de ses douleurs; il les conduit sur la montagne des Oliviers, près de cette grotte solitaire où son cœur a été triste jusqu'à la mort. C'est de là qu'il veut leur donner ses derniers avis, les bénir et remonter au ciel. Il abaisse sur eux un regard d'une tendresse et d'une douceur ineffables; il laisse tomber de sa bouche quelques paroles d'un adieu plein de consolation et d'amour; il étend ses

mains sur eux, les bénit, et rayonnant de gloire de sa propre puissance, sans être porté par les anges, le divin Sauveur s'élève majestueusement vers le ciel; et tous ceux qui étaient là, rangés en cercle, formant une couronne autour de lui, le voient monter, monter jusqu'à ce qu'une nuée vint le dérober à leurs regards. Ils avaient encore les yeux levés vers le ciel, quand deux anges semblables à de beaux jeunes hommes leur apparurent et leur dirent : Hommes de Galilée, que faites-vous là les yeux fixés vers le ciel? ce Jésus qui vous a été enlevé reviendra un jour sur la terre, plein de gloire et de majesté, juger les vivants et les morts.

Ah! s'il avait été donné aux faibles regards des hommes de tout voir dans ce mystère d'un Dieu retournant vers un Dieu, de Dieu revenant à lui-même et rentrant dans sa gloire comme un roi victorieux revient à son royaume, béni par les captifs qu'il a délivrés; oh! s'il avait été donné aux apôtres et aux disciples de connaître tout ce qui s'est passé dans l'espace quand le Seigneur l'a traversé, n'auraient-ils pas vu toutes les saintes milices du ciel venir au-devant du vainqueur de la mort? n'auraient-ils pas vu les neuf chœurs de la cour céleste, les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Anges et les Archanges, jetant devant le triomphateur des palmes et des couronnes? N'auraient-ils pas entendu la voix des anges gardiens de la terre chanter aux anges du ciel : Ouvrez, ouvrez vos portes éternelles, princes de la cour céleste, laissez passer le Roi de gloire! Quel est ce Roi de gloire? C'est le Dieu des vertus, le Dieu puissant et fort, qui vient avec ses milliers de captifs qu'il a délivrés des prisons des limbes; il vient avec tous les

justes, les patriarches, les prophètes de la loi ancienne, qui servent à orner son triomphe ! Et quand ces portes éternelles se sont ouvertes, quelles splendeurs plus éclatantes que des milliers de soleils ont dû se répandre au dehors ! Tous ces mondes que nous voyons briller au firmament comme des diamants, ceux que la main de Dieu a semés dans l'espace, mais que la distance dérobe à notre vue, auront rayonné d'un éclat inconnu.

Depuis ce jour Marie n'avait plus rien qui pût l'attacher à la terre ; elle ne s'y trouvait plus que triste et solitaire ; le ciel, le ciel seul occupait son esprit et son cœur. Là se portaient toutes ses pensées, là étaient toutes ses affections, là étaient attachés ses regards ! Dites à mon bien-aimé combien je languis sur la terre loin de lui. Oh ! qui me donnera des ailes comme à la colombe pour prendre mon essor et venir me reposer à ses côtés ? Ce bonheur me sera-t-il refusé longtemps encore ? Et ainsi, victime de son amour, elle se consumait peu à peu par l'ardeur de ses désirs, mais trop lentement à son gré.

A l'exemple de Marie, apprenons à nous détacher de la terre et à porter vers le ciel nos pensées, nos désirs, nos affections. Ne sommes-nous pas aussi de pauvres exilés du ciel, loin de notre Père céleste, loin des anges nos frères, et de cette tant belle patrie qui peut seule nous procurer le bonheur ? Faisons donc aujourd'hui quelques considérations sur le ciel, afin que la pensée du ciel puisse ensuite nous consoler, nous fortifier au milieu des épreuves de la vie.

Mais comment nous faire une idée de la beauté du séjour délicieux où Dieu reçoit ses élus, puisque Paul lui-même ne trouve plus d'expression pour rendre sa pensée ? Paul éclairé des lumières célestes, Paul élevé

jusqu'au troisième ciel dans une extase miraculeuse, où il avait entrevu les clartés de la Jérusalem céleste, où il avait entendu les voix harmonieuses des anges, et des paroles secrètes qu'une langue humaine ne saurait exprimer, Paul n'ose entreprendre de nous parler des beautés du ciel ; il se contente de nous dire que l'œil de l'homme n'a jamais vu, que son oreille n'a point entendu, et que son cœur ne saurait comprendre le bonheur que Dieu prépare à ses élus.

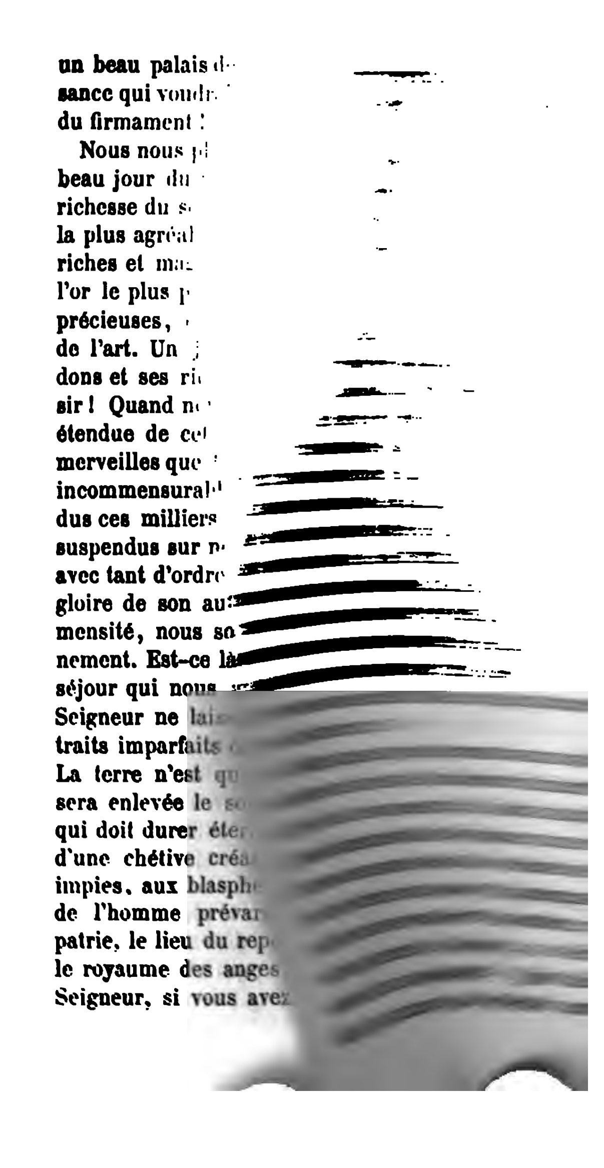
Qu'elle doit être belle cette Jérusalem nouvelle, qui fut montrée à l'apôtre saint Jean dans une vision prophétique ! Il n'a fait que l'entrevoir, et il nous en a raconté des choses merveilleuses ; il nous la représente avec ses fondements de saphirs et d'émeraudes, ses parvis et ses murs de jaspe et de topazes, ses portes de diamants, ses colonnes de cristal enchâssé de l'or le plus pur. Là un soleil mille fois plus éclatant que l'astre qui nous éclaire répand un jour éternel ; là s'élève l'arbre de la vie, dont les fruits toujours mûrs et sans cesse renaissants communiquent l'immortalité ; là coulent le fleuve de paix et mille torrents de voluptés pures, où les élus vont s'enivrer à longs traits de gloire et de bonheur ; là est le cœur du Dieu vivant, d'où part un vif éclat qui embellit toute la cité de mille couleurs, et devant lequel sont prosternés et rangés par ordre les anges aux harpes d'or, les brillants séraphins et les chérubins aux cœurs brûlants d'amour. Cité de Dieu, on m'a raconté de toi des choses merveilleuses ; mais, je le vois, tout ce qu'on a pu m'en dire approche si peu de la réalité, qu'aucune langue mortelle ne saurait en parler dignement, et que le docteur le plus éclairé qui voudrait peindre tes beautés ressemblerait à un enfant élevé dans une pauvre chaumière, qui n'aurait jamais vu que cette triste demeure, et qui voudrait décrire

un beau palais de roi ; ou à un pauvre aveugle de naissance qui voudrait peindre l'éclat des fleurs et la beauté du firmament !

Nous nous plaisons, même ici-bas, à visiter, par un beau jour du printemps, ces lieux enchanteurs où la richesse du sol, la douceur du climat, la perspective la plus agréable, se trouvent réunies. On admire ces riches et magnifiques palais des rois de la terre, où l'or le plus pur mêle son éclat avec celui des pierres précieuses, et où l'on trouve tous les chefs-d'œuvre de l'art. Un jardin délicieux où la nature étale ses dons et ses richesses nous fait éprouver tant de plaisir ! Quand nous promenons nos regards sur la vaste étendue de cet univers, et que nous considérons les merveilles que le Très-Haut y a déployées, cette voûte incommensurable du firmament, où semblent appendus ces milliers de lustres qui sont autant de mondes suspendus sur nos têtes, et qui roulent dans l'espace avec tant d'ordre et d'harmonie, ce soleil qui publie la gloire de son auteur, cet océan qui en retrace l'immensité, nous sommes saisis d'admiration et d'étonnement. Est-ce là une image de la beauté du céleste séjour qui nous attend après cette vie ? Oh ! non, le Seigneur ne laisse tomber sur la terre que quelques traits imparfaits de la beauté des demeures éternelles. La terre n'est qu'une tente dressée le matin, et qui sera enlevée le soir, tandis que le ciel est un palais qui doit durer éternellement. La terre est la demeure d'une chétive créature, un empire abandonné aux impies, aux blasphémateurs, un lieu d'exil, la prison de l'homme prévaricateur ; le ciel est la véritable patrie, le lieu du repos promis à l'espérance du juste, le royaume des anges, le trône de Dieu même. Ah ! Seigneur, si vous avez tant fait pour la prison de

l'homme, que ne ferez-vous pas pour son palais!

Là nous verrons Dieu face à face, tel qu'il est, avec toutes ses perfections infinies et ses charmants attraits. Nous contemplerons à loisir cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que les années et les siècles ne flétrissent jamais, et que l'on voit toujours avec un nouveau plaisir, parce qu'elle offre toujours quelque chose de nouveau. Beauté par excellence, et dont toutes les beautés de la terre qui nous éblouissent quelquefois ne sont qu'un faible écoulement, un pâle reflet, une ombre grossière; beauté si grande, que lorsque Jésus-Christ a daigné laisser entrevoir ici-bas un tout petit rayon de celle que sa divinité avait communiquée à son humanité sainte, les saints personnages qui ont été honorés de cette faveur ne se supportaient plus sur la terre; toute autre beauté disparaissait et s'évanouissait pour eux, et ils ne faisaient plus entendre ici-bas que des soupirs et des gémissements. En voyant Dieu, nous verrons tout ce qui peut charmer; nous verrons les anges, ces princes de la cour céleste, tout rayonnants de gloire et de beauté, et qui vivent d'intelligence et d'amour; nous verrons notre ange gardien, cet ami fidèle, cet illustre gouverneur que le Père céleste nous a donné pour nous conduire par la main, nous pauvres enfants de sa providence, pour nous diriger, nous conseiller à travers les dangers et les piéges de cette vie; nous verrons ce bon patron que nous aurons si souvent invoqué dans nos nécessités; nous verrons tout ce que la terre aura produit de grand en vertus, les élus, dont le front glorieux sera couronné de couronnes immortelles; nous verrons nos chers parents, nos amis fidèles, dont la société faisait nos délices sur la terre, et dont ni les affaires ni la mort ne pourront plus nous



un beau palais d
sance qui voudr
du firmament !
Nous nous p
beau jour du
richesse du s
la plus agréa
riches et ma
l'or le plus p
précieuses,
de l'art. Un
dons et ses ri
sir ! Quand n
étendue de ce
merveilles que
incommensurab
dus ces milliers
suspendus sur n
avec tant d'ordre
gloire de son au
mensité, nous so
nement. Est-ce là
séjour qui nous
Seigneur ne lai
traits imparfaits
La terre n'est qu
sera enlevée le s
qui doit durer éter
d'une chétive créa
impies, aux blasph
de l'homme prévar
patrie, le lieu du rep
le royaume des anges
Seigneur, si vous avez

» Ah ! une goutte de l'amour divin était tombée dans l'âme de Monique. Saint François Xavier, accablé sous les travaux de l'apostolat, privé de toute consolation humaine, excédé de fatigues, épuisé de lassitude, Xavier s'écrie au milieu des consolations intérieures que Dieu lui envoie : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ; arrêtez le cours du torrent de joie qui inonde mon âme ! » Une goutte de l'amour divin était tombée dans l'âme de Xavier. Saint Paul, en butte à toutes les douleurs, à toutes les souffrances, à toutes les persécutions ; Paul, au milieu des chaînes, au fond des cachots, exposé aux périls, aux naufrages, endurant la faim et la soif ; Paul s'écrie : « Mon cœur est inondé de joie et de consolation ! » Une goutte de l'amour divin était tombée dans l'âme de Paul.

Que si sur la terre, dans le lieu même de l'exil ; si dans la vallée des larmes, où nous aimons si faiblement, je dirais presque si froidement ; si sur la terre, dis-je, une seule goutte de cet écoulement de l'amour divin peut procurer tant de joie, tant de bonheur, que sera-ce dans le ciel, où ses délices n'arriveront plus goutte à goutte, mais avec abondance, par torrents, et comme un fleuve majestueux qui inonde tout !

En aimant Dieu, nous nous unirons à lui, mais d'une union parfaite et indissoluble ; nous ne formerons plus qu'un avec lui, nous serons perdus en lui comme une goutte d'eau dans le vaste Océan. Nous gerons par ses idées, nous agirons par les mouvents de sa volonté ; nous serons sages de sa sagesse, les par sa justice, saints de sa sainteté. Heureux on bonheur, nous serons dieux, selon l'expression Apôtre, parce que nous serons semblables à lui ; possèderons Dieu, et en lui tout ce qu'il y a de apable de nous flatter. Cette terre qui est aujour-

d'hui le plus grand théâtre de la gloire humaine, théâtre si étendu et si vaste, qu'il n'y a encore aucun mortel qui ait pu le remplir tout entier, nous paraîtra si petite à nous qui possèderons les vastes domaines de la création, qui pourrons nous promener de monde en monde, d'étoile en étoile, comme dans nos propriétés; cette terre, dis-je, nous paraîtra si bornée, que nous ne la verrons plus que comme un point, un atome presque imperceptible, et toute la gloire que les hommes y amassent avec tant de peines, de travaux, ne sera plus que comme une légère vapeur. Assis sur des trônes brillants, couronnés de gloire et d'honneur, nous verrons à nos pieds ces millions de soleils et de mondes qui sont si grands et si élevés au-dessus de nous; ce tonnerre, dont le bruit imposant fait trembler les plus puissants mortels, écoutera notre voix et obéira à nos commandements.

Dans le ciel, plus de larmes à essuyer, plus de maux à craindre, plus de dégoûts à surmonter, plus de répugnances à vaincre, plus d'ennemis à redouter! Tant que Dieu sera Dieu, et il le sera toujours, nous serons heureux, nous serons au comble de nos désirs; notre éternité commencera à tous les instants, et tous les instants nous feront goûter les délices de l'éternité tout entière. Il en sera de nous comme de Dieu, notre royaume n'aura point de fin.

O chrétiens! que faisons-nous donc en ce monde si nous ne pensons pas au ciel, si nous ne travaillons pas pour le ciel? Nous ne sommes sur la terre qu'en qualité d'étrangers et de voyageurs, et nous pourrions y attacher notre cœur! Créés pour un bonheur infini, tout est ici-bas au-dessous de nous; rien n'y répond à la sublimité de notre origine, à l'excellence de notre nature, à la grandeur de notre vocation, et nous

pourrions y chercher notre repos et notre bonheur! Nous sommes ici-bas dans un lieu d'exil, loin de notre chère patrie, loin de Dieu, loin de nos pères dans la foi, et nous oserions nous livrer à la joie, et nous ne porterions pas à chaque instant nos regards vers le ciel, d'où nous sommes sortis et où nous sommes appelés!

Pour entrer dans les vues de Dieu, toute notre vie ne devrait être qu'un désir ardent de ce séjour de bonheur et de délices, un soupir continuel vers cette cité permanente, et nous n'y pensons pas, et nous ne nous en occupons pas! Tout remplis, tout occupés des biens périssables, nous semblons perdre de vue les biens éternels; toutes les pensées de notre esprit, tous les désirs de notre cœur se portent vers la terre. Nous nous attachons au monde, aux biens du monde; notre vie se passe à nous repaître d'illusions, à courir après des fantômes. Descendons, descendons en ce moment chacun au fond de notre cœur, et là, la main sur la conscience, demandons-nous : Qu'ai-je fait jusqu'ici pour le ciel? Comment ai-je travaillé à m'en rendre digne? quels soins, quels travaux, quels efforts lui ai-je consacrés? Où sont les vertus que j'ai pratiquées, les sacrifices que j'ai faits, les victoires que j'ai remportées en vue de ce bonheur suprême vers lequel je dois uniquement soupirer? Que n'a pas fait et souffert un Dieu pour me mériter le ciel! Ses tourments, ses larmes, son sang, sa mort même, tout me crie que je suis un ingrat, un lâche. Que n'ont pas fait et souffert les saints pour se rendre dignes de cette couronne de gloire! Les uns vivaient au sein de la retraite et de la solitude, les autres se livraient à toutes les rigueurs de la pénitence; ceux-ci s'envelissaient tout vivants dans les antres et les cavernes; ceux-là sur les échafauds

ou au milieu des brasiers ardents, s'estimaient heureux de souffrir les plus grands tourments en vue des grandes récompenses qui leur étaient promises. Attendaient-ils un autre ciel que moi? Avaient-ils d'autres espérances? Ne suis-je pas fait pour le même bonheur, ou dois-je croire que Dieu me le donnera à d'autres conditions?

Élevons-nous donc souvent à cette grande pensée du bonheur qui nous est destiné. Elle nous détachera des biens fragiles et passagers de la terre; elle nous consolera, nous animera dans nos peines et nos souffrances; elle nous fortifiera dans les combats de la vie, et sera un puissant moyen pour nous aider à triompher de nos passions et de nos inclinations perverses.

PRIÈRE

Reine du ciel, que je comprends bien à présent de quel œil vous deviez regarder les choses de la terre, surtout après l'ascension de votre divin Fils, vous que l'esprit de Dieu éclairait de ses vives lumières! Je sens plus que jamais que je dois renoncer pour toujours à ces faux biens que le monde peut m'offrir. Beau ciel! ô chère patrie! sainte Sion, sois à jamais l'objet de mes vœux, le comble de mes désirs, le terme de mes espérances! Quand viendra l'heureux jour où je pourrai entrer dans ton sein! Dans cette attente, les jours sont pour moi des années, et les années ont la durée des siècles! Que mon exil est long! Que ma vie me paraît amère quand elle est prolongée! Jamais le cerf altéré ne courut avec tant d'ardeur à la source d'eau vive que mon cœur n'en a pour s'élancer vers vous. O cité permanente de Dieu! quand je serais sur le trône des rois, quand je serais environné de tous les biens de ce monde, je ne trouverais que vide, je n'éprouverais que dégoût; vous seul, ô mon Dieu! vous seul pouvez remplir l'immensité de mon cœur; retirez-moi enfin de ce lieu d'exil, où mon âme ne fait plus

que languir; appelez-moi à ce céleste séjour où je vous verrai, je vous louerai, je vous aimerai pendant tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Vers la fin de 1830, une de ces âmes pures et simples qui parlent à Dieu et à la sainte Vierge comme un enfant parle à sa mère, méditait sur les moyens d'avancer dans l'amour divin, et témoignait à Dieu le bonheur qu'elle aurait de pouvoir le faire connaître à tant d'aveugles qui vont chercher le bonheur dans les plaisirs et les jouissances grossières de la terre. C'était une généreuse fille de saint Vincent. Son cœur, brûlant d'amour, se perdait dans ces immenses désirs de voir Dieu connu et adoré de sa créature. Tout à coup elle perd de vue la terre et toutes les choses créées, et se trouve au milieu d'une lumière éclatante. Elle voit Marie, la bonne Mère, environnée d'une gloire indescriptible, vêtue d'une robe blanche, debout et ses deux mains moitié étendues et moitié pendantes, la paume tournée en avant. Il en sortait, comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant; et parmi ces faisceaux de rayons elle en distinguait de plus considérables qui tombaient sur un point du globe qu'elle voyait aussi. Au même instant, elle entendit une voix qui lui disait : *Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes; et ce point du globe sur lequel elles découlent le plus abondamment, c'est la France.* Autour de l'apparition, elle lisait l'invocation suivante, écrite en caractères d'or : *O Marie, conçue sans péché, ayez pitié de nous qui avons recours à vous.* Quelques moments après ce tableau disparaît, et elle en aperçoit un autre au milieu duquel se trouvait la lettre M surmontée d'une petite croix; et au-dessous les deux cœurs de Jésus et de Marie tels qu'on les représente ordinairement pour symboliser leurs souffrances et leur amour. Après que la jeune sœur eut bien considéré tout cela, la même voix lui dit : *Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle : protection spéciale de la Mère de Dieu pour ceux qui la porteront indulgenciée, et qui réciteront la courte prière.*

Après mûre réflexion, la pieuse fille de saint Vincent de Paul va trouver le lendemain l'aumônier de la maison, et lui raconte ce qui s'est passé. Celui-ci, homme sage et plein de cette maturité que donne l'expérience, regarde cette vision comme le résultat d'une imagination exaltée, et se contente de lui dire quelques mots sur la vraie manière

d'honorer la sainte Vierge, qui est d'imiter ses vertus et de réclamer sa protection par les prières que l'Église autorise. Ame simple et animée de l'esprit d'obéissance, elle se retire avec calme sans s'occuper davantage de la vision.

Au bout de six à sept mois, elle éprouve encore les mêmes impressions; elle essaie de s'assurer si ce n'est point une illusion des sens; mais non : la voix céleste semble dissiper toute crainte d'erreur. Il lui est ordonné plus positivement d'insister et de faire frapper cette image de la Vierge. Elle va encore rendre compte en toute simplicité de ce qui lui est arrivé, et trouve la même incrédulité dans son supérieur.

Enfin six mois après, elle voit encore Marie sa bonne Mère, même tableau que les deux fois précédentes. Mais cette fois la voix mystérieuse ajoute que *la sainte Vierge n'était pas contente de ce qu'on négligeait une chose si facile à exécuter*.

Cette fois cependant, tout en paraissant ne pas ajouter une grande importance à ces manifestations, le supérieur ne laissa pas que d'être frappé de ce qui pourrait bien être, pensa-t-il, un avertissement du Ciel. Après tout, la prudence chrétienne ne doit pas friser l'incrédulité. Sous prétexte d'éviter les illusions, il ne faut pas manquer de foi. C'était bien ainsi qu'avaient pris leur origine le scapulaire, le rosaire et la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Savoir si à notre époque de fiévreuse recherche des plaisirs des sens Marie, refuge des pécheurs, ne voulait pas établir un nouveau signe de sa maternelle bonté? Un jour qu'il eut occasion d'entretenir l'archevêque de Paris, il crut devoir lui faire part de ses doutes. Le vénéré prélat écouta le récit avec intérêt, et après un moment de réflexion il dit ne voir aucun inconvénient à la confection de cette médaille, qui n'offrait rien d'insolite ni d'opposé à la foi de l'Église. Il ajouta qu'il désirait même avoir une des premières médailles qui seraient frappées. Dès lors la détermination fut prise, les commandes furent faites, et bientôt parut la nouvelle image de Marie, refuge des pécheurs.

Quand il n'y aurait aujourd'hui, pour s'assurer que l'ordre en est véritablement venu du Ciel, que la rapidité avec laquelle s'écoulèrent les deux à trois millions de médailles qui furent frappées dans divers modules, et les merveilleux effets qu'elle produisit et qu'elle produit encore chaque jour, nous pouvons dire en toute assurance que Marie a pour agréable que l'on porte sur soi cette image d'une Mère chérie, et qu'elle se plaît à manifester par elle sa protection spéciale.

VINGT-SIXIÈME JOUR

LE CÉNACLE

L'ORAISON

Transportons-nous par la pensée au sein de cette auguste et imposante assemblée de Jérusalem, qui renfermait toute l'Église naissante. Les apôtres et les disciples réunis en un même lieu ne s'occupaient plus, depuis l'ascension du Sauveur, qu'à la prière et à la méditation. Marie était avec eux ; ils appelaient par leurs vœux et leurs soupirs l'Esprit-Saint qui leur avait été promis, quand tout à coup, au jour de la Pentecôte, le ciel s'ouvre, et un vent impétueux annonce l'arrivée de ce Dieu qui venait renouveler la face de la terre. A cette grande voix d'en haut, ces hommes pleins de foi, qui attendaient le consolateur que Jésus avait promis de leur envoyer, ne doutent plus que ce ne soit l'accomplissement de la parole divine : saisis de crainte et de respect, ils redoublent d'ardeur pour prier. O prodige! à l'instant même des langues de feu, se divisant, s'arrêtent sur chacun d'eux. Ces hommes, faibles et timides, grossiers et terrestres, se sentent entièrement changés : sous la flamme divine leurs âmes se sont soudainement agrandies, leurs esprits ont été éclairés des plus vives lumières. A présent ils conçoivent les pensées élevées, les généreux dévouements et les nobles sacrifices ; à présent l'Esprit-Saint est en eux ; à présent pas un d'entre eux ne renierait son Maître : dans leur sou-

daine inspiration ils voient l'avenir. Cet avenir sera sanglant pour eux, c'est égal; ils s'élanceront au-devant du glaive et des bûchers, de la roue et de la croix; ils iront publier partout la bonne nouvelle, et partout Jésus sera connu et adoré. Quelle fut la joie de Marie en ce beau jour, voyant les admirables dons de l'Esprit-Saint dans des cœurs si bien préparés, et les apôtres revêtus de cette vertu surnaturelle qui allait en faire autant de héros! Reconnaissons ici combien leur fut avantageuse cette retraite où ils se préparèrent par la prière, le recueillement, à recevoir les grâces célestes. Admirons Marie passant ces dix jours avec eux dans le silence et la méditation, et pénétrons-nous bien de l'excellence et de la nécessité de faire l'oraison, si nous voulons que Dieu se communique à nous, qu'il nous éclaire de ses lumières et nous fortifie de sa vertu.

Ne considérons ici l'oraison que sous un seul rapport; envisageons-la comme un précieux exercice de la vie chrétienne par lequel une âme jalouse de son avancement spirituel se recueille quelques instants chaque jour, pour méditer les grandes vérités du salut, pour écouter la voix de Dieu, pour examiner les dispositions de son cœur et sa conduite, et pour prendre des résolutions pratiques qui tendent à la faire avancer de plus en plus dans la vertu.

L'oraison ainsi considérée est une des pratiques les plus importantes de la religion, et, disons-le les larmes aux yeux, une des plus rares dans le monde. On se la représente comme un pieux passe-temps, comme une oisive occupation des mystiques qu'il faut laisser aux cloîtres et aux monastères. A quoi bon, disent des personnes recommandables d'ailleurs, mais ignorantes dans les voies de Dieu, à quoi bon toutes ces pratiques

dont on charge la religion? La veritable piété consiste à bien remplir les devoirs de son état, à obéir aux commandements de Dieu et de l'Église : n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour se sauver? Et quand on a tenu ce langage, on se croit éclairé ; on s'applaudit d'un christianisme de sa façon ; on se croit presque en droit de réformer l'Évangile, ou du moins de n'y prendre que ce qui convient.

Nous dirons donc ici à ces esprits prévenus et qui jugent si légèrement : N'allez pas si vite, ne soyez pas si tranchants quand il s'agit des choses de Dieu. Si l'oraison n'est qu'un pieux passe-temps, il faut donc dire que depuis Jésus-Christ jusqu'à nous tous les saints se sont trompés, que tous les Pères de l'Église ont méconnu le christianisme, que tous les docteurs ont eu tort, que tous les maîtres de la vie spirituelle sont dans l'illusion, que tous les évêques sont des visionnaires, que tous les ordres religieux ont ignoré la véritable voie qui conduit au ciel, que tout le clergé catholique a pu recommander une pratique inutile, et que vous seul avez raison! Quand il s'agit d'avancer une pareille proposition, il faut ou un grand orgueil, ou une grande ignorance.

Mais pourquoi faire l'oraison? Nous vous répondrons par ces paroles du Saint-Esprit : *Heureux l'homme qui médite jour et nuit la loi du Seigneur ; il sera comme un arbre planté sur les bords du fleuve ; son feuillage sera toujours vert, et il portera son fruit en son temps.* Nous vous répondrons avec le roi-prophète : *Si la loi du Seigneur n'eût été le sujet ordinaire de mes méditations, je serais demeuré dans mes misères, et j'y aurais péri.* Nous vous dirons aussi avec saint Jean Chrysostome : *Considérez à quel degré de bonheur et de gloire vous élève l'o-*

raison ! Vous y parlez familièrement à Dieu ; vous vous y entretenez avec Jésus-Christ ; vous lui faites part de vos désirs, et il les satisfait. Si dans le monde on se forme l'esprit et le jugement, si on puise les hautes idées, les grandes conceptions dans les entretiens qu'on a avec les hommes remplis de science et de jugement, quels avantages ne tire-t-on pas de ces fréquents entretiens, de ces communications habituelles qu'on a avec Dieu dans l'oraison ? Et nous vous redirons encore avec le même saint que *l'oraison est comme une fontaine au milieu d'un beau jardin, sans laquelle tout y serait sec et stérile, et par le moyen de laquelle tout y produit, tout y est frais et gracieux.* De sorte que c'est à l'oraison à entretenir toujours dans une beauté et une fraîcheur perpétuelles les saintes plantes de la charité, de l'humilité, de la patience, de la mortification, de la chasteté, du recueillement et des autres vertus. Et saint Augustin dit aussi que *celui qui sait bien faire oraison sait bien vivre,* parce qu'elle nous apprend à régler notre vie et à surmonter les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. C'est ce qui faisait dire à un illustre serviteur de Dieu que dès le matin il savait quel devait être le reste de la journée : c'est-à-dire que, lorsqu'il avait bien fait l'oraison du matin, toute la suite du jour répondait à ce bon commencement, et que quand il s'en était mal acquitté la journée était triste et peu fructueuse pour lui. Saint François de Sales, ce grand maître de la vie spirituelle, nous assure qu'*un cœur religieux ne doit rien tant souhaiter que d'avoir la grâce de l'oraison, sans laquelle il ne peut espérer faire aucun progrès dans le service de Dieu, et avec laquelle au contraire il peut tout se promettre.* Saint Thomas, ce célèbre

docteur, nous assure aussi avoir appris plus de science en méditant aux pieds de son crucifix que dans tous les livres qu'il avait parcourus, et il ajoute qu'un chrétien sans oraison est comme un soldat sans armes au jour d'une bataille. L'oraison, dit encore un autre grand personnage, l'oraison est à l'âme ce qu'est la chaleur naturelle à l'estomac ; comme sans cette chaleur il est impossible que les aliments profitent à l'homme ni même qu'il vive, ne pouvant les digérer et les convertir en sang, ainsi la vie spirituelle ne peut subsister sans l'oraison.

A quoi bon faire oraison ? Parce que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, et sans oraison cette foi, qui est la vie du juste, devient faible et languissante ; on croit, mais imparfaitement. On n'a pas, à l'égard des vérités révélées, cette conviction, cette vue claire et distincte qui frappe et qui ravit ; on a seulement une idée confuse qui ne saurait faire qu'une légère impression. Pour avoir une foi vive des vérités révélées, il faut les méditer souvent et à loisir ; par là on acquiert une connaissance si claire, qu'il semble qu'on en ait une espèce d'évidence ; on s'en forme une si haute idée, qu'on ne peut s'empêcher de les admirer ; on se les imprime si fortement dans l'esprit, qu'on n'en perd plus le souvenir, qu'on le porte partout, qu'on les a toujours présentes, et aussi présentes que si on les avait sous les yeux. Et voilà comment les saints ont acquis cet esprit de foi capable de transporter les montagnes, et qui les rendait si forts contre les ennemis du salut.

A quoi bon faire oraison ? Parce que nous naissons tous enfants d'Adam, avec un cœur vicié par le péché originel et une forte inclination au mal. Si nous voulons nous rétablir dans la perfection de notre origine, tel qu'était l'homme en sortant des mains du Créateur,

il nous faut absolument résister à cette inclination, triompher de nos mauvais penchants, surmonter nos passions déréglées. Le plus vertueux est donc celui qui remporte le plus de victoires sur lui-même ; le plus saint est celui qui a le moins de défauts. Mais ces défauts, comment les corriger sans les connaître, et comment les connaître sans faire l'oraison ? Ce n'est que là que le chrétien descendant au fond de son cœur en sonde les abîmes, en examine les mouvements, en étudie le caractère. Là une lumière céleste lui fait voir ce qu'il n'aurait jamais aperçu dans le tourbillon et la dissipation des affaires ou des plaisirs ; là une voix secrète et intérieure lui parle avec persuasion ; là il gémit sur ses fautes si souvent répétées, et s'aperçoit de ses défauts ; là lui sont montrés les moyens à prendre pour les corriger, et lui est communiquée la force nécessaire pour cela.

A quoi bon faire oraison ? Parce qu'elle est un moyen infaillible d'éviter le péché, ou du moins de ne pas rester dans le triste et malheureux état du péché, quand on a eu le malheur de le commettre. *Toute la terre est remplie de désolation,* dit un prophète, *parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse en son cœur.* Oui, s'il y a tant de désordres, tant de scandales, tant de péchés dans le monde, c'est qu'il n'y a presque personne qui rentre en lui-même, et qui réfléchisse en son esprit sur les mystères de la religion et sur les grandes vérités du salut. Quel est celui, en effet, qui oserait pécher, s'il considérait que le péché est quelque chose de si affreux, qu'il a fallu qu'un Dieu se soit fait homme afin que par sa mort il satisfît entièrement à la justice divine, et réconciliât ainsi le Ciel et la terre ? Qui oserait pécher, s'il faisait bien attention à ces paroles de l'Évangile : *Allez, maudits, dans le feu éter-*

nel; s'il réfléchissait bien sur la durée infinie d'une éternité malheureuse ? Y aurait-il quelqu'un qui, pour le plaisir d'un instant, voulût s'exposer à des tourments éternels ? Saint Thomas d'Aquin disait qu'il ne pouvait comprendre que celui qui était en péché mortel pût prendre quelque joie ou quelque repos, sachant que s'il venait à mourir en cet état il serait perdu pour toute l'éternité. Nouveau Damoclès, s'il faisait réflexion à son état, comment pourrait-il goûter quelque plaisir ? Aussi est-il vrai de dire qu'être dans l'état du péché mortel et faire oraison sont des choses incompatibles. Vous trouverez des personnes qui font l'aumône, et vivent dans le péché ; qui se font aimer par leur modestie, leur humilité, et qui vivent dans le péché ; des personnes qui remplissent exactement leurs devoirs d'état, et qui vivent dans le péché ; des personnes qui font régulièrement un certain nombre d'exercices de piété, et qui vivent dans le péché ; des personnes qui se confessent, qui font la communion, et qui vivent dans le péché ; mais ce que vous ne rencontrerez jamais, c'est une personne qui fasse régulièrement l'oraison, et qui vive dans le péché.

A quoi bon faire oraison ? Autant vaudrait demander à quoi bon chercher à devenir meilleur ; car c'est dans l'oraison que les saints se sont formés à ces vertus qui les ont séparés de la masse de perdition. Oui, faites oraison, méditez, et vous ne tarderez pas à voir combien vous avancerez plus facilement dans le chemin de la perfection. Considérez mûrement et à loisir la brièveté de la vie, la fragilité et la vanité des choses de ce monde, le peu qu'il vous en restera après la mort, et vous serez bientôt détaché des biens de la terre, et vous ne soupirerez plus qu'après ceux du ciel. Considérez sérieusement combien peu de solidité il y a

dans l'estime et l'opinion des hommes, combien il est ridicule de s'en tourmenter, puisqu'elle ne nous donne, ne nous ôte rien, et qu'elle ne peut nous rendre ni meilleurs ni pires que nous ne sommes, et bientôt vous parviendrez à n'en faire que le cas qu'elle mérite. Considérez attentivement les perfections infinies de Dieu, les bienfaits que vous en avez reçus, le bonheur qu'il vous réserve si vous êtes fidèle à sa loi, et vous auriez un cœur de fer ou d'airain qu'il se ramollira et s'enflammera du céleste amour. Ainsi en sera-t-il des autres vertus; l'oraison vous en rendra l'acquisition sûre et facile.

Mais n'est-ce pas se singulariser que de faire l'oraison? N'est-ce pas sortir de la vie commune? Non, parce qu'on ne vous dit pas de vous faire remarquer quand vous voulez faire oraison; mais, au contraire, de vous retirer à l'écart, dans le lieu le plus recueilli de votre maison. Non, parce que vous ne ferez dans l'ordre du salut que ce que font tous les jours les gens sages et prudents dans les affaires temporelles. Quand le négociant se retire dans l'endroit le plus solitaire de sa maison pour y examiner ses livres de compte, faire le relevé de ses ventes et de ses achats, il fait oraison dans l'ordre de ses intérêts temporels. Quand un littérateur, un jurisconsulte, un savant, s'enferme dans son cabinet, et qu'il examine quelque haute question de science ou de littérature, il fait oraison dans l'ordre scientifique. Quand un célèbre législateur s'isole de la société pour que rien ne vienne le distraire dans ses recherches sur les législations anciennes et sur les moyens de rendre les hommes bons, il fait oraison dans l'ordre politique. Tout ce qu'il y a de sage et d'habile dans le monde fait oraison, c'est-à-dire réfléchit, pense, examine, et il n'y

a que les étourdis et les insensés qui ne le fassent pas.

Mais je suis incapable de faire oraison; je ne sais point méditer! Ne vous faites-vous pas illusion, mes frères? ne savez-vous pas réfléchir et méditer quand il s'agit d'un intérêt temporel, d'un procès, d'un affront, d'une injure? Ah! ne croyez pas que pour bien faire oraison il soit nécessaire d'être savant ni de dire des choses sublimes. Le saint abbé Paphnuce ayant converti et ramené à Dieu la célèbre courtisane Thaïs, l'emmena dans le désert, l'enferma dans une étroite cellule d'où elle ne devait plus sortir. Comme elle lui demandait, lorsqu'il se retirait, quelle sorte d'oraison elle devait faire à Dieu: Vous ne méritez pas, lui dit le saint abbé, de prononcer le nom de Dieu avec une bouche aussi impure que la vôtre; vous ferez donc oraison de cette manière: vous vous mettrez à genoux; et, tournée vers l'Orient, vous répèterez sans cesse ces paroles: *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi.* Trois ans après, la pauvre pénitente mourut, et il fut révélé à un illustre serviteur de Dieu que la pécheresse Thaïs occupait une des premières places dans le ciel; et pourtant qui n'est pas capable de faire l'oraison de Thaïs? Un ancien religieux de la Compagnie de Jésus, célèbre prédicateur, ne fit pendant plusieurs années d'autre oraison que de répéter continuellement: Seigneur, je ne suis devant vous que semblable à une pauvre bête de somme, je ne sais comment il faut faire oraison, daignez me l'apprendre, Seigneur; et cette oraison si simple le conduisit à un grande perfection.

Mais je ne sens en moi aucun désir des choses célestes, je ne suis touché de rien. Eh bien! désirez ce don, et Dieu sera content de vous; ne vous affligez pas d'être privé de cette dévotion sensible qui a jeté tant

de personnes dans une funeste illusion, et que Dieu a souvent refusée à ses plus fidèles serviteurs.

Mais j'ai un esprit si volage, qui ne peut s'appliquer à rien et qui s'égare d'abord en mille vaines distractions; mille et mille pensées se succèdent continuellement, et ne me permettent de me fixer à rien! Vous vous trompez, cela ne vient pas du caractère ni de la nature de votre esprit, mais du peu de soin que vous avez de le tenir recueilli. Si pendant tout le cours de la journée vous le laissez aller à tout ce qui se présente, il n'est pas surprenant que vous ayez peine à le retenir dans l'oraison. Une habitude ne se perd pas aisément, surtout quand elle favorise le penchant de la nature. Si vous voulez donc fixer votre intention, formez-vous au recueillement par l'esprit intérieur, soyez avec vous-même. Un chrétien doit être continuellement occupé de choses sérieuses, et les sérieuses réflexions ne se font jamais sans recueillement.

PRIÈRE

Reine des apôtres, vous qui présidâtes si saintement leur retraite dans le cénacle, aux approches de la Pentecôte, je forme aujourd'hui la résolution de me retirer chaque jour pendant quelques instants dans la solitude de mon cœur, pour m'occuper sans distraction de la grande affaire de mon salut, en présence de Dieu et sous vos auspices. Depuis longtemps une voix intérieure me pressait de traiter ainsi avec mon Dieu des grands intérêts de l'éternité, et je ne le voulais pas; je méprisais ses faveurs; je vous méprisais vous-même, ô mon Dieu! Ne mérité-je pas que vous me fermiez à jamais l'entrée de vos divines communications? Mais non, votre bonté veut bien compatir à mon aveuglement; vous m'invitez encore plus fortement que jamais à entrer en communication avec vous. Pourrais-tu, ô mon âme! ne pas te rendre à de si douces, à de si pressantes sollicitations? Je

n'ai que trop différé, Seigneur. Pour réparer l'injure que je vous ai faite et le tort que je me suis fait à moi-même, je consacrerai désormais à l'oraison tout le temps que je pourrai; l'oraison sera mon occupation de tous les jours, ma principale et ma plus chère occupation. Mon plus doux plaisir sera de méditer avec le Prophète votre loi et vos préceptes tous les jours de ma vie.

LE SOLDAT CONVERTI

Le 14 avril 1833, il arriva à l'hospice d'Alençon un militaire malade qui venait de l'hôpital de Vitré (Ille-et-Vilaine), où il avait horriblement fait souffrir, par ses impiétés, les sœurs hospitalières de Saint-Augustin, qui sont chargées de cet établissement et qui ne savaient plus que faire de lui. A peine arrivé, il fit voir combien il était irréligieux, impie, grossier et brutal. M. l'aumônier s'empressa de lui faire sa visite, lui exprimant combien il compatissait à ses souffrances, qui étaient grandes, et lui parlant du jubilé qui allait s'ouvrir, comme d'une circonstance heureuse de chercher dans la religion un allégement à ses douleurs. Ce malheureux ne lui répondit que par des grossièretés. Le prêtre n'insista pas, mais se contenta, en le visitant les jours suivants, de lui parler avec bonté de sa maladie et de ses souffrances. Le malade lui répondait à peine, paraissant fort ennuyé de ses visites et de ses entretiens. Les saintes filles de saint Vincent de Paul, auxquelles cet hospice est confié, n'étaient pas mieux accueillies, malgré tous les soins qu'elles lui prodiguaient. Cependant sa maladie s'aggravait de jour en jour, et, voyant que les secours de la religion lui devenaient plus nécessaires, M. l'aumônier l'engagea de nouveau à recourir à Dieu, le maître de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie. Le brutal garçon ne lui répondit que par des blasphèmes : *Ah! oui, le bon Dieu, il se f... bien de moi.* Et sur les observations du prêtre, que ce n'est pas Dieu qui a besoin de nous, mais que c'est nous qui ne pouvons rien sans lui, et que s'il nous prie, nous invite, c'est comme un tendre père qui prie et conjure son fils de ne pas se jeter dans le gouffre, il ajouta : *Il n'aime pas le Français, votre bon Dieu; vous dites qu'il est bon et qu'il m'aime : s'il m'aimait, est-ce qu'il me ferait souffrir comme ça? est-ce que je l'ai mérité, moi?* Le pauvre aveugle! il ne voyait pas qu'il avait mille fois mérité l'enfer; il ne comprenait pas que les souffrances sont indispensables pour mériter la couronne. Ces impiétés

excitaient de plus en plus le zèle du charitable ministre d'un Dieu mort pour sauver les pécheurs ; et il lui parla avec force de la justice et de la miséricordieuse bonté du Seigneur. Le malade l'interrompit bientôt par des outrages : *Vous m'ennuyez, laissez-moi tranquille, allez-vous-en d'ici ; je n'ai besoin ni de vous ni de vos sermons ;* et il se retourna pour ne plus le voir. Il agissait de même envers les sœurs, et il ne savait que proférer des blasphèmes contre la religion et contre les personnes qui lui en rappelaient le souvenir : c'était à tel point, que les autres militaires étaient tout indignés des propos impies ou orduriers qu'il affectait, surtout après qu'on lui avait adressé quelques exhortations. Enfin c'était un de ces hommes qu'on est tenté d'abandonner à leur sort en disant : Nous avons fait notre possible pour le sauver ; il s'obstine à se perdre, c'est son affaire. Mais non, ce n'est pas ainsi que pense et agit la foi chrétienne. On se mit à prier : on redoubla de soins et d'attentions pour toucher ce cœur grossier. L'une des sœurs de l'hospice propose de recourir à la médaille miraculeuse et à Marie, refuge des pécheurs. L'avis est adopté. Comme il était certain que le malade ne voudrait point prendre sur lui l'image miraculeuse de la Mère de Dieu, on se contenta de l'attacher respectueusement au pied de son lit. Un des jours suivants, pendant que tout le monde était à la chapelle, la sœur si dévouée à Marie, et qui avait été commise à la garde du malade, dont les souffrances étaient extrêmes, s'approcha du lit, détacha la médaille, et la lui présenta en disant : *Regardez cette médaille ; elle est miraculeuse : je l'ai suspendue à votre lit depuis quelques jours ; je vous ai mis sous la protection de la sainte Vierge d'une manière toute spéciale, et j'ai la confiance d'obtenir votre conversion par son secours ; regardez-la, cette bonne Mère : bien certainement elle prie pour vous en ce moment.* Il ne leva pas les yeux ; mais déjà la grâce opérait au dedans de lui : car il ne s'irrita pas, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'on lui parlait de religion. La sœur profita de ce calme pour lui parler de la miséricorde du Seigneur et l'exhorter à regarder la médaille qu'elle venait d'attacher au pied de son lit, mais en dedans. Après plusieurs instances, il ouvrit les yeux et regarda : *Je ne vois pas votre médaille,* répondit-il, *mais une chandelle que vous venez sans doute d'allumer ; oui, c'est bien une lumière.* C'était à cinq heures du soir, le 3 juin : son lit était placé de manière à ne recevoir aucune réverbération du soleil, comme on le constata le lendemain et les jours suivants. *Vous vous trompez, mon ami,* répond la sœur, *il n'y a ici aucune lumière.* — *Mais j'y vois bien,* reprend le soldat, *et c'est certainement une lumière.* La sœur n'insiste pas sur la vision, mais continue, d'une voix douce et persuasive, de lui parler de Dieu. Tout à coup le malade s'écrie : *Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis : avertissez M. le*

chapelain de venir me confesser. Un des voisins malades prononça en ce moment un gros jurement. « Oh! s'écrie notre converti, oh! ma chère sœur, faites donc taire ce malheureux qui jure! oh! je vous en prie, faites-le taire. » On avertit l'aumônier, qui avait ignoré la circonstance de la médaille; il accourt tout joyeux : il ne peut en revenir, ni en croire à ses yeux et à ses oreilles. Il reçoit la confession du cher pénitent, qui dès ce moment ne fut plus le même homme. Doux, patient, honnête, il priait, il édifiait. Il reçut les derniers sacrements avec une foi vive, et mourut en versant des larmes de repentir, mais plein de confiance dans la miséricorde de Dieu.

VINGT-SEPTIÈME JOUR

LA PENTECOTE

LA VIE INTÉRIEURE

Pour comprendre la joie que dut éprouver notre bonne Mère au jour de la Pentecôte, ne nous bornons pas à considérer ce qu'il y eut de plus frappant à l'extérieur de ce grand mystère : ce bruit étrange qui précéda l'arrivée du Saint-Esprit, ces langues de feu qui furent le symbole de ses opérations, ces dons de science dont il illustra les apôtres. L'Esprit-Saint ne s'est pas borné à faire un peu de bruit dans les airs, à produire quelques flammes sur les apôtres, ni même à leur apprendre toutes les langues, à infuser dans leur cœur quelques sentiments passagers, à les enflammer de ce zèle si susceptible de se confondre avec une ardeur purement humaine. Pour mieux concevoir la joie du cœur de Marie, qui avait une si grande part à ce mystère par l'influence de ses prières et de ses vertus, élevons-nous jusqu'à la sphère d'un monde invisible et que la foi seule nous

fait connaître. Elle voyait la face de la terre renouvelée par la descente du Saint-Esprit. Le soleil, il est vrai, n'avait rien changé à sa course apparente; les constellations célestes poursuivaient leur mouvement et leur rotation accoutumés; la terre comme autrefois avait ses pluies et ses sécheresses, ses orages et ses hivers. Mais dans le monde spirituel et invisible tout était changé; l'Esprit-Saint venait d'opérer une création d'hommes nouveaux; il venait de substituer la loi d'amour à la loi de crainte et de servitude; il venait de répandre une lumière pure et indéfectible, qui ne laisserait plus les hommes dans les ombres de la mort. Marie contemplait dans un saint ravissement toutes ces merveilles; elle voyait s'élever dans la suite des temps ces admirables légions d'âmes intérieures que le même Esprit-Saint conduirait lui-même et dirigerait dans les voies spirituelles. Entrons aujourd'hui dans les dispositions de notre divine Mère, et, pour nous exciter à profiter de ces grâces abondantes que l'Esprit-Saint répand encore chaque jour dans les cœurs bien disposés, méditons quelques instants sur la vie intérieure.

La vie intérieure est la vie d'une âme qui, retirée des objets extérieurs et sensibles, met toute son application à se tenir unie à Dieu, et à régler les mouvements de son cœur selon les lumières de la foi, c'est-à-dire la vie d'une âme qui, morte à elle-même, à la nature et aux sens, ne vit que de la vie de la grâce, ne s'occupe que des grands objets de la foi. Cette vie consiste dans une vigilance assidue sur soi-même, dans une attention continuelle sur son intérieur; à considérer, d'une part, les opérations de la grâce de Dieu en nous, et de l'autre à correspondre aux lumières et aux mouvements qu'elle ne cesse de

nous donner. Ainsi la vie intérieure est tout opposée à la vie extérieure, qui est la vie des sens, toute dissipée, toute répandue au dehors, toute livrée aux inutilités, aux vanités; qui veut tout voir, tout savoir, tout entendre, tout rapporter, être de tout, entrer dans tout. La vie intérieure est toute différente, vie cachée, vie retirée, vie anéantie, heureuse de chercher son Dieu au pied de la croix, plus heureuse de le trouver dans son cœur. Qu'elle est excellente cette vie intérieure! c'est la vie même de Jésus en nous. Qu'elle est belle! elle attire les regards des anges et la complaisance de Dieu même. Qu'elle est sainte! elle renferme tout ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait. Qu'elle est solide! il est impossible de s'égarer en suivant ses voies. Qu'elle est sublime! elle élève l'âme au-dessus d'elle-même; elle l'associe aux intelligences célestes; elle la transporte jusque dans le sein de Dieu même. Qu'elle est féconde! elle fait germer dans nous les fruits du salut; elle devient la source de toutes les grâces, de toutes les vertus et de tous les mérites.

Voilà, âme fidèle, la fin sublime à laquelle vous êtes appelée dès cette vie, la voie céleste où vous pouvez marcher, le sanctuaire divin où vous pouvez être introduite et faire votre séjour. Oh! heureuse l'âme qui vit de cette vie céleste et divine! Elle est à Dieu, elle est dans Dieu, elle vit de Dieu: nulle singularité à l'extérieur, nulle affectation dans sa conduite, rien qui se fasse trop remarquer; vie uniforme, simple, voilà le dehors. Dieu seul voit l'intérieur et sait ce qui s'y passe, lui seul en est le témoin, comme lui seul doit en être le rémunérateur.

Mais aussi, disons-le, et disons-le avec force, parce qu'on l'ignore dans le monde, vie intérieure, vie indispensablement et absolument nécessaire pour nous,

mais tellement nécessaire, que sans elle nous ne saurions vivre de la vie que Jésus-Christ même a voulu nous transmettre ; tellement nécessaire, que sans elle nous n'arriverons jamais au degré de sainteté où Dieu nous appelle ; tellement nécessaire, que sans elle nous serons en danger et en grand danger de nous perdre.

Puisque la vie intérieure est pour nous d'une telle nécessité, il nous importe donc beaucoup de connaître quels sont les principaux moyens que nous pouvons employer pour y parvenir et les obstacles qui pourraient nous empêcher d'y arriver.

Nous avons déjà médité sur la présence de Dieu, sur la pureté d'intention, la fréquentation des sacrements, l'humilité, la nécessité d'étudier Jésus-Christ, la mortification, le renoncement, la vie de foi et l'oraison, qui sont autant de moyens efficaces pour parvenir à la vie intérieure. Bornons-nous à en indiquer aujourd'hui deux autres, qui forment comme le complément de cette première réunion de saintes pratiques, qu'on peut appeler le fondement et la base de la vie intérieure, je veux dire le recueillement et la fidélité à la grâce.

1° *Le recueillement.* Notre âme a un penchant naturel à se répandre au dehors sur les divers objets qui l'entourent ; cet épanchement partage son attention, et diminue ses forces ; de là vient cette funeste facilité à nous laisser séduire et entraîner par l'impression des objets sensibles.

Que fait le Saint-Esprit, qui veut former des adorateurs en esprit et en vérité ? Il inspire d'abord à une âme la salutaire pensée de rentrer en elle-même, de rappeler ses puissances égarées et comme vagabondes, afin qu'étant réunies et plus recueillies, elles soient en état de recevoir les impressions plus vives et plus

intimes de la grâce. L'âme ainsi recueillie doit avoir surtout pour objet de veiller continuellement sur son intérieur, et de prendre garde qu'aucun objet du dehors n'y porte l'agitation, qu'aucune pensée étrangère à son devoir ne s'y glisse; qu'aucune attache ne s'y forme, qu'aucune légèreté, aucune infidélité, ne viennent ternir la pureté du cœur et altérer la sérénité de la paix.

Rien de si grand aux yeux de Dieu qu'une âme ainsi recueillie; nous pourrions ajouter : Rien de si touchant aux yeux même du monde! Une personne recueillie, à l'œil modeste, à l'air content, au visage riant, à l'esprit réfléchi, au maintien simple, n'a rien à l'extérieur de singulier, rien de composé, rien qui vous dise: *Admirez-moi*, et cependant on est content de sa compagnie; on ne voit rien, mais on sent!... Dieu n'est pas présent dans une âme sans que la douce paix qui y règne se communique aux autres.

2° *La fidélité à la grâce.* Dieu parle à tous les hommes qui veulent écouter sa voix, mais il parle surtout aux chrétiens qui désirent être éclairés; tantôt c'est par une lumière surnaturelle qui vient briller à notre intelligence, tantôt c'est par un bon mouvement qui incline le cœur vers le bien; aujourd'hui c'est par une lecture, une instruction religieuse qu'il se fait entendre; demain ce sera par une mort frappante, par un bon exemple, ou peut-être par la vue d'un scandale. Le Seigneur a mille moyens de nous instruire, de nous visiter, de nous toucher. Cette lumière intérieure, cet attrait tout divin, cette voix de l'Époux céleste qui se fait entendre dans le cœur de l'épouse fidèle et l'invite à s'unir à lui, sont autant de grâces, sont le prix des mérites du sang de Jésus-Christ même. Elles nous

sont méritées comme par autant de gouttes de ce sang adorable; elles nous sont données pour accomplir les desseins de Dieu sur nous, pour que nous parvenions au degré de vertu et dans l'état où il nous appelle. Mais pour que ses vues soient remplies, il faut la correspondance de la créature, sans quoi tous les desseins de Dieu sur elle sont arrêtés et interrompus. Une âme qui résiste à la grâce résiste aux desseins de Dieu sur elle, se soustrait aux vues de sa sagesse et de sa providence. Heureuse celle qui lui est fidèle! Point de jour et presque point d'instant où Dieu ne la favorise de quelque grâce, point d'instant où en profitant de cette grâce elle ne puisse mériter pour le ciel. Si toute sa vie est une suite non interrompue d'actes de fidélité, toute sa vie sera un continuel accroissement de mérites; et dans le cours de plusieurs années ainsi consacrées à cette fidélité, quelle étendue, quelle abondance et quel trésor de mérites n'aura-t-elle pas acquis pour l'éternité!

Mais comme il ne suffit pas pour parvenir à la vie intérieure de connaître les moyens qui peuvent nous y conduire, examinons aussi quels sont les obstacles qui pourraient nous en fermer l'entrée. Il y en a quatre principaux : le peu de connaissance de soi-même, la fausse sagesse et la prudence mondaine, le manque de générosité et de courage à se vaincre, et enfin les affections trop naturelles du cœur.

1° Le peu de connaissance de soi-même et de ses défauts. D'où vient que tant de personnes d'ailleurs pieuses et réglées, qui ont de bons désirs et un cœur disposé au bien, qui s'occupent de bonnes œuvres, qui font, ce semble, tout ce qu'il faut pour parvenir à la sainteté, font néanmoins si peu de progrès, et qu'on ne voit point en elles d'accroissement sensible et mar-

qué dans le bien, demeurant à peu près toujours les mêmes, toujours tièdes, toujours languissantes, toujours sujettes aux mêmes imperfections et aux mêmes misères? D'où vient cela, si ce n'est de leur négligence à corriger leurs défauts? Et pourquoi ne corrigent-elles pas leurs défauts? Parce qu'elles ne les connaissent pas, et ne font même rien pour les connaître. Voulons-nous donc sincèrement entrer dans la vie intérieure, entrons une bonne fois dans nous-mêmes, ne nous flattons pas, ne nous dissimulons pas nos mauvais penchants, voyons-nous tels que nous sommes, ouvrons les yeux sur nos défauts, supportons cet examen. Le résultat sera sans doute humiliant pour notre amour-propre, mais il est nécessaire pour notre instruction. Ces défauts, que nous nous cachons à nous-mêmes, nous les verrons à l'heure de la mort, mais alors il ne sera plus temps de les corriger.

2° La fausse sagesse et la prudence mondaine. Il y a une vraie et une fausse sagesse. La vraie sagesse est une émanation de la sagesse de Dieu et de la souveraine raison ; c'est celle qui ne se conduit que par les lumières de la raison saine éclairée par la foi et animée par la grâce. La fausse sagesse est une sagesse tout humaine, toute profane, qui ne se conduit que par des vues purement naturelles, selon l'esprit et les maximes du monde ; c'est celle dont l'Esprit-Saint a dit : *Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents du siècle.* La fausse sagesse inspire l'orgueil, la présomption, l'entêtement et tous les vices qui en sont la suite ordinaire. La vraie sagesse, au contraire, inspire l'humilité, la modestie, la docilité, la défiance de soi-même et toutes les vertus puisées dans l'Évangile. Oh ! que les idées de Dieu sont différentes de celles des hommes ! La sa-

gesse divine est une folie au jugement des hommes, et la sagesse des hommes est une folie au jugement de Dieu. Il nous faut prendre l'une ou l'autre pour règle de nos actions. Voulons-nous savoir si c'est la sagesse de Dieu, ou la sagesse humaine, qui nous dirige, examinons ce que nous aimons, ce que nous estimons, ce que nous recherchons. Estimons-nous les humiliations, respectons-nous les croix, supportons-nous les mépris? alors c'est la sagesse surnaturelle qui nous éclaire et qui nous dirige. Au contraire, recherchons-nous les honneurs, désirons-nous de plaire au monde, courons-nous après l'approbation et la vaine estime des hommes? c'est la fausse prudence qui nous conduit et nous égare. Fausse sagesse! combien de bons désirs n'as-tu pas étouffés! combien de lumières divines n'as-tu pas éteintes! combien de salutaires projets n'as-tu pas fait échouer! combien d'âmes n'as-tu pas éloignées du sentier de la justice et de la sainteté où Dieu les appelait! Sagesse incréée, éclairez-moi de vos divines lumières; sainte folie de la croix, faites-moi goûter vos salutaires maximes!

3° Affections et liaisons du cœur. Toute amitié, toute liaison n'est pas condamnable; il y en a de légitimes, il y en a même de saintes et salutaires. Notre-Seigneur avait une affection spéciale pour saint Jean; le grand saint Basile était attaché à saint Grégoire. D'une part Dieu ne peut souffrir que notre cœur se partage à son préjudice; mais, d'un autre côté, il connaît notre faiblesse, il ne nous défend pas d'avoir un conseil, un appui, une consolation: ces attachements cependant peuvent aller trop loin; il peut y avoir des inconvénients dans ces liaisons: le partage du cœur, la perte du temps, la mauvaise édification pour les autres, bien des écueils pour la charité, et

quelquefois des dangers pour la pureté. Il y a des affections fortes, vives; celles-là on s'en aperçoit, et on les condamne; mais il y en a de subtiles, de délicates, de cachées dans le fond du cœur; celles-là la lumière seule de Dieu les fait connaître aux âmes fidèles. Alors, lorsque Dieu les découvre, et que la grâce les reproche, elles sont un charbon de feu qu'il faut secouer dans le moment, de peur qu'il ne nous brûle. Il arrive quelquefois que ces amitiés, ces liaisons viennent à se rompre, on ne sait pourquoi ni comment; c'est souvent l'effet de l'ineffable bonté de Dieu; il rompt lui-même des liens formés témérairement; il fait par lui-même ce que nous n'aurions pas eu le courage de faire; il enlève par la mort la personne qui occupait trop notre cœur. Ces sortes de coups sont rudes, mais ils sont nécessaires; ce sont des coups de la grâce. Le cœur souffre, la nature crie et se plaint; mais la grâce fait son ouvrage et dégage le cœur. Ames fidèles, retranchez donc généreusement les liaisons de la nature qui ne sont pas selon Dieu, en Dieu et pour Dieu; ne formez que des liaisons inspirées par la grâce, et qui puissent durer jusque dans l'éternité; car quel malheur serait-ce de s'aimer en cette vie, et de se haïr éternellement!

4° Le manque de courage à se vaincre. Le Sauveur nous a annoncé que le royaume des cieux souffre violence, qu'il n'y a que ceux qui ont assez de courage pour se faire cette violence qui en obtiennent la possession. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut l'acheter; il faut combattre généreusement pour être glorieusement couronné. Or c'est souvent ce courage et cette générosité qui nous manquent. Nous portons dans nous un fonds de lâcheté, de pusillanimité, de langueur, qui nous rend comme incapables de tout effort généreux.

Nous avons souvent de bons sentiments, nous prenons quelquefois de saintes résolutions, nous formons de grands projets de sanctification; mais quand il faut mettre la main à l'œuvre et en venir à l'exécution, le moindre obstacle nous arrête, la moindre difficulté nous étonne; cependant ce n'est que par cette violence salutaire que nous pouvons entrer dans la vie intérieure. Si, après bien des années, après bien des grâces, après des résolutions mille fois prises, nous n'avons fait aucun progrès spirituel, ne l'attribuons qu'à notre défaut de courage et d'énergie à nous vaincre. Ne nous flattons donc plus, ne nous abusons plus, il en coûte pour aller au ciel; il n'y a qu'une voie qui y conduise, c'est celle que nous a tracée notre divin Maître, la voie douloureuse de la croix.

PRIÈRE

O Marie! vrai miroir de justice, qui nous avez donné l'exemple de toutes les vertus, mais surtout de cette vie intérieure sur laquelle nous venons de méditer, et qui me paraît si désirable; ô vous qui, toujours recueillie, toujours attentive aux mouvements de la grâce et aux inspirations du Saint-Esprit, avez mené la vie la plus pure et la plus parfaite sous les dehors d'une vie commune et ordinaire, soyez-nous en aide pour que nous puissions nous-mêmes devenir des chrétiens intérieurs. Esprit-Saint, lumière de Dieu et auteur de tout don parfait, vous êtes par excellence le divin directeur des âmes : daignez éclairer, purifier, animer les nôtres, et les introduire dans le sanctuaire de la vie intérieure, dont vous venez de nous inspirer une si grande estime et un désir ardent. Nous comprenons combien nous en sommes éloignés; mais, avec le secours de votre grâce, nous osons y aspirer; et nous espérons y parvenir.

L'EXPIATION D'UNE INFIDÉLITÉ A LA GRACE

A quelque distance de Rome et de la voie Appienne, au milieu d'une campagne abandonnée, une caverne ouvrait ses mystérieuses profondeurs. C'était là que se rendaient les chrétiens, à l'entrée de la nuit, pour y célébrer les saints mystères et échapper à la terrible persécution de Dioclétien, qui se vantait d'avoir exterminé le nom chrétien sur la terre. Après bien des détours, après avoir traversé une multitude de galeries souterraines qui se croisaient en tous sens, les fidèles arrivaient dans l'enceinte sacrée où le divin sacrifice s'offrait sur un autel taillé dans le roc, et éclairé de deux cierges et d'une lampe suspendue à la voûte.

Une nuit, après les prières d'usage et au moment où allait commencer le saint sacrifice, on voit entrer deux femmes couvertes de longs voiles blancs, et qui vont s'agenouiller au pied de l'autel. L'une, pâle et languissante, est à la fleur de l'âge; l'autre a plus d'années et de courage, et soutient sa tremblante compagne. C'est la fille et la mère, deux nouvelles néophytes qui viennent partager les grâces du sacrifice auguste. Quelle victoire pour la religion de Jésus-Christ!... Ces deux néophytes sont la femme et la fille du maître de la terre, du plus terrible persécuteur du christianisme, de l'empereur Dioclétien. Prisca et Valérie courbent leur front impérial devant l'autel rustique où Jésus-Christ va descendre.

Cependant deux émissaires de Galérius, le futur gendre et le favori de Dioclétien, ont suivi les princesses. Ils se sont mêlés au flot des fidèles et sont arrivés avec lui jusqu'au sanctuaire. « Tout est connu maintenant, dit l'un à l'oreille de son compagnon, l'impératrice et sa fille ont embrassé la religion des esclaves. O tache éternelle sur le manteau des Césars! Viens, allons tout apprendre à Galérius, » et ils s'éloignent. Cependant le divin sacrifice s'opère, les chants sont terminés, le jour commence à poindre; Prisca et Valérie, suivies seulement d'une de leurs femmes et d'un officier chrétien comme elles, sont rentrées par une porte secrète dans le palais des empereurs. Quelques moments après, un des principaux officiers de la cour est introduit auprès d'elles, et leur annonce que Dioclétien désire leur parler. Les princesses osent à peine se confier dans un regard leurs craintes mutuelles. Elles arrivent dans l'appartement de l'empereur, qui est seul et se promène d'un air agité. « Prisca, Valérie, leur dit-il d'un ton menaçant, une troupe de fanatiques qui adorent je ne sais quel Juif, né dans une étable et mort sur une croix, trouble le repos de Rome et de l'empire. Sous prétexte de prêcher leur religion, ils propagent l'esprit de révolte. Ce sont les ennemis de tous les dieux de

l'Olympe et de moi qui suis César! Jusqu'ici cette secte misérable n'a fait de prosélytes que parmi les esclaves et les insensés; croirais-je que le venin s'est glissé jusque sous la pourpre impériale? S'il était vrai, malheur à ces rebelles et malheur à ceux qui les écoutent, fussent-ils même de la famille de César. » L'impératrice ramène vivement sa fille sur son sein : elle veut parler, mais terrifiée par les menaces de son époux, et plus encore par ses regards sévères, elle sent sa voix expirer sur ses lèvres. Valérie est cette fois plus courageuse que sa mère. « Seigneur, dit-elle, ou plutôt mon père, puisqu'il ne m'est pas encore défendu de vous donner ce nom, ceux dont vous parlez ne sont pas vos ennemis; bien loin de là, vous n'avez pas dans tout l'empire de sujets plus dévoués et plus fidèles, et nous le savons nous qui prenons part à toutes leurs prières. Nous savons qu'ils prient le Ciel, non de vous maudire, mais de vous éclairer. — Ainsi, reprit Dioclétien, il ne m'est plus permis de douter de votre honte et de mon malheur? Vous êtes chrétiennes? — Nous sommes chrétiennes, répond Valérie en joignant les mains, et en levant les yeux au ciel. — Ah! ma fille, quel aveu viens-tu de faire! s'est écriée l'impératrice; c'est l'arrêt de mort pour nous. » Et elle tombe éperdue aux genoux de César. Celui-ci la repousse froidement. « Demain, dit-il, un pompeux sacrifice sera offert à Jupiter, le maître des dieux, pour le remercier d'une récente victoire que Constance a remportée dans les Gaules. Demain vous m'accompagnerez toutes deux au temple de Jupiter, ou bien, déchues de votre rang, déshéritées de mon nom, vous serez conduites dans une de mes forteresses de la Numidie. Cet exil ne finira jamais. A demain. » Dioclétien a disparu. On ramène chez elles les deux princesses, et elles sont gardées à vue, pour qu'elles ne puissent communiquer avec personne.

Elles pleurent, se lamentent; elles délibèrent, elles prient même; mais elles manquent de fidélité à cette grâce qui les appelait au martyre : elles regrettent leur rang, leur fortune, leur bien-être; et Dieu se retire d'elles, il rejette leurs prières et leurs larmes.

Le lendemain, quand Dioclétien vient prendre leur main pour les conduire au temple de Jupiter, elles n'opposent presque point de résistance, et leurs anges gardiens s'envolent et gémissent. Autant la joie des fidèles a été grande en apprenant leur conversion, autant leur douleur est profonde en les voyant passer pour aller sacrifier aux idoles... Ah! comme le Seigneur va les punir de leur apostasie.

Dioclétien a choisi pour gendre Galérius, le Dace farouche, tyran par instinct, sanguinaire avec volupté. La triste Valérie est obligée de s'unir à ce monstre, qui force bientôt son beau-père à abdiquer pour monter sur le trône. Elle est malheureuse, traitée comme une esclave,

reléguée au fond du palais, et sa mère partage son sort. Bientôt Galérius est détrôné lui-même; les deux princesses, méprisées de tous, sont chassées de Rome, obligées de mendier pour vivre et de se couvrir de haillons. Elles se dirigent vers l'Orient, arrivent à Thessalonique. Elles tombent entre les mains de Licinius, empereur d'Orient, ennemi juré de Galérius, et que Valérie avait jadis refusé d'épouser. Il prend plaisir de se venger sur ces deux pauvres captives, et les condamne à une mort cruelle. Le crime de l'apostasie étant expié, Dieu leur accorde un rayon de lumière; elles comprennent que tout ce qu'elles ont enduré, que la mort qu'on leur prépare n'est qu'une juste punition de leur infidélité, elles reviennent à Dieu, pleurent, s'avouent chrétiennes et meurent prédestinées.

VINGT-HUITIÈME JOUR

MARIE APRÈS LA PENTECOTE

LES CONVERSATIONS

Notre adorable Sauveur en quittant la terre voulut y laisser sa sainte Mère après lui, afin qu'elle pût servir de conseil aux premiers chrétiens, et qu'elle fût leur modèle et leur refuge. Aussi, lorsque les apôtres furent dispersés, ou par les persécutions, ou par leur zèle à propager l'Évangile, les fidèles venaient à Marie pour s'édifier de ses exemples. Sa modestie, son humilité, sa charité, sa ferveur, toutes ses vertus, en un mot, étaient autant de bouches éloquentes qui les instruisaient. Sa vie entière était un modèle parfait de sainteté, une leçon vivante pour toutes les personnes de tout âge et de toute condition. Ils admiraient sans cesse en elle cette réunion de vertus touchantes et de qualités aimables, et réglaient en toute occasion leur

conduite sur la sienne. Dans leurs afflictions particulières, dans les persécutions publiques, dans toutes leurs nécessités ils avaient toujours recours à la Mère de Dieu. Véritables enfants de Marie, fidèles imitateurs de ses vertus, apprenons d'elle, à l'exemple des premiers chrétiens, à régler nos rapports avec le prochain suivant l'esprit de Jésus-Christ ; apprenons surtout le grand art de savoir converser avec nos frères et de remplir en même temps la mission que Dieu nous a donnée les uns à l'égard des autres, qui est de nous porter mutuellement au bien ; apprenons de Marie à régler si bien nos paroles et nos discours, que nous puissions en faire une source de mérites devant Dieu, au lieu d'en faire un terrible sujet de condamnation, comme il arrive au plus grand nombre.

L'Esprit-Saint nous enseigne par la bouche de l'apôtre saint Jacques une grande, une importante vérité, qui n'est ni assez méditée ni assez connue dans le monde. *Celui*, dit-il, *qui ne fait point de faute en parlant est déjà un homme parfait ; mais celui qui croit avoir de la piété, et qui ne met pas un frein à sa langue, se fait illusion, et sa piété est vaine.* Dans un grand nombre d'autres passages de l'Écriture sainte Dieu ne nous recommande rien tant que de mettre un frein à notre langue. Que de péchés, en effet, ne commettons-nous pas chaque jour dans nos paroles ! Il n'est rien en quoi l'homme s'exerce tant qu'à parler, et rien en quoi il profite moins. Nous commençons à converser dès le berceau, et c'est à peine si nous savons le faire à l'âge le plus avancé. Que de peines ne prend-on pas pour enseigner l'art de parler ! qui pourra nous apprendre l'art de nous taire ? Qu'il est donc important de connaître les principes et les règles qui doivent diriger nos conversations ! Voici

ceux qui nous semblent les plus utiles à observer. Il faut éviter dans nos conversations tout ce qui est contre la prudence, tout ce qui combat l'humilité, tout ce qui attaque la piété, tout ce qui altère la charité, tout ce qui alarme la pudeur et la bienséance, et tout ce qui blesse la vérité.

1° Tout ce qui est contre la prudence. Le Saint-Esprit dit que *celui qui parle beaucoup ne sera pas exempt de péché.* Il y a des personnes qui parlent beaucoup, et ne réfléchissent presque jamais; qui parlent pour parler, et ne cessent de parler sans penser, c'est un flux de bouche et un amas de paroles qui n'en finissent plus; elles parlent de tout ce qu'elles savent, et même de ce qu'elles ne savent pas; mille inutilités, mille bagatelles fournissent matière aux plus longs discours. Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est parler beaucoup, et ne rien dire? Après des heures, des journées entières de conversations, analysez ce qu'on a dit, que trouvez-vous? Une abondance de paroles, rien de solide et de sensé. On réfléchit peu quand on parle beaucoup; au lieu qu'une personne prudente fait tout le contraire, elle parle peu, et réfléchit beaucoup. En général, les gens instruits sont ceux qui parlent le moins; et quand on n'a rien à dire de bon ou d'utile, le plus sage serait de se taire.

2° Tout ce qui combat l'humilité. On parle parce qu'on veut paraître avoir de l'esprit, des connaissances, pour faire parade de vertu, de jugement, pour être admiré, applaudi; on parle de sa personne, de sa famille, de ses amis, de ses emplois; on fait l'éloge des uns pour qu'il en revienne quelque chose à soi-même; on attaque la réputation des autres pour s'élever au-dessus; on aime les discussions, on est toujours aux prises avec tout le monde. Il est malheureusement des

personnes de ce caractère; jamais elles ne sont de l'avis des autres : si on dit oui, elles disent non, et une fois qu'elles ont avancé quelque chose, elles le soutiennent avec une âcreté, une vivacité, une opiniâtreté si grandes, que si on voulait les suivre il faudrait en venir à des suites fâcheuses. Et souvent de quoi s'agit-il? De mille riens; et pour ces riens on s'engage dans des disputes sérieuses, on s'anime, on s'échauffe, on s'aigrit, on ne s'entend plus, et une discussion qui avait commencé par un mot conduirait aux éclats, si l'un des interlocuteurs, plus sensé ou moins entêté que l'autre, ne savait céder. C'est le sage parti qu'il faut prendre; il y a tant de mérite, tant de sagesse à savoir se taire à propos : et alors la victoire n'est pas pour celui qui triomphe, mais pour celui qui cède. Dites donc simplement, ingénument votre manière de voir quand vous croirez qu'il est utile de la faire connaître; si on la combat, n'insistez pas. Laissez croire ce que l'on voudra, à moins que le devoir ne vous oblige à développer en peu de mots vos raisons; cela fait, tenez-vous-en à la maxime de l'Évangile : *Que votre discours soit : Cela est, ou Cela n'est pas, afin que vous ne soyez pas condamné.*

3° Tout ce qui attaque la piété. Nous ne voulons pas parler ici de ces monstres d'impiété qui attaquent la religion de front, s'élèvent contre tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré; c'est là la haine des passions contre la vertu. Une âme honnête n'est tentée ni de les écouter ni de les applaudir. Mais, sans en venir à ces excès, combien d'occasions où la piété est blessée! Est-il rare, par exemple, que dans les conversations on répande certaines maximes dangereuses en elles-mêmes, et plus dangereuses encore par les impressions qu'elles laissent dans les esprits? Est-il rare

qu'on se permette des railleries, de prétendus bons mots contre certaines pratiques de piété consacrées par l'usage et autorisées par l'exemple des plus saints personnages? Est-il rare d'entendre traiter la fidélité aux petites choses, si recommandée par les maîtres de la vie spirituelle, de puérilités, de minuties, comme si ces superbes mondains qui tranchent du théologien avaient reçu mission de revoir et de corriger l'Évangile? N'entendons-nous pas tous les jours des gens qui se croient religieux avancer des maximes tout à fait en opposition avec la foi? On insinue qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on nous dit en chaire, qu'il faut en prendre et en laisser, qu'il faut faire comme tout le monde, que Dieu n'est pas si sévère qu'on nous le représente, qu'il ne nous a pas créés pour nous perdre. On vantera les richesses, les honneurs et les plaisirs; on ne parlera qu'avec mépris de la pauvreté, de la mortification, de l'humilité; on donnera tout à la charité sous la philosophique dénomination de bienfaisance, et on ne donnera rien à la foi, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu: en un mot, on consultera, avant de parler, la manière de juger du monde, et jamais, ou presque jamais, l'esprit de l'Évangile. On croit avoir la foi, et on tient le langage d'un sage païen.

4° Tout ce qui altère la charité, comme, par exemple, les médisances, les railleries, défauts devenus si communs, qu'ils semblent avoir perdu le caractère de honte qui devrait les accompagner. On médit aussi souvent que l'on parle, et on n'aime d'ordinaire jamais tant à parler que quand on peut médire. Si une conversation tombe ou languit, une médisance est capable de la relever et d'y donner du sel. Vice détestable, contraire à l'humanité, à la probité, à la

religion ! Que de maux ne renferme pas ce seul vice ! Envie, jalousie, aversion, injustice, trahison, cruauté : tout cela autant de causes de la médisance. Vice commun, dont on ne se défend pas, et qui ne met personne à couvert de ses traits. La médisance répand son fiel sur tout ce qui se présente, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que les personnes mêmes qui font profession de piété n'en sont pas toujours exemptes, tant le venin de la médisance est contagieux et funeste. Ses effets sont souvent irréparables ; la médisance fait la plaie, le repentir ne peut la fermer ; le trait est lancé, on ne peut ni le rappeler ni empêcher qu'il ne perce : en un mot, elle peut être mise en parallèle avec le larcin et l'homicide ; car la réputation qu'elle enlève n'est-elle pas un bien plus grand, plus précieux que la fortune, et aussi cher que la vie ?

Non-seulement on médit, mais encore on se permet des railleries, souvent aussi funestes que les médisances. Il est des personnes qui exercent leur esprit à jeter du ridicule sur tout : et cette arme du ridicule est d'autant plus meurtrière, qu'elle inspire moins d'horreur ; il suffit quelquefois d'en lancer un sur une personne pour la perdre à jamais.

Pernicieux talent que celui de railler ; celui qui le possède se tiendra rarement dans les bornes d'une raillerie honnête ; il se fera peu d'amis, et se suscitera beaucoup d'ennemis. Jamais un railleur de profession ne sera aimé dans le monde ; on le craindra, on le fuira, parce qu'on sait qu'il est capable de sacrifier à un bon mot ses amis même les plus intimes. Que de chagrins, que de regrets amers ne se procurera-t-il pas ! et puis, est-ce bien là l'esprit de Jésus-Christ, si doux, si bienfaisant, si charitable, *qui passa en faisant du bien*, dont la bouche ne s'ouvrait que pour laisser tomber

des paroles de vie et de sagesse, et que l'on vit souvent pleurer, mais jamais rire.

5° Tout ce qui alarme la pudeur et la bienséance. Que votre conversation, nous dit l'apôtre saint Paul, soit toute céleste; il ne permet pas même que le péché impur soit nommé en présence d'un chrétien. Bornons-nous ici à dire que toute personne qui a fait les vœux sacrés du baptême doit imiter sur la terre la pureté des anges dans le ciel, et qu'elle doit avoir dans sa conversation une horreur infinie pour toute manière libre et peu séante, pour toute parole équivoque et à double sens, pour toute plaisanterie peu réservée et peu circonspecte, pour tout ce qui peut avoir la moindre apparence du mal. Respectons Dieu, qui est toujours présent; respectons nos anges gardiens et ceux des personnes avec lesquelles nous conversons, et ne les forçons point de s'éloigner de nous; respectons le nom de chrétien que nous portons, et, si tout cela ne suffit pas, respectons-nous au moins nous-mêmes.

6° Tout ce qui blesse la vérité. Qu'il est triste de le penser, qu'il est humiliant d'être obligé de le dire! cette vérité, qui devrait présider à tous les discours des chrétiens, en est bannie comme importune. On s'est fait certaines lois de bienséance d'après lesquelles il est convenu qu'on se trompera les uns les autres, et on appelle cela de la politesse, de la bonne éducation! On use de dissimulation, on dit tout le contraire de ce qu'on pense, et on appelle cela du savoir-vivre! On cache sous des dehors séduisants le fiel de la jalousie ou de l'aversion, et on appelle cela de la prudence, de l'habileté! Comme les louanges sont ce que les hommes écoutent le plus volontiers, et croient le plus aisément, pour se rendre aimable ou pour se faire estimer on se met à flatter ceux dont on veut capter les

suffrages ; en les flattant on les trompe et on les perd ; et par des louanges données à un mérite faux, on les endort sur des défauts réels ; on leur jette dans l'âme un poison mortel, qu'ils boivent avec avidité, sans en sentir le venin. Notre malheur est que nous-mêmes nous sommes nos premiers flatteurs. Souvent, pour mettre à couvert ses défauts, on flatte ceux des autres ; les louanges et les flatteries ne sont qu'un commerce d'intérêt. Nous ne voulons pas dire ici qu'il faille s'établir, dans la conversation, censeur sévère des vices et des défauts de chacun ; ce serait là méconnaître l'esprit de l'Évangile, qui est un esprit de tolérance, d'indulgence et de charité pour le prochain ; mais ne peut-on pas être aimable, complaisant, officieux, sans tromperie et duplicité ? Louons dans les autres ce qui est bien, encourageons les talents et les vertus, mais gardons le silence sur ce qui est mal ; il n'est pas nécessaire de dire tout ce qu'on pense, il y aurait dans cette sorte de franchise un défaut de prudence et de sagesse ; mais il n'est jamais permis de dire le contraire de ce qu'on pense.

Telles sont les règles qui doivent diriger les conversations : les nôtres sont-elles basées sur ces principes ? Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, il faut donc s'interdire toute conversation, et se réduire à la retraite et à la solitude ? Sans doute, mieux vaudrait se sauver dans la solitude que de se perdre dans la société. Si vous reconnaissez que certaines conversations vous sont nuisibles, il n'y a pas à hésiter, il faut les éviter et vous en priver ; mais ce n'est pas là la conclusion que vous devez tirer de cette méditation. Loin de nous la pensée de blâmer toutes les réunions et toutes les conversations : les conversations sont nécessaires dans la société et dans le cours de la vie ; l'esprit a be-

soin de se délasser, il faut en modérer l'application, en suspendre la contention que peuvent causer les affaires, les embarras, les chagrins de la vie. Les conversations, si elles se font dans un bon esprit, peuvent être utiles et d'un vrai secours même à la piété. Souvent, après certains entretiens, on se sentira plus porté à Dieu qu'après un sermon où même une oraison.

Les seules conclusions que nous devons tirer de ces réflexions, c'est qu'il y a peu de conversations où il ne se glisse quelques défauts et où Dieu ne soit offensé ; qu'il faut donc éviter, autant que peuvent nous le permettre nos emplois et les bienséances, toutes celles qui offrent quelque danger, et ne jamais les rechercher pour le seul plaisir de parler et de se satisfaire, mais seulement lorsque le demandent la gloire de Dieu, le bien du prochain ou un intérêt que nous ne pouvons raisonnablement négliger. Ce n'est pas sans raison que l'Esprit-Saint nous invite à aimer la retraite et la solitude, et le pieux auteur de l'Imitation a dit une grande vérité quand il s'est écrié : *Chaque fois que je suis allé parmi les hommes, j'en suis toujours revenu moins bon.*

Voulez-vous quelques pratiques qui vous aident à régler désormais vos conversations et vos entretiens, voici celles qui ont élevé un grand nombre d'âmes aux plus sublimes vertus en ce qui regarde le sujet qui nous occupe.

1° Parlez peu : rarement on se repent de s'être tu, et bien souvent on a regret d'avoir trop parlé ; car il est difficile de parler beaucoup et de parler bien, de se répandre en paroles et de ne pas pécher. Évitez surtout le ton tranchant et cette habitude de juger de tout, aussi contraire à l'humilité chrétienne qu'aux bonnes manières de la société.

2° Ne parlez jamais qu'après avoir réfléchi : les langues inconsidérées causent une grande partie des malheurs qui arrivent dans le monde. Un mot imprudent a bien souvent ruiné les réputations, aliéné les cœurs, armé les États, renversé les empires.

3° Ne dites jamais d'un absent ce que vous n'auriez pas le courage de dire en sa présence ; agissez avec lui comme vous voudriez qu'il agît à votre égard s'il se trouvait à votre place.

4° Rappelez-vous que Dieu est présent à toutes vos conversations ; qu'il vous demandera compte au jour du jugement de chaque parole inutile que vous aurez prononcée, c'est-à-dire de chaque parole qui ne pourra être rapportée ni à sa gloire, ni à la charité du prochain, ni à votre sanctification. Que sera-ce donc de toutes ces paroles vives, malignes, satiriques ou à double sens ? Ce compte est effrayant !

PRIÈRE

O Marie ! vous que l'Église appelle Vierge très-prudente, il me semble vous voir et vous entendre converser avec le monde. Quel charme, quelle amabilité dans vos discours ! mais aussi quelle douceur, quelle retenue, quelle humilité ! Soyez encore ici mon exemple et mon modèle. Je sens tout ce que j'ai à craindre dans les conversations du monde ; l'usage de la parole ne nous a été accordé que pour nous porter mutuellement au bien, et souvent elle n'est pour nous qu'une occasion de nouvelles inquiétudes et une source de péchés. *Mettez*, ô mon Dieu ! vous dirai-je ici avec le Roi-Prophète, *mettez une garde à ma bouche et un frein de circonspection à mes lèvres*. Je rougis de moi-même à la vue des péchés que m'a fait commettre la langue, et du mauvais usage que j'en ai fait. Ne devrais-je pas la condamner à un silence éternel, comme juste punition de ses excès ? Du moins je ferai en sorte de régler ma langue, de

la réprimer, de la contenir dans les bornes de la prudence, de la décence, de la discrétion, et plus encore de la charité, sur laquelle j'ai tant de fautes à me reprocher. J'aimerai à m'entretenir de vos bontés pour les hommes, de la magnificence de vos œuvres, des douceurs de votre amour, et *ma bouche ne parlera plus que de l'abondance de mon cœur*.

UN PRÊTRE SAUVE L'EUROPE

L'empire romain touchait à sa ruine : il étouffait sous les châtiments que Dieu lui infligeait pour son luxe et ses voluptés, comme autrefois il avait envoyé le déluge pour laver la terre, où l'homme était devenu chair. Cette fois il se servait des barbares venus du Nord, qui ravageaient et détruisaient tout, comme fait la lave brûlante d'un volcan. De tous les chefs de ces hordes féroces, celui qui laissa de plus longs et plus terribles souvenirs dans le cœur des nations tremblantes, ce fut Attila, surnommé *le fléau de Dieu* : Attila, qui ravagea toute l'Europe, brûla et détruisit plus de cinq cents villes, et qui se vantait que l'herbe ne pouvait croître dans les chemins où son cheval avait passé; Attila, dont l'élévation avait commencé par un fratricide, le seul maître de ce peuple qui adorait la Divinité sous le symbole d'une épée, chez lequel les enfants entraient en fureur au récit des exploits de leurs pères, et chez lequel les pères versaient des larmes de rage quand ils ne pouvaient suivre leurs enfants au combat. Attila marchait à la tête des *Huns*. En peu d'années il étendit sa domination sur toutes les provinces de l'Allemagne et de la Russie, et fut proclamé le monarque universel des barbares. Il venait de subjuguer l'empire d'Orient, alors commandé par Théodose le Jeune ; il avait mis à feu et à sang toutes ses provinces; il venait d'entrer en Italie. Une seule ville lui résista, Aquilée; prise d'assaut après un siége de trois mois, elle est punie de sa tentative par le pillage et l'incendie. Padoue, Vérone, Pavie, Milan, craignirent un sort pareil, et se soumirent. Chacun, loin d'oser défendre sa patrie, ne songe qu'à l'abandonner et à fuir. L'empereur Valentinien lui-même, cédant à ses terreurs, s'enfuit de Ravenne et se retira à Rome avec le dessein d'abdiquer et de fuir. Mais on lui fit honte, et on l'engagea à négocier. Le saint-siége était alors occupé par un saint pontife, Léon le Grand : grand en effet, par sa piété, par son zèle contre l'hérésie, par son éloquence et son courage. Il

avait une tendre piété pour la sainte Vierge. Valentinien le fit appeler dans son palais. « Mon Père, lui dit-il, tout fuit et tout abandonne l'empereur : quelle résistance opposer à cet Attila, à ce barbare qui accepte avec orgueil le titre de *fléau de Dieu?* S'il est vrai qu'en effet Dieu l'ait suscité contre les hommes dans un moment de colère, vous seul pouvez arrêter cet envoyé funeste. Vous avez dit bien des fois que dans les calamités publiques un bon pasteur est la meilleure ressource de son troupeau. Allez, allez au-devant de lui, bon pasteur, et sauvez-nous. — Prince, dit Léon, vous entrez dans mes vues, et je me préparais à vous proposer moi-même cette difficile mission, pour sauver notre peuple et pour le maintien de la religion. » Le saint pontife, rentré chez lui, adresse à Dieu une fervente prière, met son entreprise sous la protection de Marie, et part pour aller au-devant d'Attila, n'ayant voulu être accompagné que d'Avienus, personnage consulaire, et de Trigetius, préfet du prétoire. Il rencontra Attila près de Ravenne. Léon s'avance vers lui. « Grand roi, lui dit-il, l'empereur et le peuple romain, autrefois le vainqueur du monde, comme vous l'êtes aujourd'hui, m'envoient implorer votre clémence. Je le fais sans rougir, car c'est pour la vie de mon troupeau que je vous conjure, et je suis le ministre du Dieu qui relève celui qui s'humilie et humilie celui qui s'élève : ce Dieu qui protége le faible, et abandonne souvent l'orgueilleux. N'abusez pas de vos forces et de la terreur de malheureux peuples, il sera glorieux pour vous de vous être arrêté devant le ministre de Jésus-Christ. »

Pendant que Léon parlait ainsi, une expression divine animait son visage. Le roi des Huns admirait avec un étonnement et un trouble dont il ne pouvait se défendre la majesté sereine du vieillard et la douceur éloquente de ses paroles. « Qui que tu sois, dit-il à Léon, homme ou ange, Rome et l'Italie te devront leur salut. Vieillard, tu as plus fait en un instant avec quelques paroles que Valentinien et le sénat n'auraient pu faire avec toutes leurs armées. Rends-en grâces au Dieu que tu sers; Attila se reconnaît vaincu par toi et par lui. »

En peu de jours la paix fut conclue : Attila repassa les Alpes et se retira dans la Pannonie.

VINGT-NEUVIÈME JOUR

LA MORT DE LA VIERGE

AMOUR DE DIEU

Quoique Dieu, par un privilége spécial, eût préservé Marie de la tache du péché originel, il ne voulut pas cependant la délivrer de la nécessité de mourir; il voulut, au contraire, qu'elle payât ce tribut imposé à toute la race d'Adam. Jésus-Christ, l'auteur même de la vie, étant mort, il convenait que Marie mourût aussi; il convenait que celle qui était pour nous un modèle achevé de toutes les vertus fût encore notre modèle au moment solennel du trépas, que par sa mort elle devînt à plus juste titre la protectrice des mourants, et que nous pussions lui dire avec confiance: *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Mais en subissant cette loi commune, Marie ne l'a point subie comme le reste des mortels. Tout est surnaturel en elle. Un miracle lui a donné Jésus-Christ; un miracle lui rendra ce Fils bien-aimé, dit Bossuet, et sa vie pleine de merveilles ne pourra être terminée que par une mort divine. Le principe de cette mort admirable et surnaturelle sera le même que celui des actions de toute sa vie, l'amour.

Pour former l'amour de Marie, dit un saint évêque de Lausanne, deux amours se sont joints ensemble. Cette Vierge incomparable rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et elle rendait aussi à son

Dieu l'amour qu'elle devait à un fils. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature a placé dans le cœur d'une mère pour son fils, et que celui que donne la grâce pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont on ne peut pénétrer le fond, et ils se sont réunis dans le cœur de Marie. N'entreprenons donc pas de comprendre quel était l'amour de Marie pour Jésus, cela nous serait impossible; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni de violence semblable à celle que souffrait son cœur dans la séparation où l'avait laissée l'ascension du Sauveur. Depuis cette époque sa vie n'était plus qu'une continuité de ces efforts et de ces violences; son cœur soupirait sans cesse vers le Ciel, où était son trésor; ces saintes ardeurs étaient celles des patriarches et des prophètes, disant sans cesse avec eux: *Hélas! que mon exil est long en ce monde!... Comme le cerf altéré court après les sources d'eau vive, ainsi mon âme vous désire ardemment, ô mon Dieu!... Quand est-ce que je pourrai entrer dans le séjour des vivants?... Qui me délivrera de ce corps mortel?* Fortunés habitants du céleste séjour, dites à mon bien-aimé, dites-lui *que je languis d'amour.* A mesure que le temps approchait, ses désirs s'enflammaient davantage, et son âme soupirait de jour en jour avec plus d'ardeur. Comme il régnait sans obstacle et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour croissant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par lui-même: de sorte que, s'augmentant toujours, il parvint enfin à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir, qu'il ne put plus être renfermé dans une organisation mortelle; et alors la

divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa belle âme entre les mains des anges.

Qu'elle est belle, qu'elle est précieuse, qu'elle est désirable cette mort de notre Mère ! disons plus, qu'elle fut douce, qu'elle fut délicieuse ! Ce fut un sommeil léger, et non pas une agonie; une union, et non une séparation; le commencement de la vie véritable, et non la cessation de l'existence ! Voulons-nous mourir de la mort des saints, voulons-nous mourir dans les sentiments de l'amour divin, vivons et agissons en tout, comme Marie, par un principe d'amour. Telle vie, telle mort: nous mourrons comme nous aurons vécu. Pour nous porter à cette vie délicieuse qui consiste à chercher en toutes nos actions l'accomplissement du premier et du plus grand précepte de la loi, méditons aujourd'hui sur les effets de l'amour divin dans les âmes, et voyons sans nous flatter si nous pouvons nous promettre qu'il vive dans nos cœurs.

Ne nous arrêtons pas à considérer ici les pressants motifs qui nous portent à aimer Dieu. Eh ! qui pourrait révoquer en doute un seul instant ce premier devoir de toute créature intelligente et douée d'un cœur fait pour aimer ! Dieu n'est-il pas infiniment digne de notre amour ? Tout ce qui est capable de toucher, de gagner, d'attirer les cœurs, ne le trouvons-nous pas en Dieu ? Bonté suprême, beauté souveraine, miséricorde sans bornes, amabilité infinie, océan immense de toutes les perfections adorables, source ineffable de tous les biens, que peut-on désirer qu'on ne trouve dans lui ! *O mon Dieu !* s'écrie saint Augustin, *fallait-il donc nous faire un précepte de vous aimer, et des menaces si nous ne vous aimions pas ? Ne suffisait-il pas de nous permettre de vous aimer ?*

N'est-ce pas là pour nous la plus grande des grâces et le plus grand des bonheurs? Faut-il ordonner à un fils d'aimer son père, à une épouse d'aimer son époux, à un ami d'aimer son ami? Vous êtes notre père et le plus tendre des pères, vous êtes notre ami et le plus sincère des amis, vous êtes le céleste époux de nos âmes, et le seul digne de toute la tendresse de notre cœur : pouvons-nous trouver un objet plus digne de notre amour? Vous aimer, n'est-ce pas le bonheur suprême? et ne pas vous aimer, n'est-ce pas le souverain mal et le comble de tous les malheurs? Amour de Dieu! vertu aimable, elle présente toutes les délices; vertu sublime, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, et nous associe aux intelligences célestes; vertu universelle, elle renferme toutes les autres, elle les relève, les ennoblit et les perfectionne; vertu céleste, feu sacré, que le Fils de Dieu est venu lui-même apporter sur la terre; vertu divine, elle nous transporte en quelque sorte dans le sein de Dieu même, pour vivre de sa vie, pour être heureux de son propre bonheur. Mais, disons-le, et disons-le les larmes aux yeux, vertu plus rare qu'on ne pense parmi les hommes, et même parmi les chrétiens. Et nous-mêmes, qui nous montrons assez fidèles d'ailleurs aux autres pratiques moins importantes de notre religion, pouvons-nous répondre avec vérité que nous avons réellement cet amour de Dieu, base essentielle de toute la religion, et sans laquelle tout le reste n'est rien? Si quelqu'un nous demandait : Aimez-vous votre Dieu? Assurément nous répondrions tout de suite : Eh! sans doute je l'aime : qui aimerais-je donc si je n'aimais pas Dieu? Mais que ce soit aujourd'hui le cœur qui réponde, et non la bouche.

Qu'est-ce qu'aimer Dieu? C'est accomplir le grand

commandement de la loi, c'est l'aimer comme il veut être aimé, comme il nous a commandé de l'aimer, c'est-à-dire de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces.

Aimer Dieu de tout notre esprit, c'est penser souvent à lui, nous occuper sans cesse de lui, marcher constamment en sa divine présence, et, autant qu'il est possible, ne le perdre jamais de vue; c'est méditer ses grandeurs, sa bonté, sa beauté, ses amabilités infinies, se perdre dans l'océan immense de ses perfections adorables; c'est éloigner autant qu'il est en nous l'idée, le tumulte des vaines pensées, qui nous distraient, pour ne nous occuper et ne nous remplir que de Dieu seul. Eh bien, pensons-nous souvent à Dieu? est-il souvent présent à notre esprit, au moins d'une manière indirecte? aimons-nous à méditer sa loi et son amour? On pense volontiers à ce qu'on aime: rassurons-nous si cela est; oui, nous aimons Dieu. Mais si notre esprit n'est occupé que d'affaires temporelles; si nous n'avons jamais une pensée d'amour et de reconnaissance pour un Dieu qui s'occupe sans cesse de nous; si les choses qui ont rapport à son culte ne nous inspirent que dégoût: ah! désabusons-nous, nous n'aimons pas Dieu.

Aimer Dieu de tout notre cœur, c'est l'aimer autant qu'il est possible d'aimer. Un père veut être aimé en père, un ami veut être aimé en ami, un roi veut être aimé en roi, et un Dieu veut être aimé en Dieu. Dieu étant infiniment au-dessus de tout autre bien, l'amour que nous lui portons doit être au-dessus de tout autre amour. Nous devons donc l'aimer par-dessus toutes choses, plus que nos biens, parce qu'ils sont terrestres; plus que nos amis, parce qu'ils ne sont qu'un

don de Dieu; plus que notre vie, parce qu'elle est périssable; plus que nous-mêmes, parce que nous ne sommes créés que pour lui. Voilà quel est cet amour de préférence si souvent cité, si souvent célébré, jamais assez médité, jamais assez pratiqué. C'est une estime souveraine qui donne à Dieu la première place dans notre cœur; c'est un attachement inviolable à sa loi, qui nous fait préférer l'amitié de Dieu à tout autre bien qui se trouverait en concurrence avec lui; c'est une disposition intérieure de cœur telle, que si dans une balance on voyait d'un côté l'amour de son Dieu, et de l'autre les trônes, les couronnes, les sceptres, tous les biens créés et possibles, on n'hésiterait pas un seul instant à renoncer, s'il le fallait, à tout cela pour conserver la grâce, on aimerait mieux renoncer à la possession éternelle de mille mondes que de renoncer un seul instant à l'amitié de son Dieu. Eh bien, la main sur la conscience, est-il en nous cet amour de préférence? S'il est vrai que nous aimions mieux tout perdre, tout sacrifier, fortune, santé, vie même, plutôt que de commettre un seul péché mortel, rassurons-nous, nous aimons Dieu; mais si nous sacrifions l'amitié de Dieu à un vil intérêt, à une basse passion, à un lâche respect humain, c'est-à-dire si nous ne sommes pas disposés à tout perdre, à tout quitter, à tout souffrir plutôt que de perdre la grâce de Dieu, ah! désabusons-nous, nous n'aimons pas Dieu.

Aimer Dieu de toute notre âme, c'est l'aimer sans aucune réserve, c'est n'aimer que lui; ou, si nous aimons autre chose, ne l'aimer qu'en lui et pour lui. Dieu veut tout notre cœur; un cœur partagé ne saurait jamais lui être agréable. En nous ordonnant de l'aimer, il n'a point prétendu étouffer dans nos cœurs tout

sentiment, et nous réduire à une indifférence qu'il condamne lui-même ; mais il nous défend d'aimer autre chose que lui d'un amour indépendant, qui se borne là sans s'élever jusqu'à lui. Ainsi, pères et mères, aimez vos enfants ; épouses, aimez vos époux ; amis, aimez vos amis : mais aimez-les en Dieu, pour Dieu, et toujours moins que Dieu : ou plutôt aimez Dieu dans eux. *L'amour de Dieu,* dit saint Augustin, *est comme un grand fleuve qui coule dans une vaste plaine ; tous les ruisseaux viennent s'y jeter et s'y rendre comme tributaires.* Ce grand fleuve, c'est l'amour de Dieu qui coule dans nos cœurs ; tous les autres amours bien réglés sont comme autant de ruisseaux différents qui viennent s'y rendre tributaires, et offrir leur hommage à l'amour divin, qui les réunit tous dans l'immense océan des perfections divines. Ainsi on aime Dieu en tout, et tout en Dieu : est-ce ainsi que nous aimons ? Si nous aimons nos biens parce qu'ils sont entre nos mains un moyen puissant de soulager nos frères, de servir Dieu avec plus de reconnaissance et moins de sollicitudes extérieures ; si nous aimons nos proches, nos amis, parce que Dieu nous le commande, et qu'il est dans l'ordre de leur rendre l'amour qu'ils nous portent ; si nous aimons la beauté parce qu'elle est un reflet de celle de Dieu, la bonté parce qu'elle est une émanation de la bonté divine, la grandeur parce qu'elle nous rapproche de Dieu, rassurons-nous, oui, nous aimons Dieu. Mais si nous aimons des biens périssables parce qu'ils nous contentent, les hommes parce qu'ils nous plaisent ou que nous en attendons des avantages ; si Dieu n'est pas le principe et la fin de nos affections, quelles qu'elles soient ; si dans ce que nous faisons, nous entreprenons, nous désirons, nous ne cherchons pas à plaire à Dieu,

et que nous ne cherchions qu'à nous satisfaire nous-mêmes, ah ! détrompons-nous, nous n'aimons pas Dieu.

Aimer Dieu de toutes nos forces, c'est être par rapport à Dieu dans des dispositions si généreuses, que nous soyons prêts à faire les plus grands sacrifices, que nous surmontions toutes les répugnances de notre amour-propre, que nous combattions nos passions, que nous arrachions jusqu'à la racine de nos vices, que nous nous fassions les plus grandes violences, que nous remportions sur nous les plus grandes victoires, et que dans l'occasion nous passions courageusement à travers toutes les difficultés, tous les obstacles, pour témoigner à Dieu notre amour.

Est-ce ainsi que nous aimons Dieu ? l'aimons-nous autant que nous pouvons l'aimer ? On se demande quelquefois si on aime Dieu ; on voudrait avoir des marques sûres pour le connaître ; n'en désirons pas d'autre que celle-ci, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous la donne comme infaillible : *Celui-là m'aime,* dit-il, *qui observe mes commandements.* Ainsi donc, si nous sommes les fidèles observateurs de la loi, si nous obéissons aux préceptes de Dieu, si nous nous résignons à ses volontés, si nous nous abandonnons à la Providence, si nous cherchons à combattre nos passions, à corriger nos mauvaises habitudes, à vaincre nos goûts ou nos répugnances, rassurons-nous, ayons confiance, nous sommes sûrs d'aimer Dieu : n'importe, quand nous n'éprouverions rien au dedans de nous-mêmes, quand nous n'aurions point le sentiment intérieur de cet amour. Mais si nous nous bornons à dire de bouche que nous aimons Dieu, si nous croyons même que ce soit assez de désirer cet amour, si nous transgressons ses préceptes, si nous violons sa loi, si nous

refusons d'obéir à ses commandements, ah! détrompons-nous, non, non, nous n'aimons pas Dieu. Quand on aime une personne, on cherche à lui plaire, on évite ce qui lui fait de la peine : voilà l'amour efficace, voilà l'amour réel. Tout le reste, dire, désirer, projeter et s'en tenir là, c'est un vain langage, une illusion, un fantôme d'amour ; mais ce n'est pas l'amour. Si on aime bien, ce n'est pas la bouche qui doit le dire, c'est le cœur ; ce sont les œuvres et les sacrifices : voilà le langage de l'amour ; il parle par les effets. Ainsi ont aimé les saints.

Que nous reste-t-il à faire maintenant, qu'à tirer cette triste, cette humiliante conclusion : *Nous n'aimons pas un Dieu qui nous a tant aimés et qui nous aime tant encore !* Cet amour demanderait des effets, des sacrifices, des dévouements, et nous renvoyons tout cela aux âmes sublimes, élevées à la perfection : nous nous contentons de savoir qu'il faut aimer Dieu, de convenir qu'il est juste d'aimer Dieu, et voilà à quoi se réduit tout notre culte.

Non, ô Dieu si aimable ! non, vous n'êtes pas aimé ! Mais faut-il pour cela nous laisser aller au découragement et désespérer de notre cœur ? Oh ! non, nous pouvons encore l'aimer ce Dieu de bonté : loin de se rebuter de notre infidélité, il veut encore que nous l'aimions : que dis-je, il nous rappelle entre ses bras, il nous dit amoureusement : *Mon fils, donne-moi ton cœur.*

Commençons donc ce que nous aurions dû faire depuis longtemps ; observons avec fidélité ses commandements. Ce ne sera pas celui qui dira, *Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux*, s'écrie Jésus-Christ, *mais celui seulement qui fait la volonté de mon Père céleste.* Produisons souvent des

actes d'amour : heureux si chacune de nos respirations pouvait en être un !

Demandons souvent à Dieu la grâce de son saint amour, comme la plus grande des grâces, le plus grand des biens, le plus précieux des trésors. Évitons avec soin tout ce qui pourrait le moins du monde altérer les sentiments de cet amour dans nos cœurs. Quand on aime, on craint de déplaire, accoutumons-nous à agir, autant que nous pourrons, en vue de cet amour ; c'est le motif le plus parfait devant lui et le plus méritoire en nous.

PRIÈRE

O Marie ! vous que l'Église appelle la Mère du saint amour, que votre vie sur la terre, surtout depuis l'ascension de votre divin Fils, me paraît désirable, mais qu'elle confond la vie lâche que j'ai menée jusqu'à présent ! O Dieu infiniment aimable ! source ineffable de tout bien et de toute perfection, comment ai-je pu vivre sans vous aimer ! Est-ce vivre que de ne vous aimer pas ? Vous ne m'avez créé que pour vous aimer : hélas ! je n'ai presque vécu que pour vous offenser. Vous ne m'avez donné un cœur capable de sentiments que pour vous les consacrer, et je les ai profanés en les donnant au monde, qui les a pervertis. *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! que j'ai tardé à vous connaître, que j'ai tardé à vous aimer !* Puis-je dire qu'il y a eu une seule année, un seul jour de ma vie où je vous aie aimé comme je le devais ! Quels étaient l'aveuglement de mon esprit et l'égarement de mon cœur ! Qu'ai-je trouvé dans le monde qui ait pu contenter mon cœur ? Il a été fait pour vous, et hors de vous que pouvais-je trouver, que vide, qu'affliction, qu'amertume ? Ah ! que du moins je commence à présent à vous aimer, à vous aimer véritablement, de tout mon cœur, de tout mon esprit et de toute mon âme ! Que je vous aime dans toutes choses, avant toutes choses et par-dessus toutes choses ; que je vous aime dans le temps et dans l'éternité !

GÉNÉROSITÉ D'UN SERVITEUR DE MARIE

Un saint prêtre, curé dans la Bretagne, et appelé Lefebvre, était parvenu à se cacher si bien, en 1793, à la fureur des ennemis de la religion, qu'il avait pu continuer à ses paroissiens ses soins et les bienfaits de son ministère. Mais craignant de compromettre la fortune et peut-être la vie du fidèle Quidney, qui lui avait donné un asile dans sa maison, il lui annonce qu'il va partir. « Oh! non, non, ne nous quittez pas, lui dit le fidèle Breton. Ici vous êtes en sûreté. Ces maudits bleus ne vous ôteront pas un seul cheveu de votre tête; car, voyez-vous, j'ai de la poudre et du plomb, et ils m'ôteront la vie avant de vous prendre. — Non, non, mon cher Quidney : ici j'expose vos jours, ceux de votre femme, de vos enfants, pour sauver les miens. Dieu me préserve d'une telle lâcheté. Merci et adieu, je me suis recommandé à la sainte Vierge, et je pars. »

Déjà il a franchi la haie qui sert d'enclos au verger de la ferme, lorsque, jetant au loin ses regards, il voit venir plusieurs hommes armés qui se dirigent vers la maison. Il reconnaît des gendarmes envoyés à sa poursuite. Au lieu de rentrer dans la ferme, comme il eût pu le faire sans être vu, il aime mieux sacrifier sa vie que d'exposer celle d'une pauvre famille; il se jette donc au milieu d'un vaste marais où les gendarmes le poursuivent. Ils font sur lui une décharge complète de leurs armes, mais aucune balle ne l'atteint. Il court, et sent sur ses talons un des soldats plus agile que les autres. Il se trouve tout à coup devant une grande mare. « Sainte Vierge, dit-il, venez à mon secours. » Il saisit en même temps une longue perche, et avec son aide il s'élance sur le bord opposé. Le soldat veut en faire autant; mais il tombe au milieu de la mare et s'y enfonce de manière à ne pouvoir plus faire aucun mouvement. Le saint prêtre voit cela, rebrousse chemin, vient le dégager et le ramène à bord. « J'avais cent pas d'avance, lui dit-il ensuite, donnez-moi le temps de les reprendre — Malheur à ceux qui m'ordonnent de traquer des hommes comme vous! » dit le militaire, les yeux baignés de larmes. « Monsieur le curé, je m'appelle Robert, et c'est entre nous deux maintenant à la vie et à la mort. Mais, fuyez vite, les autres vont venir, et je ne veux pas qu'ils sachent ce que nous faisons. »

L'homme de Dieu, heureux d'avoir sauvé la vie à son ennemi, continue sa fuite, passe la nuit dehors, endure la faim, arrive à Saint-Malo, accablé de lassitude; là une barque le reçoit et le transporte

dans l'île de Jersey, d'où il passe en Angleterre, et de là dans la capitale de l'Autriche. Là il se met à travailler, se réduit au strict nécessaire, et grâce à ses talents, à une piété douce, aimable, qui lui gagnait tous les cœurs, il put vivre et même donner encore quelques secours aux pauvres. Un jour qu'il venait de faire une aumône à la porte d'une église, à une pauvre femme accablée sous le poids des années et de la misère, il l'entendit s'écrier en regardant la pièce de monnaie qu'elle venait de recevoir : « Ah! si j'avais le double de cela, je pourrais lui faire du bouillon! — Du bouillon! vous avez donc quelqu'un de malade! — Hélas! oui, Monsieur! un pauvre prêtre de votre nation : il mourait de faim dans la rue; je lui ai offert mon grenier et la moitié de mon pain; mais il est si faible, si souffrant, et moi si misérable. — Digne femme, conduisez-moi vers lui. — Oh! pour cela bien volontiers. » Ils entrent dans une vieille masure, montent un escalier à moitié pourri et raboteux, et vont au fond du grenier vers le pauvre malheureux, gisant sur un peu de paille. « Allons, courage, mon frère, voici un Français qui veut vous voir. — Un Français! ô mon Dieu! vous avez exaucé ma prière. — Oui, un Français, un prêtre, un ami, qui espère vous soulager. » Il le fit si bien, qu'en peu de temps l'infortuné fut guéri. M. Lefebvre se l'attache, lui aide à gagner son pain, et, au moyen de quelques économies qu'ils purent faire, ils créèrent une rente viagère sur la tête de la pauvre et sainte femme qui avait un cœur si grand et si chrétien.

Cependant les nouvelles de France étaient meilleures. Il tardait aux deux pauvres exilés de revoir la chère patrie, et la montagne, et le vieux chêne voisin de la maison paternelle, et les parents et les amis. Ils se mettent en route. Mais à peine rentrés et encore aux frontières, ils apprennent qu'il y a un retour de persécution. Une caverne profonde, au milieu d'un bois, devient pendant plusieurs jours leur unique asile, et, pour comble de maux, M. Lefebvre a la douleur d'y voir tomber son ami dans un état d'anéantissement qui semble annoncer sa fin prochaine. Il fallait le soigner et aller chercher dans quelque village voisin des secours pour relever ses forces.

Dans une de ces excursions, tout à coup une voix retentit à ses oreilles, à la lisière du bois : « Halte-là! où allez-vous? » En même temps un brigadier de gendarmerie se présente à lui et le regarde fixement. « Vous vous nommez Lefebvre, vous êtes prêtre et émigré? — Cela est vrai, » répond sans hésiter le vertueux curé, qui ne veut pas mentir, même pour sauver sa vie : et il regarde ce gendarme. « Vous me regardez, et vous ne me reconnaissez pas, reprend celui-ci; avez-vous oublié le marais? Ah! je vous reconnais, moi, vos

traits sont restés gravés dans mon cœur. » Et ces deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre. « Ce n'est pas tout, reprend le militaire, on fait en ce moment de nouvelles poursuites contre les émigrés et les prêtres réfractaires. Cela ne durera pas; mais cependant si vous étiez découvert, c'en serait fait de vous. Écoutez : je suis marié dans le village ici près; j'y commande la brigade; le maire est l'oncle de ma femme, à laquelle j'ai raconté comment je vous devais la vie, et qui sera heureuse de vous obtenir de son oncle un passe-port pour repasser la frontière. Venez avec moi, vous serez le bienvenu. Eh bien! vous hésitez à vous confier au brigadier Robert! Sachez qu'il n'a jamais trompé personne. — Robert, vous vous méprenez sur mon hésitation. A Dieu ne plaise qu'il s'élève dans mon cœur aucun doute sur votre loyauté; mais mon sort est lié à celui d'un ami, d'un compagnon d'exil, que je n'abandonnerai pas dans la détresse et que je vous prie de sauver comme moi. » Ici Robert porte la main à son front et semble hésiter à son tour. « Après tout, dit-il, on ne peut faire mourir des gens innocents! Eh bien! j'en sauverai deux au lieu d'un; sans cela, je vois bien que vous ne seriez pas content. » Et les deux saints confesseurs de la foi, munis d'un passe-port, repassent la frontière pour peu de temps, car ils rentrent bientôt libres et honorés dans leur chère patrie.

TRENTIÈME JOUR

L'ASSOMPTION

UNION AVEC DIEU

Il était de la grandeur de Jésus-Christ et de son amour infini de ne rien faire de médiocre pour une Mère en qui tout était grand, et de lui réserver un des plus éclatants triomphes. Aussi a-t-il voulu l'associer en quelque sorte, par un privilége spécial, à sa résurrection glorieuse et à sa sublime ascension. Tous les Pères, tous les docteurs de l'Église sont unanimes sur ce point, et l'Église entière, par de pompeuses so-

lennités, maintient cette conviction parmi ses enfants. Eh quoi ! si l'arche d'alliance, qui ne renfermait qu'un peu de manne avec les Tables de la Loi, a dû être formée d'un bois incorruptible, un corps où le Verbe incarné avait fait sa demeure devait-il être flétri dans les horreurs du tombeau? Ce corps, n'ayant point été souillé dans Adam, devait-il avoir part à sa malédiction? Une chair divinisée, une chair si étroitement unie avec celle du Fils de Dieu, qu'elle ne fait plus qu'une même chair avec lui, a-t-elle pu être en proie à la corruption commune? Non, non, et Dieu, qui a conservé et qui conserve encore aujourd'hui dans leur intégrité les corps de tant de saints, et qui leur donne jusque dans le sein de la terre une portion de vie et d'immortalité, n'a pu oublier celui de la Reine des saints. Ne craignons donc pas de donner au tombeau de Marie les mêmes éloges que l'Écriture donne au tombeau de Jésus-Christ, et de dire qu'il est glorieux. Magnifique éloge, en effet, qui l'élève au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre. Les rois, les héros fameux, les génies célèbres ont pu de leur vivant habiter des palais d'or, s'enivrer d'honneurs, mais toute leur gloire est venue se briser contre la pierre du tombeau. A ce terme fatal toute splendeur est effacée, toute puissance abattue, tout faste anéanti; tout est obscurci, tout est confondu, tout est détruit. Dans leurs superbes mausolées, ils sont devenus poussière comme les autres, ces dieux de la terre qui semblaient vouloir le disputer à Dieu même.

Il est juste qu'ils périssent ces corps, dégoûtantes victimes de l'impudicité et de l'intempérance; que ces yeux qui se sont souillés de tant de regards indécents, que cette langue qui a tenu des discours obscènes, que ces corps que la volupté a marqués de ses traits

honteux, soient défigurés, dégradés. Mais vous ne permettrez pas, Seigneur, que le sein virginal qui vous a porté, que les bras dans lesquels vous avez reposé, que le cœur qui vous a tant aimé, soient la pâture des vers.

Le corps sacré qui vous a servi de tabernacle n'attendra pas, pour se réunir à son âme, ce jour qui sera le dernier des siècles. Le tombeau n'est pas digne de conserver un dépôt si précieux, qui ne lui a été confié que pour peu de jours. Du fond de son sépulcre, où elle n'a reposé que quelques instants, Marie entend la voix de son cher Fils qui l'appelle du haut du ciel. Levez-vous, lui dit-il, portez vos regards vers les demeures éternelles ; prêtez une oreille attentive à la voix qui vous appelle ; venez du fond du Liban, venez recevoir la couronne qui vous est préparée. A cette voix, elle s'éveille comme d'un sommeil léger, et son corps sort du tombeau plein de gloire, plus éclatant que le soleil, plus resplendissant qu'un astre, et revêtu des quatre qualités des corps glorieux : la légèreté, la subtilité, l'impassibilité et l'immortalité. Qui pourrait peindre la majesté de cette Reine du monde, qui monte vers le trône de la gloire ? Portes éternelles, ouvrez-vous, et préparez-vous à recevoir une héroïne, la plus illustre de la terre. *Quelle est celle-ci*, s'écrient les célestes intelligences ; *quelle est celle-ci qui s'élève du désert, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé ?* A ce moment, une multitude de légions célestes viennent au-devant d'elle, forment son cortége, et célèbrent par de divins cantiques son entrée dans les cieux. Quel éclat nouveau ! quelle douce majesté ! Le ciel tressaille d'une joie universelle ; toutes les hiérarchies célestes s'empressent à l'envi de contribuer à son triomphe, de célébrer ses vertus. Les

Séraphins admirent l'ardeur de sa charité; les Chérubins, la plénitude de sa sagesse; les Trônes, la stabilité de sa paix; les Dominations s'abaissent devant elle; les Principautés lui rendent leurs hommages; les patriarches et les prophètes se réjouissent de voir enfin l'héritière de la foi et la femme forte qui devait écraser la tête du serpent infernal. Tous à l'envi la nomment le salut des peuples, l'honneur, la gloire et l'appui d'Israël.

Félicitons Marie du bonheur ineffable dont elle jouit dans le ciel. Quels durent être sa joie, son allégresse, ses ineffables transports, au moment où elle entra dans le sein de la gloire, où elle fut à jamais unie à Dieu, où elle se vit dans une pleine et entière possession du bien-aimé de son cœur, jouissant du bonheur de Dieu même! Mais ne nous bornons pas à une stérile admiration; et nous aussi nous sommes appelés à partager ce bonheur, si nous savons pratiquer les vertus qui ont élevé Marie à cette immortelle félicité. Efforçons-nous donc de les acquérir ces vertus; mais n'oublions pas surtout qu'il en est une qui doit nous assurer le ciel si nous avons le bonheur de la posséder, ou plutôt, qui doit nous faire commencer notre paradis sur la terre : c'est l'union constante de notre âme avec Dieu.

L'homme est une substance spirituelle servie par des organes, a dit un philosophe chrétien. Cette substance spirituelle, c'est notre âme, souffle de Dieu, émanation de la Divinité. Le corps n'est rien; c'est un peu d'argile, admirablement façonné, il est vrai, mais enfin destiné seulement à mettre notre être principal en rapport avec les objets matériels qui nous environnent. Nous avions été créés pour rester unis à Dieu, notre principe, notre fin dernière, et être heureux

dans cette union ; mais le péché est venu renverser l'ordre, et nous a séparés de Dieu. Dès lors notre entendement s'est obscurci, notre volonté s'est affaiblie et a dévié des sentiers de la justice, notre cœur s'est porté au mal. Si nous voulons nous rétablir dans notre grandeur primitive, rentrer dans l'ordre, redevenir ce que nous devons être, il faut donc travailler de toutes nos forces à réparer les ravages du péché, à nous rétablir dans l'union avec Dieu. Voilà la grande œuvre qui doit nous occuper tous les jours de notre vie, voilà où tendent tous les préceptes et toutes les pratiques de la religion ; ses dogmes et sa morale se réduisent à nous unir à Dieu ; voilà ce qui fait le bonheur et la gloire des bienheureux et des anges dans le ciel : c'est d'être transformés et comme perdus en Dieu. Nous ne sommes donc quelque chose qu'autant que nous demeurons unis à Dieu ; aussitôt que nous nous en séparons, nous perdons tout, et nous nous éloignons de notre fin. Disons plus : de même que la vie naturelle consiste dans l'union de notre âme avec notre corps, et qu'aussitôt que ces deux substances viennent à se séparer la mort s'ensuit ; de même la vie de notre âme consiste dans son union avec Dieu. Aussitôt qu'elle s'en sépare, elle tombe dans un état de mort, c'est-à-dire qu'elle n'a plus en elle le principe de la vie, qui est l'amour ; elle ne peut plus produire aucune action méritoire pour le ciel ; elle n'est plus à sa place, et ne peut plus trouver que misère, souffrance et ignominie. Il est donc de la dernière importance pour nous de nous instruire sur cette union de l'âme avec Dieu, et de connaître en quoi elle consiste.

Notre âme étant douée de trois facultés principales, l'intelligenee, la volonté, et l'amour, notre union avec

Dieu doit consister en ce que ces trois facultés soient, dans leurs diverses opérations, en harmonie avec la souveraine raison de Dieu, avec la toute-puissante et toute sage volonté de Dieu, avec l'amour infini de Dieu. C'est cette union de toutes les puissances de notre âme, et, par suite, de toutes nos actions, qui doit nous conduire à la perfection.

1° Union de l'intelligence. Une âme unie à Dieu va chercher jusque dans la pensée de Dieu la règle de ses pensées et de ses jugements ; elle juge de tout comme lui, estimant ce qu'il estime, méprisant ce qu'il méprise, louant, condamnant ce qu'il loue et condamne, se conformant à ses vues, et prenant pour règle de ses jugements, non les maximes d'un monde aveugle et corrompu, mais celles de l'Évangile, qui est la parole de Dieu même se manifestant aux hommes et leur apprenant la vérité sur toutes choses. Oh ! qu'une âme ainsi pénétrée de la pensée de Dieu juge de tout d'une manière différente du commun des hommes ! De la hauteur où elle s'est élevée par les communications divines, elle jette les yeux sur ce qui se passe dans cet univers : elle voit les troubles, les agitations, les changements, les vicissitudes, les divers événements, les révolutions continuelles des choses de ce monde ; elle considère les désirs ardents, les projets ambitieux, l'avidité insatiable, tous les mouvements des passions dont les hommes sont poussés, agités, tourmentés, durant le peu de jours qu'ils ont à passer sur la terre, et elle reste calme et tranquille dans la région supérieure où elle s'est placée ; et elle regarde tout cela en pitié, comme nous regardons les jeux d'enfants, qui s'inquiètent et s'agitent pour une bagatelle. Elle voit, elle comprend que tout passe, que tout s'évanouit en ce monde, et qu'il n'est rien de permanent sur la

terre. Les jours s'écoulent, les plaisirs trompent, la gloire s'évanouit, tout disparaît aux yeux comme un songe, et elle voit que c'est folie de s'attacher à ce qu'il faut bientôt quitter sans retour. Par les choses visibles elle s'élève jusqu'aux choses invisibles; par les choses qui passent elle s'élève jusqu'à ce qui est éternel, et ainsi tout contribue à l'attacher de plus en plus à Dieu.

2° Union de la volonté. Eh! quoi de plus juste, de plus raisonnable, de plus nécessaire pour nous que de nous unir à Dieu par la conformité de notre volonté avec la sienne, toujours juste, toujours éclairée, toujours bonne pour nous! Ne sommes-nous pas heureux d'avoir une règle sûre et infaillible que nous puissions suivre sans crainte de nous tromper, sans danger de nous égarer? Cette union consiste en ce qu'une âme se conforme en tout à la volonté de Dieu dans quelque état, dans quelque circonstance qu'elle se trouve; elle puise dans cette conformité une paix inébranlable : elle dira dans les événements les plus crucifiants : *Mon Dieu, que votre volonté soit faite, et non la mienne!* ou plutôt : Mon Dieu, puisque vous le voulez, je le veux aussi; je sais que vous êtes infiniment sage, et que vous savez mieux que moi ce qui me convient; infiniment bon, et que vous ne voulez que mon bien; infiniment puissant, et que tout le bien est entre vos mains; tout ce qui me viendra de votre part me sera sinon agréable, du moins respectable, et même désirable. Cette âme est toujours contente, parce qu'elle a tout ce qu'elle veut, ne voulant que ce qui arrive.

3° Union de l'amour. C'est surtout par les affections du cœur que s'unissent les êtres capables d'aimer. La conformité de pensées, de vues, de jugements peut bien amener l'union de deux volontés qui n'en font

plus qu'une, cimenter cette union ; mais ce qui la consomme, c'est l'amour. Une âme qui aime véritablement Dieu s'oublie elle-même, ne cherche plus ce qui est agréable ou désagréable, commode ou difficile, utile ou désavantageux ; elle ne regarde que ce qui peut plaire ou déplaire à son Dieu; elle rapporte tout à sa gloire et à son bon plaisir, elle disparaît, pour ainsi dire, de la scène du monde, pour qu'on ne voie plus à sa place que l'œuvre de Dieu, la grâce de Dieu, la sagesse, la bonté de Dieu.

Quelle gloire, quel bonheur pour la créature d'être ainsi unie à son Créateur ! Telle est cependant sa fin, c'est là que doivent tendre tous ses efforts et se diriger toutes ses vues; là est son bonheur, son repos. Peu d'âmes arrivent à ce haut point de perfection, parce que peu d'âmes ont assez de fidélité, de générosité, de constance pour se renoncer, se détacher ainsi absolument d'elles-mêmes, afin de s'unir intimement à Dieu, et n'avoir en tout que lui seul en vue. Il y en a eu cependant, et il y en a, et il y en aura encore jusqu'à la fin des siècles. Tel était un David lorsqu'il disait : *Mon unique bonheur, mon unique gloire, c'est d'être uni à mon Dieu.* Tel était un saint Paul lorsqu'il accomplissait en lui cet oracle qu'il nous a annoncé : *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Telles sont encore tant d'âmes intérieures, même au milieu du monde, et qui disent comme l'épouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.*

PRIÈRE

O vous qui avez été choisie de toute éternité pour être unie d'une manière si admirable avec les trois augustes personnes de l'adorable Trinité ! vous qui êtes à la fois la Fille chérie du

Père, Mère du Fils, et Épouse du Saint-Esprit, obtenez-nous, ô Vierge sainte, la grâce de comprendre et l'excellence de cette union précieuse sur laquelle nous venons de méditer, et les moyens que nous devons employer pour y parvenir. Hélas! je ne la connaissais pas, je n'y avais même jamais réfléchi à cette union, qui seule peut faire ma gloire et mon bonheur. Mais, c'en est fait, je vais dès à présent donner tous mes soins à cette noble entreprise. J'éloignerai le péché de mon cœur, je m'approcherai souvent du sacrement d'amour, qui m'unit si souvent à vous, ô mon Dieu! je marcherai en votre présence, je règlerai l'usage de mes facultés sur vos sentiments, et chercherai ainsi à m'unir de plus en plus avec vous. Quel intérêt n'ai-je pas à le faire! puisque par cette union je puis avoir en ce monde une part anticipée au bonheur des élus, dont toute la félicité dans le ciel consiste dans l'union intime, immuable, éternelle qu'ils ont et qu'ils auront à jamais avec vous.

UN PÈLERINAGE A MARIE

O vous qui voulez toucher le cœur de la bonne Mère et en obtenir quelque grâce spéciale, ranimez votre foi, rendez-la vive comme celle de nos ancêtres, et Marie fera encore des miracles. Il est une pratique trop dépréciée dans notre siècle, même par les plus honnêtes gens : c'est celle des pèlerinages. Sans nous arrêter ici à faire voir que partout, dans tous les pays, chez les peuples idolâtres, comme chez les nations éclairées de la foi, dans tous les temps, depuis les patriarches jusqu'à nous, les hommes ont fait des pèlerinages, se sont rendus pour prier dans les lieux où s'était passé quelque événement important, ou auprès du tombeau de quelque grand serviteur de Dieu, sans avoir besoin de recourir à cette grande leçon de l'histoire, n'est-il pas évident que Dieu a signalé plus spécialement certains lieux par les miracles qu'il s'est plu d'y opérer? N'est-il pas évident que Marie a écouté plus favorablement la prière des cœurs blessés, dans certains sanctuaires que dans d'autres? N'est-il pas dans la nature humaine de demander avec plus de ferveur, d'humilité de repentir, une grâce que l'on va chercher au loin, au prix de mille fatigues et de mille sacrifices? Nous pourrions citer trente et quarante pèlerinages en France où la piété des fidèles parle chaque jour en fa-

veur des pèlerinages. Un mot seulement sur celui de *Notre-Dame de Fourvières*, par exemple.

Sur le sommet de la verdoyante colline qui fut le berceau de Lyon, et au pied de laquelle la Saône roule gracieusement ses ondes paresseuses, s'élève une antique chapelle, dédiée depuis un temps immémorial à la Mère de Dieu. On dirait qu'elle a été posée là, sur le point culminant de la noble cité, comme pour recevoir les vœux de la population pieuse, et les porter vers le ciel. Elle sert de sanctuaire à une statue de la Vierge consacrée par les prières et les bénédictions de tous les âges. Ses murs sont tapissés de tableaux faits sans art, mais inspirés par une foi reconnaissante. Ils retracent les mille guérisons miraculeuses obtenues par l'entremise de Notre-Dame de Fourvières, ou les dangers auxquels elle a arraché ses enfants chéris. Là toutes les angoisses de l'âme sont venues s'épancher aux pieds de Celle qui éprouva d'inexprimables douleurs. Ici c'est une mère qui présente à la Mère du Sauveur un fils unique près de mourir : la Vierge sourit, la rassure, et dans un angle du tableau on voit un berceau où un bel enfant dort d'un sommeil paisible. Là un vieux paralytique conservé à la tendresse de ses enfants et petits-enfants suspend près de l'autel les deux béquilles qu'il croyait ne quitter qu'avec la vie. Plus loin, une barque emportée par les vagues du Rhône se brise sur des écueils; en vain les mariniers opposent à la violence du courant leurs forces affaiblies, entraînés par les flots, ils vont périr; mais la vierge Marie apparaît au-dessus du fleuve et les sauve. Oh! que de douleurs ont été apaisées dans cette chapelle! Que de cœurs blessés y ont été guéris! Que d'épouses y ont obtenu la guérison de celui qui soutenait leur vie! Que d'enfants y ont obtenu de conserver encore une mère pieuse et tendre! Que de désespoirs y ont cessé! que de lumières y ont brillé au milieu des ténèbres! Que de courages affaiblis s'y sont ranimés tout à coup! Que de vocations y ont été inspirées ou décidées! Et ainsi en est-il des autres pèlerinages.

Du haut de la montagne des pèlerins, comme les chroniques appellent le coteau de Fourvières, le regard embrasse l'immensité de Lyon. Là tous ne sont pas des heureux du siècle; la plupart sont des ouvriers, des tisseurs de ces belles étoffes de soies connues dans l'univers par l'éclat de leurs couleurs, la richesse et la perfection du travail. C'est avec leurs larmes et leurs prières qu'ils attendrissent le pain dur de leur travail; et c'est souvent la Vierge de Fourvières qui soutient leur constance et les console dans leurs peines. Que la sainte image de la patronne de Lyon continue donc de garder la cité catholique! Que l'étranger ne puisse pénétrer dans ses murs sans se dire : La voilà bien, la voilà bien la gardienne de ces lieux! qu'elle sauve,

à l'ombre de ses ailes, les demeures et les habitants, les temples et les tombeaux! et quand les vents déchaînés pousseront de l'occident ces nuées sombres et brûlantes, qui portent la terreur dans les âmes; quand les mères tremblantes rassemblent autour d'elles leur jeune famille éperdue; quand hommes, femmes, vieillards, enfants, tous, les plus braves comme les plus timides, sentent faiblir leur courage, et leur cœur se resserrer, qu'il sera consolant de penser que la Reine toute-puissante veille sur la cité chérie! Et dans les tempêtes politiques, dans les tempêtes des passions, et dans toutes les tempêtes de la vie et de la mort, on se sentira défendu par la Mère, bonne et miséricordieuse comme son Fils. Qui nous dira si ce n'est pas à cette protection puissante de Marie qu'une grande ville industrielle doit la moralité de ses habitants et la conservation d'une jeunesse pure et vigoureuse?

TRENTE-UNIÈME JOUR

LE COURONNEMENT

LA PRIÈRE

Parvenue enfin au séjour de la gloire et du bonheur, Marie y est exaltée, nous dit l'Église, au-dessus même des chœurs des anges; le Très-Haut lui tend les bras, et lui montre auprès de lui le trône qu'il lui avait destiné. Son Fils vient lui-même lui placer sur la tête la couronne de justice. Le Saint-Esprit répand sur elle toutes les effusions de sa charité. Séraphins, abaissez-vous; suprêmes intelligences, humiliez-vous; c'est à sa droite que le Dieu que vous adorez veut faire asseoir cette Reine des vertus. Montez donc, auguste Vierge, montez sur ce trône où vous devez régner; élevez-vous au-dessus du cercle des vieillards prosternés devant l'Agneau, au-dessus des Dominations, des Princi-

pautés et des Puissances, et recevez les hommages de tous les habitants du ciel. Je vois les martyrs vous présenter leurs palmes glorieuses, les vierges leurs lis éclatants, tous les justes vous ériger un trophée de leurs couronnes ! Le Dieu des récompenses donne pour vêtement à cette Reine du ciel et de la terre le brillant éclat de sa splendeur, pour nourriture la vérité, pour enfants tous ses élus, pour serviteurs les esprits bienheureux, pour royaume tout son empire. Il lui confie la dispensation de ses grâces ; il l'établit la protectrice des empires, le refuge des pécheurs, l'appui de son Église, la Reine des anges et des hommes. Son Fils lui dit, comme autrefois Salomon à Bethsabée : *Demandez, ma Mère, demandez-moi tout ce que vous voudrez ; je n'ai rien à vous refuser*. Parlez ; à votre voix ma juste colère apaisée se changera en clémence ; je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde ; mes anges voleront au secours de vos fidèles serviteurs ; je prodiguerai à votre gré les dons de la nature et ceux de la grâce ; à votre prière je suspendrai la foudre près de frapper ; je retirerai mes fléaux de la terre, je désarmerai la mort, j'enchaînerai les démons, je fermerai l'enfer, et j'ouvrirai les cieux. Soyez donc le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la force des faibles, la ressource des malheureux, le salut des infirmes, la bienfaitrice de l'univers.

Quels secours et quelle protection ne devons-nous pas attendre de cette puissante Mère, qui a la volonté et la puissance de nous soulager ? Elle nous a été donnée comme une médiatrice, qui n'attend que nos requêtes pour les présenter au Maître souverain, qui ne sait lui rien refuser. C'est la pensée de saint Bernard : « Vous craignez, dit-il, d'approcher de l'Éternel ! il

vous a donné Jésus pour médiateur ; qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut pas auprès de son Père ? Craignez-vous encore d'approcher de ce Fils ? c'est votre frère et votre chair, qui, comme vous, a été tenté par toutes sortes de maux. Mais peut-être redoutez-vous en lui sa majesté divine ; car, quoiqu'il soit devenu homme, il est toujours demeuré Dieu : vous voulez avoir un avocat auprès de lui ? recourez à Marie ; en elle vous ne trouverez que l'humilité, et elle sera sûrement exaucée, car le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils. »

Qui peut donc rester faible et pauvre sur la terre, puisqu'il nous est si facile d'obtenir les trésors et les secours de Dieu ? Il nous dit : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira.* Pour entrer dans l'esprit du mystère, méditons aujourd'hui sur la prière.

Ne nous arrêtons pas ici à nous pénétrer de la nécessité de la prière. Prier, c'est demander ; prier, c'est remercier ; prier, c'est aimer. Pauvres et misérables que nous sommes, si nous ne demandons pas chaque matin le pain de chaque jour, nous tomberons d'accablement et de lassitude. Nous ne pouvons rien sans la grâce dans l'ordre du salut ; mais Dieu n'accorde certaines grâces qu'autant qu'on les demande. Comblés chaque jour des bienfaits du Seigneur, pourrions-nous ne pas lever nos yeux vers le ciel pour lui en témoigner notre reconnaissance ? Quel est l'homme qui n'a pas une parole d'amour pour celui qu'il aime ? Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. Eh ! mon frère, qui a donc fait ces chétives créatures, qui leur a donné le sentiment, la pensée et la parole, si ce n'est Dieu ? et s'il a été si bon envers

elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ? En vérité, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu. Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ? Et c'est pour cela, mon frère, qu'il vous a fait un commandement de le prier, parce qu'il sait qu'il est lui-même votre premier besoin. Le père connaît les besoins de son fils : faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, ils poussent des cris plaintifs ; quand l'herbe des champs a besoin de pluie ou de rosée, elle penche la tête ; l'homme serait-il dans la création le seul dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ? Prier est donc la consolation de l'homme, le premier devoir de l'homme, l'unique ressource de l'homme, toute la consolation de l'homme ; c'est tout l'homme, pour parler le langage du Saint-Esprit.

Mais comment faut-il prier ? voilà surtout ce qu'il faut savoir dans la pratique. Réduisons à quatre les principales qualités que doit avoir notre prière, si nous voulons qu'elle soit favorablement écoutée : prions continuellement, attentivement, avec confiance et persévérance.

1° *Prions continuellement. Il faut toujours prier,* nous dit Jésus-Christ, *et ne jamais cesser.* On se trompe ordinairement dans l'idée qu'on se forme de la prière. Elle n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu ; c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères, ou pénétrée de recon-

naissance et d'amour. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé ou plus cultivé que celui des autres hommes ; ce n'est point une science qu'on apprenne des hommes, c'est le langage d'un cœur humble et reconnaissant sur lequel nous naissons tout instruits, c'est l'attention d'une âme à s'entretenir avec son Dieu, à faire toutes ses actions en sa présence, pour lui plaire et accomplir sa volonté. Il faut donc prier sans cesse, puisqu'il faut aimer sans interruption ; il faut prier sans cesse, non toujours à genoux, non toujours dans les temples du Seigneur, bâtis de main d'hommes, mais l'âme toujours prosternée, à défaut du corps, devant cette suprême Majesté présente en tout lieu, mais nous rappelant que nous ne sortons jamais de son véritable temple, qui est l'univers. Cette prière assidue n'est pas aussi difficile qu'on le croit communément : Dieu aide à prier, puisqu'il aide à aimer. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'auteur de son être, tout ce qui a une raison capable de connaître le néant des choses humaines, sait prier Dieu, c'est-à-dire l'adorer et lui rendre grâces, recourir à lui, l'apaiser lorsqu'il est irrité, l'appeler lorsqu'il est éloigné, le remercier lorsqu'il favorise, s'humilier lorsqu'il frappe, se résigner lorsqu'il ordonne.

Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison, à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage à implorer du secours, à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture? Un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Oh! quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour s'entretenir ; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il faut dire. Si nous ne savons pas prier toujours, c'est

que nous ne savons pas aimer; on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas; on n'a rien à dire à un Dieu qu'on ne connaît pas; on ignore comment il faut solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas.

Mais, dit-on, prier toujours! Après avoir parlé à Dieu quelque temps, je ne sais plus que lui dire! Ah! mon frère, si vous sentiez les misères de votre âme comme vous sentez celles de votre corps; si votre salut éternel vous intéressait autant qu'une fortune de boue ou une santé périssable, vous ne vous plaindriez pas que vous n'avez rien à dire en la présence d'un Dieu à qui vous avez tant à demander; vous diriez, au contraire, que vous ne savez pas où commencer. Quoi! la présence de votre bienfaiteur, qui vous comble à chaque instant, ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié aucun bienfait? Quoi! ces penchants qui vous portent sans cesse au mal, cette répugnance que vous éprouvez à faire le bien, ces désirs d'une vertu plus parfaite qui n'ont jamais de suite, ces passions sans cesse renaissantes, comme les têtes de l'hydre de la fable, tout cela ne demande-t-il pas une prière continuelle? Eh! quand vos propres besoins ne suffiraient pas pour vous occuper toute votre vie, n'auriez-vous pas de quoi vous occuper en gémissant sur les maux de l'Église? Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours les témoins, sur l'aveuglement des hommes, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le dépérissement de la foi, sur tant d'âmes qui se perdent chaque jour. Demandez la conversion de vos proches, de vos amis.

Mais il faudrait n'avoir plus rien à faire pour prier

toujours ? Eh ! comment pourrais-je le faire sans négliger les devoirs de mon état ? Vous ne comprenez donc pas encore ce que c'est que la prière ? C'est une élévation de notre cœur et de notre âme vers Dieu, disent les théologiens, pour lui rendre nos devoirs et lui demander nos besoins. On peut donc prier en tout temps et en tout lieu, sans manquer aux devoirs de son état, puisqu'en tout temps et en tout lieu on peut penser à Dieu, élever son cœur vers lui et lui rendre ses devoirs. Quand votre main s'ouvre pour soulager Jésus-Christ dans la personne du pauvre, vous priez ; vous priez quand vous supportez une injure, un affront, un mépris avec une douceur angélique ; vous priez quand vous vous soumettez avec une résignation chrétienne aux épreuves de la vie ; vous priez quand vous vous acquittez, en la présence de Dieu, et pour lui plaire, des devoirs de votre état ; vous priez toutes les fois qu'en vue de Dieu vous cherchez à faire plaisir à l'un de vos frères ; vous priez quand vous prenez vos repas, vos récréations, pour y puiser les forces nécessaires au service de Dieu ; vous priez jusque dans votre sommeil, lorsque vous n'y cherchez qu'à vous reposer pour mieux travailler ; vous priez donc partout, à l'église et dans vos maisons, à la ville et à la campagne, dans les champs et dans les chemins, le jour et la nuit, toutes les fois que votre cœur et votre esprit s'élèvent vers Dieu, et que vous cherchez à lui plaire.

2° *Prions attentivement.* Commençons par nous écouter nous-mêmes, si nous voulons que Dieu nous écoute ; que notre esprit accompagne les paroles qui sortent de notre bouche, si nous ne voulons pas mériter le reproche que le Seigneur adresse aux faux adorateurs : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* Nous ne voulons pas

dire ici qu'il n'y ait de prière bonne que celle qui se fait sans distractions. Hélas ! nous avons un esprit si léger, une imagination si vagabonde, que les plus grands saints eux-mêmes ne pouvaient se promettre une attention continuelle ! Une prière, une oraison où l'on n'aura fait que combattre ses distractions sera quelquefois la plus agréable à Dieu et la plus utile à notre avancement spirituel. Ce qui vicie nos prières, ce sont ces distractions volontaires dans la cause, c'est-à-dire qui proviennent de nos attachements trop naturels, ou de la dissipation habituelle dans laquelle nous vivons. Impossible, en effet, de porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui agitent, tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une vie dissipée et toute répandue au dehors. Comment voulons-nous nous y trouver attentifs et recueillis, si nous ne nous rappelons jamais à nous-mêmes, si nous ne nous accoutumons point à ce recueillement intérieur qui est si nécessaire à la vie chrétienne ? Comment voulons-nous que notre cœur, tout occupé des choses de la terre, trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel ? Tout y est rempli, occupé par les créatures ; Dieu ne saurait y trouver place. L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels ; et, en effet, n'est-il pas vrai que les jours où nous avons vécu avec plus d'attention sur nous-mêmes, les jours où nous avons fait au Seigneur quelques sacrifices de nos goûts, de notre paresse, de notre humeur, de nos aversions, n'est-il pas vrai que ces jours-là nous avons prié avec plus de calme, d'attention et de paix ? De là

il est aisé de conclure que quand la vie du monde, même la plus innocente, c'est-à-dire quand les plaisirs, les jeux continuels, les dissipations, les assemblées qu'on appelle honnêtes n'auraient d'autres inconvénients que de nous rendre inhabiles à la prière, de dessécher notre cœur, de dissiper notre imagination, il serait cependant vrai de dire que c'est une vie fort dangereuse, car le salut n'est promis qu'à la prière, le salut n'est possible que par le secours de la prière.

3° *Prions avec confiance.* Le Seigneur est si disposé à écouter nos prières, dit saint Hilaire, qu'il a chargé ses anges de les lui présenter à mesure que nous prions. Elles sont figurées par l'encens mystérieux que saint Jean vit s'élever vers Dieu et lui être offert par les anges. Ouvrons l'Évangile, écoutons Jésus-Christ cherchant à relever notre confiance dans ce saint exercice. *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé... Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira... Vous demanderez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez.* L'oracle a parlé, il est donc de foi que toute prière sera exaucée. Lorsque nous prions, Jésus-Christ est dans nous à peu près comme il est dans la personne du pauvre qui demande; comment donc le Père céleste pourrait-il refuser quelque chose à son Fils? Oh! comprenons-le bien, Dieu nous aime tant, il est si touché de nos misères et de nos besoins, qu'il désire nous faire du bien plus que nous ne désirons peut-être nous-mêmes le recevoir. Dans l'ordre admirable qu'il a établi de l'économie de notre salut, il ne doit prêter secours qu'à celui qui le réclame; mais il se manquerait à lui-même s'il refusait sa grâce à la faible créature qui

la lui demande. Aussi nous pouvons assurer que depuis le commencement du monde il ne s'est pas élevé de la terre une seule prière, j'entends une véritable prière, qui ait en vain frappé la voûte du ciel, et qui n'ait été exaucée dans le sens le plus favorable à la personne qui priait. Si Dieu n'accorde pas ce qu'on lui demande, c'est-à-dire ce qu'il croit être nuisible ou moins utile que ce qu'il veut donner, il le remplace par un don que sa sagesse juge nous être préférable. Il est aussi naturel à la prière d'obtenir qu'à la lumière d'éclairer, au feu de brûler, à l'eau de mouiller, Ce serait une infraction à la loi d'amour par laquelte Dieu gouverne le genre humain qu'une prière de nul effet.

4° *Prions avec persévérance.* Telle est notre impatience, notre inconstance, que nous nous lassons tout de suite dans nos prières. Nous n'avons pas plutôt demandé que nous voudrions être exaucés; et si le Seigneur, pour des desseins à nous inconnus, mais que nous devrions adorer, nous fait attendre l'effet de nos demandes, nous nous décourageons, nous nous rebutons, nous cessons de prier. Eh quoi! mon frère, le salut vous paraît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois? En demeurez-vous à une seule démarche auprès des personnes dont vous voulez obtenir les choses que vous désirez vivement? Vous comptez vos démarches avec Jésus-Christ; mais les a-t-il comptées lui-même avec vous? Après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur? Ah! si, après quelques inspirations de sa grâce que vous avez refusé d'écouter, il se fût retiré, où en seriez-vous? Ignorez-vous donc que votre Dieu vous a dit qu'il veut être pressé, sollicité, importuné, pour vous entretenir dans l'humilité, pour

vous faire mieux apprécier ses dons? D'ailleurs, Dieu vous refuse, mais c'est pour vous obliger à le prier plus longtemps. Il connaît le caractère de votre cœur; si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui; le bienfait vous ferait oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse; mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez? Que savez-vous si vous ne vous êtes pas rebuté lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et lorsque le Seigneur n'attendait plus qu'une instance? Vos premiers vœux l'avaient déjà disposé, il n'était plus question que d'achever votre ouvrage; vous vous êtes découragé lorsque vous étiez sur le point d'obtenir le fruit de vos peines; encore un peu de persévérance, et vous obteniez ce que vous demandiez; encore un coup frappé à la porte, et on vous l'eût ouverte.

Prions donc, mes frères, prions. Le chrétien est essentiellement un homme de prière. Son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, tout l'avertit qu'il faut prier. Si le monde entier au milieu duquel nous vivons n'est qu'une tentation continuelle, si toutes les situations où nous nous trouvons et tous les objets qui nous environnent paraissent d'accord avec notre faiblesse pour nous séduire, quelle espérance de salut nous reste-t-il sans la prière? Prions, et tout nous deviendra non-seulement possible, mais facile. Prions, et nos afflictions seront moins douloureuses, et nos joies seront plus pures; la prière mêlera aux unes je ne sais quoi de fortifiant, et aux autres un parfum céleste. Quand nous aurons prié, nous sentirons notre cœur plus léger et notre âme plus contente. Il passe quelquefois sur les campagnes un vent brûlant qui

dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leurs têtes languissantes. Il y a toujours dans cette vie des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent; la prière est la rosée qui rafraîchit.

PRIÈRE

O vous que l'Église appelle vase d'une insigne dévotion, vous dont la prière montait sans cesse vers le ciel comme un parfum d'une suave odeur, daignez, ô Marie! m'obtenir le don précieux de la prière. Comment se fait-il, ô mon Dieu! que la prière, qui devrait être ma plus douce occupation sur la terre, ait été pour moi un exercice si étranger? Je le vois, je le comprends aujourd'hui, je ne vous ai point encore prié; ma prière n'a été que distraction, que dissipation, que tiédeur, que dégoût et ennui; vous ne m'avez pas écouté, parce que je ne m'écoutais pas moi-même, parce que je ne vous ouvrais pas mon cœur avec confiance, parce que je me rebutais au premier refus. Je prierai désormais comme je viens de l'apprendre : mon plus doux plaisir sera de m'entretenir continuellement avec vous, de tout faire en esprit de prière, et de puiser dans ces délicieuses conversations intérieures la force et la consolation au milieu de mes peines; je prierai avec cette confiance d'un enfant qui parle à son père; je prierai, pénétré de mes besoins, comme le malade qui parle à son médecin, comme le pauvre qui expose sa misère au riche bienfaisant; je prierai sans me décourager de vos refus apparents, persuadé que vous savez mieux que moi ce qui me convient, et que votre bonté aura soin de me donner le pain de chaque jour.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE

Depuis le XIIe siècle, le sanctuaire de Notre-Dame-de-Liesse, au département de l'Aisne, est célèbre par les faveurs du Ciel, la visite des rois et l'affluence des peuples. Les prodiges nombreux qui s'y sont

opérés, et qui s'y opèrent encore de nos jours, y attirent de toutes les parties de l'Europe chrétienne de pieux pèlerins. Là Marie se plaît à faire éclater son pouvoir; c'est le lieu qu'elle a choisi de préférence pour établir en quelque sorte sa demeure. De là elle étend sa main auxiliatrice sur notre belle France, dont un de nos rois lui a confié la garde. Comme une sentinelle vigilante, elle est placée sur la frontière pour protéger notre patrie. Nous avons visité ces lieux, qui rappellent de si touchants souvenirs, et nul ne fera ce pèlerinage sans en rapporter des impressions profondes qui ne s'effaceront plus de son cœur. L'aspect pittoresque de Liesse serait propre à intéresser même la curiosité du simple voyageur. L'horizon est borné au nord et au levant par des monticules couronnés de bois; au midi s'étend une prairie que terminent des coteaux couverts de vignes; vers le couchant s'élève majestueusement la ville de Laon, comme un vaste jardin sur la plate-forme de la montagne. Mais le pèlerin dédaigne toutes ces beautés de la nature, qui ne vont point jusqu'à son cœur; il lui tarde d'arriver au terme de sa course. L'auguste sanctuaire se cache au milieu d'une touffe d'arbres, comme Marie aimait à être cachée dans sa vie mortelle sur la terre. Mais les chemins qui y conduisent sont couverts de pèlerins que la dévotion ou un vœu amène aux pieds de Marie. Ici c'est un boiteux qui chemine lentement, appuyé sur sa béquille noueuse; là c'est un aveugle conduit par un enfant, qui va chercher la vue du corps et celle de l'âme; plus loin, c'est un groupe pieux envoyé en députation pour obtenir la cessation d'une maladie contagieuse; d'un autre côté, c'est une pauvre femme désolée qui vient demander la conversion de son époux. De tous côtés on voit accourir en foule les misères humaines, et la foi s'en retourne consolée. Nous avons vu des hommes indifférents et irréligieux ne venir à Liesse que pour se distraire, et, tout à coup surpris de leur changement, étonnés des larmes qui sortaient de leurs yeux, mouiller de ces pleurs les pavés du temple. Là les passions se taisent, l'amour de Dieu s'empare du cœur et le change. Un jour nous aperçûmes à l'écart, derrière un pilier, un jeune homme profondément recueilli; une grosse larme roulait dans ses yeux, qu'il tenait fixés sur l'image de la Vierge. La ferveur de sa prière était telle qu'il parlait tout haut, et, bien que nous fussions fort près de lui, il ne nous aperçut point. Nous entendîmes distinctement ses paroles, sans en perdre une seule : « Rien n'est durable sur cette terre, murmurait-il; les jours de bonheur passent vite, et, malgré l'ardent désir que j'ai de prolonger ici mon séjour, il faut vous quitter, ô Marie! Mais je l'espère, et cet espoir me console, vous vous montrerez ma mère et vous sourirez à votre enfant repentant et soumis. Adieu donc, asile sacré, où je passai les plus beaux jours de

ma vie. Adieu, ineffable sanctuaire, port du salut, où, après de longues tempêtes, j'ai retrouvé le calme et la paix. Adieu, fontaine mystérieuse qui guérit les corps et purifie les âmes; adieu, adieu, divine Mère : protégez toujours votre enfant: conservez-lui votre amour, et daignez encore une fois le bénir. » Alors le confiant pèlerin reprit son bâton de voyage et partit. Pour nous, après avoir fait de sa prière la nôtre, nous reprîmes aussi notre route. Nous rencontrâmes dans un hôtel de Laon ce jeune homme, et nous apprîmes de lui qu'il est fils unique d'une des premières familles de France. Son père lui avait été enlevé dans une tourmente politique; sa mère venait de mourir, remettant son fils sous la puissante protection de Marie, et recommandant à cet enfant, jusqu'alors peu digne de sa tendresse, le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse. A peine sa bonne mère avait-elle fermé les yeux qu'il s'était empressé de mettre à exécution ses dernières volontés. Il s'était rendu à Liesse, où, touché de la grâce, il fit une confession générale et se convertit. A son retour, nous savons qu'il a fait un éternel divorce avec ses compagnons de plaisir, qu'il a brûlé tous les livres dangereux qui l'avaient perverti, qu'il est devenu l'ornement de la cité qui l'a vu naître et le modèle des jeunes gens sérieux qui l'entourent.

CONSÉCRATION

A LA SAINTE VIERGE

O bonne et tendre Mère! qui nous avez enfantés sur le Calvaire aux pieds de Jésus expirant, vous qui du haut du ciel, où vous régnez, laissez tomber un regard d'amour et de compassion sur cette grande famille humaine de laquelle vous êtes sortie, et qui ne vous montrez indifférente à aucune de nos misères, étrangère à aucune de nos infortunes; vous qui par un charme secret rendez moins amères les amertumes de la vie à tout affligé dont le cœur vous confie ses peines; vous que nous aimons à appeler notre vie, notre douceur et notre espérance, daignez jeter les yeux sur vos enfants. Prosternés à vos pieds, nous venons, à la fin de ce mois de salut et de bénédictions, couronner par un dernier hommage tous les exercices qui nous ont si délicieusement occupés, et vous faire une consécration de nous-mêmes et de tout ce qui nous appartient. Dans le désir ardent que nous avons de vous témoigner notre reconnaissance et notre amour, nous voudrions, ô bonne Mère! avoir à notre disposition les cœurs de tous les hommes pour vous les offrir; nous voudrions

pouvoir vous rendre à chaque instant tout l'honneur, le respect que vous rendent et vous rendront à jamais dans le ciel les anges et les saints. Mais, dans l'impuissance de satisfaire nos désirs, nous voulons au moins faire tout ce qui est en notre pouvoir pour vous être agréables à la face des saints autels, en présence du Dieu tout-puissant et présent partout, en présence de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, résidant dans nos sacrés tabernacles, en présence de nos anges protecteurs et de toute la cour céleste, nous vous choisissons aujourd'hui de nouveau pour notre reine, notre maîtresse et notre mère chérie, et c'est en ces qualités que nous vous prions d'agréer l'offrande volontaire, entière, solennelle et irrévocable, que nous vous faisons de nous-mêmes.

Nous vous consacrons notre corps avec tous ses sens, afin que vous en fassiez une victime d'holocauste, par un vif attrait de la mortification, ou du moins par une résignation amoureuse à toutes les douleurs et souffrances par lesquelles il plaira à Dieu de le purifier et d'en faire le temple vivant du Saint-Esprit et le sanctuaire de la Divinité.

Nous vous consacrons notre âme avec toutes ses facultés; notre intelligence, afin que par la méditation assidue de la loi de Dieu vous la prépariez à la contemplation éternelle de l'Être infini; notre mémoire, afin que vous la remplissiez uniquement des bienfaits de Dieu, de votre délicieux souvenir et de celui de nos frères souffrants que nous pouvons soulager; notre volonté, afin que vous la disposiez à se fondre dans celle de Dieu; notre cœur, jusqu'à présent ingrat et rebelle, afin que vous en dirigiez tous les mouvements, que vous en régliez toutes les affections, et que vous le rendiez entièrement semblable au vôtre. Nous vous

consacrons nos biens, afin que vous en régliez l'usage; notre vie, afin que vous en soyez la maîtresse; notre réputation, afin que, honorés ou déshonorés, obscurs ou glorifiés, nous soyons indifférents au nom que nous feront les hommes de notre vivant ou qu'ils jetteront sur notre tombe.

Et, pour rendre notre offrande moins indigne, nous prenons la résolution non-seulement de ne plus rougir de votre culte, mais encore de nous faire gloire d'être au nombre de vos serviteurs zélés et de vos enfants chéris. Nous voulons surtout marcher sur vos traces, nous pénétrer de votre esprit, et chercher à retracer en nous les vertus qui vous ont rendue si agréable à Dieu. Nous ne voulons plus laisser passer aucun jour sans vous rendre nos hommages et sans vous adresser notre prière. Eh! comment, aimable Mère, pourrions-nous vous oublier un seul jour, puisque tous les jours vous pensez à nous et que vous ne cessez de vous occuper de notre bonheur!

O Vierge sainte! nous voilà donc à vous entièrement et sans retour; aussi c'est en vous que nous voulons placer notre confiance; vous serez après Dieu nos plus chères espérances; pourrions-nous les mieux placer que dans Celle qui est toute bonne pour nous, toujours disposée à nous secourir, et toute-puissante auprès de Dieu? Dans nos tentations, vous serez l'asile où nous irons nous mettre à couvert des dangers et des assauts de nos ennemis; dans nos combats vous serez le soutien dont nous attendrons le secours; dans nos peines, vous serez la source où nous irons puiser nos consolations. Si nos cœurs venaient à se laisser aller à la tiédeur ou au relâchement, c'est auprès de vous que nous viendrions ranimer notre ardeur et notre zèle. Si jamais la crainte et le découragement s'emparaient

5324

de nous, nous viendrions nous jeter entre vos bras, sûrs d'y trouver un motif de confiance. Si nos amis nous abandonnent, si nos ennemis nous poursuivent, si le monde veut nous séduire par ses brillants prestiges, dans tous nos dangers, dans toutes nos alarmes, dans toutes nos positions critiques et difficiles, nous accourrons à vous, comme un faible enfant va se jeter dans les bras de sa mère au moindre péril qui le menace. Mais il est surtout un moment où nous vous prions d'être notre protectrice : c'est celui de notre trépas ; alors que le monde, nos biens, nos parents, nos amis, tout s'évanouira pour nous, et que la mort, le bras levé sur notre tête, n'attendra plus que l'heure fatale pour nous frapper ; alors que notre froide paupière tombera sur notre œil éteint, et que les battements de notre cœur, plus rares et plus faibles, annonceront les approches du dernier soupir ; alors qu'une sueur froide et glacée, coulant sur notre front livide et sur nos joues pâles, fera connaître le dernier effort de la nature luttant contre la mort : alors, ô Marie ! hâtez-vous de venir à notre secours, venez dissiper autour de nous les puissances invisibles, et mettre en fuite les démons. Venez nous soutenir dans notre agonie suprême, et faire luire à nos yeux un rayon d'espérance ; venez recevoir notre âme au sortir du corps, et la conduire vous-même au céleste séjour.

FIN

TABLE DES MATIERES

2845 — Tours, impr. Mame.

, a fi.

